

Georgette Lamoureux

HISTOIRE D'OTTAWA

TOME IV

OTTAWA

1900-1926

et sa population canadienne-française



LES GARDIENNES DE L'ÉCOLE GUIGUES EN 1916. AU PREMIER PLAN, MLLS DESLOGES.



MME P.E. MARCHAND
F.F.C.F.



LADY
LAURIER



MME S.J. MAJOR
Femme d'affaires

DÉDICACE

Ce livre, une fois imprimé, ne sera pas envoyé en hommage, comme les trois tomes précédents, à un grand et cher ami. Depuis un an déjà, le docteur Séraphin Marion est allé rejoindre son Créateur. C'est à sa mémoire, cependant, que j'apporte ce témoignage ému d'une oeuvre qu'il a encouragée et soutenue de sa bienveillance.

Ce Tome IV de l'Histoire d'Ottawa lui est donc dédié, avec ma profonde reconnaissance.

G.L.

Novembre 1984

Georgette Lamoureux

HISTOIRE D'OTTAWA
TOME IV

OTTAWA
1900-1926

et sa population canadienne-française

DU MÊME AUTEUR

Visages de La Havane	1962 Éditions Beauchemin
Visages du Japon	1969 Éditions Paulines
Histoire d'Ottawa: Bytown et ses pionniers canadiens-français 1826-1855	1978 Édité par l'auteur (édition épuisée)
Tome II — Ottawa 1855-1876 et sa population canadienne- française	1980 Édité par l'auteur
Tome III — Ottawa 1876-1899 et sa population canadienne- française	1982 Édité par l'auteur
Bytown et ses pionniers canadiens-français 1826-1855 - édition corrigée	1984 Édité par l'auteur
En préparation	Histoire d'Ottawa — Tome V 1926 à nos jours

Tous droits de reproduction, traduction et adaptation
réservés pour tous pays.

Copyright © Canada 1984 par G. Lamoureux, Ottawa, Canada

Dépôt légal — Bibliothèque nationale du Canada, Ottawa
Bibliothèque nationale du Québec, Québec

(Ce Tome IV bénéficie d'une subvention accordée par la Municipalité régionale
d'Ottawa-Carleton, somme qui a défrayé une partie du coût d'impression du
volume. Avec la vive reconnaissance de l'auteur.)

Table des matières

	Page
INTRODUCTION.....	7
Première partie	
1900 — Aspect d'Ottawa — Lignes de chemins de fer — Améliorations sur la colline — Le grand feu d'avril 1900 — Hôtels — Santé publique — Vie de l'église — Les Canadiens français au travail — Mort du docteur Pierre St-Jean — Les pionniers — «Le Temps» — Divertissements — Mariages et décès — Divers	9
1901 - Mort de la reine Victoria et visite ici de son petit-fils — Robert Borden, chef de l'Opposition — Statue à Bert Harper — Célébrations de la St-Jean Baptiste — Rideau Hall — Améliorations — Fondation de la paroisse Ste-Famille — Maisons d'éducation — Recensement — Mariages et décès — Divers	39
1902 — Population — Coût de la vie — Edouard VII — Nouvel hôpital — Petites Soeurs de la Sainte-Famille — Bénédiction du monastère des Servantes de Jésus-Marie — Conférences du R.P. Lejeune — Les poèmes de Chapman — Disparition de M. Flavien Rochon et du R.P. Cyprien Tanguay — Quelques mariages et décès — Fondation d'un hebdo. — Divers	51
1903 — Politiciens — Mort du pape, arrivée ici de Mgr Sbaretti et vie de l'église — Th. Botrel à Ottawa, et événements artistiques et sportifs — Incendie à l'Université d'Ottawa — Relations avec la mère patrie — Divers	57

1904 — Création de nouveaux départements fédéraux — Rideau Hall — La Gendarmerie Royale — Hôtel de ville — Livre de Gard sur Ottawa — L'A.C.J.C. — Améliorations, création de clubs, etc. — Décès — Les Spiritains à Limbour — Divers	65
Les débuts du règne du véhicule sans cheval: l'auto....	71
1905 — Nouvelles provinces — Sur la colline — L'édifice Daly — Améliorations, divertissements et sports — La mode — Quelques décès et mariages — Divers	77
1906 — Le Monument national — Bibliothèque Carnegie — Décès de Mme F. Rochon — Chapelle St-Bonaventure de Britannia — Divers	85
1907 — Population — Hôtel de ville — Incendie des établissements Edwards et de l'église du Sacré-Coeur — Succès du club de crosse Capital — Relations avec la mère patrie — Cinéma — Section Manuscrits aux Archives — Nombreuses activités des Canadiens français — Divers .	93
1908 — Hôtel de la Monnaie — Bureau des Commissaires de l'hôtel de ville — Accidents dûs aux lignes de chemin de fer — Propriétés du gouvernement au lac Meech — Fondation de la Coop. du Service civil, et des Affaires extérieures — Fin de l'assemblage des billots sur la rivière — Paroisse St-Charles — Nouvelle Supérieure générale des Soeurs Grises: Mère Eléonore Duhamel — Décès — Divers	99
1909 — Population — Hôtel de ville — Monument national — Janeville devient Eastview — Fondation du Y.M.C.A. — Critiques du contenu de la Bib. Carnegie — Petites Soeurs des Pauvres — Concerts et conférences — «Le Temps» — Suffragettes — Mort de Mgr T. Duhamel et du chef des pompiers Pierre Provost — Mariages et décès — Divers	107
1910 — Fondation de l'ACFEO — Congrès de l'ACJC — Institut canadien-français — Policiers et lois — Grève — Épidémie de typhoïde — Les Visitandines — Divers	117
1911 — Population — Ravages de l'épidémie — Intronisation de Mgr C.H. Gauthier — Musée Victoria et Édifice Connaught — Rideau Hall — Élections fédérales — En vrac, quelques nouvelles — Divers.....	125
1912 — A l'hôtel de ville — Incendie d'une chapelle rue Sussex — Désastre du «Titanic» — Gare Union et Château Laurier terminés — Nouveau curé de St-Charles, F.X. Barrette — Piliers de «Brantwood Place» — Règlement 17 — Mort de Soeur Hagan — Relations avec la mère patrie — Fondation	

de «La Concorde» et du groupe «Ralliement» — Salle Ste-Anne — En vrac, quelques nouvelles — Divers	133
1913 — Samuel Genest — «Le Droit» — Institut Jeanne d'Arc — Invention — Sur la colline — Fondation de la Caisse populaire Notre-Dame — Divergences de vues entre l'Institut et le Monument national — L'église critique les modes — Le photographe N.A. Castonguay — Théâtre — Soixante ans de la St-Jean Baptiste — Quelques nouvelles — Divers	143
1914 — Début de la guerre mondiale — Elections provinciales — Zouaves — «Le Temps» devient conservateur — Décès — Les Chanoinesses — Fête de la St-Jean Baptiste — Musique — Divers	153
1915 — Développements de la guerre — Conférences et musique — Nouvelle église St-François d'Assise — Les Arméniens — Divers	159
1916 — Incendie du Parlement — Chanoine R. Martin — Théâtre — Décès d'Emmanuel Tassé et de F.R.E. Campeau — Enrôlement et menaces de conscription — Enrôlement des Anciens de l'Ac. de La Salle	165
<i>Nos luttes scolaires</i>	174
1917 — Population — Terrains de jeux — L'Université d'Ottawa — Association des anciens de l'Ac. de La Salle — Fondation de St-Gérard Magella — Conseil national des Recherches — Rideau Hall — Musée de la «Women's Historical Society of Ottawa» — Concert au Sacré-Coeur — Mackenzie King et sa mère — Divers — Apparition de la Vierge à Fatima	185
1918 — La grippe espagnole — Fin de la guerre — Théâtre — Jules Fournier — F.F.C.F. — Scoutisme — Divers	189
La mort de Sir Wilfrid Laurier	195
1919 — Visite du Prince de Galles — Coût de la vie — Aviation — Chemins de fer — Radio et théâtre — Sports — Servites de Maris — Visite du Cardinal Mercier	201
1920 — Musée de la guerre — Nouveau parlement — Sir R. Bordeu — Décès — Paroisse Notre-Dame — Livre du Père Marion — Divers	209
1921 — Population — A l'hôtel de ville — Chorale de Notre-Dame — Cinquante ans de mariage des familles Séguin et Chevrier — Décès et mariages — Mort du curé Dandurand, de Lady Macdonald et de Lady Laurier — Le	

Fédéral achète les établissements des chutes Rideau — Séparation chez les Soeurs Grises — Centenaire de la mort de Bonaparte — Visite ici du maréchal Foch — Au Fédéral — Le Canada devient de plus en plus autonome — Rideau Hall — En vrac, quelques nouvelles	217
1922 — Mort de Mgr Gauthier et intronisation de Mgr Emard — Carnaval d'hiver — Congrès des instituteurs bilingues — Pont sur la rivière Rideau — Décès de Benoît XV — Cinquantenaire de la paroisse St-Jean Baptiste — Mort de Graham Bell — Décès du curé Whelan de l'église St-Patrick	225
1923 — «Le Droit» a dix ans — L'hôtel de ville — Mort de Benjamin Sulte et de C.S.O. Boudreault — Fondation des «Annales» de l'Institut canadien-français — L'utilité du canal Rideau — Séraphin Marion — Cinquante ans de l'église St-Patrick — Mort de Tertulien Lemay — Divers	
1924 — Fondation d'un hôpital pour incurables — Souvenirs de citoyens âgés et familles nombreuses — Fin du régime du constitut à Hull et construction de la maison Blackburn — Modes — Divers	231
1925 — Gouvernement fédéral — Essai de télévision — Fermeture de l'hôtel Russell — Piscine Plant — Décès de DeCelles et de Napoléon Champagne — Diverses nouvelles — Ste-Anne et son curé Mgr Myrand — Divers	
1926 — Conflit entre l'Académie et l'Université — Mode féminine — Le chanoine Plantin — Visite d'un groupe de La Survivance française de l'ouest — Divers	239

Deuxième partie

Les familles canadiennes-françaises à Ottawa de 1900 à 1926	243
Index du Tome IV	249

INTRODUCTION

Voici que commence un siècle nouveau, nous amenant tout doucement vers le centième anniversaire de la fondation d'Ottawa. Mon étude s'étendra donc, cette fois, de 1900 à 1926.

J'avais pensé terminer ce présent volume à la veille de la Deuxième Grande Guerre (1939) mais je me suis aperçue que les vingt-six années que décrit ce Tome IV contenaient assez d'événements et de développements de diverses natures pour que j'en limite la description à cette période.

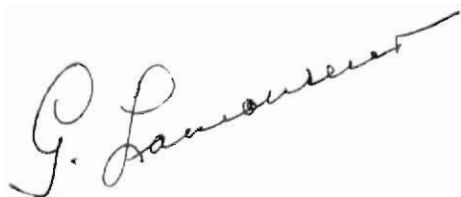
Depuis la parution du Tome III, on m'a souvent rappelé ma promesse de mettre en vedette des femmes qui ont fait leur marque; j'ai tenu parole et la couverture de ce présent volume en fait foi. Avant la Première Guerre Mondiale, les efforts des femmes pour sortir des rangs étaient bien timides et les suffragettes n'avaient pas beaucoup d'adeptes chez nous. Il faut dire que le conflit mondial, en faisant d'elles les collaboratrices des hommes dans le domaine du travail, remplaçant souvent ceux qui allaient au front, leur donna la confiance nécessaire pour mettre le pied à l'étrier. Leur avance ne devait plus s'arrêter. Leur détermination dans la ténébreuse affaire du Règlement 17 montra de quelle étoffe était fait leur courage.

Avant de commencer la lecture de ce Tome IV de ma série d'études sur Ottawa, il vous faudra relire ce que j'écrivais à la fin du Tome III (1876-1899). J'y parlais de l'aspect de la ville en 1899, des Canadiens français qui l'habitaient, des événements politiques qui se déroulaient sur la colline du Parlement, des églises, des prêtres, des écoles, etc. Je faisais aussi un petit tour d'horizon des us et coutumes de cette fin de siècle. Je ne puis donc répéter, pour 1900, ce que j'ai dit sur ces années si rapprochées.

La Deuxième partie est, comme d'habitude, consacrée à certaines familles canadiennes-françaises qui habitaient la capitale

pendant la période que je décris. Malheureusement, je ne puis mettre dans ce chapitre toutes celles que j'aurais voulu inclure; je ne crois pas, cependant, avoir négligé de mentionner les familles dont un membre m'a signalé la contribution à la vie outaouaise. J'apprécie trop le fait que ces Canadiens français s'intéressent à l'histoire de leur ville, pour ne pas transmettre ici ce qu'une mémoire fidèle, en ouvrant, pour moi, l'album de famille, déverse de souvenirs dans mon oreille attentive. À ces personnes, va ma reconnaissance.

Embarquons-nous maintenant dans la description d'une période de vingt-six ans qui vit des développements appréciables dans l'apparence de la ville, des événements malheureux comme le grand feu de 1900, la Première Grande Guerre et l'incendie du Parlement, mais aussi la vigueur et l'unité manifestées par les nôtres dans la défense de nos droits en face du fameux Règlement 17.



G. Lamoureux,
111 Wurtemberg (1204)
Ottawa K1N 8M1
Tél. 234-2847

CHAPITRE PREMIER

Août 1983. C'est le plein été...

Le soleil est toujours brûlant

...

Et le soir, dans les plis transparents de ses voiles
Nous apporte parfois d'enivrantes fraîcheurs

William Chapman, poète,
qui vécut à Ottawa de 1898 à 1917

1900 Quel est l'aspect d'Ottawa en ce début de siècle? La ville est entourée, à l'époque, de petits villages dont la plupart seront annexés tôt ou tard.

Ottawa a une population de 60,000 habitants dont un tiers environ de langue française. Autour de la capitale, gravitent des faubourgs: Billings Bridge, le village de Clarkstown, Hintenburgh, Janeville, Mechanicsville, Ottawa-Est, Rideauville et le parc de Rockliffe.

Billings Bridge, situé aux limites de la ville au sud comprend la route de la rue Bank (Bank street road) où habitent les Billings et, entre autres, la famille Payment dont un fils est maire d'Ottawa, les agglomérations de Rideauville et du parc Wyoming.

Clarkstown qui englobe le domaine McKay dans le comté de Gloucester, à l'est du pont St-Patrick, est un village presque entièrement peuplé de Canadiens français.

Hintenburgh, comté de Nepean, à l'ouest de la ville, est divisé d'avec Mechanicsville par les lignes du Pacifique-Canadien et séparé du centre d'Ottawa par Little Chaudière Road, allant de la 4^{ème} Avenue à Cedar. Là, peu de Canadiens français. Annexé en 1907.

Mechanicsville, un faubourg au nord-ouest d'Ottawa, limité au nord par la rivière Ottawa et au sud par les rails du Pacifique-Canadien. Annexé en 1911.

Ottawa-Est, anciennement Archville, village annexé en 1907, se trouve à la limite sud-est de la ville d'Ottawa, situé sur le domaine Stewart, entre le canal et la rivière Rideau.

Rideauville. Une nouvelle agglomération qui comprend le parc Wyoming, au sud du canal et à l'ouest de la route de la rue Bank, avec population presque exclusivement de langue anglaise. Annexée à Ottawa en 1907.

Le parc de Rockcliffe comprend quelques rues bordées de maisons, sans numéro, dont Buena Vista et Springfield. C'est là qu'est le terminus de la ligne des tramways d'Ottawa.

Janeville, comté de Gloucester, situé des deux côtés du chemin de Montréal, à partir du pont Cummings. Il y a là, à l'époque, une église dont le curé est le Rév. Joseph Pineau. Janeville, maintenant Vanier, a le statut de ville à l'heure qu'il est.

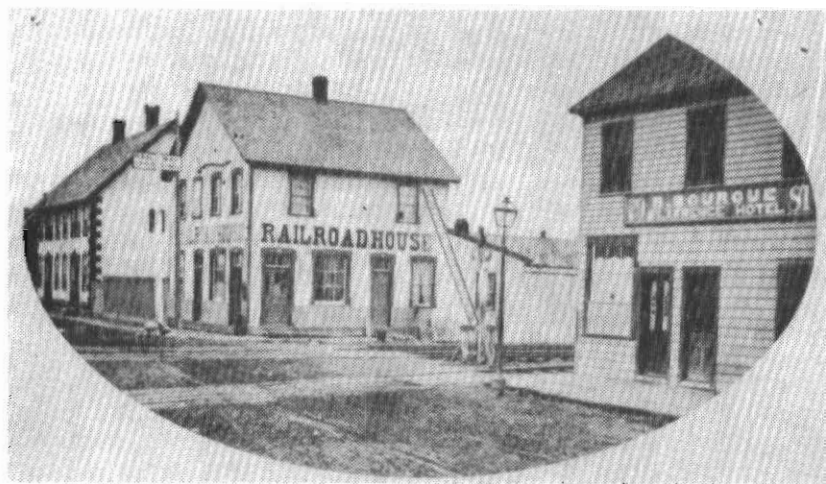
À propos de Janeville, je note que, sur une photo des environs de 1900 montrant le chemin de Montréal, bordé par ses trottoirs de planches, la petite agglomération est mentionnée comme «Cummings' Bridge, Ont. Canada» bien que, à cette époque, officiellement du moins, elle s'appelle Janeville, et cela depuis 1876. Il y a là des terres cultivées et peu de maisons et l'endroit ne sera village qu'en 1907. Pendant un temps, Janeville deviendra Clandeboye du titre d'un ancien Gouverneur général et, peu après, Eastview, maintenant Vanier. On m'a raconté qu'il y avait là, au début du siècle, à l'endroit où se trouve actuellement l'hôtel Eastview une auberge du nom de «Stopping Place». Les chemins étaient si boueux que les gens nettoyaient leurs chaussures avant de prendre le pont qui menait à Ottawa. Ce pont n'était pas à l'endroit où se trouve actuellement le pont Cummings mais un peu plus au sud; il s'appuyait sur l'île Cummings où se dressaient quelques constructions dont un magasin et un bureau de poste. On devait payer un droit de péage pour traverser de Janeville à Ottawa. M. Marier avait un verger de pommes au coin du chemin Marier et du Chemin de Montréal; son fils fut, plus tard, violoniste au Régent, au temps du cinéma muet.

À Ottawa, la Basse ville ouest et celle à l'est, c'est-à-dire les paroisses Notre-Dame et Ste-Anne, la Côte de sable, la paroisse St-Jean-Baptiste et celle de St-François d'Assise sont bien peuplées, tout spécialement la Côte de sable qui a vu sa population grossir énormément depuis l'arrivée des fonctionnaires quelques décennies plus tôt.

Mais, cette ville, qui a grandi par saut et par bond, manque de cohésion; on la dit peu attrayante et à cette laideur contribue énormément la prolifération des lignes de chemin de fer qui la parcourent en tous sens.

★ ★ ★

On a laissé les lignes de chemin de fer sillonner un peu à la diable cette ville qui, depuis sa fondation soixante-quinze ans plus tôt, n'a bénéficié d'aucun plan directeur. Ces lignes la divisent souvent en quartiers et causent des problèmes majeurs de circulation. On se souvient de l'arrivée du premier chemin de fer en 1855? La ligne traversait ce qui est aujourd'hui Vanier, pour venir rejoindre, par un pont de fer sur la Rideau, la gare de la rue Baird, près de Sussex. Depuis une vingtaine d'années, une voie de raccordement l'avait réunie, à travers la ville, à la gare de la rue Broad. Je ne puis résister au plaisir de vous faire voir une photo prise en avril 1882, montrant cette ligne de raccordement qui passait entre deux hôtels, le Railroad House et le St. Lawrence Hotel, à l'intersection des rues Dalhousie et, probablement, Baird. Cette sorte de traverse devait constituer un danger permanent pour les habitants du quartier. On remarque un long poteau portant l'écriteau «Railway crossing» et, peut-être des lumières à l'intersection des deux rues, mais c'est bien peu pour éviter des accidents.



Traverse de chemin de fer, rue Dalhousie (1882).

(Archives publiques du Canada)

La multiplicité des lignes de chemins de fer qui arrivent et partent d'Ottawa me semble si compliquée que j'hésite à essayer de renseigner correctement mes lecteurs, de peur d'en oublier. Mentionnons, cependant, une ligne du Pacifique-Canadien qui venait de Québec et suivait la rive nord de la rivière Ottawa et arrivait à Hull puis à Ottawa. En 1907, nouveau train du Pacifique-Canadien: il ira trois fois par semaine de Montréal à Vancouver, en passant par notre ville.

J.R. Booth avait déjà, à l'époque, le Canada Atlantic qui joignait Montréal à Ottawa; la gare était située à l'ouest du canal Rideau, à l'extrémité sud de la rue Elgin, probablement près du pont Pretoria qui s'élève là aujourd'hui. Le Canada Central possédait aussi sa ligne de chemin de fer.

Depuis 1896, la compagnie Ottawa & New York avait une ligne qui se rendait à une gare, angle des rues Nicholas et Mann.

Depuis 1901, c'est-à-dire après les réparations nécessitées par le nouveau pont Alexandra à la suite du grand feu de 1900, les trains de la Pontiac Pacific Junction et de la Gatineau Valley, empruntaient ce pont pour desservir Maniwaki et Waltham, P.Q.

En plus de la gare qu'il possédait rue Elgin, J.R. Booth avait offert à la ville de construire une autre gare dans un endroit plus central. L'hôtel de ville lui versa d'avance \$50,000 pour ce faire et insista souvent pour que Booth remplisse ses engagements et élève la gare promise. Dans l'intervalle, Booth construisit le chemin de fer Ottawa, Arnprior & Parry Sound qui allait d'ici à la Baie Georgienne. Vers 1905, il vendit cette ligne, qui suivait à Ottawa, le trajet du Queensway actuel, au Grand-Tronc; ce fut le Grand-Tronc qui, finalement, fit élever la gare Union (actuellement Centre des conférences) et aussi le Château Laurier et, cela, en 1912.

Au début du siècle, il y avait donc ici plusieurs gares ou dépôts. Des Canadiens se servaient souvent de ce dernier terme en parlant d'une gare et je pense qu'à la campagne on s'en servait couramment pour désigner une petite gare. À Ottawa, les plus importantes étaient celle de la rue Baird, qui devint simple gare pour le fret et disparut lorsque les approches du pont Cartier-Macdonald furent aménagées et la gare de la rue Broad, genre château, à l'entrée des ponts de la Chaudière. Elle avait été reconstruite dans ce style lorsque l'ancienne gare au même endroit avait brûlé lors du feu de 1900. Après 1920, la gare de la rue Broad vit petit à petit ses passagers la délaisser pour la gare pour marchandises et disparut à son tour. Les autres petites gares ou dépôts à travers la ville étaient souvent de simples entrepôts pour bagages et marchandises mais accommodaient également des usagers.

Si, à Ottawa, on avait laissé envahir la ville par un chassé-croisé de lignes de chemin de fer, véritable cauchemar, on ne peut nier, cependant que le Canada, pour sa part, pouvait maintenant relier entre elles les parties dispersées de ses différentes provinces. Ce qui constitue un mal de tête pour certains constitue pour d'autres des avantages certains. Notre unité nationale y gagnait. Les trains, d'ailleurs, servaient non seulement à accommoder les voyageurs et à transporter les marchandises mais, en quelque sorte, à un service postal ambulant. En effet, dans un wagon spécialement aménagé, pendant que la locomotive entraînait gens et choses à vive allure, on faisait le triage du courrier, tout prêt à être livré lorsque le train arrêterait dans les nombreuses petites gares des villages et des petites villes parcourus par la ligne. Rappelons que c'était le chemin de fer Great Western qui avait installé le système dès 1854 et, au cours des années, on l'avait probablement amélioré.



La Commission d'embellissement de la capitale nationale est en place depuis un an seulement et n'a certes pas eu le temps de faire beaucoup de choses encore. Dans ses priorités, figure le nettoyage des berges du canal Rideau, à ce moment-là ensevelies sous quantité de hangars, d'entrepôts et de constructions de toutes sortes. Quelques années plus tard, la promenade, si attrayante, prendra forme.

Cependant, à travers la ville, d'autres améliorations sont mises sur pied. Il faut mentionner, pour 1900, la construction, par les Frères Prêcheurs, du monastère dominicain où les futurs religieux viendront terminer leurs études en théologie. De même, les Filles de la Sagesse ajoutent une aile à leur couvent de Notre-Dame de Lourdes.

L'ouverture du pont interprovincial dit pont Alexandra est certainement, en ce début de siècle, le développement le plus important. Il a été construit par la compagnie du Pacifique-Canadien et a coûté un million de dollars. Les contributions ont été pour le Fédéral (\$212,000), la province d'Ontario (\$50,000) et la ville d'Ottawa (\$50,000); le reste a été payé par la compagnie de chemin de fer. Le pont, qui ne sera pas à péage, est situé dans le prolongement de la rue St-Patrick et atteint Hull à la droite des installations de E.B. Eddy qui s'étendent le long des rives de la rivière. Le pont Alexandra sera endommagé par le feu d'avril 1900 mais il sera rapidement réparé et ouvert à la circulation en décembre 1900 lorsqu'un train le traversera pour la première fois.

La ville décide de construire les ponts Minto où, sur une plaque à l'entrée de ces structures en fer, on note que c'est sous le règne du maire Thomas Payment que la décision fut prise. Autre

amélioration: on remplacera le pont en bois de la rue Maria (Laurier) par un pont en fer.

La même année, on inaugure un nouveau bateau qui fera la navette entre Ottawa et Kingston, sur le canal Rideau. La vocation de ce dernier devient, petit à petit, plus touristique, tournée vers les améliorations offertes aux vacanciers. On verra donc au confort plus grand des bateaux car il y a une vive concurrence avec les navires qui, quittant le quai de la Reine au bas de la rue Bolton, sillonnent la rivière pour le plaisir des gens, avec balades au clair de la lune, orchestre, divertissements, etc.



Sur la colline du Parlement, le parti libéral est au pouvoir depuis 1896 avec Wilfrid Laurier comme chef. En novembre 1900, le parti est reporté au pouvoir mais le chemin suivi n'est pas bordé que de roses. Les épines sont nombreuses. La participation du Canada au conflit sud-africain donne lieu à des discussions importantes.

La guerre des Boers entre l'Angleterre et le Transvaal, continue avec des alternances de victoires et de défaites. Le journal «Le Temps» suit attentivement ce qui se déroule là-bas. Lorsque, en janvier 1900, on annonce la défaite de Buller, les Allemands demeurant rue MacKay, à New Edinburgh, arborent un grand pavillon Boer en signe d'admiration pour les combattants sud-africains de descendance hollandaise. Cependant, plus tard, ces Allemands se défendront énergiquement d'avoir manifesté ainsi leur sympathie et protesteront de leur loyauté envers Albion. «Le drapeau en question a été hissé, disent-ils, pour célébrer l'anniversaire de naissance de l'empereur d'Allemagne».

À la Chambre des communes, un affrontement majeur a lieu en mars entre Henri Bourassa qui considère que la milice du Canada doit servir seulement à la défense du pays, et Sir Wilfrid Laurier qui réplique et essaie de justifier l'envoi et les dépenses de troupes canadiennes au Transvaal. Bourassa présente une résolution à l'effet que la participation actuelle ne doit pas servir de précédent.

En passant, notons qu'un Eugène Auger d'Ottawa ainsi qu'un H.E. Roche font partie du contingent canadien de même que M. Addy, père d'un juge actuellement à la Cour de l'Échiquier et ancien président du Cercle Universitaire également. D'autre part, le fils de 23 ans du Dr Borden, Ministre de la Milice, est tué en Afrique pendant cette guerre laquelle, après bien des hauts et des bas, se terminera par le triomphe de l'Angleterre. La paix sera signée le 1er juin 1902 et les Boers devront accepter l'annexion de leur territoire, énormément riche en mines, à l'empire britannique

et, finalement, à l'Union sud-africaine créée quelques années plus tard. Une statue à la gloire des combattants d'Ottawa qui participèrent à la guerre contre les Boers et y moururent, fut dévoilée en 1902. Trente mille enfants de la capitale donnèrent des sous pour l'érection de la statue. En janvier 1977, des vandales irrespectueux lui enlevèrent la tête, heureusement remplacée aujourd'hui. Elle a été sculptée par Hamilton MacCarthy, né en Angleterre, et se trouve au parc de la Confédération, derrière le Centre national des Arts.

Je crois bien que c'est vers 1900, lorsque le pays jouit d'une ère de prospérité, que la popularité du Premier ministre atteint son sommet. À ce moment-là, le journal «Le Temps» est libéral — il changera plus tard — et il couvre Sir Wilfrid de compliments nombreux sur son éloquence et son charme. Le journal trempe dans de l'eau de rose une plume flatteuse pour dire que «l'éloquence de Laurier au lieu de poursuivre majestueusement son vol, a replié ses ailes d'or. Elle s'est posée sur un sommet, elle a scruté les alentours, elle a sondé tout l'horizon». Que n'a t'on pas, en cette année 1983, un orateur de cette envergure mais, surtout, des journalistes aussi flatteurs! De plus, «Le Temps» donne des livres et des objets pieux en prime à ceux qui s'abonneront à ses pages. La prime la plus recherchée est constituée par un beau portrait de Sir Wilfrid Laurier.

L'épouse du Premier ministre a aussi sa part du gâteau. La chroniqueuse Madeleine dont la prose apparaît régulièrement dans les colonnes du journal, fait les plus grands éloges de Lady Laurier, femme aimée et respectée du grand Homme d'État. Sa charité et sa bonté sont proverbiales. Lors du grand feu d'avril 1900, c'est autour d'elle que se rallient, dans la paroisse du Sacré-Coeur, les dévouements pour aider les sinistrés. Il faut dire que Sir Wilfrid et son épouse font tout ce qu'il faut pour être populaires; ils assistent à de nombreux concerts, encouragent par leur présence les manifestations en faveur de telle ou telle oeuvre charitable, tel, par exemple, l'Orphelinat St-Joseph. Lady Laurier soutient les arts, tout spécialement le chant. Lui, ne manque jamais de prendre part à des fêtes patriotiques comme la St-Jean Baptiste, à des fêtes religieuses comme la Fête-Dieu où on voit sa haute silhouette, vêtue du frac et du haut de forme, entourée de ministres, de députés et d'importants personnages, tous dignes et fiers comme il se doit. J'aurai l'occasion, dans les pages qui suivront, de mentionner la présence de ce couple extrêmement sympathique dans les différentes manifestations qui sont nombreuses et très suivies.

Dans les rangs des serviteurs de l'État, on trouve, à l'époque nombre de Canadiens français qui occupent des postes importants.

Ainsi, L'hon. M. Pelletier est Orateur (on dit maintenant président) du Sénat de 1896 à 1900. E. St-Onge occupe le poste de greffier au Sénat. Les sénateurs comprennent, entre autres, l'acadien Pascal Poirier, Raoul Dandurand, Charles-Eugène Casgrain, le fameux défenseur de nos droits Landry ainsi que Thomas Alfred Bernier, de St-Boniface. Est-ce vrai ce que raconte un journaliste du «Journal» dans sa chronique «Extremes on the Hill»? Il dit que six sénateurs se servent abondamment de tabac à priser et qu'environ une douzaine de députés ne peuvent parler ou comprendre la langue anglaise. Par contre, le Père Le Jeune raconte que les députés français, dont la presque totalité parle les deux langues, se servent de préférence de l'anglais afin de se faire entendre des représentants qui ignorent le français. Il est vrai que la traduction simultanée n'existait pas à l'époque. Quel est le salaire des députés au début du siècle? Par année, \$1,000; ceux du gouvernement provincial reçoivent, eux, \$800 par année.

L'hon. Joseph-Israël Tarte est ministre des Travaux Publics dans le cabinet Laurier, et Antoine Gobeil est sous-ministre. Les juges de la Cour Suprême sont, entre autres, l'hon. H.E. Taschereau et l'hon. Désiré Girouard.

À quelques rares exceptions, les traducteurs sont des Canadiens français. Antoine A. Boucher dirige la traduction au Sénat. Les traducteurs de la Chambre des communes sont: T.G. Coursolles, traducteur en chef, J.A. Genand, A. Fréchette, D.L. Desaulniers, L. Laframboise, E. Quéry, Rémi Tremblay, E. Perrin et, un peu plus tard, Wilfrid Larose. A.D. DeCelles est bibliothécaire adjoint au Parlement, Benjamin Sulte est commis principal au Département de la Milice. Je ne peux continuer à les nommer tous, malgré mon désir de le faire, mais un simple coup d'oeil dans le Guide parlementaire vous convaincra de la présence des nôtres dans cet important domaine de l'activité outaouaise.



LE GRAND FEU D'AVRIL 1900

Certains événements importants marquent une décennie et, quelquefois, une année. Ainsi, le terrible incendie de 1900 fit, de ce début du 20^{ième} siècle, une date mémorable et tragique, bien que la région, et surtout la ville de Hull, n'avaient pas été épargnées par le fléau dans le passé.

Nous sommes au 26 avril, et il est un peu plus de dix heures du matin. Un violent noroît souffle sur la vallée de l'Outaouais. Un incendie causé par un feu de cheminée prend naissance dans une maison de bois, soit chez Mme Kingsberry, rue Chaudière, soit chez M. Antoine Kirouac rapporteront d'autres écrits. Quoi qu'il en soit, les flammes se propageront avec la vitesse de l'éclair,



Photo du grand feu de Hull.

(Courtoisie Imprimerie Gauvin)

dévasteront une grande partie de Hull, traverseront les îles de la Chaudière et iront porter la panique et l'effroi dans toute une section d'Ottawa.

Dans son «Hull, son origine, ses progrès, son avenir» publié en 1908, Cinq-Mars a décrit, en détail, la terrible catastrophe qui fut probablement la plus dévastatrice de toutes celles qui avaient affligé la région et tout spécialement Hull en 1880, 1886 et 1888.

Le jour même de l'incendie, «Le Temps» consacre une grande page à l'hécatombe: «Quinze millions en cendre — Un véritable désastre pour Ottawa et Hull». Un de ses journalistes, Rodolphe Laferrrière, assis sur la véranda de la maison de son père, construction encore intacte, «éclairé par le firmament en feu qui lui sert de lampe» rédige un compte rendu que je considère un des reportages les plus émouvants qui se puissent écrire, plein de détails navrants mais aussi de pitié pour les sinistrés. Il décrit l'affolement de la population devant l'inhumaine vitesse des flammes exaspérées par le vent violent, les actes d'héroïsme mais aussi la persistance avec laquelle de pauvres gens veulent sauver de l'élément destructeur des meubles, des objets familiers. Celui-ci sera affreusement brûlé aux bras, un autre aux mains, une femme sera carbonisée dans sa maison du 650 de la rue Wellington, et une vieille dame de quatre-vingt ans mourra de peur. Il y aura finalement sept morts et quantité de blessés qu'accueilleront les trois hôpitaux d'Ottawa: l'hôpital des Soeurs, l'hôpital protestant, et le St. Luke's hospital.

À Hull, des milliers de maisons sont détruites: 3,500 en tout. Disparaissent dans le brasier l'école St-Georges, le couvent St-Antoine, le palais du justice, l'hôtel de ville, l'église anglicane, la prison, les magnifiques demeures de MM. Rochon et Champagne. Il est curieux de noter que les voûtes des banques mais aussi celles des bureaux de notaires brûlent avec la même férocité. Ainsi seront perdus les documents conservés par les notaires Tétreault et Desjardins.

Par miracle, l'église Notre-Dame de Grâce de Hull n'est pas touchée ainsi que les gens qui s'y étaient réfugiés avec leurs possessions.

Vers midi, les flammes s'attaquent aux piles de planches des scieries qui couvrent les îles de la Chaudière. Le brasier trouve là de quoi s'alimenter. Curieusement, les établissements de Booth s'en tirent, mais ceux de E.B. Eddy sont complètement détruits. Vingt mille caisses d'allumettes, dix mille tonnes de papier et de jute: attisent l'incendie. Toutes les scieries qui bordent la rivière: disparaissent, sauf celle de Booth. L'armurerie, construite par Wright en 1822 sur l'île Philemon, résiste au feu de 1900 puis disparaît vers 1928.

L'élément destructeur s'attaque, à Ottawa, au secteur dit du «Flatt» et, poussé par le vent, ne s'essoufflera que rendu à la digue St-Louis, une distance de six milles à partir de la scierie Gilmour. La gare Union, rue Broad, est rasée ainsi que plusieurs wagons. Les maisons avoisinantes sont détruites. Le secteur des plaines LeBreton disparaît. Rochesterville est rasé de la rivière Ottawa à la digue St-Louis, comprenant la partie ouest de la rue Wellington et de la rue Division, avec tout ce qui borde les rues Preston et Rochester, y compris des commerces dont le magasin de Philippe Bisson, 340 Preston. Les belles maisons du Dr Hammett Hill, de l'Hon. Foster, du Dr Mallock, de J.R. Booth et nombre d'autres disparaissent dans le brasier, ainsi que des hôtels dont le Continental. D'un côté, le feu est arrêté par la falaise au-dessus de laquelle se trouvent l'église St-Jean Baptiste et l'académie des Soeurs Grises. Mais, le monastère des Soeurs de la Miséricorde, chemin de Richmond, et l'église protestante (presbytérienne) canadienne-française sont détruits.

L'incendie se propage même jusqu'à la Ferme expérimentale où une longue haie de cèdres prend feu.

Affolées, les autorités municipales, avec à leur tête le maire Payment, font appel aux pompiers de Toronto, de Montréal et d'autres villes. L'armée est mobilisée et leurs efforts font beaucoup pour sauver la partie centrale de la capitale, y compris les édifices du haut de la colline. La troupe, les pompiers et de nombreux volontaires forment une chaîne de seaux d'eau et sauvent du désastre des piles de planches qui se trouvent au bas de la colline du Parlement et qui, en s'enflammant, auraient mis en danger les édifices fédéraux qui la surmontaient.

Des deux côtés de la rivière, la population est dans un état d'affolement compréhensible. Les gens de Hull, coïncés dans leurs demeures qui bordent la rivière Ottawa, se dirigent en courant vers le traversier qui n'arrête pas de faire la navette entre les deux rives. Mgr Duhamel s'élance au secours de ses ouailles, prend le traversier pour voir ce qui se passe au couvent Notre-Dame-de-Grâce, à l'Académie Sainte-Marie, à l'église et au collège Notre-Dame.

Le reflet de l'immense incendie embrase le ciel et on voit la lueur éclatante à des milles de distance. Hormidas Racine est en voyage de noces avec sa jeune épouse à Chrysler. Plus tard, il racontait avoir vu, de si loin, les nuages rouges qui recouvraient la ville, laissant croire que la capitale disparaîtrait entièrement dans un brasier de flammes aussi intenses.

De Montréal, les pompiers et un équipement additionnel arrivent par train. La lutte contre les flammes s'intensifie. Le vent

change brusquement de direction et s'élançait vers l'ouest, épargnant la plupart des maisons de la rue Booth du côté est.

Vers dix heures du soir, la violence du vent diminue, l'incendie perdant beaucoup de son intensité.

On commence à compter, à observer l'ampleur du désastre: la publication «Ottawa par les cartes» parle de 15,000 personnes sur le pavé et des dommages matériels de dix millions, mais se trompe quant à la date de l'incendie (le 26 avril et non le 17 avril) et aussi quant au nombre des morts (des deux côtés de la rivière. ce nombre s'élevait à sept et non à trois).

Sans tarder, des souscriptions s'organisent. Toutes les grandes villes canadiennes enverront des sommes importantes dont la ville de Dawson qui envoie une somme de \$8,678 pour les sinistrés. Même l'Afrique du Sud envoie des secours. Pendant des semaines, il faudra loger des familles qui ont tout perdu mais la population, dont le maire Payment qui a prodigué son temps et ses soins pendant le désastre, s'unit dans un effort commun. Les sociétés de bienfaisance, les marchands, les oeuvres charitables organisent leur aide, les uns par des concerts et des quêtes comme dans la paroisse du Sacré-Coeur; pendant tout l'été qui suivra, les montants afflueront et seront distribués aux sans-abri.

Malgré ses 73 ans, et la perte de plusieurs millions, Eddy commande tout de suite le déblaiement de ce qui était auparavant ses scieries et recommence la construction.

Il faut signaler que Eddy, peu de mois avant le grand feu, avait diminué ses assurances contre le feu à seulement \$100,000, considérant que les primes étaient beaucoup trop élevées. Mal lui en pris! Ses pertes s'élevèrent à trois millions environ. Il emprunta l'argent nécessaire à la reconstruction et six ans plus tard, la compagnie fonctionnait à plein rendement et l'emprunt était en bonne voie de remboursement.

En 1927, la compagnie fut vendue à une entreprise britannique mais retourna à une entreprise canadienne en 1943 lorsque Willard Garfield Weston acheta le contrôle de la compagnie des mains de l'ancien premier ministre du Canada, R.B. Bennett, qui vivait en Angleterre. En 1959, la compagnie Eddy devint canadienne à part entière, une succursale de George Weston Limitée.

À Ottawa, on reconstruit sans tarder, et on s'étonne de la diligence avec laquelle cela sera fait. Ainsi, dès le début de mai, M. Paulin, ferblantier-couvreur dont l'atelier avait été détruit par l'incendie, ouvre ses nouveaux locaux. M. Daniel Provost reconstruit, pour sa part, l'hôtel Palace rue Broad, hôtel tenu par M.D. Ranger.

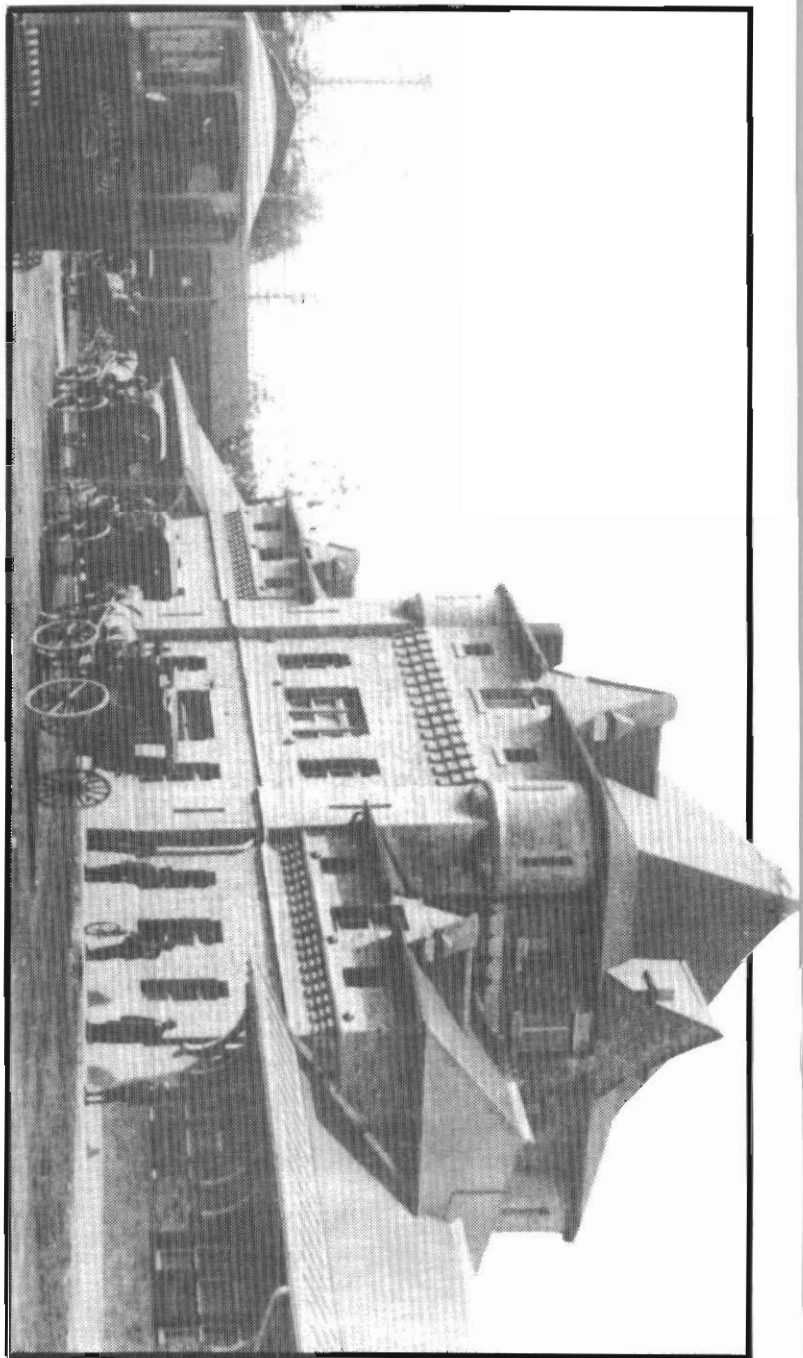
À Hull, c'est en 1901 que Mgr Duhamel assiste à la bénédiction du Collège des Frères ainsi que de l'école St-Thomas d'Aquin, tous deux victimes du grand feu.

J'ai noté une conséquence pénible de ce désastre. Les parents du maire d'Ottawa habitaient Billings Bridge. Mme Payment, âgée de 67 ans, avait été malade une partie de l'hiver chez elle à Billings Bridge mais était venue rendre visite à sa fille qui habitait Hull. Le 26 avril, elle se trouvait chez sa fille, et elle eut si peur qu'elle mourut des suites de l'épouvante qu'elle éprouva. Ses funérailles eurent lieu le 30 du mois pendant que le drapeau flottait à mi-mât à l'hôtel de ville.

D'autre part, Soeur Paul-Émile raconte que les Soeurs du Couvent du Rosaire, au haut de la falaise dominant les plaines LeBreton (le Flatt), avaient été en grand danger de voir des flammèches s'échapper du brasier qui s'élevait tout près, et mettre le feu à leur établissement. Aidés par des collégiens et des pompiers, les religieuses procurent à leurs sauveteurs, lait, beurre et pain pendant le travail acharné qu'ils accomplissent pour sauver le couvent. Cependant, le lendemain, les Soeurs s'aperçoivent avec surprise que leur provision d'aliments, qui n'étaient prévus, dit Soeur Paul-Émile, que pour huit soeurs, n'a pas diminué, sorte de miracle du genre de la multiplication des pains. Mère d'Youville a protégé ses Filles et leur oeuvre. D'autres événements montrant la protection du Ciel et de leur fondatrice sont racontés par l'archiviste dans son livre «Les Soeurs Grises de la Croix d'Ottawa».

La crainte engendrée par une telle catastrophe incita les autorités de la ville de Hull, dont le maire était Ferdinand Barrette, à pousser plus avant leurs efforts pour construire un aqueduc pour lequel on avait d'ailleurs voté une somme de \$55,000 l'année précédente. Un château d'eau sera érigé à la chute de la rue Montcalm, au Ruisseau de la brasserie. Il faudra néanmoins quelques années et de vives controverses entre la succession Scott, propriétaire de terrains le long du ruisseau, et la ville de Hull, pour que l'usine hydraulique soit inaugurée en 1905. Mais, la qualité de l'eau fut telle que les usagers souffrirent du choléra à l'été de 1904 lorsque la population commença à s'approvisionner au nouvel aqueduc.

À Ottawa, le Conseil de ville tint maintes séances sur le danger présenté par l'accumulation de piles de planches aux îles de la Chaudière car on se rendait bien compte que si les flammes avaient si rapidement traversé à Ottawa, elles avaient été attisées par l'énorme quantité de bois et de papier qu'entretenaient autour de leurs usines, les propriétaires de scieries.



La gare du chemin de fer du Canadien Pacifique, rue Broad, construite au début du 20ième siècle.

Les précautions prises depuis cette époque tragique, les aqueducs modernes installés des deux côtés de la rivière préviendront à l'avenir des catastrophes de cette envergure. Ce sera, cependant, la main de l'homme et la boule de fer des démolisseurs qui feront l'ouvrage autrefois celle de la nature déchaînée. La rue principale et les rues avoisinantes, maintenant complètement transformées, en savent quelque chose... Et Ottawa n'en est pas non plus exempte. Il n'y a qu'à regarder le «Flatt», c'est-à-dire les plaines LeBreton; on croirait vraiment qu'un cataclysme est passé tant tous ces terrains sont désertiques.

Rappelons que l'église anglicane de Hull fut complètement détruite par l'incendie de 1900. Elle se trouvait au coin de Principale et Church et avait remplacé une grande église anglicane érigée du temps de Wrightstown en 1823, incendiée elle aussi en 1865. Elle se trouvait alors dans une autre partie de Hull. Après le grand feu, grâce aux octrois qui affluèrent, l'église fut immédiatement reconstruite et fut prête pour le culte le 21 avril 1901.

Après le feu de 1900, la gare Union située au «Flatt», complètement dévastée par l'incendie, fut reconstruite par la compagnie de chemin de fer Pacifique-Canadien dans le genre château, premier édifice de ce style ici. Quelques années plus tard, le Château Laurier, avec ses tourelles, ses pignons, ses dentelles et ses meneaux, était érigé dans la même veine.

Le pont Alexandra (Interprovincial) dont la construction n'était pas terminée fut endommagé. On entreprit immédiatement les réparations qui s'imposaient et il fut ouvert à la circulation à la mi-février 1901.

Le grand feu eut des à-côtés moins sinistres mais quand même pénibles pour ceux qui les subissaient. Ainsi, il produisit une perte irréparable chez E.B Eddy. Quelques années auparavant, pendant qu'il était à Rome cherchant à obtenir une audience avec le Pape, Eddy avait engagé plusieurs artistes italiens qui vinrent à Hull et peignirent de superbes plafonds dans le bureau principal de la compagnie. Il s'agissait là d'études de fleurs et d'animaux, que l'on disait admirables. Tout fut rasé par les flammes. D'autre part, les méfaits du grand feu se firent sentir assez longtemps. Ainsi, en décembre 1901, une dame poursuivit la ville d'Ottawa parce qu'elle s'était blessée sur un trottoir abîmé lors du feu et non encore réparé. À la cour, un témoin à qui on demandait s'il passait beaucoup de monde sur le trottoir en question, répondit: «Ah, oui, beaucoup. Ils vont tous chez Plouffe.» Curieux, l'avocat demanda qui était ce Plouffe. «C'est celui qui vend du whisky» répondit l'autre.

Le musée Bytown contient, dans ses vitrines plusieurs objets sauvés du feu de 1900.

Il y aura, en 1900 des incendies, cependant non aussi désastreux que celui d'avril. À l'angle de Dalhousie et Murray, la manufacture de biscuits Lamb brûlera. Un incendie qui la réduit en cendres menace d'endommager les maisons des alentours et aussi la petite chapelle de la rue Murray. Mais, les pompiers réussissent à circonscrire l'incendie.



Les hôtels sont nombreux et leur apparence n'est plus celle qu'avaient les auberges du temps de Bytown et même jusqu'en 1867. Ministres, députés, fonctionnaires et voyageurs exigent un peu de décorum. Voici l'âge d'or de l'hôtel Russell (Russell House).

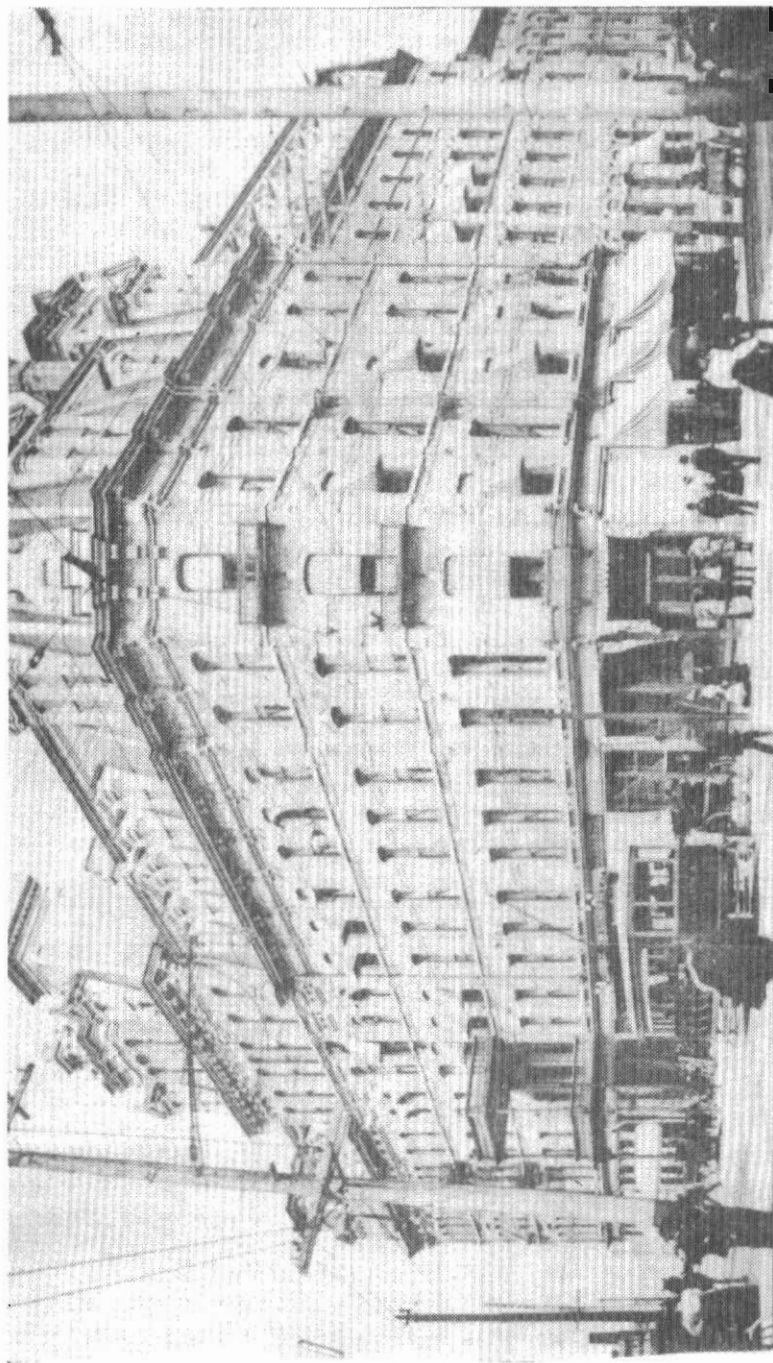
Depuis 1845, un hôtel (Campbell House) existait au sud de la rue Sparks, près du canal, à un endroit que l'on pourrait situer maintenant au coin de Sparks et Elgin où se trouve un vaste parc verdoyant au nord du Centre des Arts. En 1863, Campbell House deviendra l'hôtel Russell (Russell Hotel) du nom de ses nouveaux propriétaires. Ceux-ci sont des Américains, possédant un hôtel à Québec où se trouvent les fonctionnaires du gouvernement du Canada. Le gérant en est James Gouin qui viendra à Ottawa s'occuper du nouvel établissement. Plus tard, ce sera M. St-Jacques qui remplira cette tâche.

Très rapidement, l'hôtel et son bar deviennent le rendez-vous des politiciens qui peuvent y exercer d'aimables pressions sur leurs compatriotes en les encourageant à ingurgiter plusieurs «verres de l'amitié». La réputation du restaurant est excellente. En 1870, une aile est construite rue Elgin, la plus large façade de l'hôtel se trouvant cependant rue Sparks. Dix ans plus tard, ce qui était le vieil hôtel Campbell House est démoli et on construit, à sa place, un édifice moderne avec, au rez-de-chaussée, une série de magasins. Une photo de la fin du siècle dernier montre l'imposant hôtel. Je la reproduis dans ces pages. Une autre photo montre un bel escalier tournant sur un côté du large foyer, surmonté d'un dôme.

La conformation actuelle de la Place de la Confédération diffère tant de celle qu'elle a remplacée qu'il est quelque peu difficile de situer exactement l'hôtel Russell d'autrefois. On peut le placer, je crois, entre la rue Elgin et une rue appelée West Canal qui serait aujourd'hui la voie longeant le canal.

Une courte aile constitua le dernier agrandissement du Russell qui, comme on le sait, brûla en 1928. La CCN acheta le terrain et les bâtiments endommagés. On prit deux ans à compléter la démolition pour faire place à un parc.

Sir Wilfrid Laurier habita le Russell pendant dix ans jusqu'à ce que, en 1897, il déménage dans la maison qui porte son nom, rue



Hôtel Russell (Russel House) 1898.

(Archives nationales)

Laurier, et qui est devenue un musée. Sir Mackenzie Bowell qui fut peu de temps Premier ministre, habita continuellement le Russell pendant 17 ans.

L'ouverture du théâtre Russell, ouvert en 1897, vint mettre le comble à une popularité qui ne cessait de grandir. Des célébrités, dont plusieurs jouaient devant le public du théâtre, logeaient à l'hôtel, tout proche: Lily Langtry, Lillian Russell, Oscar Wilde, John L. Sullivan, Gentleman Jim et bien d'autres. L'hôte, Monsieur St-Jacques, y accueillit quantité de voyageurs illustres. Par des banquets, on célébrait des anniversaires, des événements. La rue Sparks fut pavée en 1895, l'ouverture de la promenade longeant le canal Rideau eut lieu en 1903, des exploits sportifs aussi... tout cela fut sujet à réjouissances dont le centre était l'hôtel Russell.

La popularité du Château Laurier sera probablement, après 1920, la raison du déclin de ce fameux hôtel dont l'existence a marqué toute une époque.

Comme la session durait beaucoup moins longtemps qu'aujourd'hui et que la famille du ministre ou du député ne déménageait pas toujours dans la capitale, le politicien habitait souvent des hôtels ou des maisons de pension. Il y en avait donc plusieurs autour de la gare de la rue Broad, reconstruite après l'incendie de 1900. Mentionnons aussi l'hôtel Park, rue Sussex, acheté en 1900 par M. Condon, l'hôtel Sirdar tenu par M. Robitaille en face du couvent de la rue Rideau, l'hôtel St-Louis dont le propriétaire est T.J. Brûlé, le Nicolet House, rue Sussex avec Édmond Perras comme gérant, Le castor, tenu par la famille Chevrier, rue Sussex, un hôtel Gauthier, rue Dalhousie où travaille T. Laberge, et beaucoup d'autres.

À l'angle nord-est des rues Sparks et Bank, l'hôtel Globe, anciennement Dominion Hall construit vers 1880, avait une réputation d'excellence. En face, c'était l'édifice de la Sun Life, avec ses lustres, son acajou, son dôme doré surmonté d'un grand Mercure aux pieds ailés, servant de girouette. Ce Mercure se trouve maintenant au Musée Bytown. Je ne sais si l'hôtel Revere, anciennement rue Rideau, existe encore en 1900 rue Sussex à l'endroit où quelques années plus tard les Soeurs de Jeanne d'Arc viendront s'installer.

En ce début de siècle, un hôtel qui n'a été démoli que récemment pour faire place à l'hôtel Westin, à l'angle sud-est des rues Sussex et Rideau, avait été érigé depuis de longues années, avait changé de mains et avait été remanié plusieurs fois. D'abord appelé le Grand Hotel, une cinquantaine d'années auparavant, il s'appelait maintenant le British Hotel dont le propriétaire était M. Cowan qui ajouta plusieurs étages à son établissement. Il n'était pas

aussi élégant que son voisin l'hôtel Russell mais, tel quel, sa popularité était grande auprès des négociants et autres hommes d'affaires qui voyaient au chargement et déchargement de leurs marchandises aux entrepôts qui se trouvaient le long du canal. L'apparence extérieure de l'hôtel ne changera guère jusqu'à sa disparition récente. Mais, entre-temps, il aura une vie mouvementée et j'en parlerai en 1916 lorsque, tels d'autres édifices comme l'hôtel de Champagne, rue Sussex et l'hôpital des Soeurs Grises plusieurs décennies auparavant, le vieil hôtel, rue Little Sussex, comme on appelait cette courte rue à l'époque, servira à d'autres fins.



À l'époque, les médecins canadiens-français sont les docteurs Valade, Chevrier, Robillard, Mongenais, Routhier et Chabot. Le Dr Martin, dentiste je crois, quitte Ottawa pour s'installer à New York avec sa nouvelle épouse.

Les médecins-accoucheurs sont occupés car les naissances augmentent à un rythme rapide. Le docteur Valade vient de faire son 10,765 accouchement. Un record! Les grosses familles sont nombreuses. Les femmes si fécondes absorbent-elles, comme à la Renaissance, une infusion de vinaigre dans laquelle a trempé une patte de belette, ou les cendres d'une grenouille? Ou, s'asseoient-elles sur une certaine grosse roche, comme à Locronan, en France, pour devenir enceintes? Je pense plutôt, qu'à l'époque, elles se rendent en pèlerinage à différents sanctuaires pour que le Ciel exauce leur vœu.

Cependant, la tuberculose est la grande faucheuse. Dans son rapport de 1900, le docteur Robillard impute à cette maladie 112 décès. La fièvre scarlatine, la rougeole, la diphtérie, etc. sont les maladies les plus courantes. On entend peu parler de cancer que l'on dissimule sous le nom de «chancre de gorge», «chancre de langue», de tumeurs, etc. D'ailleurs, en 1900, quatre pour cent seulement de la population se rend à 65 ans. La moyenne de vie pour les femmes est de 48 ans et, pour les hommes, de 46 ans. Maintenant, (1983), elle est de 78 ans pour les femmes et de 70 ans pour les hommes.

On souffrait aussi d'épilepsie, à l'époque. Le malade tombait fréquemment dans la rue, en proie à des convulsions, que les passants regardaient avec curiosité jusqu'à ce que la crise passe.



Le diocèse d'Ottawa compte environ 125,000 Canadiens français. Les prêtres qui secondent Mgr Thomas Duhamel à l'archevêché de la rue St-Patrick sont, en 1900, le curé Routhier, les

Pères L.N. Campeau, Georges Bouillon, Plantin, W. Deguire et A. Proulx. Les trois premiers sont chanoines. Les paroisses Notre-Dame et Ste-Anne relèvent du clergé séculier, tandis que le Sacré-Coeur et St-Joseph sont dirigées par les Oblats et l'église St-Jean Baptiste par des Dominicains.

Les fêtes religieuses donnent lieu à un faste que ne connaissent plus nos années d'indifférence en face de la religion. On dit qu'à l'heure actuelle (1983), plus de la moitié des catholiques ne pratiquent plus, à l'exception du baptême auquel on tient encore. Dans les campagnes comme dans les villes, le clergé a une grande influence; il est aimé, respecté, écouté et obéi. On se met sous sa protection. La paroisse sert de lieu de ralliement, de force dans l'épreuve. On aime à montrer son appartenance à telle ou telle paroisse. Ainsi, lors d'une visite pastorale de Mgr Thomas Duhamel, en 1900, à Notre-Dame de Lourdes; chemin de Montréal, deux maréchaux à cheval et soixante-dix voitures rencontrent l'archevêque à l'entrée de la petite agglomération et le conduisent à l'église.

On fait maigre le vendredi et on jeûne en carême. Ceci me rappelle ce qui se passait sous le régime français. On raconte que Louis Gaboury, habitant l'île d'Orléans, ayant mangé de la viande un vendredi sans en avoir demandé la permission à son curé, fut menacé d'exposition publique et d'avoir à s'excuser devant tous les paroissiens. Cette sentence fut quelque peu adoucie par la suite, mais sans y aller de la remise d'une vache, comme prévu tout d'abord, il dût verser £25 à son dénonciateur, en plus d'avoir à faire une offrande à la chapelle de l'île d'Orléans.

Revenons à ce qui se passe chez nous. . . C'est la première fois que je mentionnerai le Père Michel-Francis Fallon, de triste mémoire. Ce ne sera pas la dernière fois. Plus tard évêque de London, cet Oblat irlandais, ennemi juré des Canadiens français de même que le curé Whelan de l'église St-Patrick, était curé, en 1900, de la paroisse irlandaise St-Joseph. Il avait déjà été vice-doyen de l'Université d'Ottawa.

Les journaux, tout spécialement «Le Temps» que j'ai consulté à maintes reprises durant la période qui nous occupe, relatent en détail les programmes musicaux offerts par les chorales d'église. Parce qu'un de ses rédacteurs est, en même temps, un directeur de chorale, il va sans dire que le quotidien d'expression française ne manque jamais de signaler ce qui se passe au Sacré-Coeur. À l'automne de 1900, se font les élections de cette chorale. À cette époque il y avait des comités de chorale mais je ne crois pas que cela existe encore aujourd'hui. Donc, pendant les dites élections, on nomme comme président et vice-président honoraires MM. Portelance (curé) et Emmanuel Tassé. Président actif: J.E. Marier.

Vice-président: Philippe Pelletier. Secrétaire: Gustave Émond. Les conseillers sont J.E. Marion, Richard Devlin. Les bibliothécaires sont Henri Lefebvre et J.O. Patenaude. Les organistes sont Mesdames Emmanuel Tassé et Arthur St-Laurent.

La cathédrale Notre-Dame a toujours, comme organiste, le talentueux Amédée Tremblay et M. Napoléon Mathé comme chef de chorale. Tremblay dirige l'Orphéon, fondé en 1898, chœur de quarante voix d'hommes.

C'est pour aider aux sinistrés du grand feu d'avril 1900 que l'Orphéon donne un concert. On joue «Invocation à Notre-Dame des Arts», paroles de Rémi Tremblay, musique d'Amédée Tremblay. Mgr Duhamel, Sir Wilfrid et Lady Laurier, Sir A.P. Caron et le maire Payment assistent, entre autres, à ce concert.

Henri Lefebvre, cartographe au Musée géologique est nommé maître de chapelle à l'église Ste-Anne en remplacement d'Albert Tassé. À St-Jean Baptiste, le directeur de la chorale est E. Dionne, et l'organiste est V.A. Parent.

M. D'Auray dirige la chorale de l'église Ste-Brigitte.

Doit-on mentionner ici que vers cette époque un décret du Vatican défendait aux femmes de faire partie de ces chorales? Cependant, je pense bien que les Enfants de Marie, les Dames de Ste-Anne et, naturellement, les communautés de femmes avaient leurs propres chorales. C'est au danger moral de la réunion de voix d'hommes et de femmes dans un même groupe auquel s'objectaient les autorités.



L'hôtel de ville d'Ottawa, rue Elgin, dresse toujours son élégante silhouette rue Elgin. Pour les années 1899 et 1900, le maire d'Ottawa fut Thomas Payment, pharmacien. Les échevins canadiens-français seront, pour les premières années du 20ième siècle, MM. Joseph D. Gareau qui habite 158 Friel, A.W. Desjardins, 174 St-Patrick; il travaille au Département de l'Agriculture; M.N. Champagne, avocat, rue Murray et Émery Lapointe, poissonnier au Marché By, qui habite 161 rue Church (rue de l'Église).

Plusieurs Canadiens français travaillent soit à l'hôtel de ville, soit pour les différents services offerts à la population par le conseil municipal. Le Dr Robillard est médecin du bureau médical de la ville. De par la ville, ceux des nôtres qui tiennent un bureau ou un commerce sont nombreux. J'en nommerai quelques-uns seulement: A.A. Taillon, directeur de la Banque nationale, 142 Wellington, Jean Taché & Cie, courtiers, 44 Elgin, E.J. Laverdure, plombier, le marchand Gil Julien, 95 George, G. Philbert, peintre, 97 Clarence, Alfred St-Laurent, 52 Rideau, Patry, libraire, 63 Rideau,

la librairie Chapman (livres et musique) ouverte depuis peu rue Rideau, l'ingénieur en électricité et Surintendant général de l'Ottawa Electric Co. Alfred Dion, 430 Besserer, etc.

Si, dans la plupart des cas, les Canadiens français qui travaillent à l'Imprimerie nationale habitent la Basse ville, près de leur travail, les fonctionnaires se logent souvent sur la Côte de sable et, tout spécialement, rue Daly, qui semble avoir la faveur des nôtres. En cette année 1900, on y retrouve Alfred DeCelles, Antoine Gobeil, l'Hon. Caron, Honoré Robillard, le poète Chapman, Flavien Moffet, Arthur Laframboise, les docteurs J.L. Chabot, Coyteux-Prévost et Rodolphe Chevrier, etc. La rue Theodore (bientôt rue Laurier) attire également et y habitent F.R.E. Campeau, Lt Col. Pineault, Joseph Bouchard, l'Hon. Taschereau, N.A. Belcourt, Louis A. Audette, Toussaint G. Coursolles et bien d'autres.



Mort du docteur Pierre St-Jean — La vie de cet homme de bien a été, à plusieurs reprises, mentionnée dans les tomes précédents et, même, sa tête a paru sur la couverture du Tome II. Je rappellerai donc ici brièvement ce que fut le docteur St-Jean qui meurt le 6 mai 1900 à Ottawa. Il était né dans notre ville le 22 septembre 1834, fils de Sylvain St-Jean et d'Élizabeth Casaubon. Il fit ses études au Collège St-Joseph, prédécesseur de l'Université d'Ottawa. Médecin, maire d'Ottawa, premier député canadien-français représentant Ottawa au gouvernement fédéral, il fut de toutes les organisations patriotiques et culturelles, imitant en cela les médecins qui vivaient à cette époque grouillante d'activités de toutes sortes. Il habitait rue St-Patrick, dans une maison qui existe encore (page 232, Tome II). À ses funérailles à la basilique d'Ottawa, l'orgue fut tenu par Amédée Tremblay et la chorale dirigée par Napoléon Mathé. Eugène Belleau chanta «Le Crucifix» de Faure. Les porteurs furent N.A. Belcourt, le Dr Sir James Grant, le docteur Valade, le juge Taschereau, H. Robillard et N. Bourassa.

Il laissait sa veuve, épousée en secondes noces, et quatre enfants: Mme V. Smith d'Ottawa, Mme Adrien Desrosiers, de Montréal, Mlles Honorine et Alezia. Du premier mariage, il avait eu Alphonsine (Mme Louis Laframboise).



Reste-il encore, en 1900, des pionniers qui ont vécu les premières années de Bytown? J'en trouve au moins un: François Desloges qui, à peine âgé de 9 ans, en 1827 regardait Franklin inaugurer la construction des écluses, est un des porteurs des coins du poêle aux funérailles de Pierre Marier le 31 mars 1900. Rappelons que Pierre Marier, arrivé ici en 1838 avait mené une vie très active dans cette ville qu'il avait vu passer d'un village dur, à

une capitale, coeur de la vie politique du Canada. J'ai parlé brièvement dans «Bytown» de ce pionnier, puis j'ai élaboré sur sa vie dans le «Bytown» corrigé (1984) page 335. Je note ici qu'à sa mort, il laissait cinq fils et une fille: MM. C.J. Arthur et Eugène (USA), Joseph (Département des Postes), J. Édouard, Pierre (conseiller du comté de Russell) et Madame E. Cadieux d'Ottawa.

En 1902, disparaîtra M. Charlebois, venu tôt à Bytown; (voir deuxième partie). En 1903 C. Triolle, fondateur de la paroisse de Cyrville meurt à l'âge de 85 ans. Né au Dauphiné, en France en 1818, il était venu au Canada en 1852, avait enseigné au Collège de Bytown. Il fut membre de l'Institut canadien-français. A ses funérailles, les porteurs des coins du poêle furent Michel Cyr, Louis Payment, Jos. Parisien, Octave Labelle et Jos Sarrazin. M. Triolle laissait quatre filles et un fils, Eugène.

Isidore, de la famille pionnière des Berichon, meurt en 1904. Paul Favreau, directeur de la première fanfare de Bytown, vit encore. Il avait été chef adjoint du Service des incendies.

Si les pionniers de ces années lointaines sont maintenant peu nombreux, la terre en a gardé le souvenir. Ainsi, en faisant des excavations pour une construction qui sera occupée par Woods & Cie, rue Queen, les journaliers trouvent des ossements humains, des plaques et des poignées de cercueil dans cet endroit, autrefois un cimetière, le premier du Bytown d'alors.

Des installations érigées aux premiers temps de Bytown disparaissent. La belle maison Coffin, dont j'ai déjà parlé et qui était située du côté est du canal Rideau, sera démolie pour faire place à une ligne de chemin de fer et de tramways. Par contre, le chanoine Bouillon, prêtre-architecte, modernisera la résidence Roger, près du canal Rideau, que vient d'acheter Mgr Falconio, délégué apostolique. Cette imposante résidence est maintenant habitée par la Congrégation ruthène du St-Sauveur, dite de St. Basile. Cette maison conserve, m'a t'on dit, une rampe d'escalier sculptée par Alphonse Rochon. La nonciature apostolique est installée à Rockcliffe depuis quelques années.

«Le Temps», fondé il y a quelques années à Ottawa continue une course sans histoire car, en 1900, ce journal très libéral en politique, n'est aucunement menacé par l'apparition de concurrents. «Le Droit» ne paraîtra que treize ans plus tard et les discussions pour sa fondation ne seront amorcées que peu avant 1910 lorsqu'il fut sérieusement question d'un journal entièrement consacré aux intérêts des Canadiens français de l'Ontario. Le rédacteur en chef du «Temps» garde l'anonymat de même que ceux qui travaillent pour le journal; les colonnes ne sont jamais signées à part celle que rédige Madeleine. Cependant, il apparaît que

Gustave Comte, professeur de chant et de diction, est chargé des reportages sur la musique et les musiciens. Il s'acquitte de sa tâche avec soin et les colonnes du journal regorgent de comptes rendus sur les événements musicaux, qui sont nombreux. Malheureusement, peu de temps après le début du siècle, Gustave Comte, qui dirige aussi la chorale de l'église du Sacré-Coeur, quitte Ottawa pour se diriger vers Montréal; il vient d'épouser Mlle Blanche Duquette qui habite cette ville-là.

Il y a à cette époque peu de photos dans les pages du «Temps». Si elles apparaissent, elles sont pâles et très floues. Une exception, cependant: on donne la tête de candidats aux élections, des têtes d'hommes naturellement car les femmes ne sont représentées que par des gravures de modes ou des annonces de médicaments.



L'institut canadien-français est installé au 150 de la rue Rideau. La compagnie Château Cheese occupe en 1900 l'ancien immeuble de l'Institut, rue York. Son président en ce début de siècle est T.G. Coursolles. Il habite, en 1900, le 262 rue Theodore (Laurier).

L'Institut est très actif, de nombreuses conférences sont données. Mentionnons celles de Jules Philion, de Benjamin Sulte (La guerre de 1912), de Henry Joly de Lotbinière (Le système métrique) de Henri Bourassa (Anglais et Français), etc.

On donne des séances de vues animées au profit de l'Orphelinat St-Joseph et c'est aussi pour les orphelins que l'on court la guignolée. Les hommes vêtus d'un authentique costume de Père Noël, accompagnent dans les rues enneigées, de grandes charrettes tirées par des chevaux qui agitent de nombreuses clochettes. Le président de cette pittoresque manifestation est, en 1900, Frs. Loyer. Le groupe va demander la bénédiction de Mgr l'Archevêque avant de se lancer par les rues à la recherche de généreux donateurs.

Le vingtième siècle sera l'ère de l'amélioration dans le confort dont jouira la population. On connaissait déjà les chemins de fer, l'électricité, le téléphone (il y avait 50,000 appareils au Canada en 1900), les tramways électriques, le gaz, l'aqueduc... On verra bientôt le règne de l'auto et, bien timidement, commencera la popularité des avions comme on disait. Ni le chômage, ni l'inflation ne semble préoccuper la population pendant ces années dites de La belle époque. Les citoyens d'Ottawa n'ont pas tous l'électricité (on me dit que dans certains quartiers pauvres, on s'éclairait encore à la chandelle), l'aqueduc paraît trop onéreux à

* La compagnie Château Cheese occupe en 1900 l'ancien immeuble de l'Institut, rue York.

certaines portefeuilles, et le téléphone est surtout l'apport des hommes d'affaires et des familles aisées. Cependant, une atmosphère de bien-être règne ici. Il faut en profiter, allons nous amuser. Les occasions sont nombreuses.

On va entendre des concerts de choix. Le théâtre Russell, récemment ouvert, incendié en 1901 et aussitôt reconstruit, présente des spectacles capables d'attirer les foules. Ainsi, la grande artiste Anna Pavlova vient y danser en 1900. Avant sa disparition en 1928, le Russell verra sur ses planches des artistes tels Lilian Russell, Sarah Bernhardt, Paderewski, Adelina Patti, Albani, et bien d'autres. Le «Grand Opera House» construit en 1874, rue Albert, change son fusil d'épaule lorsque le théâtre Russell lui enlève la vedette. L'Opéra donnera des pièces. Les drames joués devant un public nombreux eurent un immense succès. Puis, c'est le tour des comédies musicales. Mille personnes pouvaient trouver place dans ce théâtre. En 1913, en même temps que son voisin, le Harmony Hall, l'Opéra fut détruit par un incendie.

Jusqu'en 1900, la ligne de chemin de fer du Pacifique-Canadien reliait seule Ottawa à Britannia où, depuis une trentaine d'années, on construisait des chalets d'été sur les bords de la large baie. Le 25 mai, la compagnie Ottawa Electric inaugura son service de tramways jusqu'au parc qui devait être terminé peu après, avec une longue jetée, endroits pour pique-niquer, concerts et spectacles. Un bateau à roue, le G.B. Greene, emportait les couples au son d'un orchestre. Ce fut l'ère du Britannia romantique et gai, familial aussi. Donc, le grand divertissement de ce début de siècle fut les balades du dimanche et des jours de fête dans les tramways ouverts à tous vents. On prenait des rafraîchissements à un kiosque entouré de larges comptoirs, on se baignait, modestement, dans les eaux du lac Deschênes où les canots et les yachts évoluaient. Sur le quai-promenade de Britannia-sur-Baie, une fanfare donnait des concerts. Puis, on revenait en ville, quelquefois assez secoués dans ces véhicules au bruit de ferraille. Mais, qu'importe! De cette foule joyeuse, hommes portant canotiers, femmes à chapeaux et longues jupes traînantes, enfants portant bottines et robes à mi-jambe, s'exhalait un air de bonne humeur; les paniers de pique-nique avaient promis des joies qu'ils avaient tenues. C'était la belle vie... Maintenant, la jetée n'est plus, le kiosque a aussi disparu dans un incendie, les eaux de la baie sont polluées, mais on trouve encore à Britannia des maisons construites vers 1880. Rue Cassels, en face du club de yacht Britannia se trouve, sur l'emplacement d'un moulin installé là en 1870 par John Cameron Jamieson, la très belle maison d'un petit-fils de Fuller, architecte des édifices du Parlement.

L'île Kettle, au milieu de la rivière des Outaouais, constituait aussi un divertissement apprécié. On y allait en bateau et les pique-

niqueurs remplissaient l'île de gaieté et de rires. On se promenait aussi sur des bateaux à vapeur qui venaient et allaient sur la rivière, on jouait au euchre, les hommes se réunissaient pour des concerts-boucane, on dansait le cake-walk et on fréquentait les bains turcs (il y en avait un 88 rue Slater). On était fasciné par la lanterne magique.

L'Institut canadien-français, la salle Ste Anne (anciennement salle des Francs-Canadiens) qui fut démolie et remplacée par une autre qui dura jusqu'à cette année (1983), la Galerie nationale, à l'angle sud-ouest des rues O'Connor et Queen, ont leurs adeptes. La Garde Champlain, dirigée par le commandant Barthe, est de toutes les fêtes et de tous les défilés, parades d'église, etc. Elle fête ses quinze ans d'existence en 1900. M. Boyle est directeur de la fanfare de la Garde et joue du cornet. À son concert-boucane, un assaut d'escrime a lieu entre Léon Pinard et Amédée Tremblay.

★ ★ ★

On se marie aussi, ce qui est certainement une sorte de divertissement. Ainsi, dans la chapelle privée de Mgr Duhamel a lieu le mariage de Pierre Valade, fils aîné du Dr F.D. Valade avec Eugénie Duhamel, fille de feu Louis Duhamel. On annonce, en mars 1900, les fiançailles de Moïse Lapointe, fils, avec une jeune fille de Springfield. «Il abandonnera la plaine aride du célibat pour entrer dans la vie conjugale» rapporte «Le Temps». Albert Campeau se marie avec Adéline Tassé. H. Racine, de Chrysler, épouse Mlle C. Poirier de la rue Bolton. Albert Tassé, fils d'Honoré Tassé et de Berthe Leclair se marie à l'église Ste-Anne. Albert est directeur de la chorale de Ste-Anne mais sera remplacé par Henri Lefebvre cette même année. Ernest St-Jean, fils du marchand de chaussures de Hull épouse au Sacré-Coeur Marie-Antoinette St-Laurent, fille de J. Bte St-Laurent d'Ottawa-Est. Joseph Laliberté de Laliberté & Juneau, maîtres-tailleurs, prend pour femme Eulalie Poirier, de la rue Cathcart. Évidemment, ces mariages ont été notés au hasard. Il y en eut bien d'autres.

On s'amuse, on se marie mais aussi, hélas, on meurt. Les décès s'échelonnent, nombreux, en ce début de siècle. Je ne prétends pas nommer tous ceux qui quittent cette vallée de larmes mais, un peu au hasard il faut le dire, j'ai réperé des noms: Charles Macra (Travaux publics) 57 ans, de 388 Clarence, Fabien Gravel, 63 ans, 103 Church, Mme Joseph-Olivine Côté, née Léocadie Leprohon, 213 Wilbrod, 74 ans, veuve de l'ancien greffier du Conseil privé. Mme Côté avait la réputation d'être une femme très charitable et avait été présidente de l'Orphelinat St-Joseph. Aussi, Mme J. Bate Vermette, 65 ans, 62 Murray, Mme Élie D'amour, Mme Charles Dallaire, Mme Jos Reny née Marie-Louise Champagne, 37 ans, 282 St-André dont le mari travaille à l'Imprimerie nationale. La défunte était la fille de Léon Champagne, un des plus anciens citoyens d'Ottawa.

Meurent aussi au début du siècle, J.J. Lemoyne, 181 Augusta, anciennement des Travaux publics et dont les funérailles eurent lieu au Sacré-Coeur, Vanance Dumoulin née Philomène Larocque, 37 ans, épouse du marchand de liqueurs (paroisse Ste-Anne), Isaac Dufour, 53 ans, 168 George (Sacré-Coeur), Mme Joseph Dufour née Joséphine Danis, 42 ans, épouse du voiturier très connu et Mme Joseph Auger, 62 ans, 44 Bolton dont le mari travaille à l'Imprimerie nationale.

En juillet 1900, M. Malette qui, avec l'entrepreneur Charlebois, avait travaillé à la construction du bloc Langevin, meurt à Montréal. «Riche un temps, il mourut pauvre» rapporte «Le Temps». Je continue une liste qui s'allonge: Félix Courchesne, fervent zéléateur de l'Union St-Joseph, Joseph Beaulne, 64 ans, rue Murray, puis, en septembre, décès de Mme J.V. Valiquette, 155 Clarence. Aux funérailles à l'église Ste-Anne, les porteurs des coins du poêle sont le maire Payment, Geo. Gauthier, F.X. Giroux, Ed. Auburn, Nap. Lachance et Eug. Landriau.

Le 18 septembre, Alfred Gauvreau meurt de consommation à 32 ans. Rés. 233 rue de l'Église. Il était quartier-maître de la Garde Champlain et ancien président de la fanfare Harmonie, de la paroisse Ste-Anne. Aux funérailles, à la cathédrale Notre-Dame, la Garde Champlain assiste en corps. Les porteurs: sergent Dionne, sergent quartier-maître A. Samson, le sergent d'état-major A. Pinard et M. Blain de St-Aubin (fils). En septembre, funérailles de Wilfrid Sabourin, correspondant outaouais de «La Patrie». Inhumation au cimetière Notre-Dame d'Ottawa.

En octobre, décès de Madame Jos. Morin née Cordelia Pilon. Rés. 360 St-André. En novembre, décès de Napoléon Cantin, 44 ans, 290 Dalhousie et, le même mois, mort de Madame M.E. Valin. Elle laisse son mari, employé au Département du Revenu de l'Intérieur, et sept enfants, dont Ernestine (Mme Ernest Smith), Ernest et Hector (de Montréal), Aimée et Eugène, étudiants au Collège d'Ottawa, Marie-Louise, élève des Soeurs de la Congrégation et Henri. Mme Valin était la soeur de Madame F.R.E. Campeau. Funérailles à l'église du Sacré-Coeur. En décembre, meurt Mme Paul Piché née Marie-Rose-Virginie Lajoie, 233 Clarence.

Georges-Isidore Barthe mourut à Ottawa en août 1900. Né en 1834, avocat, fondateur de «La Gazette de Sorel», il avait représenté le comté de Richelieu à deux reprises à partir de 1870. En 1898, il devenait traducteur aux Communes d'Ottawa. Il était âgé de 61 ans à son décès et il paraît que la chaleur intense de l'été 1900 causa la mort de l'ex-député. Il laissait son épouse, née Charlotte Meilleur et neuf enfants, dont René, capitaine de la Garde Champlain. Il avait publié un roman: «Drame de la vie réelle» paru à Sorel.

Divers

— Sir Henry Gustave Joly de Lotbinière, fils d'un Huguenot, naquit en France en 1829, vint au Canada et fut reçu au barreau de Québec en 1855. Il prit part aux débats sur la Confédération. Élu à la Chambre des communes en 1867, il fut également député à Québec jusqu'en 1874. En 1896, de Lotbinière fit partie du cabinet Laurier comme contrôleur du Revenu de l'Intérieur, puis comme Ministre. Nommé lieutenant-gouverneur de la Colombie britannique, de Lotbinière quitta Ottawa en 1900 pour occuper ce poste.

— En avril 1900, paraît un ouvrage collectif de l'École littéraire de Montréal: «Les soirées du château de Ramezay».

— Le «Imperial Order of the Daughters of the Empire» est fondé.

— L'écrivain controversé Oscar Wilde meurt à Paris.

— À Paris, on commence à s'arracher les toiles du peintre italien Boldini aussi célèbre à l'époque que Picasso le fut plus tard. Boldini peignait les plus jolies femmes de cette période brillante que furent les premières décennies du présent siècle.

— Le chemin de fer du Yukon fut commencé à Skagway pendant la ruée sur l'or du Klondike en 1898 et terminé à Whitehorse en 1900. Pour rejoindre l'or, un test cruel d'endurance était nécessaire et plusieurs ambitieux périrent d'épuisement. Le butin lourd qu'ils devaient transporter y fut pour quelque chose. La loi les obligeait à avoir avec eux des vivres pour un an.

— Adolphe Laperrière, fils de l'ancien bibliothécaire du Parlement revient du Klondike après une absence de deux ans. Cependant, ce n'est qu'une vacance car il retournera là-bas à la fin d'août 1900. S'est-il enrichi? L'histoire ne le dit pas!

— Petit incident qui aurait pu être tragique. Pendant l'hiver de 1900 à 1901, le pont Alexandra étant, probablement, encore en réparations, l'entrepreneur de pompes funèbres Édmond Gauthier, traversait à Hull sur la glace de la rivière des Outaouais avec son corbillard. Les chevaux prirent peur comme cela arrivait souvent à l'époque et renversèrent le char funèbre. Gauthier et son assistant furent blessés.

— On vend tout ce que contient Earnscliffe, ancienne résidence du Premier ministre du Canada, sir John A. Macdonald, qui y mourut en 1891. Sa veuve et sa fille habitent maintenant l'Angleterre en permanence.

— Le grand industriel de Hull, E.B. Eddy se reconilie avec sa fille après un procès retentissant qui avait fait la manchette des

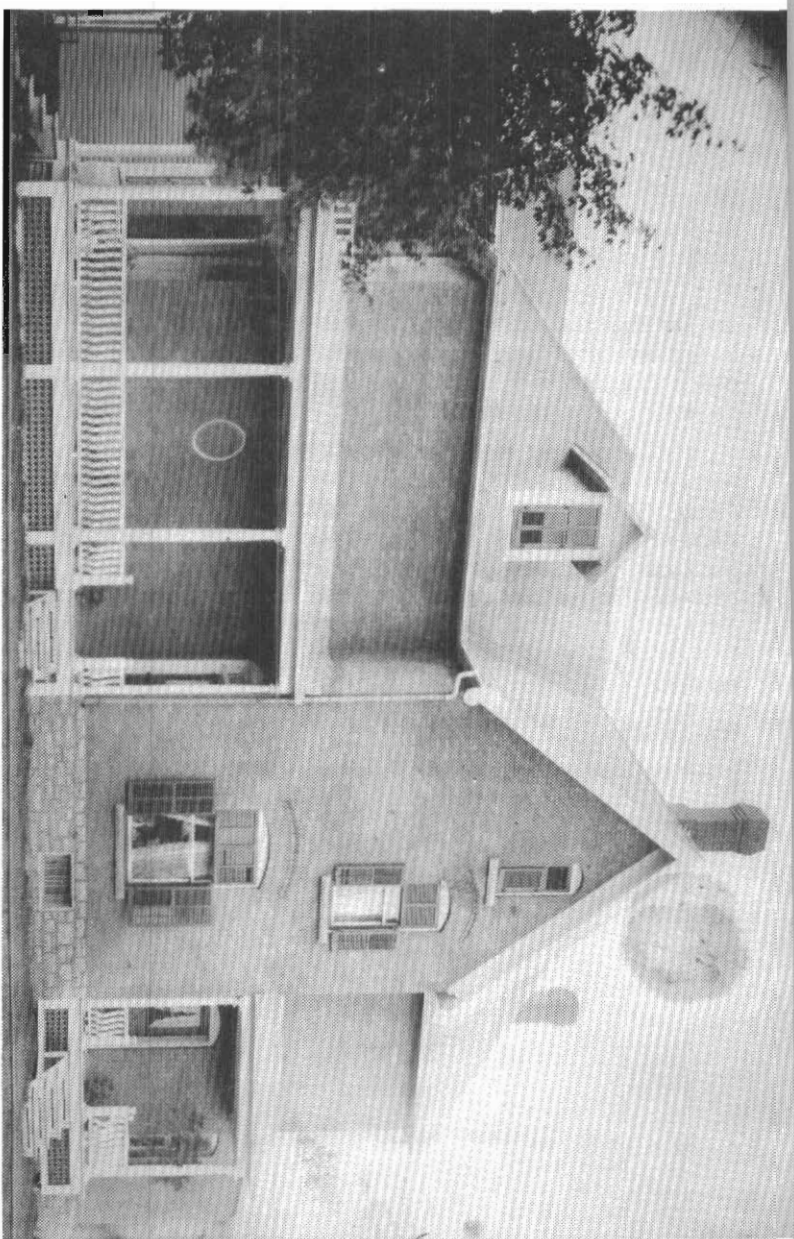
journaux. Des arrangements, financiers peut-être, surviennent et règlent les problèmes qui existaient entre père et fille.

— En 1900, la guerre de Chine fait rage. «Le Temps» ne manque jamais une occasion d'en parler. Signalons qu'au début du siècle, le plus important quartier chinois du Canada se trouvait à Victoria, Colombie britannique.

— Marconi, génial inventeur, vint à Ottawa, rencontra Sir Wilfrid Laurier et le ministre des Finances Fielding. L'Italien reçut du gouvernement canadien la somme de \$80,000 pour bâtir son poste expérimental à Glace Bay.

— 15 mars 1900 à Paris: répétition générale de la nouvelle pièce du célèbre Édmond Rostand, «L'Aiglon», dans laquelle Sarah Bernhardt incarne, à cinquante-six ans, le duc de Reichstadt à peine âgé de vingt ans. La pièce sera un immense triomphe pour l'auteur et la tragédienne.

— Le congrès tenu à Ottawa en 1903 pour nommer un chef conservateur, permit aux candidats de faire preuve d'imagination. Ainsi, John Crosbie fit circuler au-dessus de la tête des assistants, un mini-dirigeable avec son nom inscrit en lettres énormes sur les flancs bombés de l'engin. Ceci me rappela que ce fut le 3 juillet 1900 que le premier zepellin sortit des hangars de Friedrichshafen. Depuis plusieurs décennies, les ballons s'étaient emparé du ciel et flottaient au-dessus de la terre. Mais, l'ère des dirigeables ne commença qu'en 1900. De 1902 à 1914, la vogue de ces longs cigares volants ne cessa de grandir. L'explosion, en 1932, du «Hindenburg» qui fit 36 victimes, mit un frein à ce goût marqué de la population pour ces engins au destin imprévisible.



Dans cette grande maison, située à l'angle des rues Guigues et Parent, vivaient M. J.-F. H. Laperrière, impliqué dans de nombreuses associations, et son épouse dont la charité était proverbiale. Ils élevèrent là une nombreuse famille.

CHAPITRE II

1901 Le grand événement de l'année 1901 fut, d'abord, la mort de la vieille reine Victoria, le 22 janvier (à 81 ans de distance, elle mourut le même jour que son père, duc de Kent) puis, plus tard dans l'année, la visite au Canada du petit-fils de la souveraine, le duc de Cornwall et d'York. Il paraît que ce fut en apprenant le désastre des Anglais dans la guerre du Transvaal que la reine tomba malade. C'était une excellente femme, qui avait beaucoup aimé son mari le prince consort Albert à la mort duquel elle prit un deuil qui dura de longues décennies. Pendant son règne, l'empire s'était élargi et le respect entourait la vieille reine, aimée de ses sujets, digne et comblée pendant de longues années, depuis la jeune personne exubérante de 18 ans jusqu'à la silhouette épaisse, vêtue de soie noire et coiffée de dentelle blanche qu'elle présentait à la fin du siècle. Pour nous, d'Ottawa, son grand mérite résidait dans le fait qu'elle avait choisi notre ville pour capitale des deux Canadas. Elle ne vint jamais au pays mais les chefs des différentes parties de l'Empire se rencontraient fréquemment à Londres. À sa mort, Laurier fit en chambre un magnifique éloge de la souveraine. On se souvient de sa bonté, de sa générosité lorsqu'elle avait accueilli Napoléon III et l'impératrice, et les gestes de compassion qu'elle prodigua à Eugénie dans les malheurs qui frappèrent le couple français.

Pendant son long règne, la reine Victoria vit plusieurs modifications à la constitution canadienne: d'abord, l'Acte d'Union, le gouvernement responsable, la Confédération, les terres du Nord-Ouest achetées de la Compagnie de la Baie d'Hudson, et les rébellions de la Rivière Rouge et du Nord-Ouest.

Peu de temps avant sa mort, la reine avait crocheté huit écharpes de laine pour être présentées à des héros de la guerre sud-africaine. La mort l'empêcha de faire ces présentations elle-même. Elles se firent, cependant, et l'homme choisi pour cet

honneur, en ce qui concernait le Canada, fut le simple soldat Richard Rowland Thompson, un Irlandais né en 1877, venu au Canada en 1899 seulement. À la bataille de Paardeburg, il avait sauvé la vie à un autre soldat: pendant sept heures, Thompson avait maintenu fermée une plaie à la gorge de son camarade, l'empêchant ainsi de saigner à mort. Invalide, Thompson revint au Canada en 1900, épousa une fille du lac Meach, Qué., et mourut à Buffalo en 1908. Il fut enterré à Chelsea avec les honneurs militaires. Son neveu, vivant en Irlande, hérita de l'écharpe. Il vint au Canada en 1965 et la présenta au Musée canadien de la guerre où elle se trouve aujourd'hui.

Le fils aîné de Victoria, le charmant Édouard VII, avait attendu jusqu'à l'âge de 61 ans l'occasion de régner mais il faut dire qu'il savait passer l'attente d'une façon agréable. Son manteau élégant, large, à carreaux, avec une grande cape, sa barbe spirituelle et son confortable embonpoint firent de lui un roi populaire, mais son règne fut court. Il mourut en mai 1910. Né en 1841, il était venu au Canada en 1860 et avait présidé à la pose de la pierre angulaire des édifices du Parlement à Ottawa. En 1863, il épousait la belle Alexandra, fille aînée du roi du Danemark. Le couple eut cinq enfants. Le premier étant décédé, le second fils, George, fut l'héritier du trône. Apôtre de la bonne entente avec la France dont il aimait l'atmosphère, la vie agitée des clubs et les frétilantes danseuses, Édouard VII fut un bon vivant, grand propriétaire de chevaux.

L'année même où mourut la reine Victoria, son petit-fils, l'aîné des enfants de la famille régnante, vint au Canada avec sa femme, Mary. C'était en septembre. Ils furent promenés à travers le pays dans les «splendides» nouvelles voitures du Pacifique-Canadien. À Ottawa, les visiteurs eurent droit à la descente de la fameuse glissoire de la Chaudière. Les radeaux étaient dirigés par des travailleurs de la forêt et des draveurs, vêtus de chemises rouges et de pantalons foncés sur lesquels se détachaient les ceintures fléchées. À l'arrivée au pied des rapides, à l'île aux chiens, les voyageurs débarquèrent des radeaux puis, en canots d'écorce, ils se dirigèrent vers Rockliffe où fut servi un goûter dans une cabane de billes.

Pour les visiteurs royaux, on organisa aussi des concerts, des parties de chasse et de pêche; il y eut de nombreuses réceptions à Rideau Hall où les Minto les reçurent magnifiquement. Une photo, prise près des édifices du Parlement, montre les visiteurs faisant quelques pas dans les rues. Les souverains sont devenus plus démocratiques maintenant; ils se plongent dans un bain de foule et donnent sans façon la main à qui désire serrer la pince royale. Mais, à l'époque où le futur roi George V vint promener ici sa barbe

brune effilée, le sérieux de ses traits et son uniforme chamarré, nul manant n'aurait osé approcher. Lors de cette promenade, on voit à la droite de la duchesse, Sir Wilfrid Laurier, en chapeau de castor et redingote noire, longue et mince canne à la main. D'une suprême distinction, avec sa belle tête fière, il a une allure plus royale que les visiteurs qui arborent de rutilants uniformes et des médailles barrant la poitrine.

Les dames d'Ottawa présentèrent à la princesse une collerette de vison faite par la maison Devlin. Les agrafes étaient constituées de deux feuilles d'érable.

La statue de la reine Victoria, sur la colline du Parlement, faite par Louis-Philippe Hébert (voir Tome II, page 131) fut inaugurée par les visiteurs royaux en septembre. Deux mois plus tôt, Hébert, qui avait reçu \$18,500 pour sculpter cette statue, vint à Ottawa pour réparer l'oeuvre de vandales qui avaient brisé le sceptre de la souveraine. Par la même occasion, il répara les pointes du compas de la statue de Mackenzie.



Robert Borden remplace Sir Charles Tupper comme chef de l'opposition. Intègre, ennuyeux, raide, sérieux, réfléchi... tout cela décrit bien cet homme né à Grand-Pré. Mais, charmant, attirant? Non! Il était tout le contraire de John A. Macdonald, son génial prédécesseur en politique conservatrice et aussi à l'opposé que possible du prince des orateurs, Sir Wilfrid Laurier, élégant et charmeur. Robert Craig Brown dit que Borden souffrit de l'indifférence des Canadiens pour leurs propres chefs et institutions historiques. Cela me semble inexact, spécialement en ce qui concerne Laurier, car on admirait le Premier ministre et on le respectait.

Le chef de l'opposition habitait, à l'époque, une belle maison à tourelle, rue Wurtemberg plus tard démolie pour faire place aux appartements Watergate. Dans l'intervalle, la mission diplomatique chinoise l'avait occupée pour un temps. Vers ces années-là, je crois que l'on désignait le beau parc d'en face, installé à l'emplacement des vieux cimetières, comme parc Borden. Maintenant, c'est le parc Macdonald.

Ces terrains où beaucoup d'ossements reposaient, encore enfouis dans la terre, furent l'objet de litiges au début du siècle. On ne savait vraiment à qui ils appartenaient ou, peut-être, avait-on quelque difficulté à fixer les limites de chaque cimetière. Toujours est-il qu'en juin 1901, la ville acheta, pour \$31,000, tout l'espace à l'arrière de l'Hôpital protestant, angle Rideau et Wurtemberg. Il y avait là dix-neuf lots et dix-sept constructions qui furent, en temps voulu, démolies; on installa là un parc, qui existait du temps où

Borden habitait sa maison. J'ai lu quelque part que la maïresse Whitton, ardente conservatrice, donnait une explication au changement d'appellation. Il paraît qu'au cours d'une conversation, une dame d'appartenance libérale, taquinait l'épouse du chef conservateur à l'effet qu'ici presque rien ne rappelait le fameux père de la Confédération, le conservateur Sir John A. Macdonald. Lady Borden s'empressa de rapporter ces propos à son mari et peu après le parc fut officiellement baptisé: Jardins Macdonald (Gardens). Cependant, de jardins il n'y en a point, mais seulement de vertes pelouses avec un petit kiosque surmonté d'une girouette.

De l'imposante demeure de celui qui fut Premier ministre pendant les années cruciales de la Première Grande Guerre, il ne reste, m'a t'on dit, que quelques piliers de pierre qui servent maintenant à l'agencement de la clôture.



Mackenzie King, futur Premier ministre, était arrivé à Ottawa le 24 juillet 1900 comme rédacteur du «Labour Gazette». Il renoua presque aussitôt des liens d'amitié avec Bert Harper, correspondant ici du «Montreal Herald». Les deux amis étaient de la classe de 1895. Les jeunes gens menèrent dès lors une vie mondaine très active: parties de toboggan, de patinage, etc. Le 6 décembre 1901, Bert perdit la vie dans les eaux glacées de la rivière des Outaouais, en voulant sauver d'une noyade une patineuse de 19 ans, Bessie Blair, fille d'un Ministre du cabinet Laurier. Bert et Bessie se noyèrent. Mackenzie King, navré de la perte de son ami, forma aussitôt un comité afin d'ériger une statue commémorant le courage de Bert. Exécutée par Ernest Wise Keyser, un Américain, cette statue représentant sir Galaad, chevalier de la Table Ronde, fut inaugurée par le Gouverneur général Grey en 1905 et se trouve aujourd'hui rue Wellington, devant la grille qui entoure la pelouse du Parlement.



Le 24 juin 1901, on fête la St-Jean Baptiste de façon grandiose car c'est le cinquantième anniversaire de sa fondation à Ottawa. Fête-t-on cela un peu à l'avance car il me semble que cet organisme fut fondé ici en 1853 puisque, en 1913, on célébraït ses noces de diamant? Toujours est-il que, en juin 1901, de grandes démonstrations ont lieu. J.U. Vincent est président général et les vice-présidents sont A.L. Pinard et J.M. Lavoie, le secrétaire-archiviste J.O.T. Lemay, le secrétaire-correspondant J.B.T. Caron, et le trésorier Jos Côté. Les auditeurs sont Arthur Charbonneau et Édouard Pinard. Chaque paroisse a aussi son comité. Après une imposante procession, on assiste à une messe solennelle à la

cathédrale Notre-Dame, célébrée par Mgr Duhamel, assisté de Mgr Routhier, en présence du délégué apostolique Mgr Falconio. Sir Wilfrid Laurier est dans l'assistance avec les officiers de la Société et une foule qui a envahi l'église. Sous la direction de Napoléon Mathé, avec Amédée Tremblay à l'orgue, on exécute la Troisième messe de Lemmens. Cyp. Breton, Fr. Breton, Eugène Belleau, T. Lemay chantent chacun à leur tour. Mlle H. LeBouthillier, de Montréal, exécute l'Ave Maria. Le sermon est donné par le chanoine Deguire sur les relations de l'église avec la nationalité canadienne-française.

Un banquet réunit ensuite les nombreux convives dans la salle du marché By. Thomas Brûlé, propriétaire de l'hôtel St-Louis est chargé des agapes et s'en tire fort bien. Mgr Duhamel assiste à ce banquet en compagnie de plusieurs ex-maires de la ville, et de tout ce qu'Ottawa compte de Canadiens français importants. Le docteur Rodolphe Chevrier prononce le discours de circonstance. Pour clôturer ces belles fêtes, un grand concert est donné à la salle de l'Opéra. Musique, chansons appropriées et pièces de théâtre se succèdent avec bonheur. Amédée Tremblay dirige un chœur qui exécute des chants patriotiques; on joue une pièce de J.U. Vincent: «Jean Picard».

À la parade précédant la messe solennelle, dix-neuf chars allégoriques défilèrent. L'Académie de La Salle en présenta un qui fit sensation, raconte le Frère Dufour. Cinquante cadets habillés en zouaves entouraient, agenouillés, une statue du général de Charette (Voir Tome III, p.95). Il remporta la palme. J'ai noté, cependant, que le corps de cadet de l'Académie ne fut officiellement formé par le Frère Romuald qu'en 1914, avec le capitaine Labelle comme commandant.

La Société St-Jean Baptiste était, à l'époque, l'association patriotique par excellence. En faisait partie tout ce qu'Ottawa comptait d'authentiques Canadiens français. Tous tenaient à assister au défilé qui marquait le 24 juin. La Garde Champlain, l'Harmonie de Ste-Anne jouaient des airs martiaux, les associations des Artisans, des Forestiers, de l'Union St-Joseph et l'Institut canadien-français envoyaient de nombreux représentants. Les zouaves mettaient une note martiale avec leur costume pittoresque. Les dames ne paradaient pas dans les rues, à l'exception de la procession de la Fête-Dieu. Rappelons-nous que leur patriotisme n'en était pas moins vivant et elles le prouveront plus tard. Mais, la St-Jean Baptiste était une parade d'hommes. Portant le haut de forme et le frac, ils défilaient; le Premier ministre en tête, ministres, députés, politiciens de tout acabit, le clergé, le corps municipal avec le maire et sa chaîne d'office... tous les Canadiens français tenaient à montrer leur appartenance avec la

bannière de leurs différentes organisations. Le tout finissait par la voiture portant le blond et gracieux Saint Jean Baptiste, frisé comme il se devait, vêtu de sa peau de bête et la main posée dans l'épaisse toison d'un petit mouton.

Il y avait alors plusieurs sections de la Société: Notre-Dame, Ste-Anne, St-Jean Baptiste, St-François d'Assise auxquelles viendront s'ajouter bientôt celles de Hintenburg et du Sacré-Coeur.

En 1901, Lord Minto, gouverneur général, convoque les médecins canadiens à Ottawa pour entamer avec eux des discussions en vue de trouver les moyens d'enrayer les ravages causés par la tuberculose. En effet, de 1887 à 1898, 31,699 personnes sont mortes de consommation dans notre pays. Cette préoccupation exprimée par le couple vice-royal envers la santé publique est admirable et quelque peu inusitée, mais elle était en tout cas effective puisque peu de temps après Lady Minto fonda la Ligue anti-tuberculeuse.

On se rappelle surtout l'intérêt du couple Minto pour le sport, surtout le patinage artistique. Le Gouverneur général et sa femme étaient jeunes, l'aîné de leurs cinq enfants ayant environ treize ans au début du siècle. Ils encourageaient donc toutes les formes de sport dont le cyclisme et le jeu de crosse.

Les Minto étaient aussi de grands voyageurs et avaient fait, en 1900, un très long voyage dans l'ouest et le nord canadiens. Cette tournée leur apporta une compréhension très nette des besoins des autochtones mais aussi de la beauté des paysages et des larges espaces à peu près inhabités. Est-ce cette révélation de l'attrait du nord canadien qui incita Lord Minto à verser \$800 au Capitaine Joseph E. Bernier pour son projet d'exploration de l'Arctique? Ils rapportèrent aussi une assez désagréable impression au sujet de la comparaison entre certaines villes de l'ouest avec Ottawa «désordonnée et mal tenue» dirent-ils. Le défi qui se présenta alors à la nouvelle Commission d'Embellissement de la petite capitale était de taille et on s'y attela aussitôt. J'ai mentionné ailleurs les premières réalisations.



Les inventions, quelque insignifiantes qu'elles puissent paraître aux yeux des spécialistes, ajoutent toujours quelque chose à la qualité de la vie, au confort des citoyens, au développement du commerce. Ainsi, peut-on mentionner une amélioration qui, au début du siècle, consistait à installer des appareils à air comprimé pour transporter l'argent dans de petits réceptacles de métal, à partir du comptoir jusqu'à la caisse, située quelquefois à l'étage supérieur. Le bruit sec que produisait la manipulation des boîtes

naviguant sur une tige de fer au-dessus des comptoirs, était caractéristique de l'époque dans les maisons de commerce, surtout dans les magasins à rayons.

Évidemment plus importante fut la mise sur pied, à Ottawa, de la bibliothèque publique, dite Bibliothèque Carnegie. Elle ne tardera pas à s'élever rue Metcalfe, angle Laurier. J'en parlerai sous «1908» lorsque la construction sera terminée. En attendant, cependant, dès avril 1901, le poète William Chapman dédie une longue poésie à Andrew Carnegie:

D'un royaume idéal le livre te fait roi
Et les coeurs aujourd'hui tressaillent tous pour toi,
Et l'astre de ta gloire incessamment s'élève
Mêlant ses rayons d'or aux constellations... etc.

Les organismes qui existent à l'époque dans notre ville sont si nombreux et ont des buts si diversifiés que je ne puis les mentionner tous. Je note, cependant, le Club naturaliste d'Ottawa (The Ottawa Field Naturalists' Club) dont le patron est Lord Minto et qui compte parmi ses membres l'Hon. Pascal Poirier, L.C. Prévost, E.E. Lemieux, le professeur J.M. Fleury et Léon Gérin. Le président est Robert Bell et les vice-présidents W.T. Macoun et D.A. Campbell. Le club de curling Bytown (Bytown Curling Club) fête son cinquantenaire. Je ne sais si les Canadiens français de l'époque étaient friands de ce sport.

★ ★ ★

L'historique de la paroisse Ste-Famille a été fait avec beaucoup de talent par Charles Bruyère, journaliste, décédé dernièrement au moment où il mettait le point final à ce travail de recherches.

Dans cette partie d'Ottawa, située au sud-est, il y avait, en 1901, cinquante-cinq familles canadiennes-françaises, deux classes de français dans une école en comptant quatre, le Scholasticat des Pères Oblats et les Soeurs du Précieux Sang. En mars, Mgr Duhamel préside à la fondation de la paroisse Ste-Famille; la première messe est dite «dans une petite maison blanche» qui sera chapelle et école, par le R.P. Guillaume Charlebois. Quelques mois plus tard, c'est le père Charles Charlebois qui assume cette charge. Un an après, une modeste construction en bois et briques s'élève rue des Oblats. Ce sera la première église dont le curé sera le Père Charles jusqu'en 1913. La fondation de nombreuses associations s'échelonna pendant ces années et Charles Bruyère ne manque pas de souligner la participation des paroissiens aux luttes scolaires. Il y aura une nouvelle église en 1958, le clergé séculier remplaçant les Oblats. Dans la seconde partie de ce Tome IV, vous pourrez lire ce qu'un ancien paroissien, M. Lacelle, sort de sa mémoire au sujet de la fondation de sa paroisse.

En 1900, on avait fêté les cinquante années de vie religieuse de Soeur Marie de la Nativité, née Laflamme, entrée en communauté en 1844. C'est elle qui fonda le couvent d'Aylmer. On célébra également les cinquante ans de vie religieuse de Soeur Marie de l'Immaculée Conception née Rachel Curran, la première religieuse à prononcer ses voeux au nouveau couvent des Soeurs Grises, rue Water au moment où la communauté quitte les petites maisons de bois de la rue St-Patrick pour s'installer dans un couvent aux proportions plus commodes.

Depuis 1898, Mère Dorothy Kirby, d'origine irlandaise, présidait aux destinées de la communauté des Soeurs de la Charité, dites Soeurs Grises. Elle était née dans le diocèse de Kingston et était entrée au noviciat à l'âge de quinze ans sous le règne de Mère Bruyère. Elle sera supérieure générale pendant dix ans, et vivra avec ses Soeurs les heures pleines d'espoir dans l'attente du résultat suivant le procès de la fondatrice, Mère d'Youville.

Les religieuses enseignent aux petites filles logées, depuis 1883, dans l'école Guigues, rue Murray. Au début du siècle, la supérieure de cette école est Soeur Emma Rocque. Les garçons étudient à l'école Duhamel, tenue par des laïcs dont Mme Marier, Mlle Bigras, M. Périer et Mlle Aubry. M. Lorans, directeur de l'école Duhamel sera remplacé, vers cette époque, par M. Poirier et ira travailler au Ministère de l'Agriculture. Un peu plus tard, le directeur sera M. Briant. Ce fut vers 1900 que Lady Minto visita l'école Duhamel où une adresse lui fut lue par Bruno Archambault et des bouquets offerts par Valmore Boudreault, René Legault et Alf. Moffet.

Dans le quartier Hintonburg, les Soeurs Grises venaient enseigner depuis 1891, mais c'est seulement en 1900 qu'elles s'installent définitivement à proximité de l'école St-François d'Assise dans un couvent qu'elles viennent de construire: le couvent Sainte-Marie de Hintonburg. Elles enseignent aussi à l'école St-Jean Baptiste. L'orphelinat St-Joseph, pour sa part, est maintenant bien en place à Terrasse Rideau, endroit qu'il occupera pendant longtemps. Les Soeurs y donnent tous leurs soins à de pauvres petits orphelins. Cette oeuvre sera la récipiendaire de nombreux dons, du produit de collectes, de concerts et de manifestations de tous genres. De leur côté, depuis 1899, les Frères des Écoles chrétiennes ont acheté, pour \$12,000, deux immeubles en pierre à l'angle des rues Sussex et Church. Dans la plus importante, ils ont installé une école indépendante; ils ont fait leur demeure dans la maison dite Donnely, tout à côté.

Dans les quartiers Centre et Wellington, il n'y a aucune école française. Les enfants doivent tous aller à l'école anglaise.

1901 est une année de recensement, comme chaque dix ans d'ailleurs. Les statistiques démontrent qu'en 1901 le Canada ayant

5,371,315 habitants, il y a 163,000 Canadiens français en Ontario. Dix ans plus tôt, leur nombre était d'environ 101,000. Il faut voir là quelque chose de plus qu'un simple énoncé. N'y décèle-t-on pas les causes lointaines d'appréhension, de crainte peut-être, qui feront que, petit à petit, dans les années qui suivront, les autorités verront cette invasion de parlants français comme une menace à l'usage de l'anglais, langue majoritaire dans cette province? Déjà, d'ailleurs, le «Citizen» d'Ottawa fait état d'un fort mouvement pour que l'Université d'Ottawa redevienne de langue anglaise, insistant sur le fait que Mgr Guigues avait fondé l'institution pour les Irlandais catholiques. Rappelons que depuis le règne du Père Tabaret, l'Université avait été anglaise surtout, pendant plusieurs décennies, mais que les dernières années du 19ième siècle et le commencement de celui-ci avaient vu un revirement dans le chemin suivi par elle. Dans un article intitulé «Une attaque injuste», «Le Temps» nota, ce 21 juin 1901, l'article de son confrère et suggéra que la cause de cette agressivité soudaine provenait peut-être du mécontentement causé par le départ, pour Buffalo, du Père Fallon, anciennement curé de l'église St-Joseph. Déjà, on le voit, le conflit est amorcé. il grandira avec les années, et je noterai sa progression.

★ ★ ★

On enterre joyeusement la vie de garçon d'Amédée Tremblay à l'Institut canadien-français. J.U. Vincent, Rémi Tremblay, Thomas Caron, le chevalier Campeau et le docteur Valade prennent la parole et adressent leurs vœux de bonheur futur au fiancé. On chante, on exécute diverses pièces au piano. La séance est fort gaie. Amédée Tremblay épousera, en 1902, Gertrude Campbell, d'Ottawa. Une fille, Gertrude, naîtra de cette union qui sera courte car Mme Tremblay mourra quelques années plus tard. Gertrude deviendra une très grande musicienne et vit encore, à l'heure qu'il est, aux USA.

En janvier, mariage à l'église St-Joseph de Jos. Tassé, pharmacien, fils d'Émmanuel Tassé, avec Emma Slattery. Guillaume de la Durantaye de l'Imprimerie nationale épouse Rosina Samson, fille de J.B. Samson, marchand brasseur, rue Sussex. Florida Philbert, fille du peintre-décorateur rue Clarence, se marie avec le pharmacien Jos. Valiquette. Eugène Marier, fils de Jos. Marier, rue King, se marie avec Clara Richard, fille cadette de Jos. Richard et Auguste Chamberland, de l'Imprimerie nationale épouse Mlle M. Duhamel, fille de feu Louis Duhamel, carrossier rue Murray.

On déplore, en 1901, la mort de Joseph Cyr Jr., fils du fondateur de Cyrville, de Mme N.A. Belcourt, de Wm. B. de Grosbois (neveu de l'hon. de Boucherville), de Louis Archambault, de Mme Taillon, 80, qui habitait chez sa fille et était la mère du gérant de la Banque nationale, de Mme O'Grady, 72 avenue

Collège, de Moïse Lapointe, poissonnier, de Mlle Hermine Pinard, de l'épouse du docteur A. Robillard, 58 ans, 229 Stewart, de Mme Philomène Deslauriers, 58 ans, 310 Water, du tailleur Francis Provost, 31 ans, de Michel Delorme, 80 ans, de la paroisse St-Jean Baptiste et de Mme Philippe Pariseau née Dorilda Martel, épouse du sculpteur sur bois. Décès aussi d'Octave Jolicoeur de Clarkstown, 68 ans, inspecteur des cuirs au Gouvernement fédéral. Il habitait Ottawa depuis 45 ans et laisse sept enfants. Meurent également en 1901 Mme Élie Hotte, 54 ans, née Agnès Desjardins, de la paroisse Ste-Anne et Mme Christine Laperrière née Paris, épouse d'Augustin Laperrière, 130 Chapel, âgée de 67 ans.

Aux obsèques de Mme Ovila Poirier née Agnès Racine, les porteurs des coins du poêle sont Charles Peachy, Hector Richer, Ernest Chabot, Wilfrid Langlois, Nelson Lauzon et Arthur Bureau. Vital Charron, 97 Cathcart, membre de la chorale Notre-Dame et de l'Orphéon, perd à la fois sa femme et ses deux enfants. Il travaillait chez Murphy-Gamble. D'autre part, le fils de Rémi Tremblay, Thomas Rémi Émile meurt à 48 ans. Il était traducteur au Hansard et on dit qu'il est mort d'avoir trop travaillé.



Divers

— Le 14 septembre 1901, le président des États-Unis est assassiné. À 42 ans, Theodore Roosevelt le remplace. Ce fut sous son règne que commença le creusage du canal de Panama, terminé en 1914, et qui devait réunir l'Atlantique et le Pacifique, évitant ainsi aux navires le détour par le détroit de Magellan, toujours traître.

— Mort du célèbre compositeur Guiseppè Verdi.

— Naissance à Ottawa de Edward Plunkett Taylor, homme d'affaires hors pair et millionnaire, à qui le sport des courses doit sa popularité. Fils de banquiers, élève du Collège Ashbury et de l'Université McGill, Taylor vécut avec sa famille d'abord sur la Côte de sable puis à Rockcliffe.

— Le géant Beupré passe deux semaines à Ottawa en 1901. Il a 29 ans et pèse 350 livres, mesurant 7 pieds 8 pouces. Né d'un père canadien-français et d'une mère métis, tous deux de taille ordinaire, Beupré possède une force herculéenne. Lors de son séjour ici, il habite l'hôtel Balmoral près de la rue Broad.

— Décès, le 26 janvier 1901, d'Arthur Buies, avocat, journaliste et écrivain. Il avait fondé «La Lanterne», «L'Indépendant» et «Le Réveil» et avait écrit de nombreux ouvrages. C'était un redoutable pamphlétaire (Voir Tome III, page 128).

— Nicholas Flood Darwin, journaliste, membre du parti conservateur pour Assiniboine, s'enlève la vie le 18 octobre 1901 à Winnipeg. Je crois me souvenir que ce fut ce journaliste qui réussit à interviewer Louis Riel dans sa prison; il fut alors impressionné par la personnalité du rebelle. On voit la tombe de Darwin au cimetière Beechwood, à Ottawa.

— À l'Hôtel de ville d'Ottawa, le maire Thomas Payment est remplacé au début de 1901 par W.D. Morris. Alfred Desjardins, J.U. Vincent et d'autres sont échevins. Rappelons qu'avant 1901, la ville n'avait pas de drapeau. Cette année-là, elle en arbora un: rouge, bleu et pourpre. Rouge et bleu désignent les partis politiques et le pourpre représente la monarchie et le statut d'Ottawa comme capitale.

— Louis A. Grison est Agent de publicité à l'Imprimerie nationale.

— Avril 1901: début de la construction du noviciat des Pères Maristes, chemin de Montréal. M. Fauteux est l'entrepreneur.

— La «Ottawa Women's Historical Society» fondée en 1898-1899 a seize vice-présidentes, dont Lady Caron, Lady Bourinot et Madame Benjamin Sulte. Les rapports annuels de cette société, écrits en anglais, seront de véritables mines de renseignements sur plusieurs aspects de la ville, dont des aperçus donnés par des filles de pionniers. On peut trouver ces rapports dans la salle «Ottawa» de la bibliothèque publique, rue Metcalfe.

— Le printemps de 1901 marque un sommet dans les dommages causés par les inondations de la rivière Rideau. On avait pourtant coupé la glace en plusieurs endroits et dynamité plusieurs embâcles. La glace, s'accumulant sous le pont du chemin de fer et celui de la rue St-Patrick, causa une montée rapide de l'eau qui inonda les rues et les caves de New Edinburgh, faisant de grands dommages aux propriétés riveraines.

— Les incendies les plus importants de 1901 furent celui du Théâtre Russell (le 9 avril) et un autre le 9 mai rue Clarence où trois personnes perdirent la vie. Cette année-là, le Département des incendies dont le chef était Pierre Provost consistait en 54 hommes, 32 chevaux, 9 casernes, 2 pompes. En hiver, lorsque le froid était intense, les pompes gelaient sur place, les chevaux s'embourbaient dans les bancs de neige... Cela n'arrangeait pas les choses!

CHAPITRE III

1902 La population d'Ottawa est de 61,137 habitants, dont 23,000 Canadiens français.

La prospérité d'Ottawa continue de régner chez les travailleurs du bois, les ouvriers et les manoeuvres car les scieries donnent de l'emploi à pleine capacité. Ce début du siècle constitue l'âge d'or des usines de la région, tout spécialement celles de J.R. Booth et de W.C. Edwards qui sont, à la vérité, les Rois du bois scié.

Cependant, pour ne pas en perdre l'habitude, la population se plaint du coût de la vie. Voyez plutôt: le dentiste Fissiault, rue Sussex, extrait les dents pour 25¢ et vend ses dentiers de \$5 à \$8. Néanmoins, en 1900, il accordera une bonne réduction sur des prothèses aux victimes du grand feu. Le beurre se vend de 20 à 22 cents la livre tandis que le boeuf est à 3 ½¢ à 5 ½¢ la livre. Le pain: 11¢.

Chez Faulkner, on vend «du linge de corps et caleçons ouatés» pour 25¢. Les cache-corsets sont à 75¢. Les chapeaux durs noirs et les chapeaux «fedoras» que portent les hommes se vendent de 75¢ à \$2 pour les premiers tandis que les seconds sont de 75¢ à \$2.50. Pantalon en tweed: 90¢. On demande 15¢ pour une coupe de cheveux, pour hommes naturellement car les femmes gardent leurs longues tresses.

Il faut se rappeler que les salaires sont à l'avenant et qu'un père de famille gagne en moyenne \$15 par semaine. Le Premier ministre, pour sa part, reçoit \$8,000 par année.

En août, a lieu le couronnement du successeur de la reine Victoria, son fils aîné, qui prendra le titre d'Édouard VII. À ce moment-là, la santé du nouveau souverain de 61 ans, est assez chancelante et inspire des craintes. Pour fêter le couronnement, Ottawa organise une revue militaire sur la colline du Parlement; un Te Deum est chanté à la Basilique, présidé par Mgr Thomas Duhamel, entre autres manifestations religieuses et civiles.

Avant son couronnement, le roi avait réglé en mars 1902 la question du Transvaal, en demandant à la Hollande d'agir en médiateur entre les partis adverses. Quelques semaines plus tard, Pretoria vota par une faible majorité la signature de la paix. Cette guerre, à laquelle avaient participé un certain nombre de Canadiens, s'achevait donc par le triomphe de l'Angleterre.

Le 22 décembre 1902, en présence de Lord et Lady Minto, on inaugure un nouvel hôpital pour contagieux (scarlatine et diphtérie), construit sur Range Road au coût de \$45,000, au lieu où se trouvait auparavant le champ de tir, qui avait été installé là du temps du Premier ministre Macdonald. Une petite histoire amusante marqua l'ouverture de ce champ de tir. Il avait été décidé que Lady Macdonald viserait la cible et, coûte que coûte, atteindrait le but. Il importait peu que le coup soit parfait. Cependant, quelqu'un, trop zélé, donna à l'épouse du Premier ministre, un pistolet vide. Lorsqu'elle tira, rien ne se produisit, mais tout le monde cria au triomphe de ce coup magistral. Tous se mirent à rire et Lady Macdonald fit chorus.

Le nouvel hôpital était bien situé, près de la rivière Rideau, au milieu de vastes pelouses. Il durera plusieurs décennies et disparaîtra pour faire place aux appartements Sandringham qui existent actuellement. Cependant, on ne sait que faire des constructions de l'île Porter, qui ont coûté très cher à la ville. L'Association des bouchers propose d'y installer un abattoir.

En août 1902, une nouvelle communauté vient s'établir à Ottawa. Fondées en 1880 par le Père Lefebvre, religieux de Sainte-Croix, supérieur du Collège Saint-Joseph de Memramcouck et par Mère Marie-Léonie, née Paradis, religieuse de Sainte-Croix, née en 1840 et ancienne enseignante, les Petites Soeurs de la Sainte-Famille sont maintenant installées à Sherbrooke. C'est de là qu'arrivent ici douze religieuses qui prendront en charge les travaux domestiques à l'Université d'Ottawa. Elles seront bientôt en grande demande et s'occuperont de la Délégation apostolique, du Juniorat des Oblats, de l'Archevêché, du Grand séminaire et de la maison des Oblats à Hull. Le Père Lefebvre mourra en 1896 et Mère Marie-Léonie en 1912, bien assurée de la survivance de l'oeuvre qu'elle a fondée.

Le couvent des Servantes de Jésus-Marie à Hull est béni par Mgr Thomas Duhamel en septembre 1902. J'ai déjà parlé de la fondatrice Mère Marie Zita de Jésus (Éléonore Potvin) née à Angers en 1865 et qui mourra, en 1903, un an après l'installation de son monastère à Hull.

Avec le Belge, Alexis-Louis Mangin, curé de Masson, elle fonda cette communauté qui, observant encore de nos jours le

régime du cloître, occupe au bord de l'Outaouais, du côté hullois, un beau monastère de briques rouges. Il est curieux de noter que R.P. LeJeune dans son dictionnaire, ne mentionne que le nom du Père Mangin comme fondateur, ce qui est une omission, peut-être voulue.

Le Père LeJeune, que je ne veux pas ici accuser de partialité — Dieu ait son âme! — donna, en 1902, une série de vingt conférences littéraires à la salle académique du Sacré-Coeur. En 1900, l'Université d'Ottawa avait fait paraître «La revue littéraire» dirigée par lui.

Clarkstown commence à réclamer une église car neuf-dixième de sa population est catholique. Pour le moment, les fidèles doivent se rendre à l'église Notre-Dame de Lourdes, tout un chemin à parcourir! On fera une réponse affirmative à cette demande lorsque la paroisse St-Charles sera fondée en 1908.

Monsieur Napoléon Mathé, maître de chapelle à la cathédrale Notre-Dame d'Ottawa depuis 1890, démissionne en juillet 1902 pour raisons personnelles. Les membres de la chorale le fêtent, mais je crois que M. Mathé reprendra la direction de la chorale plus tard.



Le poète Chapman ne cesse de chanter les hauts faits des nôtres, et de noter, au fil des jours, les actes de ceux qui font parler d'eux. Aussi fait-il paraître dans «Le Temps» qui lui ouvre toujours largement ses colonnes, un long poème en hommage à Monsieur Kliczkowski, Consul général de France au Canada «pour la fête nationale des Français». À l'occasion de la nomination du sénateur acadien Pascal Poirier comme Chevalier de la Légion d'honneur, Chapman fait paraître un long poème. C'est un éloge à la vaillance des Acadiens dont le sénateur est un très digne représentant. William Chapman ne fait pas que des compliments. C'est vers cette époque qu'il attaque violemment le poète Fréchette, le ridiculisant, dénigrant son oeuvre à plusieurs reprises, tout spécialement dans les colonnes du «Temps» du 11 octobre 1902.

Monsieur Flavien Rochon, le sculpteur sur bois dont j'ai abondamment parlé dans mes livres précédents, tout spécialement dans le Tome III, meurt à Ottawa le 15 décembre 1902. En 1900, au début de septembre, les noces d'or de M. et Mme Flavien Rochon avaient été fêtées en grande pompe commençant par une messe présidée par le chanoine Bouillon. M. Nap. Mathé dirigeait la chorale et Madame C.S.O. Boudreault, fille des jubilaires, avait chanté l'Ave Maria. Après une fête familiale à la maison de la rue St-Patrick, où il y eut présentation d'adresses et de bourses «remplies de pièces d'or», une grande réception a lieu à la Salle des Forestiers,

rue Sussex. Deux cent cinquante personnes y assistent, dont le maire Payment. On y présente un programme musical auquel participent le professeur Amédée Tremblay, Mme Émile Rochon, Herman et L. Rochon, René Soulières, et Mlle Flore St-Jean. «Le Temps» reproduit, en son entier, le 5 septembre, l'allocution prononcée par le chanoine Bouillon à la messe. Il dit: «Tout dans ce temple s'associe à cette fête car partout depuis 50 ans on y voit votre main et votre ciseau qui y a fait naître des anges, des fleurs et des fruits». Le chanoine Bouillon était bien placé pour parler du talent du jubilaire car c'est dans le superbe vaisseau imaginé par lui que le sculpteur sur bois avait poursuivi, pendant de longues années, un labeur de beauté consacré à la gloire de Dieu.

M. Rochon était âgé de 72 ans lors de cette fête et sa femme en avait 69.

J'ai suffisamment parlé du généalogiste Cyprien Tanguay aux pages 267 et 268 du Tome II pour ne pas répéter ici ce que j'ai dit sur la carrière de cet éminent chercheur qui vécut de longues décennies à Ottawa et y mourut en 1902. On sait qu'il habitait, à ce moment-là, sa maison du 90 de la rue Guigues. La tête du R.P. Tanguay apparaît sur la couverture du Tome II comme un des plus importants citoyens d'Ottawa, versé dans l'étude de nos racines et auteur de ce fameux Dictionnaire des familles que les experts consultent abondamment encore aujourd'hui.

En 1902, décès de Clément Langevin, 77 ans, pionnier de Bytown, arrivé ici en 1848. Natif de St-Louis, il fit ici le commerce du bois et fut, pendant 30 ans, agent des chantiers de David Moore.

Décès également des personnes suivantes: Téléphore Lemay, Alcibiade Leprohon, dessinateur, Dép. de l'Intérieur, 59 ans, 304 Nelson; Damase Noël, 78 ans, cordonnier, 68 rue St-André, père de Mme Olivier Durocher qui est l'épouse du prés.gén. de l'Union St-Joseph; A.R. Choquette, de l'Imp. nat.; P.A.C. Larose, avocat de Billings Bridge; Mme Auguste Desjardins née Rosanna Paquette, 82 Rideau, paroisse du Sacré-Coeur. Elle laisse neuf enfants; J.N. Thérien, 73 ans, ébéniste, qui arriva à Ottawa en 1860 (Fun. à Ste-Anne); Mme Charles A. Léger, née Guertin, fille d'un pionnier de Bytown; Mme Émery Lapointe; Sir John Bourinot, littérateur, greffier de la Chambre des communes, etc.

En 1902, mariage de Marie-Emma Paméla Lebel, soeur de Mme S.J. Major à Joseph Bélanger de l'Original; Virginie Pinard épouse Claudias Cloutier de Trois-Rivières; Napoléon Breton, fils de Frs. Breton des Travaux Publics, et Ludivine Archambault, de la rue Water; Jules Matte, artiste-peintre, de la rue Sussex, à Albina Léger; Cyrille Archambault, de la American Bank Note, fils de Romuald Archambault du Département de la Marine, à Émerilda Chevrier,

filles de feu Alexandre Chevrier: Éric Quéry, traducteur à la Chambre des communes avec Marie-Louise Gareau, fille de l'ex-échevin et mariage de l'épicier J.A. Cloutier, de Ste-Monique, avec Edwidge Samson. Aussi, mariage, en octobre, de Blanche, fille de Wilfrid Tassé, avec Henri Gauthier, fils d'Alexandre Gauthier, de Rigaud.



Le 2 mai 1902, l'hebdo. «L'Ontario français» est fondé par M.F. Moffet. L'administrateur en est L.G. Maufay. Le premier numéro nous informe que ce journal qui coûte \$1.00 par année et 5¢ le numéro succède à «La Semaine agricole» et au «Peuple» de Buckingham. Il s'intitule «défenseur du colon et de l'ouvrier». Il s'occupera d'agriculture, avec les mêmes rédacteurs que ses prédécesseurs. Il est imprimé par la Cie d'Imprimerie générale, 552 rue Sussex, à Ottawa.

J'ai consulté le seul numéro que possèdent les Archives publiques, rue Wellington. On me dit que les numéros depuis le début de mai 1902 jusqu'à la fin de décembre 1903, lorsque le journal disparaît, sont aux Archives du Québec.

Les questions touchant l'agriculture ont leur place dans cet hebdo., mais il est plus souvent question de ce qui se passe à Ottawa et ailleurs. Ainsi, j'y vois les funérailles de l'archiviste Cyprien Tanguay et, à mon grand regret, j'apprends que la magnifique bibliothèque de Mgr Tanguay a été laissée à l'Université Laval. C'est bien dommage pour nous!

Divers

- Le grand écrivain Émile Zola meurt en France.
- Le général Booth, fondateur de l'Armée du Salut, donne une conférence au théâtre Russell.
- À Toronto, les employés des tramways font la grève.
- Le 10 juillet, à Venise, en Italie, le fameux campanile s'écroule. On attendait sa mort depuis quelque temps. Moribonde, la tour se désagrègea si doucement et en faisant si peu de dommage excepté à elle-même que six chemises qui se trouvaient dans la loggia au pied de la tour, purent être récupérées et portées lors de l'inauguration du nouveau campanile.
- Une odeur de poussière d'or passe par notre petite capitale lorsque Arsène Simard, de Baie St-Paul, arrête à Ottawa, en juillet venant du Klondike, portant avec lui une vingtaine de mille dollars: toute une fortune à l'époque!

— «L'Événement» relate jusqu'aux petits faits. Un titre: «Dentiste mordu par son client». Il en mourra probablement, conclut philosophiquement le journal.

— Déjà, en 1902 (le 28 janvier), le sort des Canadiens français de l'Ontario est jugé avec sympathie par nos voisins. Ainsi «L'Événement» écrit: Pour notre part, nous ne désirons qu'une chose: c'est que la minorité française dans l'Ontario soit traitée avec autant de justice et de générosité dans la distribution du patronage public que la minorité anglaise de la province de Québec.

— En novembre 1902, violent incendie dans l'édifice Orme, rue Sparks, construit seulement cinq ans plus tôt.

— Le sénateur millionnaire William Cameron Edwards achète, en 1902, le 24 de la rue Sussex qui deviendra plus tard la résidence du Premier ministre du Canada.

— En 1902, les États-Unis, la Belgique, la Suède et la Norvège, et le Danemark étaient représentés ici par des Consuls ou des Vice-consuls. À cette époque, il y avait également au Canada un Consul général de France mais l'annuaire de la ville ne mentionne pas sa présence à Ottawa, ce qui signifie qu'il habitait peut-être Montréal ou Québec.



1903 — Graduées du Couvent de la rue Rideau.

CHAPITRE IV

1903 Aux élections en début d'année, Thomas Payment, pharmacien et ancien maire, est réélu échevin, ainsi que J.M. Lavoie, A.L. Pinard, N. Champagne et M. Briant. MM. Lapointe et Vincent sont battus. Émmanuel Tassé perd par huit voix dans St-Georges. Quant à M. Desjardins, il est élu pour la cinquième fois. La même année, l'échevin Lavoie, du quartier Ottawa, a quarante ans et on le fête, comme c'est la coutume.

L.-O. David est nommé au Sénat. D'abord du parti conservateur, il devint grand ami et admirateur de Laurier, et écrivit «Laurier et son temps» ainsi que plusieurs biographies, portraits et ouvrages d'intérêt historique. Il mourut à Montréal le 24 août 1926. Il était le père d'Athanase David, créateur du Prix David.



Au milieu de l'été 1903, le pape Léon XIII meurt à 93 ans. On attendait sa mort depuis quelque temps déjà. Il était le fils du Comte Pecci. En février, il avait fêté son vingt-cinquième anniversaire comme Souverain pontife. À Ottawa, il y eut un service solennel à la cathédrale, chanté par Mgr Duhamel. Le cardinal Joseph Sarto, patriarche de Venise, succéda à Léon XIII sous le nom de Pie X.

Chapman ne manque pas cette occasion de consacrer une longue poésie à Léon XIII:

Il est entré déjà dans l'éternel silence,
Nul ne le verra plus enseigner et bénir.
Mais de l'arbre tombé vivra le souvenir
Car sa grande ombre emplit le siècle qui commence.

Au début de cette même année 1903, le premier Délégué apostolique, Mgr Diomène Falconio avait été remplacé par Mgr Donat Sbaretta qui arriva à Ottawa le 2 janvier. Il y sera pendant sept ans, et visitera les diocèses de tout le Canada. «C'était un esprit

ouvert à tous les problèmes» dit Soeur Paul-Émile. Il présida le premier Concile plénier du Canada, s'intéressa particulièrement aux immigrants et visitait fréquemment l'Asile Bethléem et l'Orphelinat Saint-Joseph à Ottawa.

En 1903, le curé Beausoleil quitte la paroisse Ste-Anne pour aller s'établir à Fournierville. La chorale de l'église lui fait une fête. Napoléon Taylor lit une adresse et un cadeau lui est présenté par Mme A.E. Spénard et Mlle L. Carter. Peu de jours après, c'est l'abbé Myrand, ancien curé de Billings Bridge, qui prend la relève à Ste-Anne. J'aurai souvent l'occasion de parler de lui car il fut un des pasteurs les plus connus de notre ville et il fut de toutes les luttes scolaires et de toutes les démonstrations patriotiques.

J.U. Vincent, président de la Société St-Jean Baptiste, dirige une assemblée pendant laquelle on discute de l'opportunité de placer l'image du Sacré-Coeur sur le drapeau national. M. Charron, président de l'Institut canadien-français, craint qu'un drapeau sur lequel apparaîtrait l'image du Christ soit l'objet de moqueries et de provocations; il rappelle que les prêtres canadiens-français qui voyagent en dehors du Québec, enlèvent leur soutane pour ne pas être soumis à des insultes. Ceci se passe tout spécialement en Ontario, rappelle t'on.



Théodore Botrel et sa femme visitent Ottawa en mai 1903. Le but de cette tournée au Canada français et ailleurs est de ramasser des fonds pour ériger une statue de Jacques Cartier à St-Malo, en Bretagne. Botrel récoltera, par ses concerts, plus de \$5,000. Il donne une représentation au Théâtre Russell et aussi à Hull et recueille ici la somme de \$143 dont \$100 iront aux victimes de l'incendie de 1900.

À l'arrivée des visiteurs le 21 mai, un groupe va les rencontrer à Eastman's Springs, dont A.D. DeCelles de la Bibliothèque fédérale, A. Charron, président de l'Institut canadien-français, J.U. Vincent, président de la Société St-Jean Baptiste, L. Gravelle de la Garde Champlain, l'abbé Beausoleil, curé de Ste-Anne, M. Briant, directeur de l'école Duhamel et M.E. Marier. À la gare d'Ottawa, une grande foule acclame le couple qui apparaît vêtu avec élégance du costume national breton.

Le concert au Théâtre Russell a lieu le 25 mai. Le barde breton est présenté par Sir Wilfrid Laurier, Premier ministre. Lady Laurier et Mgr Duhamel sont dans l'auditoire. M. et Mme Botrel chantent et déclament. Le tout se termine par le chant de «À St-Malo, beau port de mer...» M. Tassé joue du violon. M. Coulomb, accompagnateur de Botrel, exécute une fantaisie sur l'air célèbre de «La Paimpolaise». Peu après, M. et Mme Botrel se dirigent vers les

États-Unis non sans avoir invité les canadiens à se rendre à St-Malo lorsque sera inaugurée la statue. De fait, cette statue a été érigée quelques années plus tard et je l'ai maintes fois vue à St-Malo, sur une grande place près de la ville qu'illustra Jacques Cartier.

Le concert Botrel ne fut pas, certes, la seule activité artistique de 1903. Auguste Lemieux, qui remplacera M. Charron comme président de l'Institut canadien-français, prononce une magistrale conférence sur Dreyfus, sujet bien d'actualité. L'abbé Corbeil parle, à l'Institut, de l'Académie française. Raoul Lapointe, futur curé de Notre-Dame d'Ottawa, est secrétaire de la Société des Débats français, très active. Le journaliste et auteur d'une future «Histoire de Hull», Ernest Cinq-Mars, arrive à Ottawa, William Chapman, le poète, part pour l'Europe. Il y surveillera l'impression de son manuscrit «Aspirations».

En août, c'est ici la convention des Gardes indépendantes. Y prennent part, la Garde Champlain, les Zouaves, la Garde Léon XIII de Hull, et une centaine de membres des Gardes du Québec. Le Gouverneur général passe les troupes en revue après quoi elles vont saluer Mgr Duhamel. Un banquet clôture cette convention.

Il faut signaler ici une activité assez émouvante de la très active Lady Minto. Lors des noces de diamant de M. et Mme Gascon de Gatineau, l'épouse du Gouverneur général s'y rend pour offrir ses félicitations. À Ottawa, M. et Mme Guillaume Laurencelle fêtent leurs noces d'or. Ils habitent 247 Sussex.

Le 23 octobre, a lieu la bénédiction de la pierre angulaire d'un immeuble qui aura un grand rôle à jouer dans la vie culturelle et sportive de la capitale. Je parlerai plus longuement de ce Monument national, rue Dalhousie, lorsqu'il sera terminé en 1906 et qu'il commencera à fonctionner pour le grand bénéfice et plaisir de plusieurs Canadiens français qui se souviennent encore aujourd'hui de ce que fut, pour eux dans leur jeunesse, ce lieu de ralliement situé au coeur même de leurs quartiers.

En fait de sports, il y avait à Ottawa depuis 1885 un club de patinage, le Rideau. Lord et Lady Minto, patineurs enthousiastes, fondèrent en 1903 avec ce groupe, un club qui porte encore aujourd'hui leur nom. On patina d'abord à la patinoire Rideau rue Laurier est puis, le club atteignant plus de cent membres, on s'installa à l'aréna Day. La réputation du club Minto dépassa bientôt les frontières du Canada; la Norvégienne Sonja Henie, Barbara Ann Scott et plusieurs autres depuis contribuèrent à la réputation d'excellence de ce club qui existe encore.

Peu après sept heures du matin, le 2 décembre 1903, un désastreux incendie détruit de fond en comble les bâtiments de l'Université d'Ottawa, situés dans le quadrilatère Laurier, Waller,

Wilbrod et Cumberland. Les édifices de pierre logent plusieurs centaines de personnes dont plus de deux cents étudiants, des Pères, des employés et quelques domestiques.

L'enquête qui suivra ne pourra déterminer au juste la cause de l'incendie; on supposa qu'une cigarette tombée sur un plancher pendant une fête qui s'était déroulée la veille, aurait longtemps consumé le bois pour ensuite courir peut-être sous le plancher et éclater tout à coup à deux extrémités du grand édifice. Toujours est-il qu'avec une rapidité foudroyante, l'incendie se propagea d'un bout à l'autre de l'Université. Les élèves, les professeurs et tout le personnel s'élançèrent vers les corridors et les fenêtres mais déjà les flammes leur barraient la route. Les échelles des pompiers, arrivés quelques minutes après que l'alarme fut sonnée et que le tocsin de l'hôtel de ville eut jeté un cri d'alarme, servirent à descendre la plupart des personnes traquées aux étages supérieurs. Dans l'affolement, plusieurs se jetèrent du haut de 5ième étage, dont le R.P. Fulham. De vingt-cinq à trente personnes furent soignées à l'hôpital de la rue Water. Le bilan final fut tragique: 3 morts, plusieurs brûlés sérieusement.

Le R.P. Fulham, o.m.i. professeur, âgé de 33 ans et originaire d'Irlande, mourut après quelques jours d'atroces souffrances. Il avait d'abord enseigné l'anglais à l'Université, puis le latin. Il était préfet de discipline. Quinze jours après le sinistre, le R.P. McGurty, vicaire à St-Joseph, dont le visage avait été ravagé par les flammes, mourait de ses blessures. Il avait 25 ans et était prêtre depuis dix-sept mois seulement.

Une jeune servante nommée Danis périt également dans l'incendie.

Le R.P. Émery, recteur, promet que l'Université serait reconstruite sans délai; dans des locaux temporaires. Les élèves poursuivirent leurs études jusqu'à ce que l'Université soit de nouveau à même de fonctionner dans des bâtiments nouveaux.



L'impérialisme en prend maintenant pour son rhume car le Canada tourne le dos à une sorte de fédération politique préconisée par le ministre anglais des Colonies. Après avoir déclaré avec chaleur son attachement aux idées de l'Angleterre sur cette question vitale, Wilfrid Laurier met maintenant une sourdine à ses ferventes déclarations, prend du recul et examine les rapports du Canada avec la mère patrie. Il en résulte un revirement assez spectaculaire. Le Canada ne sera t-il toujours qu'une colonie malléable, bonne à aider l'Angleterre dans ses conflits et prête aussi à opiner du bonnet lorsque Albion a parlé et tranché des questions propres à améliorer les relations de notre pays avec d'autres pays?

À ce point donné, une conférence se tient à Londres. Elle réunit trois délégués américains et, pour le Canada, deux délégués canadiens et un Britannique. Il s'agit de discuter d'une très importante question: les limites de l'Alaska laquelle, depuis 1867, appartenait aux États-Unis qui l'avait achetée de la Russie. À ce moment-là, l'Alaska comprenait aussi une longue bande de terre longeant le Pacifique, séparant le Yukon et le nord de la Colombie britannique de l'océan Pacifique et leur refusant l'accès à la côte. Pourrait-on négocier avec les États-Unis l'achat ou le transfert de cette bande de terre, dite «queue de la poêle» qu'il semblait si naturel au Canada de posséder? Les discussions ardues n'avançaient guère lorsque le président Theodore Roosevelt décréta que, si une décision favorable à son pays n'était pas prise sans tarder, des troupes seraient envoyées pour défendre la thèse américaine. L'Angleterre ordonna alors à Lord Alberstone de se ranger du côté américain. La majorité l'emporta donc et le Canada perdit ainsi la chance de récupérer une bande de terre de première importance pour lui. La date de la décision: le 28 octobre 1903.

Sir Wilfrid Laurier et le gouvernement canadien, furieux, décidèrent que le Canada devrait à l'avenir s'occuper de ses propres affaires et être responsable des négociations avec l'étranger. Cinq ans plus tard, le Ministère des Affaires extérieures était fondé.

Entre-temps, une autre scission s'était opérée dans les relations avec la mère patrie. Jusqu'à 1904, les troupes canadiennes avaient toujours été commandées par un Britannique. Depuis deux ans Lord Dundonald, arrivé ici en 1902, occupait le poste. Énergique, il insistait pour que le Canada fasse l'entraînement de 100,000 hommes et aussi de cadets. En 1904, l'état d'esprit des Canadiens en ce qui regardait une aide militaire à la Grande-Bretagne s'était considérablement refroidi. C'est cette année-là que Sydney Fisher, Ministre de l'Agriculture et Ministre intérimaire de la milice refusa la promotion comme officier d'un Dr Pickell, un Conservateur, maire de Sweetsburg. Dundonald qui le protégeait, fut atterré et, dans un discours à ses officiers, déclara: «Je suis certain que si M. Fisher était devenu soldat au lieu d'agriculteur, il serait ennuyé. Personnellement, il m'importe peu. Cet accroc à l'étiquette ne me touche pas. J'habite Ottawa depuis deux ans...»

Cette brique jetée dans le jardin de la capitale toucha le gouvernement qui se réunit et annula la nomination du bouillant Dundonald. Après cela, des Canadiens furent seuls appelés à commander les troupes canadiennes sauf pendant la Première Guerre mondiale. Cependant, en 1917, Sir Arthur Currie prit le commandement du bataillon canadien.

En 1906, toutes les garnisons britanniques, stationnées au Canada, seront retournées en Angleterre. La dernière sera celle d'Esquimalt, C.B. qui, sur le chemin du départ, passera par Ottawa.

Dundonald fut rappelé en 1904, devint lieutenant général en 1907 et mourut en 1935 à 83 ans.

Le nom de Dundonald est rappelé à Ottawa par un petit parc qui se trouve sur Somerset-ouest entre les rues Bay et Lyon. Il n'est pas très grand ni très important mais il entra dans l'histoire lorsque, en 1945, deux hommes de la police secrète soviétique se tenaient sur un banc, surveillant les agissements des locataires d'une maison appartement longeant le parc. Là, logeait alors Igor Gouzenko, soupçonné d'avoir soutiré aux filières soviétiques de quoi prouver qu'un réseau d'espionnage existait au Canada.



Divers

— En 1903, on construit l'hôtel Eastview, chemin de Montréal.

— Il y a, à l'époque, de tragiques accidents de tramways. Quelquefois, le garde moteur perd le contrôle de son véhicule qui entre violemment en collision avec un tramway venant en sens inverse. Ainsi, à l'angle des rues Sussex et Rideau, un tel affrontement fit plusieurs blessés et une dame dut être amputée d'un pied. Les tramways possédaient, à l'avant, une espèce de grand panier. Il arrivait qu'il attrapait au passage un piéton distrait et l'envoyait se ramasser sur le dos. Les chevaux étaient encore nombreux et les plus nerveux d'entre eux s'affolaient au bruit engendré par les tramways; ils prenaient alors le mors aux dents, causant souvent des accidents graves.

— Le Dr Chapleau est greffier des journaux français de la Chambre. Il continuera, cependant, son travail de traducteur. Achille Fréchette devient chef des traducteurs en remplacement de M. Coursolles mis à la retraite après 35 ans de service. N. Tessier, avocat de Marieville P.Q. est nommé traducteur.

— Sir Wilfrid Laurier prononce, en 1903, un discours magistral sur l'opportunité de construire un chemin de fer transcontinental national. «Le Temps» consacre de longues colonnes à la reproduction du discours. De Moncton à Winnipeg, le chemin de fer serait construit par une commission nommée par le gouvernement. De Winnipeg à l'océan Pacifique, il sera l'oeuvre du Grand-Tronc.

— En 1891, il y avait eu un essai de grève aux scieries, les employés dirigés par le «Bonaparte des chutes Chaudière» Napoléon Fauteux.

Le mouvement unioniste ne commença vraiment qu'après le grand feu, lorsque les usines de E.B. Eddy furent reconstruites, et modernisées, et qu'un nouveau groupe d'employés fut engagé; ceux-là étaient familiers avec le mouvement syndical. En 1903, les membres de l'union des travailleurs de pulpe et papier décidèrent d'arrêter le travail pendant la nuit de samedi à dimanche. La direction refusa de négocier avec l'union et les travailleurs se trouvèrent le bec à l'eau. Les prêtres et les travailleurs sociaux de Hull s'inquiétèrent de cet état de choses. Achile Morin et le clergé local jetèrent les bases d'une association de travailleurs qui, éventuellement, obtint de meilleures gages. Ceci se passait avant la Première Grande Guerre.



CHAPITRE V

1904 Suivant les rapports financiers de cette année-là, le Canada jouit d'une ère de prospérité. Le gouvernement en profite pour créer de nouveaux départements et de nouveaux organismes, en rapport avec le développement de ses services, tel le Département des Archives. Sir Wilfrid Laurier nomme Arthur George Doughty pour le diriger. Il avait été, pendant plusieurs années, conservateur adjoint à la bibliothèque législative de Québec. On voit la statue en bronze de ce premier archiviste derrière le bel immeuble de la Bibliothèque nationale et des Archives publiques, rue Wellington. (Voir Tome I — Bytown, page 88). On se souvient qu'une section des Archives fut créée en 1872 dans le département de l'Agriculture. Cela dura quarante ans. Presque en même temps, une section «Records» fut créée au département du Secrétariat d'État. C'est en 1904 que ces deux sections furent fusionnées, faisant tout de même encore partie du Département de l'Agriculture. Ce ne fut qu'en 1912 que les Archives furent enlevées à ce Département et son chef eut alors le rang de sous-ministre. En 1906, les Archives furent logées dans un édifice à l'épreuve du feu, rue Sussex. Maintenant, comme on le sait, elles se trouvent dans un grand immeuble qu'elles partagent, rue Wellington, avec la Bibliothèque nationale.

Le Ministère des Mines est créé également en cette année 1904.



C'est en 1904 que le pont de la rue Maria prit le nom de Laurier-est. Le Premier ministre et Lady Laurier habitaient alors la maison qui fait l'angle nord-est des rues Laurier et Chapel, maintenant musée. La maîtresse de maison recevait beaucoup dans les grands salons, elle donnait des «thés musicaux» car elle protégeait les arts sous toutes leurs formes, elle avait ce qu'on

appelait à l'époque «son jour» — chaque semaine, recevant ceux qui voulaient lui présenter leurs hommages et, en 1904, elle donna une très belle réception dont le thème était «Le Canada au temps de Maisonneuve».

En passant, remarquons en ce qui regarde le cabinet de Laurier, qu'il y avait là peu de Canadiens français. Je remarque seulement la présence de M. Préfontaine, ministre de la Marine et des Pêcheries et de M. L.P. Brodeur, Ministre du Revenu de l'Intérieur.

À la fin de 1904, les Minto quittèrent le Canada pour les Indes et la vice-royauté. En avril de cette même année, un incendie qui avait pris naissance au sous-sol, s'était déclaré à Rideau Hall. On réussit à maîtriser l'incendie mais Lady Minto, qui souffrait alors d'une double fracture de la jambe, dut être transportée ailleurs. Les dommages s'élevèrent à \$4,000. Les Minto laissèrent au Canada le souvenir d'un couple agréable, discret, actif et préoccupé de la santé des Canadiens. En plus de trophées, de clubs, etc. qui portèrent leur nom, un petit parc entre les rues MacLaren, Gilmour, Elgin et Cartier, fut baptisé Minto.

Lord Minto était doté d'une discrétion que n'eut pas son successeur, le comte Grey, grand, mince, chauve, ardent champion de l'Empire, d'une éloquence remarquable; Laurier dut compter avec ce zèle intempestif car Grey présentait constamment au Premier ministre, des recommandations, suggestions et conseils dont l'autre aurait bien voulu se passer. Le tact qui était une vertu prédominante chez Laurier réussit à éviter les étincelles, et Grey émit souvent des appréciations flatteuses à l'endroit du Premier ministre.

On avait associé le nom de Minto au sport du patinage artistique. Celui d'Albert Grey devait être attaché au football et l'obtention de la coupe Grey reste encore aujourd'hui le rêve, quelquefois réalisé, des adeptes du Ottawa Rough Riders. Il y eut aussi le trophée Grey, dessiné par Philippe Hébert, pour la musique et le théâtre, montrant un jeune homme tenant un luth et une jeune fille élevant au bout de son bras gauche, un masque. Qu'est devenu ce trophée? Le décerne t'on encore? J'ai demandé aux autorités compétentes... On n'a pu me répondre.

À un certain moment, Lady Grey mit sur pied un organisme qui fut chargé de décerner des médailles d'argent et de bronze aux propriétaires des plus beaux jardins.

Mais, la tragédie frappa une demeure qui n'aurait dû connaître que des joies. Le 3 février 1907, la fille du Comte Grey et de sa femme, mariée depuis quatre ans à Arthur Grenfell, mourut à Rideau Hall, à 29 ans, de la fièvre typhoïde.

Le Gouverneur général et sa femme passèrent sept ans au Canada et en partirent en 1911, l'année qui suivit la mort d'Édouard VII. Pendant leur séjour ici, de grandes améliorations furent apportées à Rideau Hall: nouveau bureau de travail pour Grey, arrangements des serres, rajeunissement des salons, etc.

Peu de temps avant leur départ, les Grey virent l'érection d'un hôpital qui porterait leur nom. Construit rue Carling pour les tuberculeux, l'hôpital Lady Grey exista pendant quelque trente ans, jusqu'à ce qu'un vaccin soit découvert pour traiter cette maladie. Maintenant, cette institution sert à soigner les malades mentaux.



La Police à cheval du Nord-Ouest avait été fondée en 1873, sous le règne de John A. Macdonald. Ses rapports avec les Indiens et, en général, avec les pionniers qui s'installaient dans l'ouest, contribuèrent à la reconnaissance de cette Force policière qui, en 1904, prit le nom de Gendarmerie royale à cheval du Nord-Ouest. Seize ans plus tard, son influence s'étant étendue à la dimension du pays, elle s'appela La Gendarmerie royale à cheval du Canada et c'est à ce moment-là qu'elle engloba une autre force fédérale, la Dominion Police. Le spectacle du Carrousel, populaire encore de nos jours, existait officiellement depuis 1887, mais les différentes sections pour la détection du crime se développèrent tout spécialement après 1930. Encore aujourd'hui, la GRC est la seule Force de police du Nord-Ouest et du Yukon; sauf en Ontario et au Québec, elle applique les lois provinciales dans les provinces. À travers le Canada, cependant, elle est chargée de la sécurité nationale et de l'obéissance aux lois fédérales. À Ottawa, la Gendarmerie s'occupe entre autres devoirs, de la surveillance et de la sécurité des missions diplomatiques, résidences et bureaux.



À l'hôtel de ville, les échevins sont Moïse Plouffe (de Plouffe & Cie, importateur de vins et liqueurs, 275 Rochester), Thomas Payment, A.W. Desjardins, et Bernard Slattery ainsi que C.S.O. Boudreault, N. Champagne et Édmond Gauthier. James E. Ellis est maire en 1904.



À la page 13 de «Bytown», j'ai mentionné l'ouvrage de Anson A. Gard: «The Hub and the Spokes», dédié à deux Écossais: Sir Sandford Fleming et Lord Strathcona. Je le relis maintenant et y trouve de nombreux renseignements sur la vie à Ottawa en 1904 à l'époque où le livre est publié. Notre ville a trop reçu figurativement de tomates et d'oeufs pourris pour que je ne note

pas les compliments adressés par cet Américain à notre ville et ses habitants. Cet homme à la tête chauve et à d'énormes moustaches au-dessus d'un menton proéminent dans une face longue ne manque pas d'insérer au début de son livre les compliments, à lui adressés, par Benjamin Sulte, alors président de la Société royale du Canada, par le poète Wilfrid Campbell et par George M. Fairchild, artiste et auteur.

En visitant la ville en trolleybus, l'auteur note la grande courtoisie des conducteurs, extrêmement bien informés sur les différents points d'intérêt de la ville.

Il parle des journaux de l'époque: le Citizen (conservateur), le Journal (indépendant), L'Ottawa Free Press, Le Temps (libéral) et l'hebdo. L'Ontario français. Il note qu'à la galerie de la presse, les Canadiens français sont: Arthur Beauchesne (Le Journal de Montréal), J.A. Brousseau (Le Temps d'Ottawa), J.A. Fortier et H.F. Fortier (La Patrie, Montréal), Marc Sauville (Le Canada, de Montréal). Rodolphe Laferrière est secrétaire de la galerie de la presse et représente son journal «La Presse» de Montréal.

Gard mentionne aussi une chose curieuse qu'on oublie souvent. . . c'est qu'il existe des caves sous le mur de soutènement de la rue Wellington, à l'est du pont Pooley, près du château d'eau. Je n'ai jamais entendu parler de ces caves; je me demande si elles existent encore ou si on les a comblées.



L'Association catholique de la jeunesse canadienne-française (A.C.J.C.), formée de jeunes, souvent des étudiants, s'intéressait tout d'abord plus aux questions religieuses que nationalistes, sous la direction de l'abbé Lionel Groulx. Au début, c'était des groupes d'Action catholique mais, petit à petit, ces groupes prirent une attitude franchement militante et fondèrent, le 13 mars 1904, l'A.C.J.C., composée surtout de cercles d'études, dont les préoccupations étaient la formation de futurs chefs, bien informés, énergiques et décidés. Bientôt, l'Association eut des ramifications dans tout le Canada français, étudiant les questions d'actualité, militant pour les droits scolaires et catholiques, prenant position dans la lutte antialcoolique, etc.

Dès septembre 1904, le Cercle Duhamel de l'A.C.J.C. fut fondé dans la paroisse Notre-Dame d'Ottawa avec, comme patron, saint Thomas d'Aquin. Au début, il y eut quinze membres qui appartenaient automatiquement aussi à la Société St-Vincent de Paul. Parmi les premiers membres, nommons Henri St-Jacques, Arthur Patry, Eugène Léveillé, Olivier Dion, Paul Ducharme, Edgar Boutet, MM Lemieux, Perras, etc. Le Cercle Brébeuf de la paroisse Ste-Anne vit le jour en septembre 1910 et ses présidents furent,

pour les années qui s'échelonnèrent jusqu'à 1923, MM. J.E. Déry, Hector Ménard, E. Lévesque, H. Legault, L. Motard, E. Leclerc, M. Clément et M. Bureau. Dans son ouvrage sur la paroisse Ste-Anne, Jules Tremblay a parlé, aux pages 223-228, de cette Association et a montré une photo des membres en 1912. Le Cercle s'appela Myrand à partir de 1923. La paroisse du Sacré-Coeur ne tarda pas à fonder le Cercle du Sacré-Coeur et d'autres paroisses emboîtèrent le pas.

L'Université d'Ottawa avait été détruite par un incendie en 1903. Au printemps suivant, a lieu la bénédiction de la pierre angulaire du nouvel immeuble qui sera de style grec classique. Le dôme sera entouré de douze statues d'apôtres et sera surmonté d'une croix. «Le Temps» montre une belle gravure de cette construction. Mgr Duhamel, Lord Minto, Mgr Sbaretti, le cardinal Gibbons de Baltimore assistent à la cérémonie. Dans la soirée, un banquet est offert par N.A. Belcourt, président de la Chambre des communes, en l'honneur du cardinal Gibbons.

En février, a lieu l'inauguration d'un club dont le député N.A. Belcourt sera le patron. Le club portera son nom et aura comme premier président J.B.T. Caron.

Le docteur Rodolphe Chevrier est nommé président de la Société d'Immigration de la Vallée de l'Ottawa, nouvel organisme dont le secrétaire-trésorier est F. Moffet du journal «Le Temps».

Le «Laurentian Club» est fondé et est installé au 252 rue Metcalfe.

C'est en 1904 qu'est construite par le CPR une locomotive, remaniée en 1944 et qu'on a remise en service pour la plus grande joie des amateurs de grand air. Deux fois par semaine, elle part du Musée des Sciences, boulevard St-Laurent et se fraye un chemin dans un décor souvent très agréable, vers Wakefield, but de sa course. Voilà une excellente initiative. On remarquera que cette locomotive a, ce qu'on appelle en anglais un «cow catcher» et que je traduirais par «panier à vaches» destiné probablement, aux débuts, à écarter du chemin de la fumante locomotive les bêtes à cornes qui envahiraient la voie.

Le Royal Ottawa, club de golf, avait été fondé en 1891. C'est en 1904 qu'il s'installa où il se trouve actuellement chemin d'Aylmer, dans un très plaisant décor, à l'endroit où commence l'entrée d'une voie vers le pont Champlain et la ville d'Ottawa. Le club possède une réputation d'excellence et de chic et seuls une bourse bien garnie et son propriétaire y ont accès.

En mai, les demoiselles Desjardins, duettistes, donnent un concert de piano avant leur départ pour l'Allemagne où elles

doivent perfectionner leur art. MM. Tremblay, Mathé, Breton et Tassé participent également à ce concert.

L'année 1904 marque le décès d'Alfred Garneau (Tome II, page 107), de Magloire Nolet, 82 ans, 90 rue Water, qui habitait Ottawa depuis vingt ans, de l'abbé Gustave Bourassa, né en 1860, fils de l'artiste Napoléon Bourassa et frère du fameux tribun Henri Bourassa. Le bon Père avait encouragé la fondation des Soeurs Missionnaires de l'Immaculée-Conception. C'était un homme de lettres et il avait publié près de onze ouvrages.

Mme Alonzo Wright, fille de Nicholas Sparks, meurt en 1904. Son mari, qui avait représenté le comté Ottawa à la Chambre des communes, était mort depuis une douzaine d'années. Un an après la mort de Mme Wright, les pères du St-Esprit achètent l'ancienne maison de cette famille à Limbour, près des bords de la rivière Gatineau. En 1912, ils y installeront le Collège St-Alexandre, importante maison d'éducation secondaire. D'abord ouvert à des étudiants des deux langues, il devint, en 1924, uniquement de langue française, affilié à l'Université Laval. Ses fonctions ont changé depuis, et j'en parlerai en temps et lieu. Rappelons, cependant, que les Pères installèrent à Limbour une grande ferme et une érablière où chaque printemps on va se régaler de torquettes de sirop d'érable, jouir du printemps avec ses journées fraîches et son timide soleil et, en somme, observer le réveil de la nature.

★ ★ ★

Divers

— La compagnie Singer, qui fabrique des machines à coudre, viendra s'installer à Ottawa.

— Terrible hécatombe: 700 personnes meurent en dix minutes dans l'incendie d'un beau et nouveau théâtre moderne, le «Iroquois» de Chicago.

— À Paris, deux trains du chemin de fer métropolitain se lancent l'un sur l'autre dans l'obscurité d'un tunnel. Quarante-vingt-dix personnes périssent.

— Ces années de début de siècle voient la projection d'un premier film de cowboy.

— Frank McGee, des «Sénateurs» d'Ottawa est la coqueluche des amateurs de hockey. Son club gagne la coupe Stanley en 1904 et en 1905 contre Dawson City, Yukon, dans des parties de 9-2 et 23-2. On dit que, dans une de ces parties, McGee compta 8 points en 8 minutes.

— Dominion Bridge installe une usine d'assemblage de pièces d'acier, à Janeville.

— Olivar Asselin a maintenant fondé un journal «Le Nationaliste».

— Un vieux citoyen de Bytown meurt en 1904. Né en Irlande en 1823, John Neville vint à Bytown avec sa famille en 1829. Il habitait donc ici depuis 75 ans. Il faisait le commerce du bois.

— Même après plus de quatre ans passés, le souvenir du grand feu est encore présent car, en 1904, s'éteint André Daoust, 89 ans, 407 rue St-Patrick, employé de longues années chez Eddy. Il avait combattu avec acharnement pour sauver des flammes l'usine que dévastait le fléau et il avait failli périr dans l'incendie.



LES DÉBUTS DU RÈGNE DU VÉHICULE SANS CHEVAL: L'AUTO

Comme 1904 marque le premier défilé d'automobiles à Ottawa — le musée Bytown a une photo de cet événement — je consacrerai ici quelques pages à cette invention qui fut vraiment la révélation de ces années du début du siècle.

En 1900, il y avait quatre ans qu'un Irlandais, féru de mécanique et doué du génie de l'invention, Henry Ford, ancien fermier, avait construit à Détroit, sa première voiture à essence, sans freins, incapable de faire marche arrière, montée sur roues de bicyclette, avec levier à main et moteur entre les deux roues d'arrière. Cependant, depuis vingt ans déjà, les ingénieurs européens avaient travaillé à l'amélioration d'un véhicule capable de fonctionner sans chevaux ni traction humaine. La France avait déjà organisé des courses pour voitures à essence. L'industrie de l'automobile eut quelque peine à démarrer en Angleterre car une loi, dite «law of the red flag» exigeait que tout véhicule du genre auto soit précédé d'un homme à drapeau rouge pour prévenir les passants de l'approche du bolide lancé à l'allure affolante d'environ 20 kilomètres l'heure.

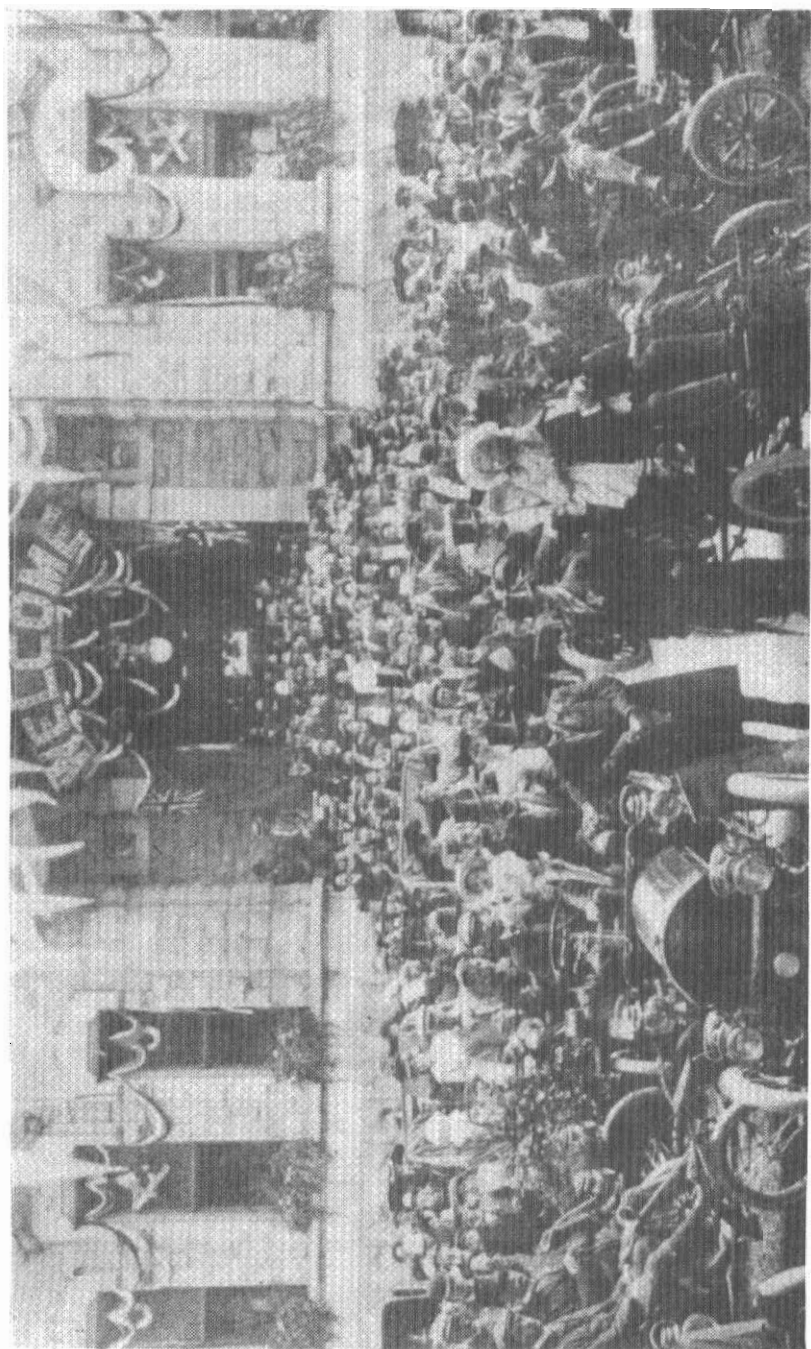
Le premier auto (à l'époque, il était du genre masculin) fut importé de France dans la ville de Québec en 1897. Le propriétaire en était le Dr Henri-Édmond Casgrain, dentiste. L'engin faisait un bruit du tonnerre et lançait des nuages de fumée. L'été suivant, ce fut au tour de Montréal d'avoir son premier auto. MM. Richard et Guillet achetèrent cette voiture aux États-Unis. Dix ans plus tard, il y avait 284 autos dans la province de Québec.

En Ontario, on comptait cent autos vers 1903. La limite de vitesse était de dix milles à l'heure en ville et de quinze milles à l'heure à la campagne. Alors, qui voulait pouvait conduire un tel véhicule. Notre province fut la première à exiger l'enregistrement d'un auto. C'est en 1909 seulement qu'on demanda au conducteur d'avoir un permis.

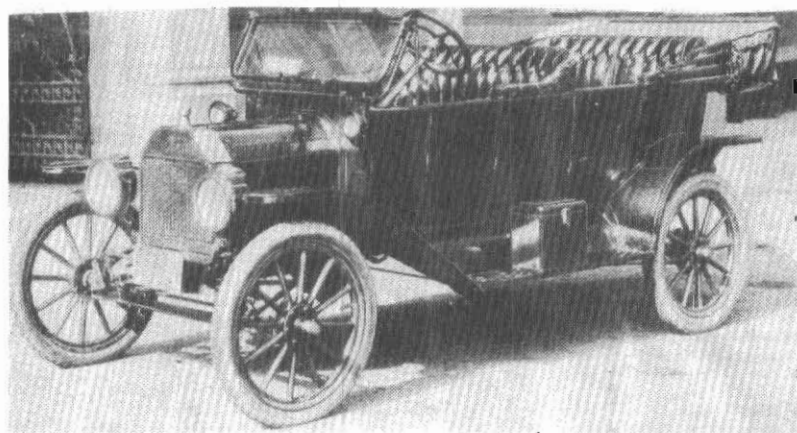
Rappelons qu'en Italie, le Saint Père qui aimait les inventions modernes, avait commandé, en 1905, deux autos à une compagnie italienne.

À cette époque, les machines faisaient un bruit infernal et on pouvait les entendre venir de très loin. D'autant plus, que des pétarades, des nuages de fumée accompagnés de hoquets bizarres qui secouaient les occupants comme des billes dans une boîte, et le fait que les crevaisons nombreuses jalonnaient le parcours, effrayaient passagers, passants et animaux rencontrés. Mais, on ne peut arrêter le progrès. On se couvrait d'amples manteaux, les chauffeurs portaient de grandes lunettes protectrices, des casquettes énormes et des gants solides pour faire tourner la manivelle qui mettait le moteur en mouvement. L'essence coûtait alors 7¢ le gallon. Heureuse époque!

Quand apparut dans nos rues ces véhicules sans chevaux, bruyants et de fonctionnement mystérieux et incertain? Vers 1898, John Moodie fut le propriétaire d'un auto. Je n'en sais pas plus long, mais on dit qu'en 1900, l'épouse de Thomas Ahearn qui avait été responsable de la sortie à Ottawa du premier tramway électrique en 1891, conduisit un auto par les rues de la petite capitale de 60,000 habitants. C'était un auto électrique. En 1901, il y avait certainement une demi-douzaine de véhicules à moteur à Ottawa car on voit ces merveilles sur une photo que je prends grand plaisir à reproduire dans ces pages. Rien de plus plaisant que cette foule rassemblée devant l'hôtel de ville d'Ottawa en septembre 1901 pour accueillir le duc et la duchesse d'York qui deviendront plus tard George V et la reine Mary. À ce moment-là, l'hôtel de ville, construit vers 1876, était situé rue Elgin. Dans le Tome III, j'ai montré, à la page 219, l'imposante tour qui surmontait son entrée. On voit maintenant la porte principale avec un grand «Welcome» au-dessus de l'arcade. Des draperies ornent les fenêtres. Je suppose que les messieurs en chapeau de castor et frac, sont le maire Morris et les échevins, peut-être parmi eux MM. Desjardins et Vincent. Mais, j'ai surtout retenu cette photo pour l'intérêt qu'elle présente en nous faisant voir ce qui était, en 1901, la toute dernière mode: l'auto. On voit une profusion de beaux messieurs appuyés nonchalamment sur leur véhicule ou assis sur les hautes banquettes. Il est clair que tout ce beau monde est fier de se pavaner avec la nouvelle invention. Les modes d'alors attirent aussi notre attention. Tous les hommes, même les gosses, portent une coiffure, soit haut de forme, chapeau rond, casquette ou chapeau de paille. Personne n'est tête nue. On aperçoit quelques dames ici et là. Le col de la robe rejoint le menton, les manches sont longues. On est modeste dans son costume. Sur une photo qui montre le couple George et Mary déambulant rue Elgin avec leur



suite, on voit que la princesse porte, elle, une longue robe avec petite traîne, ce qui devait être peu commode lorsque les chevaux avaient laissé dans les rues leur carte de visite, comme on dit; elle popularisera, plus tard, un chapeau emboîtant le tête, mettant en vedette un port de reine.



Ford Modèle T 1905.

Petit à petit, l'apparence de l'auto fut améliorée; le chauffeur et les passagers ne furent plus juchés sur les banquettes mais furent plus confortablement assis à un niveau plus bas. On peut juger de cette transformation en regardant la fameuse Ford, modèle T datant de 1905, qui deviendra la voiture à la mode.

Quant à l'industrie de l'auto, elle commença au Canada en 1904 à Windsor. Le premier auto, de construction canadienne fut amené à Ottawa en 1905 par la maison Wilson & Cie, rue Bank. L'engin pouvait filer à 20 milles à l'heure et son prix de vente était de \$2,700. Cependant, la limite de vitesse en ville restait bien en deçà de 20 milles à l'heure, la vitesse des bolides étant sévèrement contrôlée. Ainsi, en 1906, un citoyen d'Ottawa, Harry Ketchum, dut payer une amende pour avoir conduit rue Daly à plus de dix milles à l'heure.

En 1908, le 1er juin, dans une Packard à quatre cylindres, A.H. Currie, Johnny Powers et Alf. Smith s'embarquèrent pour aller voir une partie de lacrosse à Toronto. Ils firent le trajet en trois jours, mais les montants à payer aux différents postes de péage les enragèrent. Les péages, tels que connus à l'époque, cesseront d'exister vers 1927.

Comme je l'ai dit, les conducteurs de véhicules automobiles doivent se procurer un permis à partir de 1909. Ce permis doit être

porté sur la visière de la casquette du chauffeur ou au revers de son costume.

On voit que vers 1912, la vitesse permise augmente. Ce n'est pas encore la course du Mans, mais on fabrique des autos qui peuvent filer à cinquante milles à l'heure. Par exemple, l'automobile Reo est fabriquée au Canada et se vend \$1,500. Elle peut transporter cinq personnes, possède trois lampes à pétrole, deux à gaz; elle a aussi un générateur, une corne, etc. L'exposition d'autos qui se tient sur les terrains de l'Exposition en 1912 montre environ 175 machines. Ce sont les marques suivantes: Hudson, Franklin, McLaughlin-Buick, Willis-Overland, sans oublier, la populaire Ford Modèle T, et aussi la Russell. Remarquez que l'auto prend le genre féminin maintenant. Pourquoi? C'est comme la côte d'Adam. On a tiré d'un original sans nuance, un peu rude à manipuler, une esquisse manquant certainement de raffinement, on a tiré, dis-je, non pas une copie mais une forme plus douce, plus malléable tendant tout doucement aux modèles parfaits qui existent aujourd'hui. Voilà pourquoi l'auto est depuis soixante-dix ans du genre féminin...

Monsieur Joseph Jolicoeur, dans son «Histoire anecdotique de Hull» dit, à la page 96, que la première automobile fut achetée par feu G.H. Millen, de la compagnie E.B. Eddy, un peu après le grand feu de 1900. Lancée à quinze milles à l'heure, cette machine ne pouvait qu'effrayer chevaux, passants et aussi passagers car Monsieur Eddy, sollicité d'essayer le nouvel engin, en descendit, très secoué, après un bout de trajet, rue Wellington, à Hull. Joseph Jolicoeur raconte également que le premier trajet Hull-Maniwaki, en automobile, fut effectué en 1905 par Alphonse Provost, de la maison d'épicerie en gros Provost & Allard, d'Ottawa. L'entrée du véhicule à Maniwaki causa tout un émoi et on accourut pour voir sa performance. Deux ans plus tard, le Dr J.E. Fontaine effectuait le même trajet. Sa voiture était une Franklin. Peu après, Me J.W. Ste-Marie posséda une McLaughlin-Buick, M. Charles Brodeur, une Cadillac et, enfin, l'ancien maire Hormidas Dupuis était, en 1912, propriétaire d'une Overland. Ce fut cette année-là, dit l'auteur, que le premier taxi fit son apparition. Un an plus tard, le Dr J.B. Davies, P.H. Charron et Georges Montpetit achetèrent chacun une auto, ce qui portait le nombre total à trente, à Hull.

L'Association des automobiles de Hull et de Gatineau fut fondée par Valmore P. Leduc en août 1912. Elle avait surtout pour but de protéger les conducteurs qui prétendaient n'être pas tenus de payer leur dû aux barrières de péage.

CHAPITRE VI

1905 Les sept provinces du Canada héritent de deux consœurs qui sont fondées en 1905: la Saskatchewan et l'Alberta. Elles ne seront donc plus, comme elles l'étaient depuis 1882, des districts administratifs des Territoires du Nord-Ouest, mais des provinces en bonne et due forme. Le Gouverneur général Grey et Sir Wilfrid Laurier assistent aux fêtes, d'abord à Edmonton puis à Regina. Rappelons que c'est à ce dernier endroit qu'eut lieu une partie de football jouée par six policiers de la Gendarmerie à cheval. Les chevaux donnaient naturellement de vigoureux coups de pied au pauvre ballon qui, n'en pouvant plus, creva comme la grenouille de la fable, et la partie fut terminée d'emblée.

La même année, l'Ontario élit un gouvernement conservateur: celui de L.P. Whitney. Son prédécesseur, un Libéral, l'hon. Ross, fait l'objet d'un entrefilet amusant d'une annonce dans «Le Temps» à la veille des élections. Il est dit qu'il ne faut pas confondre le bon libéral l'hon. Ross avec M. Ross, rédacteur en chef de l'Evening Journal, ce dernier «un mangeur de Canadiens français».

Sur la colline du Parlement à Ottawa, Charles Marcil est nommé orateur suppléant de la Chambre des communes, l'Honorable Belcourt ayant quitté la présidence pour devenir Ministre sans portefeuille dans le cabinet Laurier. À un remaniement du cabinet en 1906, Rodolphe Lemieux deviendra Ministre des Postes. L'Hon. Raoul Dandurand sera président du Sénat du 9 janvier 1905 au 13 janvier 1909.

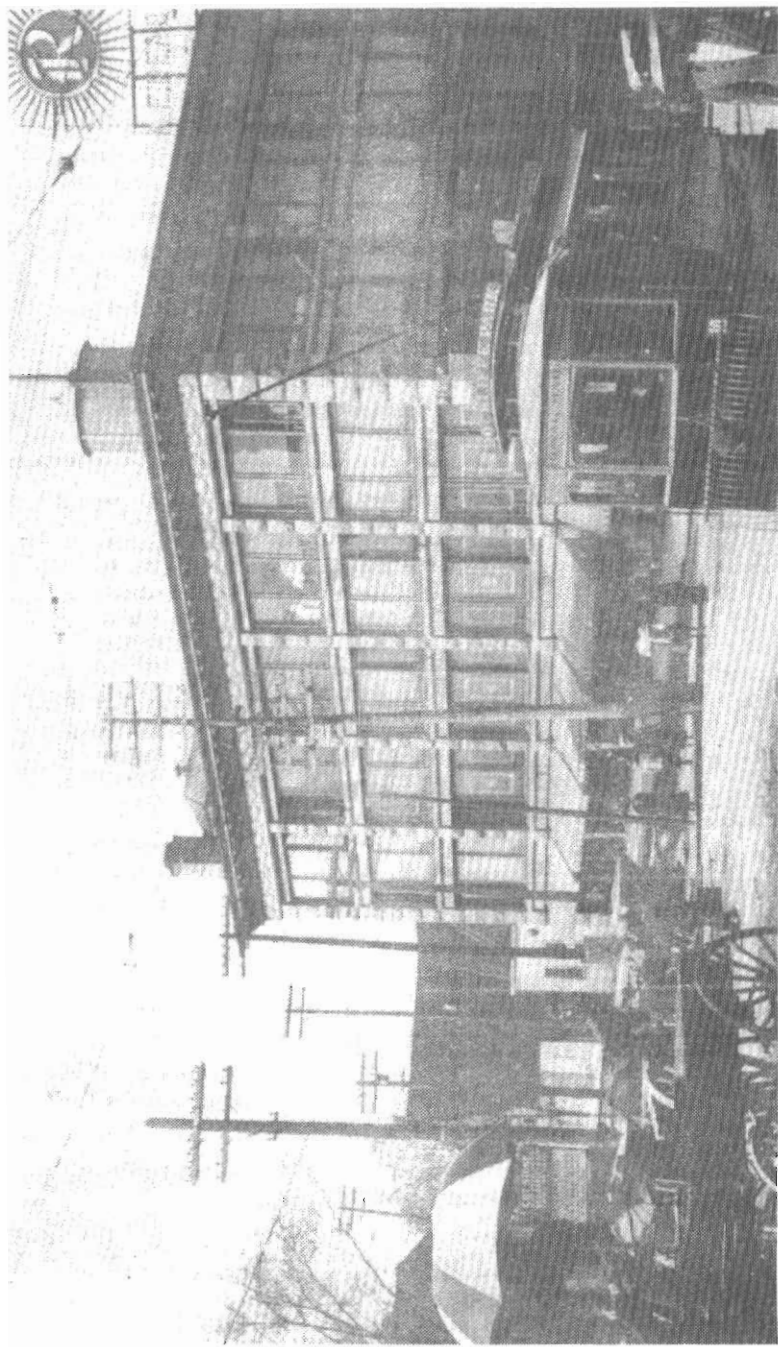
On sait que «Le Temps» est ardemment libéral et que Sir Wilfrid Laurier est son dieu. Aussi, doit-il se réjouir que deux artères très importantes de la capitale portent maintenant le nom de son idole: les rues Théodore et Maria deviennent les rues Laurier est et ouest.

Cependant, je ne puis m'empêcher de remarquer le nombre impressionnant de fautes de français que présente le journal. Exemple: L'empereur à la merci de toutes sortes d'influences ne sait quel partie prendre. Trois fautes dans cette courte phrase, c'est trop! De fait, si on analyse ce journal qui est d'ailleurs le seul de langue française, on trouve qu'il contient maintenant beaucoup d'articles très courts sur différents sujets, davantage d'annonces et de photos assez pâles mais pas encore de scènes ou de photos de groupes. Mais, ici une exception. Le 18 janvier, le journal reproduit une grande photo prise en 1904 des employés de la maison J.A. Faulkner avec, au milieu en médaillon, A. Faulkner lui-même.



L'édifice Daly, qui doit son importance au fait qu'il est maintenant le seul exemple de ce qu'on appelle «l'école d'architecture de Chicago», a été conçu pour être un grand magasin de vente en détail. Ce fut sur un terrain à l'angle des rues Sussex et Rideau, la propriété de Francis Clemow, pionnier de Bytown, qu'en 1904, T. Lindsay, très connu pour son commerce de vêtements, fit construire le premier magasin à rayons d'Ottawa. Ses portes ouvrirent en 1905, au milieu de l'excitation générale. Après la mort de Lindsay en 1909, l'immeuble fut acheté par A.E. Rae & Cie de Toronto, qui ajouta deux étages et des fenêtres. Éventuellement, cette compagnie fit faillite. Rae avait-il trop de fers au feu? Il avait acheté le journal «Le Temps» en mai 1914. Toujours est-il que l'immeuble fut acheté, en 1918 par M.J. Daly. Notons que cet homme, qui donna son nom au grand bâtiment de pierre, ne l'occupa pratiquement jamais mais le loua pour des bureaux, dont ceux du nouveau «Plan d'impôt sur le revenu», fondé temporairement pendant la guerre. Hélas, il dure toujours! En 1921, le gouvernement fédéral acheta l'édifice Daly pour un million de dollars et y installa ses bureaux.

Le sort de cet immeuble est en équilibre instable depuis plusieurs années. Certains veulent le démolir, disant qu'il est laid, inesthétique, passé de mode, etc.; d'autres, conscients que son style est unique, veulent le conserver. Quel est ce style, dit «de Chicago»? C'est en réalité le premier essai de construction moderne en architecture. On avait découvert que des poutres d'acier pouvaient être encastrées dans du béton, facilitant ainsi l'emploi de grandes fenêtres et de larges baies. En forme de colonne, la base servant à soutenir un édifice à étages sans décoration, il se terminait sur le haut par une décoration importante, souvent une frise comme le montre la photo de 1912 que j'ai cru utile de reproduire ici. On remarque les tramways qui, maintenant, ne sont plus ouverts aux quatre vents, le conducteur



Edifice Daly (1912).

étant à l'abri; le panier existe toujours à l'avant. À droite, très bon exemple de la mode féminine à cette époque.

En 1905, un commerce est installé ici qui dure toujours aujourd'hui. Il s'agit de la boutique pour vêtements et accessoires d'hommes, la maison E.R. Fisher, rue Sparks, maintenant tenue par trois petits-fils du fondateur. En 1983, Fisher a cinq magasins à travers la ville.

En ce qui concerne les améliorations de par la ville, on est maintenant assuré que le Musée national Victoria et l'hôtel de la Monnaie seront construits ainsi que la Bibliothèque Carnegie qui ouvrira ses portes bientôt.

L'inauguration du Monument national n'a pas encore eu lieu mais, déjà, en 1905, l'association qui a charge de sa construction, demande que l'adjoint au directeur de la nouvelle bibliothèque soit un Canadien français.

D'autre part, je pense que c'est pendant cette année 1905 que la maison de tôle fut construite, rue Church, par le ferblantier Foisy. Je l'ai dit précédemment: la façade se trouve maintenant curieusement placée sur le mur arrière d'un hôtel rue Sussex, par la CCN, propriétaire de cette maison, unique en son genre.

Le Gouverneur général et Lady Grey sont reçus par l'Institut canadien-français; le couple Minto avait, de même, été l'objet d'une telle réception. Il s'agit, cette fois, d'écouter M. Allard, de l'Université Laval. Plus tôt, Lady Grey avait assisté, à l'Institut, à une conférence d'Auguste Lemieux sur «Mme Roland et la révolution française». D'ailleurs, les Grey semblent accepter toutes les invitations qu'on leur fait. En présence de Lord Grey, les pompiers d'Ottawa donnent un concert au théâtre Russell. À cette occasion, et pour annoncer le concert, une grande photo du chef des pompiers, M. Pierre Provost, apparaît dans les pages du «Temps».

En remplacement de M. Sénécal, M. Henri Lefebvre devient directeur de la chorale de l'église du Sacré-Coeur. M. J.F.H. Laperrière est président de la chorale de la cathédrale Notre-Dame d'Ottawa dont M. Amédée Tremblay est, à la fois, depuis le départ de M. Napoléon Mathé, l'organiste et le directeur du chant.

Notons que c'est en cette année 1905 que Mgr Duhamel ordonne l'abbé Barrette à la prêtrise. Il sera le futur curé de la paroisse St-Charles et j'en parlerai lors de la fondation de cette nouvelle paroisse en 1908.

★ ★ ★

Il y avait un patinoir (on dira plus tard une patinoire), le Crystal, rue Osgoode. Un incendie le détruit entièrement le 4 février 1905.

La glissoire (on disait auparavant le glissoir) qui se trouve à l'extrémité de la rue Water, en direction de la rivière Ottawa, est très populaire et les amateurs de sensations fortes s'en donnent à coeur joie. D'ailleurs, cet hiver du début de 1905 est particulièrement rude; des tempêtes empilent la neige sur plusieurs pieds d'épaisseur à tel point que les tramways ne fonctionnent plus et que les charrettes à hautes parois de bois où, à la pelle, on met la neige déblayée des rues, ne suffisent plus.

Cet hiver de 1905 n'a pas que des inconvénients. Les amateurs de musique et de théâtre sont gâtés. Le fameux violoniste Isaye vient jouer devant un auditoire enthousiaste au Russell et c'est là que la grande actrice Réjane paraît dans «Zaza», entre autres. À la fin de la même année, Sarah Bernhardt, la Divine, viendra à Ottawa jouer «Camille», «Adrienne Lecouvreur» et autres pièces. Sarah logera à l'hôtel Russell et sera invitée à déjeuner à Rideau Hall. La critique que donne «Le Temps» des pièces jouées, est courte mais flatteuse. On sait que la tragédienne a eu des ennuis à Québec car le journal «L'Événement» a rapporté dans ses colonnes les paroles peu flatteuses qu'a prononcées l'actrice à l'endroit du Canada. Cependant, «Le Temps» exprime l'opinion que le journal qui a rapporté les propos de Sarah, a quelque peu exagéré ce qui a été proféré devant les media d'information. N'est-ce pas du pareil au même, aux jours d'aujourd'hui?

Les sports d'hiver étaient populaires, on allait au spectacle mais l'été, soit Britannia, soit Aylmer attirait les foules. Britannia présentait, bien sûr, des attraits de choix depuis que les tramways y avaient accès, mais la population se rendait aussi volontiers à l'extrémité de la ligne des tramways qui partait du quai à l'est du canal Rideau. La ligne suivait la falaise, traversait le pont interprovincial dit Alexandra, suivait les rails des trains du CPR, traversait Deschênes, arrivait à Aylmer et, suivant la rivière, arrivait au quai du parc de la Reine. Il y avait là plusieurs amusements divers: une piste de patinage sur roulettes, une maison de miroirs, une chute pour toboggans qui finissaient dans l'eau, de la musique, des régates, etc. Il y avait un kiosque pour rafraîchissements que montre une amusante photo de 1905. Pour ceux dont le gousset était mieux garni, il y avait à Aylmer le club de yacht Victoria, très chic et exclusif.

★ ★ ★

Il va sans dire qu'à l'époque, même sous le soleil quelquefois torride de l'été, il était impensable pour les femmes de s'habiller autrement qu'avec des blouses à longues manches et à col haut; la jupe était ample et longue, les chaussures étaient à boutons. Sur leurs cheveux empilés au haut de la tête, les dames portaient un

canotier et tenaient à la main une ombrelle. C'était charmant, très féminin, et très inconfortable. Les hommes, eux, pouvaient porter des pantalons courts et des chemises légères à manches courtes. Pour se baigner, les femmes entièrement couvertes du cou jusqu'aux mollets, avaient sur la tête un bonnet comme ceux qui sont maintenant de mode pour prendre sa douche.

Comme aujourd'hui d'ailleurs, la mode consistait en de fugitifs engouements: vers 1905 ou 1906, les élégantes aimaient porter des chapeaux faits en lanières de papier, entrecroisées de façon originale. Les couleurs les plus brillantes étaient à la mode pour ces couvre-chefs originaux. On m'a raconté qu'une jeune fille, son fiancé, et l'indispensable dame chaperon faisaient une excursion sur la rivière des Outaouais. Le soir était tombé, la musique jouait des airs à la mode, langoureux et tout à fait romantiques, les couples tournoyaient en dansant la valse ou le cake walk ou le shimmy. . . Tout à coup, le ciel s'obscurcit, les nuages s'ouvrirent et laissèrent tomber sur les excursionnistes des torrents d'eau. Le bateau atterrit ici au milieu de l'orage et les passagers s'enfuirent à toutes jambes vers leur logis. Le chapeau de la jeune fille était de papier rouge, tressé de façon artistique. La pluie en fit une bouillie informe et le tout dégouлина en épaisses traces écarlates sur le jeune visage de l'infortunée et sur son cou gracile. Joli spectacle! D'autre part, la dame chaperon voulant protéger sa coiffure, ramena sur sa tête, sans cérémonie, sa très longue jupe de serge noire, laissant voir à tous et à chacun la dentelle d'un large jupon blanc. Le galant, lui, s'en tira du mieux qu'il put, ses cheveux plaqués collés davantage sur son crâne inondé et le blanc de son pantalon et de ses bottines, imbibé de la boue grise des rues.

Quelques décès: Mme veuve Thomas Paquette, née Flavie Hotte, de la paroisse Ste-Anne; Phillipe Savard, 340 Rideau, de la paroisse du Sacré-Coeur; Mme Stanislas Drapeau, née Caroline Drolet, veuve de S. Drapeau décédé en 1893 (voir Tome III, page 167) Mme Drapeau mourut chez son fils, Philippe, du Ministère des Travaux Publics à sa résidence 603 Cumberland: Arthur Laperrière, 45 ans, arrivé à Ottawa en 1865 et qui tenait un magasin général à Edwards depuis un an: Mme veuve Marie Turcotte, 75 ans, de la paroisse Ste-Anne. Elle laisse deux fils Magloire et Émilien; Mme Joseph Marier, 39 ans, née Rose-Anne Richard. Née à Québec en 1865, elle habitait Ottawa depuis 29 ans, au 351 de la rue King Edward.

Quelques mariages: celui, très discret, à la cathédrale Notre-Dame, de l'Hon. Israël Tarte avec Madame veuve E.L. Turcotte; le colonel Pinault, du Ministère de la Milice épouse, à l'église St-Joseph, Marie Louise Lambert, fille de M. F.N. Lambert, autrefois

du Ministère de la Milice. Le couple fera un voyage de noces de deux mois en Europe.

Divers

— Madame Alonzo Wright étant maintenant décédée, la maison que son mari avait installée à Limbour est achetée par les Pères du St-Esprit qui y ont toujours un collègue.

— En 1905, décès d'Alexander Muir, de Toronto, auteur de l'hymne «The Maple Leaf forever».

— Diabétique, Jules Verne meurt le 24 mars 1905. Il était sourd et la cataracte voilait son regard. Il y a trente ans à peine, on rapportait, en décrivant sa vie, que la seule prophétie de Verne non encore réalisée était le voyage de la terre à la lune. Aujourd'hui, en 1983, il y a belle lurette que cela est fait et que les engins à explorer l'espace s'attaquent maintenant à Mars à défaut de Venus qui est trop brûlante. . . comme il se doit!

— Découverte de toute première importance: les transfusions sanguines.

— En France, séparation de l'État d'avec l'église.

CHAPITRE VII

1906 Importante pour les Canadiens français, tant pour l'éventail de ses diverses activités que pour les possibilités que le Monument national offrait aux nôtres au moment où on sentait que les objections à la présence française ici se faisaient plus évidentes, la fondation de cet organisme a droit ici à plus d'espace que je n'en accorde d'habitude à un événement de cette sorte.

L'idée en germa vers 1903 et l'avocat J.U. Vincent en fut l'instigateur et le réalisateur avec un groupe d'hommes dont je donnerai les noms ci-après. On voulait avoir un endroit qui constituerait un centre d'activités pour les Canadiens français: théâtre, sports, salles de lecture, salles pour soirées littéraires, etc.

Il fut décidé que le financement de ce projet se ferait par des souscriptions volontaires, des dons et l'aide de concerts, banquets, etc. organisés à son bénéfice. On s'embarqua dans une dette de \$51,000 au départ, dette dont on acquittera la moitié avant 1909.

On acheta un terrain, en 1903, à l'angle des rues Dalhousie et George. Je pense bien que, sur ce terrain, avait été bâtie, dès les débuts de Bytown, la maison en billes du maître-charpentier Pierre Desloges (voir «Bytown», page 319) mais je n'ai pu m'assurer de cela. Je sais, cependant, que l'habitation de Desloges était encore à l'emplacement original jusqu'au début de ce siècle-ci; alors, il se pourrait fort bien qu'elle ait été démolie pour faire place au Monument national.

La construction de l'édifice commence. Il a quatre-vingt pieds de long et soixante-dix pieds de large, avec quatre étages et une tour de quatre-vingt quatorze pieds. Il contient un théâtre qui peut loger de 800 à 900 personnes, des salles pour jeux athlétiques, jeux de quilles, d'échecs, de dames, etc. Il y a aussi un bain de vingt pieds de long et de douze pieds de large, des salles de lecture et de petites pièces pour réunions de comités.

Le Monument national est terminé en 1906 et, le 20 mai, il ouvre ses portes. Un grand concert, organisé par les Artisans marque l'inauguration, à laquelle assistent Mgr Duhamel et un grand nombre de bienfaiteurs. M. F. Breton est l'organisateur de cette soirée. Dans son discours, Monsieur Vincent se réjouit que le Monument national soit un point de ralliement pour ses compatriotes ainsi qu'une source d'énergie et une fontaine de science. Mgr Duhamel, qui est accompagné de tout son chapitre, félicite chaleureusement les organisateurs et dit être très fier que quelque chose de grand et de beau ait été accompli.

L'exécutif du Monument national se compose du Président J.U. Vincent, du vice-président A.L. Pinard, du second vice-président A. Charbonneau et du secrétaire E. Naubert. Les directeurs sont Honoré Robillard, A.A. Taillon, le docteur Chevrier, J.N. Chalifour, A.T. Charron, J.M. Lavoie, O. Leclair, E. Lafontaine, J.B. Couillard, F.A. Labelle, A. Hardwood, George Beauregard, J.A. Faulkner, T. Lemay et le président de la Société St-Jean Baptiste. Tout ce qu'Ottawa compte de Canadiens français, membres d'organismes et de sociétés, figure parmi les membres fondateurs dont la liste s'allonge sur plusieurs colonnes du journal «Le Temps» qui relate la fondation du Monument national avec beaucoup de détails.

On se met aussitôt à l'oeuvre. Les épouses des membres de l'Exécutif, surtout Mme A.L. Pinard et d'autres dames, organisent une tombola. De fait, les dames seront très actives pendant les mois qui suivront et c'est, à la vérité, la première fois qu'elles ne se cachent pas sous l'anonymat. Pendant la tombola qui dura plusieurs semaines, les jolies dames portent des costumes pittoresques «qui flattent l'oeil et captivent les coeurs».

Suivent maintenant des manifestations où peuvent se réunir les membres. D'abord, un banquet organisé par la Société St-Jean Baptiste, des séances de gramophone, un banquet organisé par Me Auguste Lemieux le 30 mai en l'honneur des sénateurs, députés et membres des professions libérales. Le sénateur David y assiste et adresse la parole, en présence de Lady Laurier. Puis, on organise des parties de euchre et un grand concert sous les auspices des Forestiers catholiques pendant lequel la famille de M. Alphonse Rochon exécute le morceau d'entrée.

Destinées à mettre des sous dans la caisse, car elles sont toujours au bénéfice du Monument national anxieux de payer, le plus tôt possible, la dette contractée quelques années auparavant, les manifestations se succèdent. Le clou sera la pièce «L'Intransigeant», opéra comique d'Amédée Tremblay et de Rémi Tremblay, présenté le 25 juin. «Le Temps» consacre toute une page à cet événement dramatique et musical. L'impresario est Albert

Tassé, les acteurs principaux étant Henri Landry, Adélarde Charron, Oscar Paradis, Mme Burns, Mlle Lisette St-Jean et Mlle Émma St-Denis. Comme cette représentation est donnée au profit du Monument national, on veut éviter de trop grands frais; on se dispense donc d'un orchestre et c'est Amédée Tremblay qui accompagne au piano. C'est un succès complet.

Le 3 juin, Sir Wilfrid Laurier et son Ministre de la Marine, L'Hon. Brodeur, viennent visiter l'édifice dont on parle tant.

Peu après son inauguration, le Monument national fête Léon Pinard, membre du 43e Régiment, qui part pour Bisley où il fera partie de l'équipe canadienne de tireurs.



Lorsque Andrew Carnegie vint à Ottawa pour l'inauguration de la bibliothèque qui portait son nom et pour laquelle il avait donné une somme de \$100,000, il rencontra ici un autre Écossais, Sir Stanford Fleming. Ils tombèrent dans les bras l'un de l'autre, ne s'étant pas vus depuis leur enfance lorsque les deux petits garçons habitaient le même village en Écosse. Au moment de l'inauguration de la bibliothèque, Sir Stanford était chancelier de l'Université Queen's. Il en profita pour conférer un degré honorifique à son ami Carnegie.

Naturellement, la venue ici d'Andrew Carnegie, roi de l'acier, donna lieu à des réminiscences de la part de ceux qui l'avaient connu. Ainsi, Mme Moodie qui était, en 1847, la jeune femme de Robert Moodie, de Nepean, racontait que, fillette, elle allait porter le repas de son père en Écosse; elle était souvent accompagnée d'un garçon aux pieds nus à qui elle donnait des rôties car il en était friand. Ce garçon s'appelait Andrew Carnegie lequel, maintenant, pouvait aisément mettre du caviar sur des rôties s'il le désirait.

L'inauguration de la première bibliothèque publique à Ottawa eut donc lieu le 30 avril 1906. J'ai parlé brièvement dans le Tome III (année 1895) du désir des citoyens d'avoir un endroit où la population pourrait lire, emprunter des livres ou les consulter. On se souvient que les autorités municipales avaient répondu que construire une telle bibliothèque aurait été un luxe. Cependant, le don de \$100,000 fait à la ville en réponse à la demande du maire, facilita l'érection, à l'angle des rues Metcalfe et Laurier, d'une belle construction de pierre pour le plaisir et l'agrément de plusieurs générations d'Outaouais et d'Outaouaises. M. Lawrence J. Burpee fut le premier bibliothécaire en chef et Adélarde E. Proulx fut chargé de la section références. Petit à petit, des succursales furent éparpillées à travers la ville, quelquefois logées dans des écoles. La première demeure de la succursale Rideau fut dans une petite maison, angle King Edward et Rideau en 1924. Dix ans plus tard, elle

déménageait dans ses locaux actuels, rue Rideau, à côté de l'immeuble du journal «Le Droit». Rappelons que la Fondation Carnegie donna une somme additionnelle de \$15,000 pour loger une succursale dans la partie ouest de la ville.

À l'heure qu'il est, l'immeuble érigé en 1906 a été démoli et remplacé par un édifice à trois étages, mais au même endroit que le précédent. Tout ce qui reste de l'ancien immeuble est une verrière qui se trouvait sur le palier allant du rez-de-chaussée au deuxième étage de l'ancienne bibliothèque, faite alors par un artiste d'Ottawa, Harry Horwood. Elle représente des auteurs anglais: Scott, Byron, Shakespeare, Dickens et Tennyson ainsi qu'Archibald Lampman, le poète d'Ottawa dont j'ai déjà parlé. Aucun écrivain de langue française ne figure là, à croire que les nôtres ne savaient pas lire! Cependant, l'avantage du nouvel immeuble est qu'il possède une salle «Ottawa» contenant tout ce qu'on a écrit sur Ottawa et tout ce qui a été publié par des auteurs de la région. Ce qui est déplorable c'est que en faisant, pour m'amuser, un petit sondage sur la popularité de cette salle, j'ai reçu huit réponses sur dix de personnes qui ne savaient pas qu'elle existait.

1906 marque le cinquantième anniversaire de l'église St-Joseph, construite en 1856, seconde église catholique d'Ottawa. On se souvient que cette première église fut démolie en 1892 et remplacée par une autre. Cette dernière brûla en 1930.

Décès à Ottawa de Joseph Dumais, 88 ans, de la paroisse du Sacré-Coeur et de Mme veuve Joseph Dionne, 63 ans, 73 Cathcart, et de bien d'autres.

Un membre respecté d'une famille pionnière disparaît en cette année 1906. Madame Flavien Rochon, veuve du sculpteur sur bois, mort depuis quelques années, s'éteint à son tour. Elle était née Bastien et sa jolie tête de grand-maman apparaît sur la photo que j'ai obtenue de son arrière-petite-fille Mme Rhéal St-Amour et qui est reproduite à la page 69 du Tome III. Madame Rochon qui avait continuellement habité la petite maison de la rue St-Patrick, en face du portail sud de la cathédrale, s'était fait une réputation de bonté et de charité. Lors de son décès, elle laissait un fils Alphonse et plusieurs filles dont les silhouettes apparaissent également sur la photo en question.

Il y avait, à Britannia, une chapelle catholique: St-Bonaventure, construite en 1894 et démolie en 1950. Une photo de 1906 montre des fidèles sortant de la chapelle, les dames avec des chapeaux de paille blanche à bords droits, les messieurs avec chapeau de paille à calotte plus basse et garçons à culottes courtes et collet matelot. Une autre photo qui faisait partie d'une très intéressante exposition tenue en 1983, nous montre la marina de

Britannia, si populaire pendant ces années, et le pavillon du quai, cette construction incendiée en 1918. On nous montre aussi l'école Mosgrove du district scolaire No 3 chemin Richmond, à Nepean, construite en 1887.

L'Imprimerie nationale était depuis environ vingt ans le lieu de travail d'un grand nombre de citoyens de la Basse ville, tout spécialement. L'esprit d'équipe était remarquable car on note, pour 1906, que des typographes de l'Imprimerie offrent des prix aux élèves des écoles du quartier, tandis que les employés se cotisent pour offrir une médaille aux étudiantes méritantes des cours d'économie domestique à l'école d'Youville, tenue par les Soeurs Grises.

L'Académie de La Salle a aussi son quota de jeunes qui se signalent dans divers domaines dont celui de la générosité n'est pas le moindre. Ainsi, Olivier Gravel, élève de cette institution, qui avait déjà sauvé d'une noyade le jeune fils de l'échevin C.S.O. Boudreault, répète son exploit en enlevant à la rivière traîtresse une personne dont l'embarcation avait chaviré.

Je devrais noter ici un nouveau service instauré par la ville: celui de la collecte des ordures qui était laissée auparavant à chaque individu. Maintenant, un contrat est donné pour ce travail à une entreprise privée.

Nous signalerons de plus en plus de commerces qui, fondés dans cette première décennie du vingtième siècle, existent encore aujourd'hui. Le magasin McIntosh and Watts qui vend de la porcelaine, de la vaisselle, etc. est fondé en 1906 par M. McIntosh et sa soeur Mme Watts. Le magasin est alors installé rue Bank, entre Cooper et Lisgar. Quatre ans plus tard, il se trouvait 245 Bank, jusqu'en 1958.

Adolphe Drouin, fils de M. Drouin, le talentueux calligraphe du Secrétariat d'État et frère de Mlle G. Drouin et de Mme Letellier qui habitent actuellement le 100 de la rue Empress, est au nombre des nouveaux médecins gradués de l'Université Laval.

Il serait trop long de mentionner tous les organismes, sociétés, clubs et autres groupes qui existent à l'époque. Ils sont légion. Cependant, je note qu'en cette année 1906, un des hommes les plus énergiques de ce début d'année, M. F.R.E. Campeau, est président du Club de pêche et de chasse qui porte son nom. À ce club appartiennent aussi MM. Ahearn Jr. et John Byrnes. M. Campeau est également président du Club numismatique d'Ottawa. Sont membres aussi MM. L.J. Casault et F.X. Paquet.

★ ★ ★

Divers

— 1906: Patrick Cannon découvre sur sa ferme de Pakenham le squelette d'une baleine enfouie sous quatorze pieds de glaise depuis des milliers d'années. Le squelette est maintenant au Musée.

— Mort du peintre solitaire de la ville d'Aix, le grand Paul Cézanne.

— Décès à Montréal de Raphaël Bellemare, journaliste, président pendant quarante ans de la Société St-Vincent de Paul, co-fondateur de la Société historique de Montréal, membre de la Société royale. Une de ses filles a épousé l'hon. Manion, ministre fédéral et une autre s'est mariée à Eugène Poitevin, minéralogiste en chef au gouvernement fédéral.

— Mme Julie de la Gimodière Riel, mère de Louis Riel, meurt à 86 ans.

— Sir Hector Langevin meurt à Québec à 80 ans. Il avait été mêlé à toutes les étapes de la vie canadienne et avait vécu à Ottawa de longues années. Il avait été Ministre des Travaux Publics et, encore aujourd'hui, son nom reste attaché à l'édifice de la rue Wellington, construit sous son règne. Il avait pris sa retraite en 1891.

— Décès de Charles Baillargé, né en 1826, architecte de renom qui vécut à Ottawa, travailla au Département des Travaux Publics, fut l'artisan de nombreuses réalisations ici. Il était aussi écrivain, membre de l'Académie royale des Arts, de la Société royale, etc.

— Importante invention qui nous semble maintenant toute acquise: l'Université McGill démontre, en 1906, l'usage que l'on peut faire des Rayons X.

— E.B. Eddy, propriétaire de scieries et homme d'affaires le plus important de Hull pendant de nombreuses années, meurt en 1906.

— La nouvelle province de la Saskatchewan se choisit une capitale. C'est Regina laquelle à l'époque où elle fut traversée par la ligne du Canadien-Pacifique, s'appelait Pile of Bones Creek. C'est la princesse Louise qui lui donna son nom de Regina. Il est vrai que les quartiers généraux de la Police à cheval y étaient déjà, mais la ville reçut son brevet de noblesse lorsque après s'être grandement agrandie lors de la prospérité des prairies de blé au début du siècle, elle devint capitale provinciale en 1906.

— J'apprends une chose étonnante. En 1906, on parlait beaucoup d'annexer Hull à Ottawa. Le «Citizen» d'Ottawa était en faveur mais le «Journal» et le «Free Press» s'opposaient à cette amalgamation. M. Joseph Jolicoeur nous fait part de cet étrange projet. Il dit aussi qu'en septembre 1909, pendant une réunion de la

Chambre de commerce de Hull, l'ancien maire de la ville, le Dr E.S. Aubry suggéra que le nom de Hull soit changé en celui de Ottawa-Nord.

— Ottawa, tant décriée pendant si longtemps, semble faire l'envie de ses voisins et, vraisemblablement, des gens qui la visitent puisque T. Mower Martin, peintre, et l'écrivain Wilfrid Campbell publient en 1906 «Canada», qui montre Ottawa comme «pouvant se comparer aux plus grandes capitales de l'Europe». Le livre donne une sorte de tour d'horizon du Canada mais, en ce qui concerne Ottawa, il mentionne tout spécialement Rockliffe Manor, la résidence de Thomas Keefer, ce qui me laisse croire que son admiration est, malheureusement, un peu superficielle.

CHAPITRE VIII

1907 Cette année-là, la population d'Ottawa est de 80,750 personnes tandis que celle du Canada est de 6 millions et demi.

M. D'Arcy Scott est maintenant maire de la ville tandis que les échevins sont, entre autres, C.S.O. Boudreault, Alphonse Julien, N. Champagne, A.W. Desjardins, MM. Boucher, Gauthier et Lapierre.

Ottawa s'agrandit. Rideauville, Ottawa-Est et Hintenburgh sont annexés en cette année 1907.



Les incendies, fléau dont a tant souffert la ville d'Ottawa, font encore cette fois des ravages: les établissements Edwards, et l'église du Sacré-Coeur sont rasés.

Le 11 juin, un violent incendie, attisé par de forts vents, réduit en cendres l'église du Sacré-Coeur dont la façade donnait alors rue Cumberland, près de Laurier. C'était un très beau temple, doté d'une apparence de légèreté et de beauté et les photos de l'époque qui le représentent, montrent bien l'attrait de cette belle église de pierre. Mais, le feu en eut raison. Les vents charriaient des débris enflammés qui faillirent attaquer la nouvelle Université, menaçant également la résidence du Dr Chabot, l'église St-Joseph et les maisons environnantes. Les pompiers réussirent à limiter l'incendie à l'église.

Le chef Provost se trouvait à l'intérieur de l'édifice lorsqu'une poutre enflammée s'effondra soudainement et le blessa grièvement à la gorge. Il devait mourir de cette blessure un an et demi plus tard.

L'incendie de l'église eut une autre funeste conséquence; lorsque Mgr Duhamel mourut en 1909, on raconta que, pendant le sinistre, il avait tenu à ne pas quitter les lieux; les forts vents et

l'humidité provoquée par les boyaux inondant les flammes, aggravèrent l'état du prélat dont l'angine était déjà avancée. Les Saintes Espèces furent sauvées dès qu'un prêtre aperçut la fumée, et furent transportées à l'église St-Joseph. Mme Emmanuel Tassé s'offrit à remplacer la cloche que son mari avait donnée à l'église incendiée. Pour sa part, M. Tassé fit un don de \$1,000. D'ailleurs, tous les paroissiens se mirent d'accord pour contribuer à l'érection d'une nouvelle église. De fait, elle sera reconstruite par l'architecte Gauthier, de Montréal, celui-là même qui avait bâti l'ancien temple.

D'autre part, à la fin de juillet 1907, les usines Edwards et le moulin MaClaren qui se trouvent à l'extrémité nord de New Edinburgh, sont détruits par un incendie. On y travaillait la laine, on fabriquait là des barils, etc. Les pompiers font diligence, mais en vain. D'ailleurs, il y a une répercussion amusante à ce pénible incident. Un épicier des environs des usines se plaint aux autorités que les pompiers, appelés à combattre l'incendie, ont mangé des confitures dans son épicerie.



Il faut se référer à la page 269 du Tome II pour rafraîchir sa mémoire sur l'importance d'Emmanuel Tassé, homme d'affaires et sportsman. Il était l'époux de Colombe-Placide, décédée en 1900, de la famille pionnière des Grison.

C'est en 1907 que le club de la crosse Capital, dont Tassé était président, fit parler de lui tout spécialement. Lors d'un grand banquet à l'hôtel Russell au printemps de 1906, le président déclara à son club que si l'équipe gagnait la coupe Mann, emblème du championnat canadien, il amènerait tous les joueurs faire un voyage en Europe. Aiguillonnée par cette promesse, l'équipe enleva le trophée et, le 13 mars 1907, tous s'embarquaient à St-Jean, N.-B. pour l'Angleterre à bord du «Empress of Britain». Sur ce navire, se trouvaient aussi Sir Wilfrid Laurier, Sir Frederick Borden, ministre de la Milice, L'Hon. Brodeur, et d'autres membres du cabinet canadien qui se rendaient à la Cinquième Conférence coloniale à Londres.

Le jeu de la crosse jouissait d'une popularité extraordinaire en Angleterre; la Fédération était constituée de 627 équipes dont de nombreuses équipes féminines.

Accueilli par Lord Strathcona, alors Haut commissaire canadien à Londres, le Capital ne tarda pas à montrer ses talents. Il joua une série de dix-sept parties en Angleterre et en Irlande et, cela, toujours avec succès. À Londres, le Capital se mesura avec les Étoiles de l'Angleterre méridionale. La joute eut lieu en présence du Prince de Galles, futur roi George V, et ses quatre fils, des

bambins alors. Après la partie, Émmanuel Tassé présenta aux enfants royaux des crosses spécialement fabriquées pour la circonstance par le fameux Joe Lally, de Cornwall. Le Prince de Galles reçut, lui, la balle que l'on s'était disputée au cours de la partie.

Le 25 mai, les champions du monde à la crosse, les fameux Capitals, reviennent de leur tournée avec leur président, M. Émmanuel Tassé. Ottawa fait à ces champions une chaleureuse réception.

L'année suivante, en juin, Émmanuel Tassé et sa seconde épouse veuve Kearns, sont reçus par le Saint Père car n'oublions pas que ce sportsman et philanthrope avait été aussi, au temps de sa jeunesse, un zouave qui vola au secours du pape.

★ ★ ★

À la mi-juillet, Sir Wilfrid Laurier revint de l'Angleterre. Il eut droit, lui aussi, à une belle réception. Le club Belcourt, dont le président était Auguste Lemieux, organisa l'accueil, en déclarant que la population voulait ainsi montrer à ses représentants canadiens, et tout spécialement à Sir Wilfrid, combien elle était fière d'eux. Laurier n'était pas mécontent non plus. De nombreuses questions relatives à l'autonomie du Canada avaient été discutées: tarif préférentiel, contribution des colonies au maintien de la marine anglaise, etc.

L'Angleterre voulait, naturellement, continuer à négocier avec les autres pays, les traités de commerce, pour le compte de ses colonies. Par son éloquence, son tact, sa diplomatie, Laurier obtint que les dominions soient autonomes sur ce point et puissent négocier directement ces traités. Ceci obtenu, il s'empressa d'envoyer MM. Brodeur et Fielding pour discuter d'un accord commercial avec la France.

Sir Wilfrid Laurier et son épouse furent donc reçus en triomphe à la gare d'Ottawa, puis à l'hôtel de ville.

★ ★ ★

Les premiers films du cinéma muet apparaissent sur l'écran du théâtre Bennett, rue Sparks. En blanc et noir, on y voyait des acteurs très maquillés, des gestes saccadés sur une pellicule qui se déroulait à un rythme accéléré, des histoires qui consistaient souvent en une belle à lourdes tresses blondes, sauvée d'une mort horrible sous les roues d'un train en marche par un beau garçon solide et sans peur. Le vilain était toujours représenté par un maigre filou, à longues moustaches effilées, à cheveux noirs et au regard aussi sombre que ses idées malsaines.

Je pense qu'après le Bennett, ce fut le Clancy qui montra des films puis le Regent et finalement le Centre, rue Sparks, vers 1915. À l'époque, un pianiste accompagnait le déroulement de l'action et des sous-titres indiquaient ce que l'acteur ne pouvait exprimer, étant sans voix. On sait que c'est seulement en 1928 que sortira ici le premier film parlant. Ce sera «The Street Angel» avec Janet Gaynor et Charles Farrell.

Le théâtre qui précéda le Capitol, rues Bank et Queen, fut le Loew's, bâti en 1907. On y présentait du vaudeville au même programme que des films qui, alors, étaient fort courts. Ce fut au théâtre Capitol que les concerts Tremblay enchantèrent plusieurs générations d'Outaouais. Il était de belle apparence avec des lustres et un grand escalier. On peut considérer le Loew's et, après lui, le Capitol comme les successeurs du théâtre Russell.



En 1907, une division très importante des Archives est officiellement créée. Celle des manuscrits, documents historiques de source privée, archives d'organismes, archives publiques d'avant 1867, etc. Les chercheurs trouvent là de quoi alimenter leur curiosité.

Comme à l'accoutumée, Mgr Duhamel reçoit au début de l'année 1907. Le jeune George Boudreault lui présente, à cette occasion, une adresse. Plus tard dans l'année, l'Archevêque préside à la bénédiction de l'Institut agricole de St-Alexandre de la Gatineau, tenu par les Pères du Saint-Esprit. Mgr Duhamel préside également à la pose de la pierre angulaire du nouvel édifice de l'Union St-Joseph du Canada, construit par Antoine Giroux.

M. Mme Élie Renaud fêtent leurs noces d'argent ainsi que l'ingénieur Alfred Migneault et son épouse.

Les médecins, pour leur part, sont actifs dans d'autres domaines que la médecine. Au Monument national, on porte un toast à la santé du Canada lors de la fête nationale. Le Dr Chevrier répond à ce toast avec son éloquence habituelle: «Bersez vos âmes aux thèmes sonores de nos lacs capricieux et profonds» recommande-t-il à ses auditeurs, captivés par tant de poésie.

Avant l'arrivée ici du Dr Telmosse, il n'y avait pas de vétérinaire canadien-français. Il s'installa au 33 de la rue Williams.

En 1907, J.U. Vincent est élu président de la Société St-Jean Baptiste, Rodolphe Girard est réélu président de l'Institut tandis qu'Auguste Lemieux est nommé représentant pour l'Ontario, de la Société des Gens de Lettres de France, afin de protéger les intérêts des membres de cet organisme. Le président des écoles séparées d'Ottawa est M. P.M. Côté. Jos. Valiquette, malade, vend ses

intérêts dans la pharmacie qui porte son nom, angle York et Dalhousie. Le Dr Chevrier, fondateur de la compagnie, reste président.

Cette année-là, un important changement s'opère dans la direction des écoles de garçons. J'ai déjà mentionné la réticence des Frères des Écoles chrétiennes à se soumettre aux exigences du gouvernement ontarien à l'effet qu'ils devraient se qualifier pour un brevet d'enseignement. Quitteront-ils la capitale pour retourner à Montréal? De toutes façons, ils n'enseigneront plus aux écoles Garneau et Guigues, et seront remplacés par les Soeurs Grises qui, à défaut d'une autre solution, doivent se soumettre aux lois scolaires. Des laïcs enseigneront aussi dans ces écoles.

D'autre part, on déplore que les écoles soient surchargées. On compte 106 élèves dans une classe de l'école Ste-Anne. On décide donc de construire là, une allonge.

Décès: Édouard Gratton, de l'Imprimerie nationale. Funérailles au Sacré-Coeur. Herminie Labrecque, 38 ans, épouse de Joseph Rainville, 183 Cumberland. Mariage à Ste-Anne en 1893. Mme Adélaïde Benoît, 82 ans, 143 King Edward. Elle habitait déjà Bytown vers 1847. M. Jules Morin, du Ministère de la Marine. Funérailles à l'église du Sacré-Coeur.

Mme Henriette Tourangeau, née Henriette Éthier. Mariage à Notre-Dame en 1879. Mme Daniel Roy née Célanie (Célanire) Bertrand, épouse en secondes noces de Daniel Roy. Mariage en 1879. 308 rue de l'Église. M. Ludger Adrien Chevrier, 56 ans, 114 Water. Il avait épousé Julia Pinard, fille de Jovite Pinard et de Julie Ruelle. M. P.I. Turgeon, 35 ans, du Département de l'Intérieur. M. Joseph Dumoulin, 45 ans, 113 Water. M. Guillaume Laurencelle, 75 ans. Il habitait Ottawa depuis 1887. Il laisse son épouse née Angèle Labbé et sept enfants. Mme Alphonse Chevrier, née Anna Tremblay, rue Nelson, Mme Francis Potvin, 97 ans.

M. Antoine Boivin, 93 ans. Il habitait Bytown depuis l'année 1847. Mme Gilbert Julien, née Julie Faucher, 77 ans, mère de l'échevin Alphonse Julien, de Gilbert Julien, entrepreneur-plombier et de Mme N. Danfousse (Voir «Bytown»).

M. A.A. Boucher, 76 ans, traducteur au Sénat dès 1867. Né à Rivière Ouelle, il avait épousé Antoinette Balzaretti, décédée. Au moment de sa retraite, il était assistant-greffier au Sénat (Tome III, page 146).

M. Louis Carisse, entrepreneur.

Les adultes s'éteignent souvent à un âge qui nous surprend aujourd'hui, mais que dire de la mortalité infantile? 38 décès en un mois! Cependant, beaucoup d'enfants naissent, compensant

quelque peu pour cette hécatombe: 406 baptêmes en 1907 à la cathédrale Notre-Dame d'Ottawa.



Divers —

— Décès en France, à 68 ans, du poète Sully Prud'homme, récipiendaire du prix Nobel. Il y a plusieurs décennies, il était courant, pour les élèves du cours secondaire, d'apprendre par coeur «Le vase brisé», «Les yeux» et d'autres belles poésies, notamment de Victor Hugo, de Chapman, de Musset et combien d'autres.

— Décès à 80 ans, à Trois-Rivières, du père de Samuel Genest.

— Mort, en octobre 1907, de l'Hon. Israël Tarte. Il était notaire et excellent journaliste. D'abord conservateur lorsque les électeurs de Montmorency l'envoyèrent à Ottawa pour les représenter en 1891, il devint un admirateur de Wilfrid Laurier et, lorsque celui-ci fut Premier ministre, Israël Tarte reçut le portefeuille des Travaux publics.

— Le pont de Québec s'effondre: soixante-dix personnes périssent.

— L'ombre du grand Napoléon passe devant nos yeux lorsqu'on apprend, en 1907, le décès du roi Oscar de Suède. Né en 1829, il était le fils de Bernadotte, grand maréchal et de Désirée Clary, jadis fiancée au vainqueur d'Austerlitz.

— C'est aux États-Unis, sur une suggestion d'Anna M. Jarvis, de Philadelphie, qu'est instituée la Fête des Mères. À l'époque on l'appelait «le Jour des mères» et il se tenait le deuxième dimanche de mai. Les personnes dont la mère vivait encore portaient des oeillets rouges tandis que celles dont la mère était décédée arboraient un oeillet blanc.

— M.A.D. DeCelles publie «La Fontaine et son temps».

— La maison du 443 Daly, maintenant l'Ambassade de Pologne, est construite en 1907.

CHAPITRE IX

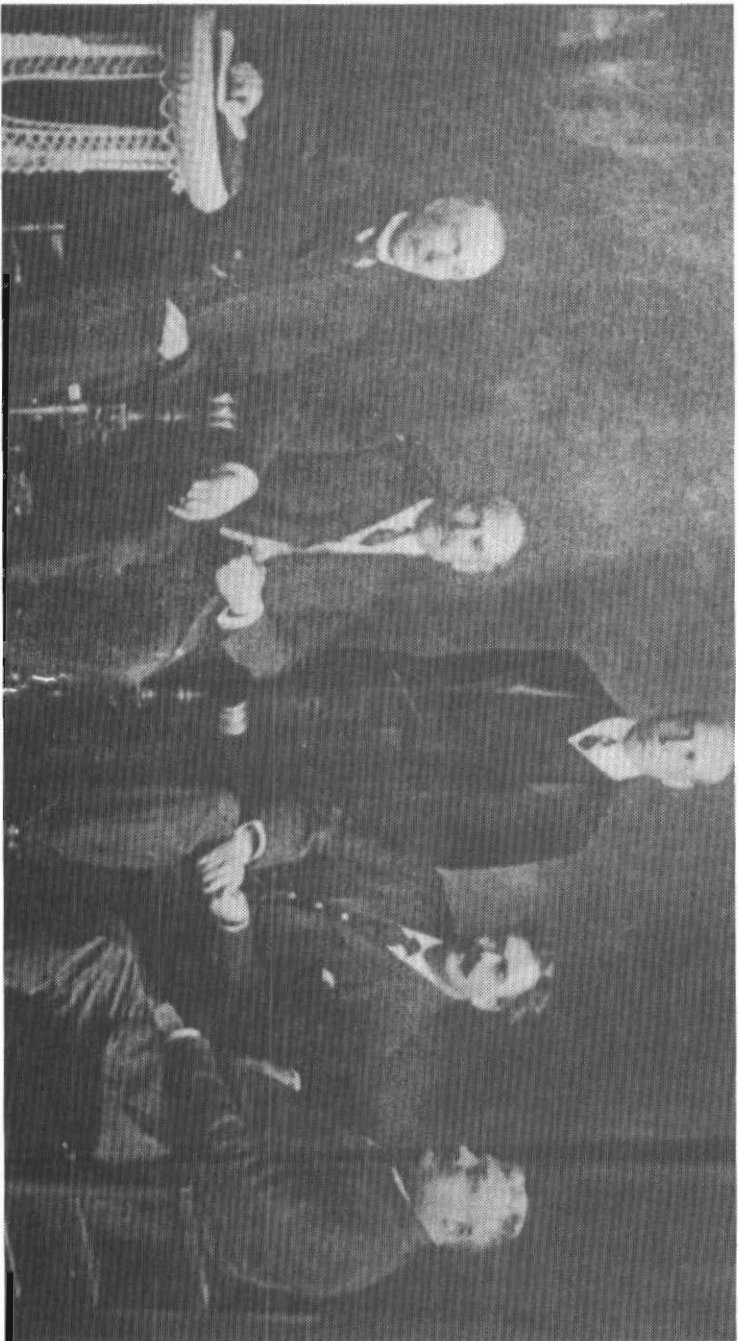
1908 Au début de janvier, l'Hôtel de la Monnaie, tel qu'il apparaît encore rue Sussex, fut inauguré.

Une visite au Musée de la Monnaie de la Banque du Canada, rue Sparks, constitue une excursion fascinante à travers les avenues suivies par l'histoire de notre monnaie, à partir des objets d'échange, des jetons, etc. jusqu'aux premières pièces canadiennes frappées en Angleterre au milieu du siècle dernier. Quelques provinces ont eu aussi leur propre monnaie. En ce qui a trait au papier-monnaie, c'était l'affaire de nombreuses banques mais, en 1934, la Banque du Canada se chargea seule de l'émission des billets de banque.

En 1908, donc, on commença à émettre nos propres pièces en or, en argent ou en cuivre. Le contrat pour le bel immeuble rue Sussex avait été signé en janvier 1905 et l'inauguration, présidée par Lord Grey, eut lieu trois ans plus tard. L'immeuble était fait de belles pierres provenant des carrières de Nepean et, avec les terrains expropriés, la construction avait coûté \$40,000. C'était un Hôtel de la Monnaie très moderne pour l'époque, aménagé avec toute la technique qui existait alors. On frapperait là des pièces de 5, 10 25 et 50 centins en argent et des sous en cuivre, en plus des \$5. en or. Les directeurs avaient été importés d'Angleterre pour la mise en marche mais je ne sais pas s'ils retournèrent chez eux après coup.



Le 13 janvier 1908, le premier Bureau des Commissaires était fondé à l'Hôtel de ville. MM. Haste, Davidson, Hopewell et Champagne en faisaient partie. La lutte avait été extrêmement chaude entre le docteur R. Parent et l'échevin Napoléon Champagne (voir seconde partie), beaucoup d'insultes avaient été échangées dans les deux camps. Le maire réélu, M. D'Arcy Scott,



1908 — Premier Bureau des Commissaires de la ville d'Ottawa: R. Hastey, C.A. Hopewell, le maire D'Arcy Scott, J. Davidson et Napoléon Champagne.

déclara alors que la création de ce nouveau bureau constituait une nette amélioration. Cette bonne opinion dura quelque temps mais comme il s'agissait de quatre hommes élus à la dimension de la ville entière et non par la population d'un quartier, les frictions entre le bureau et les simples échevins devaient nécessairement surgir. Avec le temps, des conflits opposèrent les uns et les autres.

Les décisions et opinions prises ou exprimées par les échevins de quartier n'étaient pas forcément celles du Bureau des commissaires et vice versa. Toujours est-il que les choses se gâtèrent vraiment du temps de la mairesse Whitton et de son adversaire préféré, le commissaire Paul Tardif. Petit à petit, on en vint à penser que le système avait fait son temps, mais ce ne fut pas l'opinion de tous car quelques larmes furtives coulèrent lorsqu'en novembre 1980, la mairesse Dewar et les commissaires en train de rendre le dernier soupir, burent un toast au bureau des commissaires mis en terre, après soixante-douze ans d'existence.



J'ai déjà mentionné le danger que présentaient pour la population les lignes de chemin de fer sillonnant les quartiers de la capitale. Voici un bel exemple: au début de l'année 1908, à l'endroit où les rails du chemin de fer du Grand-Tronc croisaient la rue Beechwood pour se rendre à la gare de la rue Baird ou en sortir, un tramway suivait la rue Beechwood en direction du centre de la ville. Le conducteur crut avoir le temps de traverser les rails avant l'arrivée du train de fret, mais il se trompa; le tramway fut heurté violemment par la locomotive qui l'envoya voler, lui et ses passagers, dans toutes les directions. Un M. Guam fut tué sur le coup, deux femmes et trois hommes reçurent des blessures graves. Le trajet suivi par ces trains était celui du très beau boulevard Vanier qui part de la rue Beechwood et se dirige vers le sud. Quand les rails furent-elles enlevées? Je suivrai l'affaire et vous en informerai. . .

Au début de juillet 1911, une incroyable tragédie a encore comme acteur un de ces trolleybus. La tige reliant le véhicule aux fils électriques attire-t-elle la foudre? On pourrait le croire. Un violent orage déferla sur la ville pendant qu'un tramway revient de Britannia. Un éclair le frappe avec une force inouïe et met le feu à ses coussins. Bientôt, tout flambe. Les passagers ont pu se sauver à temps mais une jeune fille, gravement brûlée aux mains et aux bras, succombe à l'hôpital protestant, non pas de ses brûlures mais d'une syncope causée par la peur qu'elle a éprouvée.



J'ai peu mentionné les maisons construites pendant ce début de siècle. Mais, je dirai un mot ici d'une demeure dont on entend parler assez souvent: celle qui possède le gouvernement du

Canada à Meech Lake, au Québec. Elle fut construite en 1908 par l'inventeur et homme d'affaires Thomas «Carbide» Wilson, qui l'habita jusqu'en 1923 (Voir «Bytown» page 272). La Commission de la capitale nationale est maintenant propriétaire de la maison et des terrains, et s'emploie à renover la grosse construction de pierre, assez lourde d'aspect à mon avis mais dont le site est admirable, au-dessus du lac Meech. C'est maintenant un centre de rencontres pour le chef du gouvernement et ses acolytes. Une autre maison, plus simple d'aspect, se trouve au-delà du lac Meech que l'on longe pour y arriver. C'est la «maison de campagne» du chef du gouvernement qui peut y trouver repos et délassément dans cette demeure agréable, située au-dessus du lac Harrington. Le gouvernement du Canada en a la possession depuis plusieurs années.

Plus près de nous, rappelons que la résidence où habite actuellement le représentant de la république voisine, à Rockcliffe, a été bâtie également en 1908 par Warren Y. Soper, président de la compagnie des tramways d'Ottawa (Voir «Bytown» page 160). Cette énorme maison de pierre avec une grande véranda sur la façade, surplombe la rivière Ottawa et c'est vraiment une des plus belles résidences diplomatiques de notre ville qui en contient un bon nombre d'assez imposantes.



Le nombre de fonctionnaires travaillant pour le gouvernement fédéral était, en 1908, assez important pour justifier la création d'une Commission du service civil qui vit alors le jour. Cette même année, la Coopérative de Crédit du Service civil commençait son existence. Sous la direction d'Alphonse Desjardins, fondateur en 1900 des Caisses Populaires Desjardins, qui travaillait ici comme sténographe à la Chambre des communes, et d'un comité, cette coopérative fut fondée. Au début, vingt-six personnes achetèrent des actions, des droits d'adhésion et firent des dépôts qui ne dépassèrent pas \$1,000. Aujourd'hui, l'association possède un actif de \$430,000, 100,000 membres y adhèrent et peuvent emprunter de la coopérative à des taux raisonnables. Rappelons qu'Alphonse Desjardins avait été sidéré par les taux d'intérêt demandés par les usuriers lorsque, en Chambre, il écoutait les discours des députés se plaignant de cet état de choses dont ils avaient connaissance par leurs électeurs. J'ai parlé plus longuement de cet homme actif, intelligent et d'un sens pratique mis au service de ses concitoyens, dans le Tome III, page 162, car Desjardins travailla à Ottawa, pendant les sessions de 1892 à 1917.

Cette même année 1908, le Ministère des Affaires extérieures est créé par le gouvernement fédéral. J'ai vu, ailleurs, que la date de

création de ce ministère est donnée comme étant le 18 février, 1909.

L'année 1908 marque aussi la fin d'un commerce qui, depuis cent ans, avait fait la fortune des marchands de bois entreprenants. Philemon Wright avait organisé peu de temps après l'installation de sa ferme et de son industrie à Wrightstown, les trains de bois, les énormes billots qui, rassemblés en un vaste ensemble, tirés par des remorqueurs, descendaient la rivière Ottawa jusqu'à Montréal, suivaient le Saint Laurent pour être embarqués sur les navires en route vers l'Angleterre. C'était un commerce extrêmement lucratif. J.R. Booth, le roi du bois, en avait aussi fait son profit... mais tout finit par être remplacé par des méthodes plus modernes, plus rapides. Ainsi, en 1908, Booth regardait passer avec mélancolie, le dernier train de bois qui descendrait la rivière. Quelques-uns ont voulu apparenter ce dernier assemblage de billots à la vignette qui apparaît sur le billet de banque d'un dollar. Mais, on doit se rendre compte immédiatement qu'il s'agit là de la reproduction d'une photo prise beaucoup plus tard car le Parlement que l'on aperçoit date de 1920 seulement, rebâti après l'incendie de 1916, et le Château Laurier, à gauche de l'entrée du canal, a été terminé en 1912. Le gros remorqueur a fait l'objet de recherches pour trouver quelle embarcation avait été photographiée alors. Il semblerait que ce soit un bateau appartenant à la compagnie Canadian International Paper, du nom de «Missinaibi» et le plus petit remorqueur sur la vignette serait le «Ancaster», appartenant à la compagnie E.B. Eddy et qui coula près des chutes Chaudière en 1979. Il fut remonté, restauré et appartient maintenant à la Commission de la capitale nationale.



Lorsque le jour est tombé et que le regard se porte vers l'est, aux environs du pont St-Patrick, il rencontre au-dessus des toits, un objet lumineux brillant d'un vif éclat. C'est là la croix de lumière qui, depuis sept ans environ, domine le faite d'une église qui fête cette année ses soixante-quinze ans d'existence.

Mgr Duhamel pensait depuis quelque temps à accéder aux désirs exprimés par la population d'un quartier qui s'appelait Clarkstown, voisin de ce qui était, à l'époque, Janeville. La paroisse St-Charles Borromée fut créée pour accommoder les paroissiens de ce quartier mais aussi ceux qui habitaient New Edinburgh, annexé à Ottawa, un territoire qui s'étendait des limites nord de Clarkstown jusqu'aux confins de Rockcliffe, ancien domaine de McKay. Voici donc une église qui devrait desservir à la fois une agglomération et un quartier appartenant à la ville d'Ottawa, étrange dualité qui ne présenta pas, cependant, autant de difficultés que l'on aurait pu croire. Ce fut d'ailleurs le gendre de

Thomas McKay, l'ingénieur T.C. Keefer, époux d'Élizabeth, qui donna le terrain où fut construite l'église St-Charles. Il y avait là auparavant des pâturages, une dizaine de rues et une centaine de familles.

La bénédiction du temple eut lieu le 6 décembre 1908 par Mgr Duhamel; bien que l'extérieur fut terminé assez tôt, l'intérieur ne fut tout à fait achevé que douze ans plus tard. Le premier curé fut un Français, le Père Louis-Marie Fillaudeau, un Montfortain, qui avait été vicaire à Ste-Anne pendant quelques années. Les sacrifices ne coûtaient pas à ces curés d'autrefois, solides et entraînés souvent à une vie rude. Ainsi, le curé coucha pendant longtemps dans la sacristie, endroit qui devait être moins que confortable, car le presbytère ne fut construit qu'en 1913. Vous verrez, dans ces pages, une photo prise en 1910, montrant, en plus des modes caractéristiques du temps, le curé recevant l'hommage de ses fidèles au retour d'un voyage dans l'ouest canadien où il avait donné une série de conférences.

Le Révérend Fillaudeau quitta la paroisse en 1912 et éventuellement retourna en France où il mourut à 54 ans. Le 12 septembre, un curé qui devait marquer son long séjour à St-Charles d'un sceau indélébile, l'abbé François-Xavier Barrette, commença un règne qui devait durer 49 ans.

À l'occasion du 75ième anniversaire de la paroisse, M. Léo Paquette, un paroissien né à l'ombre du clocher, entreprit des recherches, travail de patience et d'obstination pour retrouver documents, photos et informations sur St-Charles. Né en 1936, il fut mêlé dès sa jeunesse, à tous les mouvements créés dans son milieu. Cet historique devrait paraître d'ici la fin de 1984 (Voir Paquette dans Seconde partie).

★ ★ ★

Le 20 février 1908, Mère Éléonore Duhamel remplace comme Supérieure générale de la Communauté des Soeurs de la Charité, Mère Dorothy Kirby dont elle avait été l'assistante générale depuis 1903. La nouvelle supérieure était la fille de Louis Duhamel, voiturier, et de sa première femme E. Guérard, le mariage ayant eu lieu à Notre-Dame en 1846. Elle était donc la cousine de l'archevêque d'Ottawa. Son règne fut de dix ans. Éléonore, née en 1848, perdit sa mère neuf ans plus tard; elle fréquenta le pensionnat, entra au noviciat en 1865, connut et admira Mère Élisabeth Bruyère. Femme de grande distinction, Mère Duhamel put fêter, en 1918, le cinquantième anniversaire de son entrée au noviciat. Elle mourut en 1939.

★ ★ ★

Décès en 1908, d'Olivier Latour (voir Tome II).

Décès de M. H.G. Lamothe, 58 ans, depuis 1900 greffier en chancellerie. Avant cela, il avait été, pour un temps, secrétaire de Sir Wilfrid Laurier.

Le poète Louis-Honoré Fréchette meurt en 1908. Il avait vécu à Ottawa, étant député libéral de Lévis.



Divers

— Un faubourg de Los Angeles, qui deviendra ce qui sera considéré, dans le monde, comme la capitale du cinéma, Hollywood, inscrit son nom en lettres éblouissantes dans le ciel de la cinématographie. Bien que diminuée aujourd'hui, son influence fut énorme pendant de longues décennies.

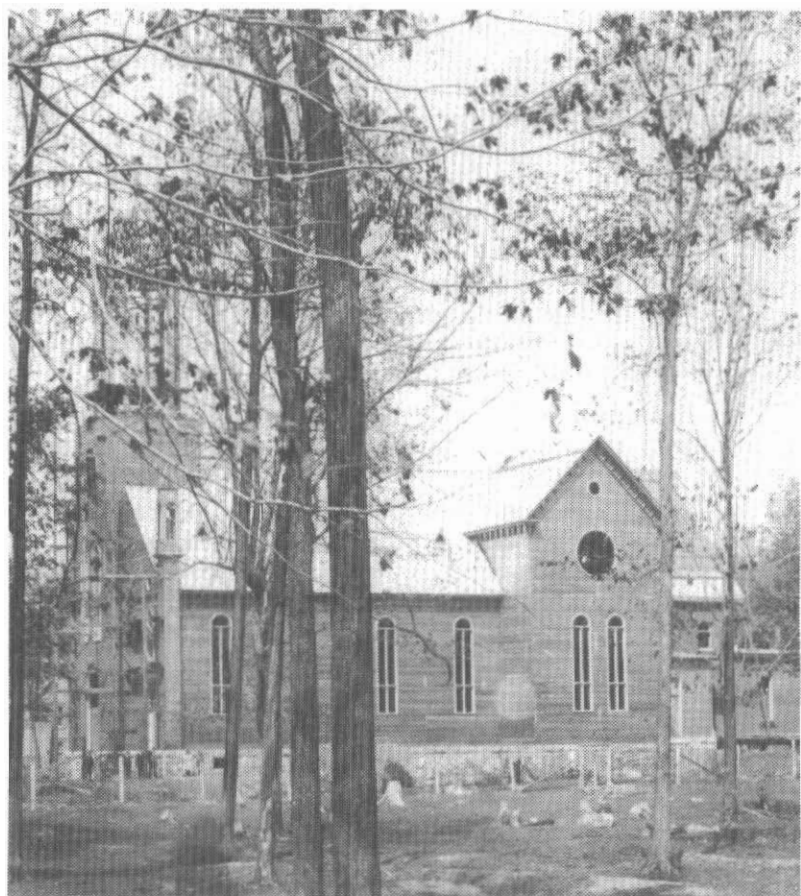
— Tricentenaire de la ville de Québec, fondée par Samuel de Champlain, en 1608. Le Marquis de Lévis et le Comte de Montcalm viennent de France à cette occasion. Est-ce à ce moment-là que les Postes émettent un timbre montrant ensemble Montcalm et Wolfe?

— Le fameux Hôtel Empress ouvre ses portes à Victoria, C.-B.

— À Trois-Rivières, un incendie détruit trois cents constructions. Plus près de nous, à Notre-Dame-de-la-Salette, le 25 avril 1908, un glissement de terrain dû à un tremblement de terre, entraîne la mort de trente-quatre personnes et la démolition de nombreuses maisons qui sont projetées dans la rivière.

— À Montréal, le 18 janvier 1908, une explosion extrêmement violente provoquée par un gazomètre, est entendue à de grande distance. Heureusement, il n'y eut aucune victime.

— La compagnie de nettoyage Dustbane fut fondée à Ottawa par le millionnaire et homme d'affaires Chester Pickering. C'était un propriétaire de chevaux de course. Il est mort cette année (1983) à 101 ans. Il avait fait construire l'hôtel Lord Elgin, à Ottawa.



Gracieuseté: Mme Denise Champagne-Portugaise.

1908 — L'église St-Charles en construction. On voit d'abondantes souches d'arbres qu'il a fallu abattre pour construire l'église.

CHAPITRE X

1909 La population du Canada est maintenant de 7,085,219 habitants tandis que celle d'Ottawa atteint 86,889 âmes.

À l'hôtel de ville, le maire étant Charles Hopewell, et Napoléon Champagne étant un des quatre Commissaires, les échevins sont A.E. Caron, W. Desjardins, Alphonse Julien, A. Pinard, Charles Lapierre, entre autres.

Un autre M. Desjardins avait été plus de vingt ans plus tôt échevin de la ville. Il s'agissait de Charles Desjardins, pendant deux ans, vers 1884, échevin d'Ottawa. Il mourut à Québec en juin 1909. Son frère Étienne, de la Compagnie des tramways ici, mourut — étrange coïncidence! — le même jour et presque à la même heure. Ils laissaient des frères dont Napoléon Desjardins, de la Chambre des communes.

En cette année 1909, le Conseil des écoles séparées est constitué, pour le quartier By, par J.F.H. Laperrière, et les autres quartiers ont, comme représentants, des noms français tels Martial Côté (Billings Bridge), T. Lavigne (Victoria), etc.



L'Association du Monument national continue à promouvoir les bienfaits que peuvent retirer les Canadiens français de l'institution dont «l'idée dominante est l'affirmation publique de notre nationalité, le resserrement des liens fraternels, l'apaisement des jalousies et des rivalités, le progrès intellectuel, social et économique des nôtres». Tels sont les arguments qu'avance, dans une circulaire, le président du Comité spécial du Fonds d'Amortissement, A. Charbonneau, en faisant appel à la générosité des citoyens pour amortir une dette de \$28,000. En 1909, la Société du Monument national est dirigée par Auguste Lemieux, avec Arthur Charbonneau et le Dr R.H. Parent comme vice-présidents, F.J. Audette, secrétaire et J.D. Lavergne, trésorier. L'appel lancé par

M. Charbonneau ne fut pas en vain car les dons furent nombreux et Sir Wilfrid Laurier, qui était membre-fondateur, envoya lui aussi sa contribution.

Le Monument national accueille les manifestations les plus diverses. Non seulement la Société des Débats français de l'Université d'Ottawa y organise t-elle ses réunions, mais il y a des séances de lutte dont celle, remarquable de qualité, entre Tremblay et Lepage.

C'était, à l'époque, l'habitude de présenter son portrait fait à l'huile, à celui que l'on voulait honorer. Au début de 1909, l'Association du Monument national offre une telle peinture à M. J.U. Vincent qui ayant longtemps oeuvré comme président, décide de se retirer.

D'ailleurs, dans la même veine, Sir Wilfrid Laurier pose, cette année-là, pour le grand peintre Suzor-Côté lequel, à Arthabaska, exécute l'oeuvre qui devra occuper une place d'honneur au Parlement d'Ottawa.

★ ★ ★

Le 1er janvier 1909, Janeville devient officiellement Eastview. Le village possède alors les mêmes limites qu'il a aujourd'hui. Comme la ville d'Ottawa l'encerclé, on s'étonne encore de constater que Vanier (le Eastview d'alors également) se termine avant le cimetière Notre-Dame, qui se trouve donc dans Ottawa de même que les immeubles, à multiples étages qui bordent le boulevard St-Laurent à cette hauteur.

Peu après le changement d'appellation de Janeville en Eastview — entre nous, un nom qui manquait tout à fait d'originalité! — les autorités s'attelèrent à remplacer, petit à petit, les trottoirs de bois, dangereux et instables, par des trottoirs de ciment. Cependant, l'aqueduc sera construit en 1919 seulement. Eastview sera longtemps village et deviendra ville en 1963. Le premier conseil d'Eastview sera nommé en 1912, le premier maire étant Camille Gladu. On se réunissait dans des maisons privées à l'époque.

★ ★ ★

Le «Young Men's Christian Association», ouvre ses portes à l'angle des rues Metcalfe et Laurier, peut-être à l'endroit où plusieurs décennies auparavant, Sir George-Étienne Cartier avait sa maison et tenait les fameuses soirées chantantes dont j'ai parlé ailleurs. Le Y.M.C.A., comme on l'appelait couramment par ses initiales, contenait une piscine, probablement la première installée à Ottawa. Dans les quelques chambres de l'établissement, on pouvait loger temporairement des jeunes gens de passage ou en

quête de logis. Ce fut en 1970 que la vocation de cette institution, très populaire pendant longtemps, changea quelque peu, se modernisa; les locaux furent déménagés ailleurs, plus au sud, et l'immeuble devint un hôtel.

La Bibliothèque Carnegie qui est maintenant solidement établie trouve des détracteurs car le R.P. LeJeune, dans un sermon prononcé dans l'église du Sacré-Coeur, dénonce les livres que l'on y trouve. La bibliothèque expose sur ses rayons, dit-il, des ouvrages préjudiciables à la jeunesse, pouvant avoir une influence corruptrice sur la population et, pour tout dire, à bannir. Les autorités de Carnegie s'émeuvent de ces critiques et demandent au religieux de leur faire parvenir une liste des mauvais livres. Je ne doute pas que Dumas, Zola, Hugo et bien d'autres figuraient dans le lot car, à ce moment-là, la Bible des bons livres consistait en ceux énumérés par l'abbé Bethléem.

En fait d'améliorations, citons l'installation, sur la propriété Laurin, rue Notre-Dame dans la paroisse Ste-Anne, d'une nouvelle communauté, dévouée à l'aide aux vieillards: Les Petites Soeurs des pauvres. Réunies en communauté en 1842, plusieurs jeunes filles fondèrent en Bretagne, une oeuvre qui ne reçut définitivement l'approbation de ses Constitutions que pendant l'année 1907. Cependant, à Montréal, l'hospice des Petites Soeurs comptait, en 1867, plus de deux cents vieillards. Je n'ai pu trouver plus de détails sur cette oeuvre qui peut-être ne fit pas long feu ici car on se souvient que les Soeurs Grises administraient le Foyer St-Charles qui s'occupait également des vieillards. Dans son Histoire de Sainte-Anne, Jules Tremblay ne fait pas allusion à cette fondation. Seul «Le Temps» mentionne en janvier 1909 l'arrivée ici des Petites Soeurs des Pauvres qui semblent s'être évanouies dans l'air après cela.



Concerts et manifestations de tous genres sont présentés en cette année 1909. Ainsi, le cercle Duhamel (A.C.J.C.) organise un concert au couvent de la rue Rideau. Esdras Terrien, président du cercle, prononce une allocution et Madeleine Reinhardt participe au programme.

L'Alliance française dont une section a été fondée à Ottawa quelques années plus tôt, présente d'intéressantes conférences dont celle de G. Desaulniers, de Montréal, qui étudie devant ses auditeurs, l'oeuvre d'Alfred Garneau. Louis Gillet vient aussi parler à l'Alliance française. Le président est A.D. DeCelles.

À l'Opéra, une troupe de Montréal vient jouer du Labiche, entre autres pièces.

En février, un concert suivi d'un euehre et d'un réveillon est organisé par les dames de la paroisse St-Jean Baptiste pour aider aux oeuvres de l'église. Les présidents sont M. Paul Gay et Mme J.A. Fortier. On joue aussi une comédie à laquelle contribuent Roméo Bureau, Jos. Gay, Anatole Drouin et d'autres.

La Symphonie d'Ottawa, sous la direction d'Albert Tassé, donne un concert à l'église Ste-Anne. Les solistes sont Eugène Leduc, Albert et Arthur Michel; le tout jeune mais déjà talentueux Paul Mathé, âgé de douze ans, exécute des morceaux sur son violon.

Mais, le clou de la saison artistique pendant cette année 1909 semble être le concert donné au théâtre Russell par la Société chorale du Sacré-Coeur, dirigée par Henri Lefebvre. Sa fille, Mme Desrochers, a eu l'obligeance de m'offrir le programme de ce concert présenté avec beaucoup de goût. Il s'agit de l'oratorio «Le Paradis perdu» de Théodore Dubois, paroles d'Édouard Bleau. La distribution en plus des chœurs comprend Mme J.B.A. Boudreau, M. Victor Lefebvre, Mme A.L. Bélanger, M. Henri Lefebvre, M. E.S. Landry, M. H. Bigras, M. F.J. Champagne et M. H. Landry. Un frisson de délicieux émoi passait dans l'assistance lorsque Satan (Henri Lefebvre) chantait de sa voix de baryton:

Frappons le maître en son ouvrage
Et le Père dans son amour.
Que le plus habile
Sorte de nos rangs, et que soudain
Il ose franchir la porte
De ce merveilleux jardin
Que sur l'homme et sur la femme
La nuit et le jour penché
Il éveille dans leur âme
L'ardent désir du péché.

Le programme commençait par le Choeur des pèlerins de Wagner et finissait par le chant de «O Canada» de Lavallée. Grand succès!

On commence à penser sérieusement à la tenue ici d'un Congrès national groupant les Canadiens français de l'Ontario. Ce seront les prémices conduisant à la fondation de L'Association canadienne-française d'éducation de l'Ontario. Donc, Monsieur Aurélien Bélanger, inspecteur des écoles, réunit un groupe de citoyens dans les bureaux de l'Union St-Joseph et parle, entre autres choses, des écoles séparées de notre province. Le Juge Constantineau et l'abbé Beausoleil sont priés de s'intéresser tout spécialement à ce projet et de convoquer prochainement une assemblée.

★ ★ ★

«Le Temps», d'appartenance libérale, seul quotidien d'expression française d'Ottawa, ne manque jamais de signaler les

événements artistiques, politiques ou autres qui jalonnent la vie des nôtres. On peut être agacé par l'anonymat qui entoure les articles, jamais signés, à part quelques rares exceptions. Mais, pour qui veut se renseigner, quitte à trouver ailleurs plus de détails, il lui faut absolument lire les journaux de cette époque. S'armer de patience, prévoir une lecture fatigante pour les yeux et d'une lenteur de tortue constituent les règles du jeu. Il faut se résigner, toutefois, à ne pas tout lire et à ne pas tout rapporter. C'est impossible! La lecture attentive d'un mois de journal prend environ quatre heures d'affilée. Vous voyez ce que peut comporter la lecture d'un quotidien sur vingt-six années d'existence, en ce qui me concerne? D'autant plus que la lassitude, le manque de temps et la paresse d'une mémoire qui se refuse à accumuler tous ces faits disparates font que, souvent, on passe par-dessus quelque chose d'important. Il est certes plus facile de s'attacher à décrire un seul aspect de l'histoire, soit un événement ou l'historique de tel immeuble, de telle paroisse etc. Mais, là encore, il y a peine et misère. Il faut trouver les articles qui concernent telle chose bien déterminée. La patience s'envole et le projet de recherches ou d'écriture prend le même chemin. Voilà ce que je ne peux me permettre de faire mais, pour une fois, j'ai trouvé bon de me plaindre des tracés d'un labeur que j'ai choisi de plein gré et qui m'apporte plus de joies que d'angoisse. Continuons. . .

Nous parlions de divertissements... Le Club canadien organise un banquet pour les survivants de la première séance de la Confédération. Vingt-trois participants vivent encore, mais huit seulement assisteront à la réunion, les autres incapables de venir à Ottawa à cause de leur âge, d'incapacité, ou occupés ailleurs.

Nous parlions aussi, du journal... Vers 1909, on voit plus de photos, et elles sont de meilleure qualité. Mais, des femmes y figurent rarement. Pour elles, on imprime maintes gravures montrant la mode du moment, les médicaments pour guérir les faiblesses et les vapeurs, pour donner une belle poitrine, un teint éclatant. On ne voit jamais d'annonces de pilules pour maigrir car, si la taille doit être fine, le reste de l'anatomie doit posséder des courbes et être bien en chair.

De fait, le journal n'aime pas le corset et ne se cache pas pour critiquer son port. Ne sait-il pas que c'est cet instrument de torture qui rend la taille de la femme si fine, ce que, on le sait, les hommes admirent ce qui confirme le fait que les hommes manquent de logique quelquefois, et souvent. Toujours est-il qu'un long article intitulé «L'alcool et le corset» paraît dans les colonnes. C'est une attaque à fond contre le fléau de l'alcoolisme, suivie par une longue analyse des faits et méfaits du corset qui porte la femme à vivre constamment en état d'asphyxie, le port du corset causant

l'étranglement du foie, le déplacement d'un rein et bien autres choses en plus de l'empêcher de respirer normalement. Pour votre plaisir, et le mien, je reproduis ci-après des gravures de tailles corsetées qu'annonce le catalogue de la maison Eaton.

Mais, à l'époque, les femmes ont aussi bien d'autres choses en tête. Elles s'énervent et veulent des privilèges réservés à leur chère moitié. Le droit de vote semble leur objectif principal. Les suffragettes, curieusement, insistent pour que les femmes n'acceptent plus les places que tout homme bien élevé cède à une dame dans les transports publics («Le Temps» appelle les tramways, des chars). Comme elles veulent être l'égale de l'homme, elles doivent exprimer leur mécontentement lorsqu'un homme cède le pas devant elles, etc. Ces sottises ne riment à rien, évidemment, mais tous les moyens sont bons pour attirer l'attention sur elles. Je ne crois pas que le Canada et tout spécialement Ottawa, soit à l'avant-garde de ce mouvement mais, en Europe, la tendance à l'indépendance féminine est de plus en plus marquée. À Paris, deux femmes deviennent cochers de fiacre. Elles portent une jupe brune en velours à côtes, une épaisse capote couleur crème et sont coiffées d'un chapeau en toile cirée. Les gamins les suivent dans les rues en criant: «Ben, alors... qui fait la soupe à la maison?».



Soudaine et pénible nouvelle: le samedi 5 juin 1909, Monseigneur Thomas Duhamel, archevêque d'Ottawa, meurt subitement au presbytère de Casselman, au cours d'une visite épiscopale. Depuis quelque mois, le prélat souffrait davantage de son angine de poitrine et le médecin lui avait prescrit le repos. Rien à faire! Il continua son labeur comme si de rien n'était. Le samedi matin, à la cathédrale Notre-Dame, lors d'une ordination, il eut une faiblesse et le chanoine Campeau dut le soutenir. Il s'en remit, cependant; dans l'après-midi il partit pour Casselman en compagnie du curé Carrière. Le soir, il se coucha vers neuf heures mais peu après, à son appel, on accourut. Mgr agonisait et mourut vers 11 heures du soir. Il se doutait certainement de la gravité de son mal puisque Mgr Routhier trouva le lendemain une lettre à son nom, lui enjoignant de prendre la direction du diocèse en attendant la nomination d'un nouveau chef et nommant Mgr Campeau son exécuteur testamentaire.

Dimanche à quatre heures, le corps arrivait à la gare d'Ottawa, par convoi spécial. Cinq mille personnes accueillirent leur archevêque le long du chemin parcouru par le corbillard tiré par quatre chevaux d'un noir de jais. Les porteurs des coins du poêle pendant cette longue marche furent les Drs Chevrier et Parent,



MM. J.A. Faulkner, P. Lamoureux et Arthur Charbonneau, l'échevin Gravelle de Hull, l'échevin Pinard d'Ottawa et le curé Myrand, tous directeurs de la compagnie funéraire chargée des funérailles. À l'entrée du cercueil à l'église, Amédée Tremblay exécuta «La marche funèbre» de Chopin.

Après avoir reçu l'hommage des paroissiens, attristés par le départ si soudain d'un regretté pasteur, Mgr Duhamel eut des funérailles grandioses le jeudi matin. Quatorze archevêques et évêques assistèrent, dont Mgr Bruchési (Montréal), Mgr Bégin (Québec), Mgr Gauthier (Kingston). Le délégué apostolique Mgr Sbaretta célébra la messe. La représentation officielle comprenait le secrétaire du Gouverneur général en lieu et place de son chef, Sir Wilfrid Laurier accompagné des Honorables Lemieux, Brodeur et Murphy, le Sénat (par l'Hon. Belcourt, etc.), l'Ontario par l'Hon. Dr Rhéaume, le Québec par Sir C.A.P. Pelletier et, naturellement, tout ce qu'Ottawa comptait d'hommes détenant des positions dans les différents organismes. L'église était entièrement drapée de longues tentures noir et or, entourant le cercueil surélevé sur un catafalque. Les femmes présentes portaient des vêtements sombres et un voile au lieu d'un chapeau.

Après la messe, les assistants venus d'en dehors d'Ottawa furent reçus à dîner par les Soeurs Grises dans leur couvent de la rue Sussex.

Le corps de Mgr Duhamel fut descendu dans la crypte de la cathédrale et placé auprès du cercueil de Mgr Guigues, mort en 1874 et à qui le jeune homme de 32 ans avait succédé, le plus jeune évêque du Canada.

Thomas Duhamel était né à Contrecoeur en 1841 mais était venu ici très jeune avec ses parents, ses frères et ses soeurs. Il laissait la réputation d'un homme d'une charité agissante, d'une énergie peu commune, d'une discrétion à toute épreuve. Il était autoritaire, très impérieux même et la rigidité de ses principes, dont j'ai donné quelques exemples dans le Tome III, déconcertait quelquefois. Mais, le courage, l'activité débordante, la création d'oeuvres multiples, la franchise de ce caractère tout d'une pièce compensaient sûrement le désir de commander et d'être obéi qui est souvent la contrepartie de ces qualités. On peut se demander quel support solide et sans défaillance il aurait été lors des tragiques années pendant lesquelles le Règlement XVII risqua d'être implanté, car Monseigneur Duhamel avait été un ardent défenseur de nos droits en matière d'éducation.

Le défunt laissait un frère, le Dr Louis Duhamel de Hull, une belle-soeur Mme veuve Pierre Duhamel, trois neveux (MM. J.N. Rattez, Jean Duhamel et Arthur Deschênes) et six nièces dont

Agnès, Marie-Thérèse et Séphora Duhamel. La mère de Mgr Duhamel était morte en 1869; il avait longtemps gardé dans son presbytère son père, mort en 1878.



Pierre Provost, chef des pompiers de la ville d'Ottawa, meurt le 6 décembre 1909, de cette blessure qu'il s'était infligée lors de l'incendie de l'église du Sacré-Coeur. Conscient de la gravité de son état, il avait tenu, cependant, à continuer son travail jusqu'à la fin.

En 1896, M. Provost avait remplacé M. Young, fondateur de la brigade des pompiers volontaires de Bytown. Le chef était né à Malone, N.Y., de parents canadiens-français émigrés aux États-Unis. Après avoir été capitaine de la brigade de Montréal, il avait été nommé à Ottawa; une vive controverse s'était alors élevée lorsque la suggestion fut faite qu'un Canadien français pourrait occuper ce poste. Mais, il s'agissait de réorganiser le département et Provost semblait l'homme pouvant accomplir cela.

Le séjour ici du capitaine Provost ne fut pas exempt de tracas car ce fut pendant ce temps qu'eurent lieu le grand feu de 1900, l'incendie de l'Université et de l'église du Sacré-Coeur et bien d'autres calamités du même genre.

Le chef des pompiers eut de belles funérailles à l'église St-Joseph, au milieu d'une nombreuse assistance. La chorale était sous la direction d'Émmanuel Tassé. Le défunt laissait son épouse née Margaret Martin et six enfants dont l'aînée, Mme James Danis, était l'épouse du propriétaire de l'hôtel Savoy. La famille Provost habitait rue Daly.



Quelques mariages et décès... Philéas Lanctôt, né en 1849, ancien avocat, traducteur à «La Gazette du Travail», arrivé ici en 1906, meurt ainsi que Mme S. Moffet née Scholastique Bédard, 80, vivant à Ottawa depuis 1869. Décès de M. Napoléon Charlebois, de Mme F. Brunet, mère de l'abbé Brunet, secrétaire de Mgr Duhamel, de Mme A. Talbot, 334 St-André, habitant Ottawa depuis 40 ans. Elie laisse un fils Joseph et six filles: Mesdames Victor Desjardins, Israël Desjardins, Alphonse Desjardins, Salomon Ouellette, Ovila Hudon, Joseph Bourque, tous d'Ottawa. Funérailles à Ste-Anne.

À la page 256 du Tome II, j'ai parlé d'une famille pionnière: les Mathé. Née en 1847, Mme N. Faulkner née Sophie Mathé, était la petite-fille de Félix Mathé et de H.J. Bertrand et la soeur de Napoléon Mathé, anciennement maître de chapelle à la cathédrale Notre-Dame. Elle meurt à Montréal. Décès aussi de Mme veuve

Édmond Lemieux, 171 rue St-André, originaire de la rivière Ouelle. Elle habitait Ottawa depuis 40 ans.

Funérailles, le 29 mai 1909 de M.S.P. Beuset, à l'église St-Joseph. Il était du Ministère de la Marine et des Pêcheries. Siméon Lelièvre, greffier adjoint au Sénat, était son gendre.

Mariages: Léon, fils d'Émery Lapointe avec Blanche, fille de M. Alexandre Spénard; Joséphine, fille de Tertulien Lemay, épouse W.E. O'Brien, des Travaux Publics; Rose-Alba Lemay épouse Léopold Beaudry, de Montréal.

Aux pages 106 à 111 du Tome III, j'ai décrit l'expédition du Nil et parlé des Canadiens qui y avaient participé. En cette année 1909, des Indiens viennent à Ottawa et demandent à voir le Premier ministre, en vue d'obtenir compensation pour leur aide dans le maniement des embarcations qui transportèrent la flotte britannique au haut du Nil. Ils demandent l'octroi de terres car, disaient-ils, ils n'avaient jamais été récompensés pour la part prise à cette campagne.

En 1909, arrive à Ottawa pour y être traducteur au Département du Commerce, le Français Paul Colonnier, ancien secrétaire du Consulat de France au Canada, puis instituteur. Il meurt à Ottawa en 1916 laissant huit enfants. Son épouse était une Canadienne, Octavie Gagné, morte en 1919.

CHAPITRE XI

1910 Je l'ai déjà dit: certains événements marquent, par leur importance, une certaine année et, de même, on ne peut songer à une époque sans y accoler un nom célèbre. L'année 1910 sera celle de l'Association canadienne-française d'Éducation de l'Ontario (ACFEO).

Depuis quelques années, la tenue d'un congrès des Canadiens français de l'Ontario, intéressés aux questions touchant l'éducation, avait été discutée. Le congrès eut donc lieu à Ottawa du 18 au 20 janvier et fut suivi de la fondation de l'ACFEO.

Le grand congrès d'éducation commença le 18 janvier par une messe pontificale célébrée par Mgr Sbaretto, délégué apostolique, avec l'abbé Lalonde comme maître de cérémonies. La messe fut dite à la basilique Notre-Dame et les curés des paroisses assistèrent sans qu'il en manquât un seul: Myrand (Ste-Anne), Jeannotte (Sacré-Coeur), Jacques (St-Jean Baptiste), Conrad (St-François d'Assise), Fillaudeau (St-Charles), Kalen (N. D. de Lourdes) Deguire (St-Joseph d'Orléans) et, naturellement, Mgr J.A. Routhier, curé de Notre-Dame d'Ottawa. Les délégués remplissaient l'église et le Cercle Duhamel avait assumé la tâche de placer les invités. La Garde Champlain assurait la sécurité. Le curé L.C. Raymond, de la paroisse The Brook, prononça devant les fidèles une allocution intitulée «Allez, enseignez». Il situa sans tarder les raisons pour lesquelles le congrès avait été organisé, c'est-à-dire, l'étude des questions scolaires en Ontario en ce qui regardait l'instruction des enfants canadiens-français. Avec émotion, il rappela le désir souvent exprimé du regretté Mgr Duhamel qui avait été l'un des premiers à proposer la tenue d'un tel congrès.

Le Juge Constantineau, président du Congrès, ouvrit la séance de l'après-midi au Monument national en présence de mille deux cents délégués venus de tous les coins de l'Ontario. Il parla des différentes étapes qui avaient mené à la tenue de la présente

réunion, les sondages faits à l'échelle de la province pour connaître les idées, et l'adhésion immédiate et sans réserve de tous. Il fit un tour d'horizon des buts du congrès, des questions qui devraient y être discutées, et mentionna la fondation d'un journal quotidien, peut-être, mais plutôt hebdomadaire «organe de nos idées» dit-il. Il fit l'éloge de la langue française, véhicule de la diplomatie dans le monde, langue parlée par presque un tiers de la population du Canada. Certains détracteurs avaient exprimé une opinion sur la tenue du congrès. Il se défendit de voir, comme eux, dans une réunion de ce genre, une menace aux institutions de la province, une insulte aux autres nationalités ou une provocation quelconque. «Sous le drapeau de la fière Albion... nous demeurons les sujets loyaux de la Couronne britannique», dit-il. En même temps que l'étude de l'anglais, il revendiqua pour les enfants le droit à l'étude de la langue française, tant au primaire qu'au secondaire et à l'Université, citant le cas d'universités anglaises qui considéraient notre langue au même niveau que l'allemand et le polonais. «Il est nécessaire que la race canadienne-française demeure fidèle à ses traditions ancestrales faites de franchise et d'héroïsme, doublées de patriotisme et de grandeur d'âme, de dévouement et de sacrifices, d'attachement au roi et à Dieu...»conclut-il.

Lors des séances de l'après-midi, des discours furent prononcés, l'un par Emmanuel Tassé et l'autre par Aurélien Bélanger. La constitution fut adoptée. L'ACFEO se donna le Bureau suivant: L'Hon. Belcourt (président), les vice-présidents A. Aubin et Emmanuel Tassé, C.A. Séguin, secrétaire et G.W. Séguin, trésorier. Parmi les nombreux membres du Comité exécutif, on remarque le R.P. Beausoleil de Fournierville (ancien curé de Ste-Anne), le R.P. Charles Charlebois (futur fondateur du «Droit») et le R.P. J.A. Myrand, curé de Ste-Anne. Les membres ex-officio comprennent, entre autres, Sir Elzéar Taschereau et le Juge Constantineau.

À la réception publique, tenue au théâtre Russell, le 19 janvier, l'Hon. Belcourt, Sir Wilfrid Laurier, le maire Hopewell, le Contrôleur (on dira, plus tard, commissaire) Champagne et Mgr Routhier, occupent l'estrade. Un chœur de cent voix, dirigé par Amédée Tremblay, présente des chants canadiens. Le maire Hopewell souhaite la bienvenue aux délégués. L'Hon. Belcourt, président du Congrès et principal orateur, rappelle que l'éducation avec toutes ses ramifications, est la préoccupation principale de cette réunion de Canadiens français. Mgr Routhier, qui parle à son tour, affirme qu'il faut faire une part plus large au français dans la province d'Ontario. Il dit son admiration pour ceux qui ont accepté des responsabilités dans la mise sur pied de

l'ACFEO. L'Hon. Cochrane, qui remplace l'Hon. Rhéaume, indisposé, affirme que le gouvernement Whitney a à cœur l'harmonieux développement de l'éducation dans la province. L'Hon. Rodolphe Lemieux et l'Hon. M. Beck parlent à leur tour.

Le soir du 20 janvier, à l'hôtel Russell, un banquet réunit 250 convives. Le menu comprend une quantité impressionnante de mets, dont des huîtres, des truites grillées, des filets mignons, des pigeons rôtis, etc. Le R.P. Lejeune récite le bénédicité. De nombreuses santés sont portées par des hommes d'esprit qui ont un sens de l'humour. Le contrôleur Napoléon Champagne, qui répond à la santé de la municipalité, note que, il y a dix ans, la population canadienne-française n'était pas assez nombreuse pour pouvoir s'affirmer; depuis ce temps, elle avait augmenté considérablement dans une ville «la plus belle et la mieux administrée du Canada». Les discours les plus goûtés sont ceux du Premier ministre et de l'hon. sénateur N.A. Belcourt.

Le congrès se termina dans une atmosphère de joie et de confiance. On retrousserait ses manches, on se mettrait au travail et les efforts de tous et chacun conduiraient à une solution valable pour l'avenir des petits Canadiens français. Cet enthousiasme devait recevoir un dur coup lorsque le Règlement XVII fut loi deux années plus tard.

Le premier ministre Whitney avait été invité. Il déclina l'invitation car, explique-t-il dans une lettre au Gouverneur général qui avait, lui aussi, décliné l'invitation, il savait ce que les congressistes demanderaient. Ils réclameraient un changement radical dans le système scolaire, c'est-à-dire l'implantation du français comme un droit garanti par la constitution et non pas comme un privilège seulement. Le gouvernement, disait Whitney, ne pouvait répondre favorablement à ces demandes.

À la mi-février, une délégation formée de J.U. Vincent, G.W. Séguin, le Père Lebel, le Père David, entre autres, se rendit à Toronto et fut reçue par le Premier ministre Whitney. Une requête fut présentée dans le sens des résolutions adoptées au Congrès. Six mois s'écoulèrent avant que l'ACFEO reçoive une réponse. C'était une fin de non-recevoir sans équivoque. Les choses telles qu'elles existaient dans le système scolaire ontarien étaient satisfaisantes et ne seraient pas changées. C'est ce même mois, août, qui vit la nomination de Mgr Gauthier au siège archiepiscopal d'Ottawa, comme remplaçant de Mgr Duhamel. Les choses se corsaient.

★ ★ ★

Un autre congrès important se tient, en cette année 1910, à Ottawa. Il s'agit de celui qui réunit les différents cercles de l'Association catholique de la Jeunesse canadienne-française

(ACJC). Un bon nombre de délégués viennent d'en dehors de la ville; le congrès groupe une centaine de personnes. Il se tient au Monument national, le 24 juin et est organisé par le Cercle Duhamel dont le président est Esdras Terrien. Sous la présidence d'honneur de l'infatigable Mgr Routhier, des réunions sont tenues pendant lesquelles parlent le Juge Constantineau, l'hon. sénateur N.A. Belcourt et l'abbé Corbeil. Le congrès a débuté par une messe dite à la basilique. Le Père Côté, dominicain, a donné le sermon.



Le traditionnel banquet aux huîtres de l'Institut canadien-français est particulièrement brillant en cette année 1910. L'hôte est A.T. Genest, président. Le député Devlin et d'autres répondent aux différentes santés proposées. L'assistance se compose de gens des deux langues et on parle abondamment de la nécessité de s'exprimer en anglais et en français. M. l'abbé Lebel, littérateur, dont on a noté le nom auparavant, abonde dans ce sens. Il habite le Canada depuis seulement cinq ans. Professeur de littérature et donnant des cours à l'Institut canadien-français, il semble bien au courant des difficultés de l'heure et se mêle volontiers aux groupes qui essaient de trouver une solution. À propos de l'Institut, rappelons que Sir Wilfrid Laurier, un visiteur fréquent aux réunions, est président d'honneur tandis que F.R.E. Campeau est vice-président d'honneur.



Au début du siècle, le poste de police était situé rue Elgin, entre Albert et Queen. Les policiers portaient alors les casques durs et la tunique à col droit et haut. Ils patrouillaient la ville à bicyclettes; ce mode de locomotion fut remplacé petit à petit, à partir de 1912, par les motocyclettes. En 1910, on adopta le système des empreintes digitales. Sept ans plus tard, le casque genre Bobby fut remplacé par la casquette à visière. Dans l'intervalle, un second poste de police avait été ouvert, rue Somerset.

Les sujets prohibés par la loi étaient nombreux à l'époque. On recevait une contravention si on crachait sur le trottoir, on condamnait un voleur à un an de prison pour le vol d'une bicyclette et, en 1908, on arrêta un marchand de douceurs qui vendait des bonbons à des bambins...mais ces bonbons contenaient du brandy et on avait vu un gosse tituber dans la rue après avoir mangé de ces friandises. On pouvait même être condamné à la prison aux travaux forcés pour vente illicite de boisson, et cela pendant quatre mois. La peine du fouet était imposée aux cruels batteurs de femmes, et pour d'innouvables délits. Évidemment, ce qui tenait les policiers sur les dents consistait en d'innombrables cas d'ivrognerie. Hommes et femmes buvaient

tout ce qui leur tombait sous la main; on avait arrêté une femme qui tenait son bébé dans ses bras et qui, ivre morte, s'était affaissée dans la Petite rue Sussex avec le pauvre gosse.

On s'intéressait aussi beaucoup à la propreté des rues et notre ville avait, alors comme maintenant, la réputation d'être propre au sens exact du mot. On constate que, vers ces années, la collecte des ordures devient la responsabilité de la ville; derrière les maisons, on voit encore vers 1910 des poulaillers et le lever du jour est souligné, comme dans «Chantecler», par de joyeux cocoricos. Il y a aussi nombre d'écuriers et de remises de voiture derrière les maisons. Mais, tout cela doit être bien tenu et les inspecteurs de la ville vont souvent mettre leur nez et leurs yeux fureteurs dans les cours. L'arrosage des rues existait alors. On le faisait évidemment pendant les mois d'été; l'hiver, de grandes charrettes tirées par des chevaux quelquefois couverts de givre, entassaient entre les hauts panneaux de bois, la neige qui était, me disent des anciens, plus abondante qu'aujourd'hui.

Il est curieux de noter qu'à cette époque, il y a de nombreux suicides ce qui ne résulte pas d'une situation économique déplorable puisque depuis plusieurs années la prospérité règne mais j'ai noté que, assez souvent, des amoureux éconduits s'enlèvent la vie qu'ils ne considèrent plus bonne à rien depuis que leur belle a tourné ses regards infidèles ailleurs. Sans les décrire dans tous leurs détails comme auparavant, «Le Temps» rapporte naturellement les crimes qui se commettent à plusieurs centaines de milles à la ronde et je soupçonne l'exaspération de certains journalistes lorsqu'ils écrivent: «Encore un cadavre coupé en morceaux!».



En juin 1909, les employés du Grand-Tronc qui travaillaient aux excavations nécessitées par la future construction du Château Laurier mais aussi de la gare Union, s'étaient mis en grève. Ils demandaient une augmentation de salaire de \$1.48 à \$1.75 par jour. Le travail a maintenant repris et avance rapidement.

En cette année 1910, le millionnaire et homme d'affaires James Woods (il avait fait sa fortune en vendant des tentes à l'armée impériale pendant la guerre des Boers), construit un immeuble qui s'élèvera longtemps rue Laurier-ouest, près de Elgin. Il s'agit des appartements Roxborough, à huit étages; là, quatre-vingt-huit logis luxueux jouissent du service d'un personnel attentif y compris celui de servantes. Presque chaque pièce a son foyer. M. King, les familles de Louis St-Laurent et de George Vanier y vécurent. On était attaché à cet immeuble en plein centre de la ville et des larmes furent versées lorsqu'on décida de démolir le Roxborough. Cela fut fait en 1965.



La ville d'Ottawa subit, encore une fois, une épidémie que l'on attribue à la mauvaise qualité de l'eau. Il s'agit de cas de typhoïde, si nombreux que la ville réquisitionne l'édifice en pierre, à George et Sussex, pour servir d'hôpital temporaire. On verra, qu'en 1912, une recrudescence de cette maladie forcera les autorités à se servir encore une fois de l'immeuble pour loger les malades.



Les Visitandines appartiennent à un Ordre. C'est le seul Ordre cloîtré qui existe actuellement au Canada. Voilà ce que j'apprends en visitant le monastère de ces religieuses installées à Ottawa depuis 1910. Il y a maintenant vingt-trois religieuses (il y en avait trente-six auparavant)... voilà aussi ce que j'apprends d'une religieuse dont je distingue vaguement la silhouette sombre derrière le guichet des visiteurs... elles me dit aussi, de sa voix douce, qu'elle est la cousine du Dr Séraphin Marion, notre cher ami dont nous regrettons si vivement le départ.

On juge comme providentielles les circonstances qui amenèrent ici les Filles de Sainte Jeanne de Chantal et de Saint François de Sales, les fondateurs, qui reposent dans la basilique d'Annecy. C'est dans cette ravissante ville d'Annecy que se trouve la maison mère des Visitandines, et c'est de là que partirent pour le Canada Mère Marguerite-Marie de Viry et quelques compagnes. Comme il fallait que ces religieuses voient à leur propre existence, le monastère de Wilmington et sa supérieure Mère Marie-Alexandrine de Butler, s'engagèrent à subvenir aux moyens de subsistance de la Communauté d'Ottawa. En 1909, cette religieuse était venue à Ottawa pour examiner et acheter une maison à vendre que je crois être celle appartenant auparavant à la famille Holland, ce que l'historique du monastère ne mentionne pas, cependant. Le 5 août 1910, les religieuses arrivaient à Ottawa, recevant l'accueil le plus cordial de la part du R.P. Conrad, Capucin et des Soeurs Grises.

Trois ans plus tard, les Visitandines font construire un autre Monastère qui remplacera l'ancien, les frais en étant assumés, encore une fois, par la Communauté de Wilmington. C'est la maison que l'on voit aujourd'hui. Mère de Viry mourut le 11 avril 1922. D'autres Maisons de cet Ordre ont été fondées au Canada: à Sainte-Anne-de-la-Pocatière et plusieurs décennies auparavant, celle de Lévis-Québec.

Rappelons avant de terminer que ce fut Mgr Duhamel qui permit la venue ici de cette communauté mais il devait mourir avant de pouvoir l'accueillir.



Divers

— Le directeur du musée Guimet, de Paris, M. Moret, parle à l'Alliance française, qui se réunit dans la Salle du Comité des chemins de fer, au Parlement.

— Une véritable malédiction s'attache à la ville de Hull. Encore une fois, après de multiples incendies dont certains causent d'énormes dommages, en immeubles, en biens et en vies, huit personnes sont tuées et un grand nombre blessées dans une explosion qui se produit à la fabrique de la General Explosive Co., située sur les rives du Ruisseau de la brasserie. À un quart de mille de là, habitations et gens reçoivent la terrible répercussion de l'explosion produite à la suite d'incendies allumées par des enfants jouant avec des allumettes.

— Le Collège de technologies agricole et alimentaire est créé à Alfred, Ont.

— Le 10 janvier 1910, fondation du journal «Le Devoir».

— Les Indiens Pieds Noirs vendent 115,000 acres de terrain au gouvernement de l'Alberta, pour \$14. l'acre.

— Au début d'avril, imposantes funérailles à Hull du chef de police et pompiers de la ville, Ludger Genest. Il faut lire dans «Le bon vieux temps à Hull» d'Edgar Boutet, le conflit qui opposa le chef Genest, destitué en 1894 et le Conseil de la ville. Un an plus tard, Genest est réinstallé dans ses fonctions de chef de la police, des pompiers et surintendant de l'aqueduc, le tout payé \$700 par année comme salaire.

— Mgr Beaudou, né en Belgique, ardent défenseur des Franco-Manitobains, ancien évêque de Prud'homme, arrive au Canada en 1910 avec ses parents qui avaient été grandement impressionnés par l'Exposition sur le Canada.

— Francis J. Audet représentera l'Institut canadien-français d'Ottawa aux fêtes du 75ième anniversaire de la fondation de la Société St-Jean Baptiste, qui sera fêtée à Montréal.

— Alfred D. DeCelles, Conservateur de la bibliothèque du Parlement fédéral, et président de l'Alliance française publie, en 1910, dans le journal «Le Temps» un feuilleton: Papineau (1786-1871).

— Finissons sur une note gaie. Il est inutile de dire, à partir de maintenant, et en parlant de prévisions absolument irréalisables: «Cela se fera quand les poules auront des dents». À l'American Music Hall de New-York, on exhibe une poule «la plus laide du monde», du nom de Mitzi. Elle a des dents, un nez retroussé et mastique sa nourriture.



Le 28 août 1910, les paroissiens de St-Charles se réunissent devant l'église pour fêter le curé Fillaudeau qui revient d'un voyage dans l'ouest canadien.

Cracéuseté: Emmanuel Foisy

CHAPITRE XII

1911 Le recensement qui se fait, comme on sait, chaque dix ans, donne la population, en 1911, comme étant 7,206,643 habitants. Un quart de la population totale d'Ottawa de 90,520 est composé de Canadiens français.

Les épidémies que l'on attribue à la mauvaise qualité de l'eau, forcent les autorités à trouver des moyens de fortune. Les cas de fièvre typhoïde sont si nombreux que le Musée géologique, angle Sussex et George, doit être loué pour y loger les malades. Dès le début, on y soigne sept malades. De son côté, l'hôpital de l'île Porter reçoit ceux souffrant de la picote. En mars 1912, cet hôpital soignera une quarantaine de cas de variole. Vers la fin de juillet 1912, le nombre de cas de fièvre typhoïde augmentera si rapidement qu'il atteindra 508 malades et, une semaine après, 843 cas. Les hôpitaux, y compris celui installé temporairement rue Sussex, sont pleins et même l'Hôpital protestant a dû installer des tentes pour ses malades. Trois personnes meurent dans une même journée et, le 7 août, le nombre des décédés s'élève à dix. En tout, 46 personnes moururent, 1,014 ayant été atteintes par cette maladie.

On crut, à un certain moment, que la maladie était enrayée mais elle reprit de plus belle; la population dut se remettre à faire bouillir l'eau. Affolées, les autorités municipales décident, malgré le coût élevé, d'installer un filtre mécanique à l'île Lemieux. Une sérieuse enquête découvre que les conduites d'eau présentent des fissures importantes, le travail d'installation n'ayant apparemment pas été tout à fait terminé. Le docteur Chevrier et ses aides travaillent d'arrache-pied, mais la typhoïde continuera à faire des ravages et atteindra 957 cas à la mi-août.

Une des premières victimes de cette maladie fut M. Errol Bouchette, conservateur de la bibliothèque du Parlement. Il mourut à 50 ans le 13 août 1912 à l'hôpital de la rue Water.

Secrétaire de la Société Royale, homme de lettres, membre du Club des Dix, cet avocat était né en 1863 et avait épousé Alice Pacaud, fille de feu l'hon. E.L. Pacaud, Conseiller législatif. Il avait été rédacteur en chef de «L'Électeur» de Québec. Il avait écrit en 1903 un roman «Robert Lozé». Il habitait le 243 de la rue Chapel. Les funérailles eurent lieu à l'église du Sacré-Coeur. Il laissait sa femme, trois fils et deux filles: Édouard, Robert, Alfred, Françoise et Alice.

L'épidémie diminuera d'intensité à l'automne de 1912, mais les autorités s'ingénièrent à trouver de l'eau plus pure que celle de la rivière Ottawa. On proposa même celle du lac MacGregor.

Revenons à l'année 1911. Mgr Charles Gauthier, archevêque de Kingston, nommé depuis quelques mois au siège archiepiscopal d'Ottawa, est intronisé ici le 22 février 1911 à la basilique Notre-Dame, cérémonie à laquelle assistent trois archevêques et sept évêques. Sir Wilfrid Laurier et d'autres importants personnages remplissent l'église. Le sermon est prononcé par Mgr Énard, vraie pièce d'éloquence, rapporte-t-on. L'Hon. Charles Murphy lit une adresse en anglais. À cause de la présence de Mgr Fallon à cette cérémonie, l'ACFEO et la Société St-Jean Baptiste n'envoient pas de représentants et refusent de souhaiter la bienvenue au nouvel archevêque, anglais de culture et de langue bien que son nom soit français. Cependant, Mgr Routhier parla en français, offrant des vœux à son nouveau chef. J.U. Vincent protesta que cette adresse contenait seulement les souhaits de bienvenue du clergé et non pas de la population canadienne-française. J'ai noté qu'à cette intronisation, de vieux citoyens d'Ottawa assistaient, dont l'architecte Lecourt dont j'ai souvent mentionné le nom.

Dès le début de son règne ici, Mgr Gauthier fut, peut-être involontairement, le sujet de vives controverses. J'ai déjà dit que l'époque était à la contestation car, depuis quelques années, les Canadiens français avaient résolu d'insister auprès des autorités ontariennes pour que le français soit enseigné de plein droit aux enfants. La nomination d'un homme de langue et de culture irlandaises était, à leur point de vue, extrêmement maladroite, remplaçant Mgr Duhamel, ardent champion de nos revendications.

Charles-Hughes Gauthier, naquit en 1843 à Alexandria, Ontario, fils de Gabriel Gauthier et de Mary MacKinnon. Il étudia au collège de Régipolis, Kingston et fut ordonné prêtre en 1867. Il fut professeur de rhétorique, curé de différentes paroisses ontariennes, et chanoine à Brockville. En 1898, il fut sacré archevêque de Kingston par Mgr Duhamel, à qui il devait succéder ici en 1911. Il mourut le 19 janvier 1922. Des paroissiens de Notre-Dame se souviennent encore très bien de lui. Sa langue et sa

culture étaient, en effet, tout à fait anglaises et il parlait le français avec un accent que les uns disent léger et que d'autres qualifient de très prononcé. Il fut discret — les circonstances demandaient cela — simple et doux mais son inertie même prêta à des critiques. On se souvient d'avoir observé sa silhouette caractéristique le long de la rue St-Patrick. Il marchait lentement, allant acheter des bonbons chez «la vieille Madame Beauchamp», rue Dalhousie. Il distribuait ces friandises aux enfants qui allaient à lui lorsqu'il remontait vers la cathédrale. Il souriait doucement et ses dents d'or brillaient. Ces petits détails insignifiants en soi, nous montrent un homme paisible, qui souffrit sans doute beaucoup de la situation qui lui était faite car le choix de cet archevêque était certainement une erreur à l'heure où on en décida.

Depuis la mort de Mgr Duhamel en 1909, le clergé anglophone avait tout mis de l'avant pour favoriser la nomination d'un Anglophone comme chef d'un diocèse qui, depuis soixante ans, avait été confié à un Francophone. Il citait la paix et la tranquillité qui résulteraient d'une telle nomination, la loi de l'alternance, l'augmentation du nombre de prêtres anglais que cela apporterait et, surtout, le fait qu'un diocèse situé dans une province anglaise, même si ce diocèse contenait une majorité de Francophones, se devait d'être dirigé par un évêque anglais.

De leur côté, avant même la création de l'ACFEO, les Canadiens français avaient poussé fortement à la roue pour que le diocèse soit dirigé encore par un Canadien français. L'Union Saint-Joseph présenta une pétition de plusieurs milliers de noms au délégué apostolique. Il y eut quantité de lettres, mémoires, plaidoyers à cet effet. Rien n'y fit. Mgr Gauthier fut nommé par Rome, cédant probablement sous les pressions répétées du clergé anglophone dont Mgr Fallon, évêque de London, et le curé Whelan, de l'église St-Patrick d'Ottawa, étaient les plus zélés participants. Il faut rappeler ici que Rome pensait certainement que l'anglicisation des catholiques en dehors de la province de Québec, était naturelle et souhaitable. Mal lui en prit. Cette malheureuse nomination fut immédiatement le sujet d'ardentes controverses et celui qui en souffrit le plus fut ce pauvre Mgr Gauthier, pris entre la chèvre et le chou. Cependant, pendant les onze ans qu'il passa ici, le prélat fit preuve, d'habitude, d'une discrétion qui lui était dictée par les conflits entourant le Règlement XVII. Il fut souvent invisible, silencieux, dépassé par les événements. Il fit de bien timides demandes au gouvernement ontarien pour que plus de français soit permis dans les écoles. À des requêtes répétées pour qu'il tente de rétablir l'ordre et la paix dans son diocèse, Sa Grandeur se tint coi. Il fut alors accusé de favoriser par son inertie la cause de nos ennemis, composés d'orangistes et d'Irlandais catholiques. Enfin, en 1917, l'ACFEO et la Société St-Jean

Baptiste, par son président E.R.E. Chevrier, envoyèrent à Rome la requête de 10,000 Canadiens français, demandant que Mgr Gauthier soit remplacé par un Canadien français ou que le diocèse soit divisé en deux. J'ai dit que Mgr Gauthier était doux, paisible et, peut-être, de bonne foi. Après avoir relu ce qu'on a écrit sur lui... je ne sais plus, et vous non plus, probablement.



Je parlerai de deux constructions importantes de l'époque que nous étudions: le Musée Victoria et l'édifice Connaught.

En avril 1911, le gouvernement fédéral acheta les constructions qui se trouvaient, depuis longtemps, du côté ouest de la rue Sussex, en bordure de la rue Mackenzie, à la hauteur de la rue George. Une grande excavation suivra la destruction de maisons et aussi de commerces dont plusieurs étaient tenus par des Canadiens français. On élèvera là le grand édifice de pierre qui existe encore maintenant et qui abrite les Douanes et Accises: l'édifice Connaught.

D'autre part, depuis 1908, on construisait, à l'extrémité sud de la rue Elgin, un grand musée de pierre, qui fut terminé en 1911. Le docteur Brock en fut le premier directeur. Il devait loger les fossiles, les animaux préhistoriques ou vivant actuellement sur notre territoire, les poissons qui hantent nos rivières, les richesses que renferme notre sol, les travaux et le folklore des Indiens, etc.

À l'époque où le Musée Victoria fut terminé, un jeune homme revenait d'Angleterre où l'avait mené une bourse Rhodes. Cette bourse, Marius Barbeau, étudiant en droit à Laval, l'avait obtenue parce que le premier en liste, Louis St-Laurent, ne l'avait pas acceptée. Le Barreau cessa d'être un attrait pour Barbeau car très vite se développa une véritable passion pour l'anthropologie et ce fut cette discipline qui le rendit célèbre. Ainsi, en 1911, commença une carrière extrêmement fructueuse. Son bureau au Musée Victoria devint le centre d'une véritable ruche d'activités allant d'une superbe et rare collection de musique folklorique jusqu'aux documents décrivant les moeurs et coutumes des autochtones. Longtemps après sa retraite, Barbeau occupait son bureau dans ce musée qui, pendant plusieurs années, cessa de remplir les fonctions pour lesquelles il avait été construit. À l'époque de la Première Grande Guerre, le gouvernement fédéral s'en servit pour loger les bureaux de l'administratiojn des services de guerre. En 1916, le Parlement ayant été la proie des flammes, l'édifice logea temporairement la Chambre des communes et le Sénat jusqu'à ce qu'en 1920 le nouveau Parlement soit terminé. À sa réouverture, le Musée ne comprit plus les services géologiques, qui furent logés cependant sous le même toit. Pendant un certain temps, la galerie

nationale occupa une partie du Musée. L'énorme totem de la rotonde continue d'être encore aujourd'hui un centre d'attraction et on parcourt avec admiration ses salles où sont réunies les richesses de notre faune et de notre sol.

★ ★ ★

Le gouverneur général Grey fut remplacé, en 1911, par le duc de Connaught. Il s'embarqua pour l'Angleterre en août. Les autorités municipales exprimèrent des regrets de ce départ, disant que le Gouverneur général avait toujours été un ami de la ville «surtout lorsqu'il avait demandé de détruire les mouches». Je veux bien croire que cela a été écrit par «Le Temps» avec, en coin, un sourire de papier-journal. Le duc et la duchesse de Connaught arrivèrent à la gare Union de la rue Broad, le 14 octobre. Recevoir un fils de la Reine Victoria, frère de feu Édouard VII donc oncle du présent roi, était tout un honneur. On se mit en frais. Le Premier ministre, l'honorable Robert Borden et son cabinet furent là pour accueillir le couple vice-royal. Sir Wilfrid Laurier et Lady Laurier étaient aussi de la partie.

★ ★ ★

Les élections fédérales eurent donc lieu en cette année 1911 et virent la défaite du parti libéral dirigé par Sir Wilfrid Laurier. La question de la réciprocité avait tenu la clé du succès ou de la défaite. Bien avant la date de l'élection, les journaux étaient pleins du pour et du contre, selon que l'annonce était payée par l'un ou l'autre parti. Rappelons brièvement ce dont il s'agit. De 1855 à 1865, le Canada et les autres colonies de l'Amérique britannique du Nord jouirent d'un traité de réciprocité avec les États-Unis, qui amena la prospérité. Cependant, après 1865, les Américains refusèrent de renouveler le traité parce que, en partie du moins, ils étaient vexés de ce que le Canada avait donné asile aux prisonniers et saboteurs venant des États du sud, pendant la guerre civile. En 1911, Laurier reçut secrètement du Président Taft l'assurance qu'il était prêt à négocier un traité. Malheureusement, Taft et d'autres politiciens américains se vantèrent publiquement que ce traité ferait tomber le Canada dans le giron américain. Ce fut du gâteau politique pour les Conservateurs qui exploitèrent la situation à son maximum et crièrent partout, pendant la campagne électorale, que les libéraux vendraient le pays à nos voisins. La population prit peur. . . Laurier fut battu bien qu'il eut déclaré, à plusieurs reprises, que le Canada retirerait de grands bénéfices du pacte réciprocité. Mais, les Torys avaient riposté que ce traité aurait pour résultat la limitation des salaires et l'inflation. Le 21 septembre, le peuple fit entendre sa voix. Les électeurs suivirent les résultats en se massant devant l'édifice du «Temps» d'Ottawa qui, entre-temps, amusait les gens en leur montrant des vues animées. Les Conservateurs prirent le

pouvoir avec une forte majorité, Robert Borden, âgé de 57 ans, à leur tête. Il était né à Grand-Pré. Huit ministres du cabinet Laurier furent battus. La ville d'Ottawa tourna au bleu elle aussi et élit à la Chambre des communes MM. Fripp et Chabot. Le nouveau cabinet comprit, entre autres, L.P. Pelletier aux Postes et Bruno Nantel au Revenu de l'Intérieur. Sir Wilfrid restera chef de l'Opposition et le sera jusqu'à sa mort en 1919.

★ ★ ★

En vrac, quelques nouvelles... Au début de décembre, C.S.O. Boudreault est nommé président général de la Société St-Jean Baptiste, C.A. Séguin étant premier vice-président général. Du côté théâtre, une troupe française vient au Théâtre Russell jouer «L'Aiglon» avec Mme Claude Ritter, «Le maître de forges» et «La maîtresse de piano». C'est vers cette époque qu'un violoniste de douze ans, Paul Mathé, donne la mesure de son grand talent. D'autre part, l'Institut canadien-français fonde un club littéraire. MM. Séguin, Loranger et Séguin font partie du comité spécial chargé d'élaborer le programme de ce club. M. le chanoine Lebel, professeur, y donnera des conférences — Le lieutenant-colonel Landry est nommé président du Sénat. On sait qu'il offrira sa résignation quelques années plus tard et acceptera la présidence de l'ACFEO, se mêlant de très près aux luttes scolaires — Au Club Rideau, l'Hon. T.P.B. Casgrain donne une réception pour fêter la nomination de l'Hon. Philippe Roy, nouveau Commissaire du Canada à Paris. Il succède à feu l'Hon. Hector Fabre — Le nouveau directeur du journal «Le Temps» est Maurice Arby, anciennement de «La Patrie». — Parlons mode: les femmes élégantes portent des chapeaux dits «gratte-ciel». Ce sont de hautes pyramides de plumes qui s'élèvent hardiment vers le ciel. On n'est donc pas étonné qu'au théâtre on demande aux dames d'enlever leur chapeau. — Le 17 avril 1911, eurent lieu à l'église du Sacré-Coeur, les imposantes funérailles de Sir Elzéar Taschereau, ancien Juge en chef de la Cour Suprême, présidées par Mgr Gauthier (voir Tome III, page 255). — En septembre, mourait M. J.B. Myrand, 82 ans, arrivé ici vers 1867. Maître de poste au Sénat jusqu'en 1909, il était le père de Mgr Myrand, curé de Ste-Anne, et de Philippe Myrand, marchand. Il laissait sa veuve et aussi quatre filles: Mme Rouillard, de Québec, Mlles Adèle, Corrie et Hedwidge, d'Ottawa (voir Tome II, page 97).

★ ★ ★

Divers

— L'Hôpital du Sacré-Coeur est fondé à Hull par les Soeurs de la Providence.

— À Vancouver, on inaugure la première patinoire de glace artificielle au Canada.

— L'Université de l'Alberta ouvre ses portes. — L'église St-Patrick, à Ottawa, fête ses cinquante ans d'existence. Mgr Guigues avait béni la pierre angulaire le 6 octobre 1872, en présence de Sir John A. Macdonald. En 1902, une nouvelle table d'autel avait été installée le jour de la St-Patrick. Elle était très belle, faite de marbre et d'onyx.

— La première retraite fermée fut organisée au Scholasticat St-Joseph.

— Les bijoutiers Birks s'installent à Ottawa, rue Sparks. Henry Birks et fils occupaient le 101 Sparks depuis cette date mais dernièrement (1983) la maison si réputée pour la qualité de ses articles en argent et la beauté de ses bijoux a déménagé ses pénates dans le nouveau Centre Rideau.

CHAPITRE XIII

1912 Charles Hopewell cède sa place comme maire de la ville à Nelson Porter, courtier en immeubles, qui donne son nom à l'île où se dresse le nouvel hôpital pour varioleux que la ville fait construire. Si cette île de la rivière Rideau trouvera ainsi une fonction qu'elle gardera pendant quelques décennies et même de nos jours en accueillant dans deux immeubles, les personnes âgées, une autre île, celle-là dans la rivière Ottawa, est vouée au divertissement de la population. Il s'agit de l'île Kettle. À la mi-juin, on y inaugure un restaurant et un théâtre «Le Gaieté» ainsi qu'un carrousel, une galerie de tir, etc. En partant du quai de la reine rue Sussex, le bateau «Quinte Queen» s'y rendra, amenant de joyeux excursionnistes.



Il y avait, rue Sussex, près de Rideau, du côté ouest, une église ou plutôt une chapelle anglicane qui datait de 1860. «The Chapel of Ease», comme on l'appelait, brûla en janvier 1912. Cette petite église se trouvait à côté des bureaux du journal «Le Temps» et du grand magasin A.E. Rae qui furent, pour un temps, en grand danger d'être endommagés par les flammes.

Une autre tragédie, celle-là d'importance et avec d'énormes pertes de vie, se produit le 14 avril et nourrira les conversations pendant de longues années. Il s'agit du naufrage du superbe navire Titanic réputé le plus beau, le plus solide bateau, pratiquement insubmersible. Et, pourtant, un iceberg eut raison de cette invulnérabilité et envoya au fond de l'eau le grand navire; la liste officielle des disparus mentionne 1,490 victimes parmi lesquelles se trouvaient des financiers, hommes d'affaires, banquiers et leurs épouses couvertes de bijoux et de fourrures. La mort nivèle tout et s'attaque aux riches comme aux pauvres... et aux artistes aussi car un sculpteur français, Paul Chevré, se trouvait à bord. Il apportait avec lui un buste de Laurier qui devait être placé au nouvel hôtel

Château Laurier. Le sculpteur eut la vie sauve mais le buste de l'ancien Premier ministre fut englouti avec le navire qui le portait. Encore aujourd'hui, en 1983, des efforts sont faits pour trouver le Titanic qui repose quelque part à une profondeur de deux milles, aux environs de Terre-Neuve au fond d'un océan souvent déchaîné dont les eaux grises roulent en tonnerre et ne veulent pas lâcher leur proie.



La gare Union et le Château Laurier sont terminés en 1912. Les plans de la gare sont de B. Gilvert, modifiés par Ross et MacFarlane. Petit à petit, les lignes de chemin de fer qui atteignaient les gares un peu partout en ville, choisirent de terminer leur course à la nouvelle gare. Inaugurée au début de juin 1912, elle devait, peu d'années après, contenir dans ses murs bien des gens désolés et voir bien des pleurs couler car ce fut de là que partirent pour le front de nombreux jeunes soldats pendant les deux Grandes Guerres.

À l'heure qu'il est, Ottawa ne possède qu'une gare et elle est située dans un endroit peu commode, au sud de la ville. Là, se trouvaient il y a longtemps, les terrains qui constituaient les cours à bois des Hurdman. Lorsque la gare Union s'élevait en plein centre de la ville, la population s'en servait abondamment. Presque en face des édifices du Parlement, elle accommodait les employés fédéraux, les députés et les sénateurs qui trouvaient là un endroit tout proche, à leur convenance. Elle avait une immense salle des pas perdus et un couloir qui allait de cette grande salle au Château Laurier. Sa silhouette se dresse encore au centre de la ville qui l'a classée monument historique, mais ses fonctions sont autres. C'est maintenant un centre de conférences et on a grandement changé l'intérieur de cette ancienne gare. Cette année — 1983 — on a inauguré dans cet immeuble une fresque, oeuvre de Sir Frank Brangwyn (1867-1956) qui pendant soixante-dix ans, avait orné l'édifice du Grand-Tronc à Londres. Le Canadien-National, propriétaire de l'immense ouvrage, en a fait don au gouvernement canadien en 1971.

Maintenant, la population qui voyage le fait dans sa propre voiture, ou en autobus ou avion. Une minorité seule se sert des chemins de fer, du moins pour venir ici ou en repartir. Les chemins de fer servent surtout à transporter des marchandises et aussi des matières nocives et dangereuses qui semblent attirer les malheurs et les déraillements, causant des terreurs prolongées aux villes et villages que la ligne traverse. Mais, tout cela constitue le progrès, paraît-il!

Quant au Château Laurier, construit sur le style d'un grand château avec tourelles, pignons etc. il fut tout de suite populaire et

fut cause du déclin de l'hôtel Russell qui avait eu longtemps ses années de gloire.

L'apparence de la grande place entre le Château et la gare change tout à fait en cette année 1912. On comble le triangle qui existait depuis longtemps et la place entière est pavée telle qu'on la voit maintenant. À la fin de 1912, ce travail d'importance est terminé et donne au centre de la ville un aspect entièrement nouveau.

★ ★ ★

Ce fut le 12 septembre 1912 que la paroisse St-Charles reçut son deuxième curé. Le R.P. Fillaudeau fut remplacé par François-Xavier Barrette qui avait été consacré prêtre en 1905 par Mgr Duhamel. Il était né à Joliette. Si on attache toujours le nom de Mgr Myrand à la paroisse Ste-Anne, celle de St-Charles est liée au nom du curé Barrette qui y oeuvrera pendant 49 ans. Cent pour cent canadien français, passionnément attaché à sa langue et à sa foi, il se jeta dans les luttes scolaires qui s'intensifièrent à partir de cette année 1912; il n'y eut pas de plus ardent défenseur des nôtres que le fameux curé Barrette, de St-Charles. Dans l'ouvrage que M. Léo Paquette prépare sur sa paroisse, il dit, très justement, que sous une rude enveloppe le curé possédait un coeur charitable et avait une affection sincère pour ses paroissiens. J'aurai certainement l'occasion de citer son nom dans les pages qui suivront mais, dès à présent, je veux mentionner que, en octobre 1954, il fut élevé au rang de prélat domestique, l'année précédant le cinquantenaire de son ordination sacerdotale. Il se retira en 1961 remplacé par l'abbé Alfred Boyer, et mourut l'année suivante.

Comme paroissiens de St-Charles pendant les années que nous étudions, mentionnons la famille Gauthier (Pierre, l'organiste, et son fils Charles, rédacteur au «Droit»), celle d'Aurélien Bélanger, la famille Foisy dont un membre, Hector, fut également organiste, les Champagne (Isidore fut directeur de la chorale), les Dagenais qui comptent encore M. Anasthase Dagenais, âgé de 87 ans, les familles Jolicoeur, Leduc, Major et Valiquette.

★ ★ ★

Curieux, le passant s'arrête souvent au coin de la rue Main et du chemin Beckwith, pour lire ce qui est écrit sur une plaque bilingue, apposée à de gros piliers de pierre appelés «Brantwood Place Gates». Ces piliers, marquant l'entrée de la première subdivision projetée par la ville d'Ottawa, datent de 1912. La clôture a disparu mais les poteaux de clôture, classés historiques, furent dédiés, en 1948, à la gloire des soldats disparus pendant les deux Grandes Guerres.

★ ★ ★

Le 7 mars 1912, le rapport Merchant est publié, dans lequel on cite l'incompétence des instituteurs comme étant la cause principale de l'infériorité de l'enseignement du français dans les écoles primaires. On mentionne le fait que l'anglais n'est pas bien enseigné et le remède est appliqué par le gouvernement Whitney. . . c'est le Règlement XVII. J'ai cru les événements de ces années assez importants pour leur consacrer tout un chapitre en donnant de la continuité à tout ce qui s'est passé jusqu'à ce que les conflits s'apaisent quelque peu, c'est-à-dire jusqu'en 1920 environ, une huitaine d'années environ. Le lecteur ne trouvera donc pas des renseignements sur les problèmes scolaires sous les différentes années, mais ramassés dans un seul paragraphe dont les pages sont mentionnées à la Table des matières.

★ ★ ★

On pourrait croire que maintenant le dur village de Bytown n'est plus qu'un souvenir lointain, mais son ombre redevient réelle, s'éclaire et revit lorsque, le 7 février 1912, une des premières novices reçues par les Soeurs Grises après 1845, meurt à l'âge de 84 ans. La jeune Hagan, mentionnée à la page 206 de «Bytown» était née à Ste-Marie de Monnoir, au Québec, en 1829. Elle était la fille d'un instituteur qui tenait école privée rue Sussex. À 16 ans, première novice de langue anglaise (elle devint vite parfaitement bilingue), sa carrière d'éducatrice commence sans tarder. Elle participe à la fondation du pensionnat en 1849 et, en 1873, devient supérieure du couvent du Sacré-Coeur, rue Rideau, charge qu'elle occupera de longues années avec un dévouement inlassable et une réelle bonté. Hommages et éloges entourèrent le modeste tombeau de Mère Thérèse de Jésus lorsque Dieu la rappela à Lui après une vie féconde. Les funérailles, présidées par Mgr Gauthier, eurent lieu dans la chapelle du couvent du Sacré-Coeur, accompagnées d'une musique choisie avec soin par Henri Lefebvre, directeur de la chorale. L'orgue était tenue par Mlle Bélanger.

★ ★ ★

Les tensions internationales s'accroissent fortement et l'Angleterre veut augmenter ses moyens de défense contre un ennemi, l'Allemagne, puissante et redoutable. Elle insiste pour que les colonies contribuent aux préparatifs. On se souvient que les Libéraux, sous Laurier, avaient résisté à cette pression, mais le gouvernement Borden, lui, est prêt à contribuer trente-cinq millions de dollars à la construction de navires, construction qui se fera en Angleterre. Il est aussi question de la mise sur pied d'une flotte canadienne et aussi d'une contribution importante aux dépenses que la mère patrie devra encourir pour s'armer. Le gouvernement ne réussit pas, cependant, à faire passer aucune de

ces résolutions, l'opposition venant, bien sûr, du parti libéral, Laurier en tête, mais surtout d'Henri Bourassa.



Le 22 juillet 1911, un hebdomadaire «La Concorde» paraissait, rédigé en collaboration par la Compagnie de publication «La Concorde».

La Bibliothèque nationale est censé posséder deux numéros de ce journal: ceux du 22 juillet 1911 et du 25 mai 1912. Cependant, le dossier que j'ai consulté ne contient que le numéro du 25 mai. Il semblerait que ce soit là le dernier numéro de ce journal qui annonce alors la parution d'un autre hebdomadaire «La Justice» dont le premier numéro parut le 1er juin 1912. J'ai noté de grandes similitudes de pensées entre les deux hebdomadaires; il se pourrait que MM. Morisset et Tremblay aient collaboré à l'un et à l'autre. En parcourant attentivement l'unique exemplaire de «La Concorde» j'ai noté un article parlant de l'ostracisme qui existe envers les Canadiens français dans les cours de justice de l'Ontario. «La justice n'existe que pour ceux qui parlent anglais» écrit-il. Il note que l'écusson qui domine le fauteuil de tout juge ontarien porte la devise du Royaume-Uni: Dieu et mon droit. Le journal en souligne l'ironie.

En juin 1912, un hebdomadaire est donc fondé par Jules Tremblay et Maurice Morisset. «La Justice», imprimé aux 457-459 rue Sussex, paraît à partir du 1er juin et la Bibliothèque nationale en conserve tous les numéros.

Au début, les deux fondateurs signent à tour de rôle des articles importants en première page. Mais, à partir du 11 juillet 1913, l'article par Maurice Morisset est seulement accompagné d'autres écrits signés d'un pseudonyme ou d'un prénom. Peut-être Tremblay se cache-t-il sous cet anonymat car je ne crois pas qu'il ait quitté le journal. Cependant, dans ce numéro de juillet, des pages entières sont consacrées au discours prononcé par Jules Tremblay au ralliement des Franco-canadiens du Nouvel Ontario, à Sturgeon Falls, le 24 juin 1913.

Dès les débuts de «La Justice», qui contient alors huit pages bien remplies et dont l'abonnement coûte un dollar par année, Tremblay en situe clairement l'optique: on traitera de questions sociales, d'économie politique, d'instruction publique et d'affaires municipales. Le journal ne s'occupera à peu près jamais des questions de politique fédérale. On ne flattera personne et on sera d'une impartiale franchise.

Il va sans dire que les questions scolaires occupent une place importante par la suite et que le détestable évêque de London, Mgr Fallon, fait souvent l'objet de commentaires. On ne se gêne pas

pour critiquer «The Ottawa Printing Co. Ltd» et son directeur C.S.O. Boudreault qui, dit-on payent leurs taxes aux écoles publiques. Par contre, «La Justice» publiera en entier le discours d'Henri Bourassa au Congrès de la langue française à Québec et ceux, par la même occasion, des sénateurs Poirier et Belcourt.

Le journal parle assez peu ce qui se passe à Hull; il consacre presque toutes ses colonnes aux activités des nôtres à Ottawa, mentionnant abondamment les faits et gestes des différents mouvements comme «Le Ralliement», nouvellement fondé, la Société des Débats français et nommant les Canadiens français qui y oeuvrent. L'hebdo. est donc une source précieuse de renseignements pour le chercheur qui y note le peu de cas que l'on fait du journal «Le Temps» et les critiques que «La Justice» adresse au journal «Le Droit» pour un prêt qui lui avait été versé par l'ACFEO, et autres méfaits. On n'aime guère les Chevaliers de Colomb dont l'attachement à nos droits est mis en doute par «La Justice». On voit par là l'indépendance de pensée et d'esprit que professe un hebdo. qui s'était donné au départ une telle ligne de conduite.

Vers le milieu de 1913, on voit que le journal commence à être à bout de souffle et, probablement, d'argent car il ne présente que quatre pages au lieu de huit. Faut-il s'étonner de cela? Comment une population francophone d'environ 25,000 à l'époque peut-elle encourager deux quotidiens («Le Temps» et «Le Droit») et un hebdo., de manière à leur permettre de vivre tous les trois. Deux devront disparaître et «Le Droit» survivra.

À l'automne de 1914, «La Justice» laisse tomber sa balance et ferme boutique mais, curieusement, le dernier numéro que possède la Bibliothèque nationale (25 septembre 1914) ne mentionne aucunement cette fin subite et les raisons de sa fermeture.

Ainsi disparaît un hebdomadaire sérieux, bien écrit, dans un français correct et sans bavure.

Je viens de mentionner la fondation, le 9 novembre 1912, du groupe «Le Ralliement» dont Mgr Gauthier était président d'honneur et l'aumônier le R.P. Conrad, supérieur du Monastère des Capucins à Ottawa. Cette société littéraire et patriotique comprenait, on s'en aperçoit, des traducteurs, des intellectuels, tous gens intéressés à la culture. A.H. Beaubien en fut le premier président, remplacé un peu après par Maurice Morisset. J.A. Archambault est directeur des travaux, C.H. Carbonneau est secrétaire, remplacé par René Séguin. H.P. Arsenault est vice-président. En 1913, D.T. Robichaud deviendra trésorier.



L'Institut canadien-français fête ses 60 ans d'existence le 17 novembre 1912. Les célébrations commencent, comme d'habitude, par une messe à la cathédrale Notre-Dame, chantée par Mgr Gauthier. L'orgue est tenu par Amédée Tremblay et le choeur est dirigé par Henri Lefebvre, maître de chapelle au Sacré-Coeur. Le R.P. Rouleau, dominicain, prononce un sermon très remarqué. Au banquet qui se tient au Château Laurier, Rodolphe Girard, président de l'Institut, a, à sa droite, Sir Wilfrid Laurier qui est, comme on sait, patron d'honneur de l'organisme. M. Girard a, à sa gauche, Sir Charles Fitzpatrick, Juge en chef de la Cour suprême. D'anciens présidents assistent à ces agapes fraternelles, dont MM. Gobeil, De Celles, C.A. Séguin, Siméon Lelièvre, le docteur Valade, Samuel Genest, Auguste Lemieux, A.T. Genest et Alp. Charron.



Rappelons qu'en 1874, le contracteur Pierre Rocque avait construit, à côté de l'église Ste-Anne, une salle qui s'appela tout d'abord Salle des Francs-Canadiens. Elle servit de centre de ralliement pour les oeuvres paroissiales et patriotiques, oeuvres aussi de charité pendant les temps durs, de manifestations familiales également. On dut remplacer l'ancienne salle par une nouvelle, au même endroit. Elle fut inaugurée au début de l'année 1912 et fut témoin de remarquables discours, appels à la solidarité, démonstrations de toutes sortes pendant les luttes scolaires. La scène servit également au théâtre amateur dont le public était extrêmement friand à l'époque. Parmi les hommes de valeur qui secondaient et épaulaient le curé Myrand, J.A. Séguin doit être tout spécialement nommé pour son énergie et la forte impulsion qu'il donna au Cercle social paroissial dont il fut le président pendant de longues années. Jules Tremblay dit de lui qu'il était une des forces maîtresses de la paroisse. Né en 1867, à Saint-André Avellin, M. Séguin était fonctionnaire au ministère des Travaux publics. Il avait épousé, en 1886, Zélia Gagnon qui lui donna douze enfants. Sa mort survint le 8 novembre 1922 après une très courte maladie. Il avait 54 ans.



En vrac, quelques nouvelles: Décès d'Édmond Gauthier, né à Trois-Rivières. Il vint à Ottawa vers 1887 et ouvrit une compagnie de pompes funèbres dont s'occupent maintenant ses deux fils Édmond et Henri. M. Gauthier habitait le 296 de la rue Creighton — Décès aussi de l'ancien inspecteur des écoles bilingues de l'Ontario Téléphore Rochon, auteur du «Système phonique». «La Justice» rend un bel hommage à M. Rochon «ardent éducateur et défenseur énergique de nos droits» dont la fille était l'épouse d'Aurélien Bélanger — Le Dr R. Chevrier est président du Bureau

de santé de la ville, et le fils de l'ancien maire Martineau travaille au Bureau municipal d'hygiène — Le 19 juillet, la cantatrice Juliette Gauthier, fille de M. Louis Gauthier et soeur de l'artiste Éva Gauthier, fait ses débuts à Rome comme chanteuse d'opéra. — Une invention qui n'a l'air de rien mais qui réchauffera, à la lettre, les gens frileux: l'invention de la couverture chauffée à l'électricité — Décès à 80 ans, le 3 janvier 1912 d'Élie Renaud, à sa résidence du 325 de la rue Clarence. Son fils, Élie, propriétaire d'une importante boulangerie, ferme son établissement pour quelque temps en signe de respect pour son père décédé — Décès de Mme Éric Quéry née L. Gareau, 158 Friel. Son mari travaille au Ministère des chemins de fer et canaux — Décès de Flavien A. Chabot, 57 ans, de la paroisse Notre-Dame (139 de l'Église). Il était l'oncle du Dr Chabot et le père d'Adolphe et d'Hyacinthe — J.H. Paré, du journal «Le Temps» est nommé vice-président du Club des journalistes — Décès, en août, de Soeur Marie St-Dominique, 41 ans, née Lavina Latrémouille, fille d'Octave Latrémouille, marchand-épiciier. Elle laisse cinq soeurs dont Mme Ernest Legendre, Mme L.G. Roy, Mme Eugène Beaupré et Mme Hector Châtillon — Décès également, en septembre, de Mme Émile Robitaille, née Amanda Laframboise. Elle est l'épouse du propriétaire de l'hôtel Sirdar, 191 rue Rideau. Elle laisse dix enfants: Oscar, Eugène, Léo, Lionel, Paul, Mme C.E. Rochon, Corinne, Simone, Laurette et Cécile. La défunte était la soeur d'Arthur M. Laframboise, propriétaire de l'hôtel Albion et d'Albert J. Laframboise, employé chez Garland & Fils — Décès en septembre d'Eugène Verreault, 64 ans, 255 Wilbrod — Décès de Joseph Letellier, marchand de chaussures, à 49 ans. Il habitait Hull mais son commerce était à Ottawa — Mort de Mme T. Lemay 54 ans épouse du marchand très connu de la rue Sussex. Elle était née Céline Dubé.



Divers

— Souvenir de l'ère napoléonienne: le prince Louis Murat, 61 ans, petit-fils de l'ancien roi de Naples, frère du vainqueur d'Austerlitz, meurt à Paris.

— Un incendie ravage le village de Pointe-Gatineau. Il prend au magasin d'Alphonse Béland. Rappelons que le maire du village est M. Lafortune.

— Louis Cyr, l'homme le plus fort du monde dit-on, et qui s'était retiré de l'arène en 1904, meurt à Montréal à 49 ans.

— À Hull, Hormidas Dupuis l'emporte sur le Docteur Archambault comme maire. Le 8 mars, à Hull, un accident de chemin de fer fait cinq victimes et un bon nombre de blessés. Un convoi de marchandises avait télescopé un train de passagers.

— Une terrible explosion se produit en Haïti, à Port-au-Prince. Une poudrière explose, met le feu au palais présidentiel et le président Leconte périt dans l'incendie ainsi qu'environ 400 personnes.

— L'abbé Deguire, le très populaire curé de St-Joseph d'Orléans, meurt subitement le 16 août. Il était né en 1864. À l'échelle internationale, on déplore le mort du général Booth, fondateur de l'Armée du Salut.

— Depuis de nombreuses décennies, les sportifs d'Ottawa peuvent pratiquer le sport du tennis à un club qui a été fondé en 1912 et qui se trouve au pied de la rue Donald, dans Overbrook. Situé au bord de la rivière Rideau, il offre aussi des courts pour le squash, une piscine et l'hiver, l'hospitalité de ses grandes pièces réchauffées par un réconfortant foyer. Un étroit pont de bois, que les sportifs trouvaient bien commode, joignait auparavant les deux bords de la rivière évitant le détour par le pont Cummings. Ce petit pont a disparu.

— La troupe du «Ottawa Little Theater» fut fondée en 1912 et se réunit à différents endroits jusque, en 1928, elle occupe l'église Eastern Wesleyan Methodist, rue King Edward, un peu au nord de la rue Rideau. Elle y est encore.

— À Ste-Rose de Lima, Monsieur Isaac Racine (96 ans) et son épouse (91 ans) célèbrent le 75ième anniversaire de leur mariage. Cinq de leurs enfants sont encore vivants. Les jubilaires ont 258 descendants. Je mentionne tout spécialement cet événement car il est assez extraordinaire.

L'AVENIR EST A CEUX QUI LUTTENT

LE DROIT



Page frontispice du premier numéro du journal «Le Droit» fondé le 27 mars 1913.



R.P. Charles Charlebois, o.m.i., fondateur du journal.

CHAPITRE XIV

1913 Au début de janvier, Samuel Genest est nommé président du Bureau des écoles séparées, nomination importante pour les Canadiens français qui trouveront en cet homme énergique, un défenseur courageux comme rarement on en rencontre.

Peu de jours avant sa nomination, Samuel Genest s'était insurgé contre le mutisme des journaux anglais quand il s'agissait d'appuyer les candidats canadiens-français aux élections municipales. En ce début d'année, avec l'appui du journal «Le Temps», E.J. Laverdure se présente à la mairie contre J.A. Ellis mais il est battu. M. Laverdure sera, peu de temps après, élu vice-président de l'Association conservatrice d'Ottawa, battant le docteur Parent, candidat à ce poste. Sont élus à la mairie les échevins Parent, Beaulieu, Desjardins, Labelle, Laroche et Racine. Genest reproche à Napoléon Champagne et au docteur Parent de s'être prononcés contre une juste répartition des taxes scolaires, cela en vue de s'attirer les votes des anglophones.

★ ★ ★

Le journal «Le Droit» ayant été fondé en mars 1913 pour défendre nos droits, directement menacés par le fameux Règlement XVII de 1912, j'ai cru bon de parler de sa fondation dans le chapitre consacré à nos luttes scolaires. C'est donc là que le lecteur trouvera des détails sur les débuts du seul quotidien de langue française qui existe actuellement en Ontario.

★ ★ ★

Un institut qui fut très populaire comme foyer pour jeunes filles et centre d'enseignement, est fondé ici en 1913 par Mère Saint-Thomas d'Aquin et le chanoine Plantin, de la cathédrale Notre-Dame d'Ottawa. L'oeuvre fut canoniquement érigée par Mgr C.H. Gauthier en 1919. À ses débuts, la Congrégation des

Soeurs de l'Institut Jeanne d'Arc s'installa aux 20-22 de la rue Water. Elle déménagea plus tard dans l'immeuble de la rue Sussex, ancien hôtel Revere où les Soeurs accueillirent les jeunes filles qui cherchaient un foyer. L'Institut offrait également des leçons de sténographie et de dactylographie et les cours de français de Mère Saint-Thomas d'Aquin étaient réputés de par la ville.



Une invention moderne, que l'on prend pour acquise, mais qui a grandement amélioré la circulation, fut faite par James Hoge en 1913. Il s'agissait des feux automatiques qui succédaient à ceux actionnés à la main vers 1910 à Détroit, aux USA. Cependant, au Canada, ce ne fut que pendant les années Vingt que cette signalisation fut installée. À Ottawa, le Conseil de ville approuva, le 6 décembre 1927, les premiers feux de circulation à deux endroits: à l'angle des rues Sparks et Bank ainsi que Metcalfe et Sparks.



Tout n'est pas rose sur la colline car de longs débats ont lieu sur cette fameuse question de l'aide à l'Angleterre, question dont j'ai déjà parlé. Pendant deux semaines, en 1913, les discours en Chambre des communes ont l'allure d'un combat aux cent rondes. Des députés, qui n'avaient jamais élevé la voix, prennent la parole et la gardent jusqu'à essoufflement, sur des sujets souvent très éloignés des débats en cause, à savoir le choix entre la théorie des Conservateurs affirmant que le Canada serait incapable de construire des navires de guerre et le versement de trente-cinq millions de dollars à l'Angleterre pour ce faire. Les Libéraux, eux, Sir Wilfrid en tête, désiraient plutôt créer une marine canadienne, avec des navires de guerre de dimension raisonnable et un programme d'entraînement des marins qui les monteraient. Churchill, se mêlant de ce qui ne le regardait vraiment pas puisqu'il s'agissait ici d'une discussion au niveau du Canada, donnait naturellement toute son approbation à la thèse conservatrice. Disons que tout cela se termina par la mort du «Navy Bill» le 30 mai 1913. Il avait été accepté par la Chambre des communes, mais rejeté par le Sénat.

«Le Temps» encore libéral en 1913 et admirateur de Laurier, relate cette «scène honteuse» à la Chambre. Une manoeuvre du gouvernement empêchera donc le chef de l'opposition de parler mais, un peu plus tard, il pourra prendre la parole. Le journal mentionne les magnifiques envolées oratoires de Sir Wilfrid, et dira: «Jamais il n'a été plus beau à voir, dominant de toute sa taille et de tout son génie ceux qui n'avaient pas hésité à faire fonctionner la machine politique pour appliquer un baillon sur sa bouche». À l'époque, le journal ne manque jamais d'applaudir aux succès du

chef de l'opposition. En mai, à Toronto, Laurier parle devant 10,000 personnes et fait «un des plus beaux discours de sa carrière».

L'attitude du journal «Le Temps» au moment où un autre quotidien de langue française est fondé et où un hebdomadaire «La Justice» lui enlève certainement des lecteurs, surprend, mais on sent là les sursauts d'une oeuvre qui s'achève. Ainsi, dit Maurice Arby, son rédacteur en chef, «Le Temps» a maintenant une clientèle accrue; il achète par conséquent de nouvelles machines à composer, etc. Il est vrai que son apparence s'améliore nettement. Il y a davantage de photos et elles sont plus claires. À part cette annonce par Arby, le journal garde toujours l'anonymat quant à ses collaborateurs. Même les éditoriaux ne sont pas signés et il me sera difficile de trouver qui étaient les journalistes travaillant à ce journal. Au contraire, les vigoureuses opinions du «Droit» paraîtront toujours, dans la page éditoriale, au-dessus d'une signature, de même que les articles spécialisés qui parsèmeront ses pages.

Nous apprenons d'ailleurs, par ricochet, que Maurice Arby est secrétaire du comité municipal, ce qui explique probablement pourquoi les nouvelles sur l'hôtel de ville sont si détaillées et si nombreuses dans «Le Temps».

★ ★ ★

J'ai souvent mentionné le nom d'Alphonse Desjardins, sténographe à la Chambre des communes jusqu'en 1917 et fondateur des Caisses populaires. Le 27 avril 1913, il assistait à l'installation de la caisse Notre-Dame d'Ottawa — il habitait ce quartier, rue St-Patrick — et prononçait une conférence à cette occasion. C'est dans un modeste magasin rue Clarence que l'organisme d'épargne et de prêt eut ses débuts, le gérant du magasin étant aussi celui de la caisse. On raconte que les précieux documents étaient déposés dans une boîte en fer-blanc, coffre-fort rustique et sûr, qui préluait bien pour l'avenir de cette caisse qui est l'une des mieux gérées d'Ottawa. Elle voulut toujours une rassurante continuité dans le travail de son gérant et le meilleur exemple en est M. Louis J. Billy qui s'en occupa pendant 41 ans jusqu'à sa retraite en 1954. Mon père, grand admirateur de la caisse Notre-Dame, fut membre de la Commission de crédit pendant de nombreuses années.

★ ★ ★

Pendant plusieurs années, l'Institut canadien-français se réunissait au Monument national mais, en mai 1913, des divergences de vue sur les conditions d'hébergement firent l'objet de vives controverses. Des mots aigres-doux furent prononcés entre C.S.O. Boudreault, directeur du Monument et Rodolphe

Girard, président de l'Institut. Il fut décidé que ce dernier trouverait ailleurs un local plus conforme à ses goûts et, probablement, à son budget.

Ce fut en cette année 1913 que mourut un des membres fondateurs du Monument national, le marchand Alfred L. Pinard, qui tenait un commerce florissant rue Rideau. Né à St-David de Yamaska en 1847, il avait été ici président de l'Association St-Jean Baptiste. On sait que son fils mourut à plus de cent ans il y a quelques années seulement, pensionnaire de la Résidence St-Louis, tenue par les Soeurs Grises à Orléans.



En février, Mgr Bruchési s'élève contre l'immoralité du tango et autres danses nouvelles. Il proteste énergiquement contre l'immodestie des vêtements féminins, même à l'église où on montre trop généreusement les épaules et les bras recouverts de manches courtes, modes destinées à donner des idées (comme s'ils n'en avaient pas suffisamment) aux hommes portant des regards prolongés sur ces belles impudiques... Monseigneur dit que de telles modes indécentes peuvent porter le prêtre à refuser la communion à ces femmes, lesquelles si elles sont trop échancrées au haut du vêtement, ne montrent certes pas leurs chevilles car les jupes traînent à terre. Que dirait ce bon archevêque s'il voyait aujourd'hui les robes-soleil, les dos nus, les shorts très courts? On frissonne à cette pensée! Et, les têtes nues? Cette mode introduite il y a une trentaine d'années ne l'était pas partout car je me souviens de m'être fait vertement rabrouer alors par une vieille Italienne dans une église de Rome; d'un air courroucé, elle désignait ma chevelure, en murmurant, les yeux furibonds: «pagnuelo, pagnuelo...» Pour calmer son courroux, je mis, sur ma tête, un petit carré de mouchoir... et tout fut dit.



Ce fut en 1913 que A.N. Castonguay ouvrit son studio de photographe au numéro 331 1/2 de la rue Dalhousie. Il fut extrêmement populaire pendant de longues décennies et il existe peu de Canadiens français qui ne possèdent, dans leurs albums de famille, de belles photographies des leurs, prises par M. Castonguay qui vécut très âgé.



Le théâtre, populaire ici en tout temps, l'est particulièrement pendant ces années d'attente anxieuse qui précèdent la guerre. La Société des Débats français de l'Université d'Ottawa présente, au théâtre Russell, «Les anciens Canadiens». À la salle Ste-Anne, J. Provost, Jos. Laflamme, Léonard Beaulne, Ernest St-Jean et J.W. Gélinas jouent dans «Jean sans nom». Les élèves du Conservatoire

Lasalle donnent «Britannicus» au théâtre Russell, au bénéfice du Centenaire Cartier. Dans la pièce «Le Chevalier de Lagardère», Léonard Beaulne interprète le rôle de Passepoil.

D'ailleurs, d'autres manifestations attirent une population qui se groupe, se serre les coudes et encourage, en ces années difficiles, les réunions où les nôtres peuvent montrer leur esprit d'équipe. Ainsi, l'Union St-Joseph, sous Olivier Durocher, son Président général, fête ses cinquante années d'existence avec beaucoup d'éclat. Après la procession, il y a messe en plein air au carré Ste-Anne. Le chant de la Messe en cinq parties de Gounod est sous la direction de Napoléon Mathé; le choeur comprend 300 voix. Cette superbe messe sera répétée aux fêtes de la St-Jean Baptiste. Le banquet a lieu sous la présidence du Dr J. Archambault, médecin général de la Société, à l'auditorium du Parc Royal; 1,500 convives y assistent dont Sir Wilfrid Laurier, les Honorables Belcourt, Coderre et beaucoup d'autres. Des fondateurs de l'Union dont les noms ont été mentionnés aux pages 76 et 77 du Tome II, il ne reste, en 1913, que MM. Jean-Baptiste Champoux et Léonard Desmarais.



En 1913, l'Association St-Jean Baptiste, plus souvent appelée Société St-Jean Baptiste, fête ses soixante ans d'existence à Ottawa. Elle avait été fondée à Montréal en 1834 par Ludger Duvernay, et à Bytown ce fut en 1853, l'année même où Joseph-Balsura Turgeon fut premier maire de langue française de la petite ville, presque un village à l'époque.

M. C.S.O. Boudreault, l'infatigable, est président général de l'Association à Ottawa. Les vice-présidents sont C.A. Séguin et J.B. St-Laurent. Les autres membres du Bureau de direction sont J.A. Patry, secrétaire, H. Ménard, secrétaire-correspondant, C.J. Bettey, trésorier et aussi Francis Larocque, Cyrille Bélanger, J.I. Dionne, L.J. Bourdon, J.O. Leblanc, J.D. Lavergne, A.E. Charron, E. Terrien, J.A.N. Mercier et J.A. Grenon.

Les réunions ont lieu au Monument national du 21 au 24 juin. Une parade historique conduit les participants à travers les rues de Notre-Dame, de la Côte de sable et de Ste-Anne jusqu'à l'Oval de l'Université où est chantée une messe en plein air par Mgr Charles-Hughes Gauthier. Le sermon est donné par l'abbé H. Chartrand, curé de St-Joseph d'Orléans. Un orchestre de 60 musiciens dirigé par M. Albert Tassé accompagne un choeur de 400 voix qui exécute la messe de Gounod, sous la direction de M. Napoléon Mathé. À 3 heures de l'après-midi, concert de gala au Monument national par l'Association Philharmonique de St-Hyacinthe, une fanfare de 60 musiciens. Le soir, à l'aréna, avenue Laurier, grand ralliement de

tous les Canadiens français. Le docteur Chabot souhaite la bienvenue, Paul G. Ouimet de Montréal chante le «O Canada», le sénateur Belcourt parle sur «Le français en Ontario», M. A.E. Charron récite «Notre langue», Adjutor Rivard, président de la Société du Parler français, l'hon. Henri T. Ledoux, président général de l'Union St-Jean-Baptiste d'Amérique, l'abbé Sylvio Corbeil, principal de l'École normale de Hull et, finalement, M. Armand Lavergne, député, prennent la parole tour à tour. Dans chaque intervention, il est question des droits de la race française dans l'Ontario.

Le lundi 23 juin a lieu la grande parade militaire de la Brigade internationale des Gardes indépendantes du Canada et des États-Unis et, l'après-midi, au champ de tir de Rockcliffe, concerts militaires par les différentes fanfares, suivis d'un souper-causerie. Le soir, au théâtre Russell, «Les vengeances» de Pamphile Lemay est présenté par le cercle Marie-Jeanne, de Hull, sous la direction de C.E. Marchand. Le mardi, procession d'automobiles, suivie d'un pèlerinage des Gardes indépendantes à Notre-Dame de Lourdes, chemin de Montréal. Puis, il y a différents exploits sportifs à l'Oval de l'Université. Le tout se termine au terrain de l'Exposition, rue Bank, par un concert militaire, feu d'artifice et chant de «O Canada».

Rappelons que les paroisses d'Ottawa, de Hull, de Gatineau et d'Aylmer avaient pris part à la parade historique et avaient présenté des chars allégoriques sur des thèmes tels Dollard des Ormeaux, Mlle de Verchères, Jacques Cartier, etc.

Je vous ai donné de nombreux détails sur cet événement parce que mes parents gardaient soigneusement une brochure assez importante qui contenait le programme et je l'ai feuilletée avec attention. On y voit les portraits de Mgr J.O. Routhier, chapelain, du sénateur Belcourt, de l'hon. J.O. Rhéaume, de MM. J.U. Vincent, C.S.O. Boudreault, Ovila Séguin, J.B. St-Laurent, J.A. Patry, des curés Barrette et Thériault, directeurs du Comité d'organisation. On voit aussi une série de photos des militaires impliqués dans les parades: le brigadier-général Barthe, le capitaine Norbert Aubin, le major Charles E. Lemieux, le major W.A.J. Bédard, le colonel L.G. Roy, le lieutenant Ernest Glaude et la photo des présidents de sections.



En vrac, nouvelles d'Ottawa pour cette année 1913: Décès de Mme Eugène Martineau, 77 ans, veuve de l'ancien maire d'Ottawa. Née Bourgeois, à Ottawa, elle habitait le 59 de la rue Bolton et laissait deux fils dont Joseph, et trois filles: Clothilde, Joséphine et Marie-Julie. — François-Xavier Brunet, né en 1868 à St-André

d'Argenteuil, fils d'un voiturier, vient à Ottawa avec sa famille en 1873, étudie au Collège St-Joseph et au Grand séminaire. Ordonné prêtre en 1893, vicaire à Masson, Thurso, Aylmer, curé à Mayo et à Bourget, il est, en 1904, secrétaire de Mgr Duhamel. Le 29 octobre 1913, il est sacré par Mgr Gauthier premier évêque de Mont-Laurier. — Deux wagons du Pacifique-Canadien déraillent près de Britannia, à l'ouest d'Ottawa. Ils quittent les rails et culbutent dans l'eau du lac Deschênes. Les passagers peuvent, pour la plupart, se sauver de la noyade mais, tout de même, huit personnes perdent la vie et une soixantaine sont blessées. — Un incendie important prend au sous-sol du magasin de chaussures Letellier, en avril, et cause beaucoup de dommages aux immeubles voisins, à l'angle des rues Sussex et Rideau. — Le même mois, on pense à traverser l'Atlantique en aéroplane. S.F. Cody, aviateur anglais veut tenter cette expérience. Le «London Mail» annonce qu'un prix de \$50,000 sera donné au premier aviateur à traverser l'océan en soixante-douze heures. Plus près de nous, c'est l'automobile qui est un objet d'inquiétude chez ceux qui tiennent le volant. Les mauvais chemins des environs de la ville, la boue, les ornières causent de nombreux ennuis aux chauffeurs qui doivent souvent demander aux habitants des fermes environnantes et à leurs chevaux de tirer de leur fâcheuse position une voiture en difficulté.

Décès d'Albert Godin, en avril. Il était libraire rue Dalhousie, magasin populaire; tout le quartier connaissait les demoiselles Godin qui étaient probablement les soeurs d'Albert et qui habitaient la rue Water (Bruyère) en face de l'hôpital. — J.P. Lemoyne de Martigny, employé civil, 55 ans, meurt le 8 janvier 1913. Il habitait le 361 de la rue Wilbrod. — Une famille très éprouvée fut celle de M. de La Salle, rue Guigues, près de Dalhousie. Un petit garçon de deux ans mourut à la fin de mars 1913 et, la même année, le jeune Robert se noyait.

Ancien président de l'Union St-Joseph, habitant rue St-André, Joseph Patry meurt en juin 1913. Il est le père du sympathique et dévoué secrétaire général de l'Association St-Jean Baptiste, J.A. Patry. — Mme E. Robert, épouse d'un entrepreneur d'Eastview meurt en mai, et le docteur J. Édmond Roy décède le même mois.

Sir Richard W. Scott, ex-secrétaire d'État, meurt le 23 avril 1913 à l'âge de 88 ans. Je mentionnerai, dans le chapitre «Luttes scolaires», nos ennemis, les catholiques d'une autre langue que le français, alliés souvent aux Orangistes. Cependant, il ne faut pas généraliser et, plusieurs fois au cours des années de lutte, des hommes importants de langue anglaise prirent la défense des nôtres et furent de sincères amis. Tel était Sir Richard. Sénateur, un des membres les plus admirés du parti libéral, il était ardent catholique et fut, on s'en souvient, un des premiers maires

d'Ottawa, précédant, en 1852, le terme de Joseph-Balsura Turgeon (Voir Tome II, page 77). Ses funérailles eurent lieu à l'église St-Joseph au milieu d'un imposant cortège d'amis. Il laissait deux fils: D'Arcy Scott et W.I. Scott et quatre filles: Mme G. Desbarats, Mme Fletcher de Vancouver, Mlles Nancy et Francis Scott, d'Ottawa. Lady Scott était décédée depuis quelques années.

À la fin de ce chapitre, je devrais mentionner qu'en ces années troublées, il y a un nombre impressionnant de suicides; un père ou une mère entraîne souvent ses enfants dans la mort avant de disparaître à son tour; une vie sentimentale troublée pousse les jeunes gens à s'enlever la vie. On se demande pourquoi cette époque est ainsi marquée par une absence totale de confiance dans l'avenir. L'inquiétude s'empare t-elle des personnes, déjà perturbées par une vie personnelle malheureuse, à l'approche de la catastrophe qui bouleversera le monde entier? On s'interroge...



Divers

— C'est en marchant, distrait, sur les rails de chemin de fer que Louis Hémon est frappé par un train et tué en 1913 à Chapleau, en Ontario. Il avait 33 ans. Le 12 juin 1938, eut lieu l'inauguration d'une plaque commémorative à la gare de Chapleau, près du cimetière où reposent les restes du romancier français, auteur de «Maria Chapdelaine». La soeur et la fille du romancier étaient arrivées au Canada quelques jours plus tôt, invitées par Les Amis de Louis Hémon. Elles avaient visité la région de Péribonka avant de se rendre au cimetière de Chapleau jeter une poignée de terre de France sur la tombe de Hémon, tandis que la soeur de l'écrivain cueillait quelques fleurs pour les apporter à la mère de Louis, vieille dame restée en France et âgée à l'époque, de 87 ans. Le 13 juin, Mlles Hémon étaient à Ottawa et étaient reçues dans les salons de l'Institut Jeanne d'Arc. Les journalistes les interrogèrent. Le représentant du journal «Le Droit» trouva ces dames gracieuses et d'un charme bien français. La soeur de Louis Hémon, bien qu'âgée, était petite, vive et parlait beaucoup tandis que la fille de l'écrivain était, au contraire, grande, avec l'apparence d'une Anglaise, ce que sa mère était, d'ailleurs. Dans le numéro de janvier-mars 1975 de la Revue de l'Université d'Ottawa, le R.P. Paul Gay a parlé de la vie mouvementée de Louis Hémon, ennemi des conventions et a donné beaucoup de détails généralement ignorés ou oubliés sur ce personnage énigmatique.

— En 1913, dans la petite chapelle de la rue Murray, si chère au cœur des gens du quartier, un mariage était célébré qui tenait encore fortement en 1983. L'Italien Giuseppe épousait sa chère Domenica, dans cette jolie église que les groupes ethniques

fréquentaient, écoutant une messe dite dans leur langue. Le couple — lui, 92 ans, elle 90 ans — habite rue Preston, dans le quartier italien. Dans un monde où tout se défait, une telle fidélité à la parole donnée doit être soulignée.

— Une terrible tempête sur les Grands lacs cause le naufrage de soixante-sept navires; 251 personnes périssent.

— C'est en 1913 qu'un employé du Ministère de l'Intérieur trouva, à deux milles de Baie Constance, une épée rouillée qu'un archéologue identifia comme étant du temps de Champlain. Peut-être Champlain lui-même ou quelqu'un de sa suite descendit-il à terre en ce jour d'il y a trois cents ans, pour explorer les rives? Je me demande où est cette épée maintenant? La même année, 1913, on retrouve à Pierre, capitale du Sud Dakota, une plaque enterrée là en 1743 par La Vérendrye. — Le 12 septembre 1913, décès du Français Henri Meunier, roi du chocolat, propriétaire depuis 1895, de l'île d'Anticosti qu'il avait payée \$160,000. Il s'était marié en 1911 seulement avec Rhyra de Seillière, fille d'un baron. Lorsque j'ai rencontré le fils d'Henri, à St-Léonard, près du château de Chantilly, là où la famille possédait une maison de campagne et une meute pour chasse à courre, on me parla beaucoup de cette île d'Anticosti qui avait été dans la famille depuis de nombreuses années. On sait que la famille Meunier est propriétaire du magnifique château de Chenonceaux, en France.

— En octobre 1913, décès de Théodore Dubois, ancien directeur du Conservatoire de Paris et auteur des «Sept paroles du Christ», belle oeuvre que des chorales d'Ottawa, dont celle dirigée par M. Charlebois, ont souvent chantée au temps de Pâques dans les différentes églises de la capitale.



1913-1930 — Samuel Genest, président de la Commission des Écoles séparées d'Ottawa.

CHAPITRE XV

1914 L'année marque surtout le début de cette guerre contre l'Allemagne, à laquelle personne ne croyait et qui durera quatre cruelles années. L'héritier de l'empereur d'Autriche est tué avec sa femme en Serbie, le 28 juin. Un mois plus tard, l'Autriche déclare la guerre à la Serbie, puis à la Russie, à la France, à l'Angleterre et au Japon. L'Allemagne entre dans cette danse macabre à côté de l'Autriche. Les États-Unis se joindront aux alliés en 1917. À la fin, le terrible bilan se chiffrera à 8,700,000 militaires et civils tués, dont 55,000 soldats canadiens. Le premier régiment canadien à partir pour combattre sera le Princess Pats.

Je ne saurais entrer ici dans des considérations qui m'amèneraient trop loin sur la participation des Canadiens français à cette armée dont la seule langue de commandement était l'anglais; je pense, cependant, que le Livre du souvenir qui se trouve dans la Tour de la Paix, à Ottawa, contient un bon nombre de noms français dans la liste de ceux qui donnèrent leur vie pour une cause juste. Ma théorie à l'effet que les nôtres firent amplement leur part, trouve dans ces pages marquées du sceau de l'héroïsme, une pleine justification.



Les élections provinciales eurent lieu à la fin de juin 1914 et le parti conservateur fut réélu, bien qu'ayant perdu des votes dans les comtés où les francophones étaient nombreux. Le conservateur Napoléon Champagne fut battu dans Ottawa-Est, remplacé par Albert Pinard, libéral. Peut-être par dépit, Champagne se rangea du côté de J.U. Vincent qui attaquait «Le Droit», l'ACFEO et, surtout, le sénateur N.A. Belcourt que Vincent était loin de porter dans son cœur. Mais, cela relève de nos luttes scolaires et j'en parle ailleurs.

Quelques mois plus tard, le Premier ministre ontarien Whitney mourait, remplacé par W. Hearst.



En 1914, on commença à recruter des candidats en vue de fonder ici une compagnie de zouaves. Alphonse Drouin (voir Tome III, p.237) ancien zouave, habitait St-Jean Baptiste et ce fut dans cette paroisse que le mouvement fut mis sur pied en mars, première compagnie de zouaves en Ontario. Les présidents honoraires de la nouvelle association furent des zouaves authentiques: Alphonse Drouin et Paul Dumais, faits Chevaliers de l'Ordre de St-Grégoire en cette même année 1914. Il y avait, à Ottawa, deux autres de ces braves jeunes gens qui volèrent au secours du Pape en 1868: Mgr Routhier, vicaire général du diocèse d'Ottawa et M. Joseph Vincent (Tome II, pages 144 et 145).

Personne n'a pu identifier pour moi la photo que je vous présente ci-dessous, et qui m'a été remise par une aimable lectrice. Elle date certainement d'avant les années Vingt puisqu'on aperçoit, à la gauche, l'historien Benjamin Sulte (mort en 1923) qui, apparemment, se prépare à sortir de sa poche des notes qu'il lira par la suite. On voit là, au centre, Mgr Routhier, le chanoine Campeau, le chanoine Plantin, ainsi qu'un zouave, peut-être M. Dumais qui, me dit-on, était un homme âgé vers ces années. S'agit-il d'une photo prise lors de la fondation de la nouvelle compagnie, comme pourrait le laisser croire le solide zouave qui semble en vedette à la gauche de Mgr Routhier? Si un de mes lecteurs peut éclairer ma lanterne et renseigner ma lectrice, je lui en serais reconnaissante.



Par la suite, les zouaves au pittoresque costume, prirent part, à Ottawa, à toutes les manifestations religieuses et patriotiques et figurèrent avec avantage dans tous les défilés. J'ai peu de détails sur

un corps de zouaves fondé, dit-on, en 1915, dans la paroisse Notre-Dame de Lourdes, par M. W. Lafrance, plus tard commandant.

Une très bonne troupe qui fut, elle aussi, de toutes les parades, religieuses et patriotiques, fut celle des cadets de l'Académie de La Salle, fondée en 1914 par le directeur de l'Académie, le Frère Romuald. Cette troupe fit sa première sortie officielle le 24 mai 1914 au milieu de spectateurs enthousiastes qui ne lui ménagèrent pas leurs applaudissements. Elle était d'une tenue impeccable, disciplinée, habilement dirigée par le capitaine J.A. Wilfrid Labelle. Le Frère Dufour dit, très justement, que ce corps de cadets, et sa fanfare dirigée par le Major C.A. Day, eurent bientôt une réputation d'excellence, soulignée lors de l'inspection annuelle qui se faisait souvent sur la colline du Parlement et qui donnait lieu à d'élogieux commentaires de la part des journaux de l'époque.



Il est étonnant de voir combien, à l'époque, les journaux «tournent capot» selon que le propriétaire est libéral ou conservateur. Ainsi, «Le Temps», toujours fervent admirateur de Sir Wilfrid Laurier, attaché aux réalisations du parti libéral depuis sa fondation, se retrouve conservateur en politique pendant cette année 1914. Le sénateur N.A. Belcourt avait été le principal actionnaire du journal jusqu'à présent. Mais, il était libéral, et le parti avait été défait en 1911. Maintenant, A.E. Rae, de l'importante maison du même nom, installée dans l'immeuble qui s'appellera Daly plus tard, achète le journal dont Omer Chaput devient directeur-gérant. On ne le dit pas mais il saute aux yeux que ces hommes sont du parti au pouvoir. Ils s'en repentiront car «Le Temps» ne fera pas long feu «bleu». Il semble, d'ailleurs, que ce journal se fait des ennemis pendant cette période troublée. «La Justice» s'en prend souvent à lui, et «Le Droit» ne le prise guère. Il fait mieux de disparaître. C'est ce qu'il fera en 1915. Rappelons que l'hebdomadaire «La Justice» disparaît en 1914, tel que mentionné ailleurs.



Le 3 novembre 1914, décès du docteur Coyteux-Prévost, populaire médecin dont j'ai parlé dans le Tome III. Il laisse deux fils, Alfred et Rodolphe, et trois filles, Mme Raymond et Mlles Ida et Eva.

En septembre, décès de M. Éric Quéry, né à Sorel, réviseur d'épreuves au Bureau de traduction de la Chambre des communes depuis 1874. Il laisse, entre autres, deux fils: Élie et Éric fils. — La mère de C.S.O. Boudreault, directeur de la «Ottawa Printing Company» meurt à Québec, à 85 ans. Elle laissait quatre fils: C.S.O., Joseph, André et Achille. — En décembre, mort de Félix Ménard, 68

ans, 226 rue St-Patrick. — Décès également de M. Charron, né à Bytown en 1851. — En juin, l'ancien député conservateur à Ottawa et à Toronto Honoré Robillard meurt à 80 ans. — En novembre, décès de L. Quirouette, 48 ans, 277 St-Patrick. Né à Québec en 1865, marié ici en 1885, il laisse plusieurs enfants: Louis, Édouard, Alfred, Marie-Anne, Rosa, Marguerite et Germaine.

★ ★ ★

En 1914, Mgr Gauthier préside à la bénédiction du nouveau cloître des Visitandines, communauté dont j'ai raconté la fondation en 1910. D'autre part, une autre communauté vient s'installer à Ottawa. Les chanoinesses régulières des cinq plaies de Notre-Sauveur étaient venues au Manitoba en 1895, à la demande de l'archevêque. Elles arrivèrent ici vers 1914 et occupèrent une maison du 121 Chapel où, quelquefois me dit-on, Mme A.B. Lacerte montait des pièces de théâtre, peut-être au bénéfice de cette communauté que l'on désignait simplement comme «Les Chanoinesses». En 1928, ces religieuses prirent la direction de l'Orphelinat Ste-Thérèse, à Hull. La maison mère se trouve à Lyon, France.

★ ★ ★

Encore une fois, la fête de la St-Jean Baptiste est fêtée avec éclat et des personnes d'un certain âge se souviennent encore de l'ode symphonique qui fut présentée à cette occasion au théâtre Russell: «Christophe Colomb», chef-d'oeuvre de Félicien David, déjà joué au début de juin. Paul J. Ouimet de Montréal avait alors chanté le rôle titre. Le 24 juin, cependant, il ne put se libérer et Georges Ardouin de Hull le remplaça. Le ténor Eugène Leduc chantait également dans cette oeuvre, ainsi que Del Val Richard, «le petit mousse», un bambin de talent avec de rares qualités vocales. Le concert avait été organisé par Napoléon Mathé et la direction de l'oeuvre confiée à M. C.J. Charlebois.

À propos de musique, il semble que, maintenant, la chorale de Notre-Dame d'Ottawa est de nouveau dirigée — mais peut-être est-ce seulement pour un temps — par Napoléon Mathé, avec Amédée Tremblay comme organiste car, comme d'habitude, on apprend par les journaux le programme des chorales d'église pendant les fêtes religieuses importantes. Celle de Notre-Dame a pour solistes Rodolphe Guibord, Achille Fortier, Hormidas Breton et Charles Pinard.

Le 23 mai 1914, on fête les cinquante années de sacerdoce de Mgr Routhier, vicaire général du diocèse, et ancien curé de Notre-Dame, remplacé en 1911 par le chanoine Campeau. Mgr Routhier, dont la bonté et la sérénité cachaient une âme agissante, encouragea et soutint les nôtres dans leurs luttes scolaires.

★ ★ ★

Divers

— En juin, Ottawa reçoit la visite de François Coppée, et de Sir Conan Doyle, célèbre auteur de romans policiers.

— Mme Thomas Ahearn, présidente de la «Ottawa Women's Historical Society» choisit, en 1914, l'emplacement où s'élèvera la statue de Champlain au parc Nepean. À cette occasion, l'historien Benjamin Sulte prononce un discours qui fut, dit-on, splendide.

— Le théâtre Clancy ouvre ses portes, rue Bank, près de Gladstone. Plus tard, il prendra le nom de «Rialto».

— Le navire «Empress of Ireland» sombre dans le fleuve St-Laurent, en face de Pointe-au-Père, après avoir heurté un autre navire. Il y a plus de mille pertes de vie. Autre catastrophe, celle-là en Alberta: cent quatre-vingt-neuf hommes sont tués dans un accident à la mine de Hillcrest.

— Le prieuré de St-Benoît-du-Lac est fondé en 1914 par quelques Bénédictins du monastère de Saint-Wandrille, près de Rouen. Le 30 novembre de la même année, le Supérieur, Dom Vannier, se noyait accidentellement.

— «Le Droit» nous apprend qu'un M. Louis de Noailles qui travaillait à Ottawa comme traducteur à la Chambre des communes depuis quatre ans, quitta le Canada à la déclaration de la guerre et fut tué à Ypres, en novembre 1914. Il était naturalisé canadien. Était-il un parent des maréchaux, ducs de Noailles, de qui descendait Adrienne, épouse du marquis de La Fayette dont la vie a été écrite par André Maurois? Des recherches passionnantes pourraient être faites sur ce sujet. . . si le temps, notre maître à tous, le permettait!



1916 — Dames gardiennes des écoles Brébeuf et Ste-Anne: Mme Labonté, qui tient la clé, est probablement la présidente du groupe. Elle est la mère de Mme Henri Laframboise. Les autres dames sont Mme Langlois, épouse d'un conducteur de tramway; Mme Guénette, épouse du forgeron; Mme Marquis, mentionnée ailleurs; Mesdames Blanchet, Richer, Spénard, Choquette, Chiquette, Charbonneau, Neveu et Boisvenu. Il est possible qu'il y ait erreur dans cette nomenclature de noms, ce dont je m'excuse.

CHAPITRE XVI

1915 On ne peut s'étonner qu'en ce début d'année, la guerre en Europe fasse les manchettes des journaux. De grands articles à gros titre proclament les victoires mais aussi les défaites des Alliés. «Le Temps» en particulier y consacre sa première page tandis que «Le Droit», lui, s'intéresse tout particulièrement aux conflits scolaires sans négliger toutefois les nouvelles qui nous viennent du front. On apprend que les Allemands ont arrêté le cardinal Mercier coupable d'avoir écrit une lettre pastorale à ses ouailles, les Belges. On sait que l'héroïque cardinal viendra à Ottawa quelques années plus tard. Lorsqu'un citoyen d'Ottawa meurt ou est blessé au champ d'honneur, «Le Droit» le mentionne. Ainsi, meurt au front Conrad Baril, fils de J.A. Baril d'Ottawa, et frère de Wilfrid Baril, traducteur à la Chambre des communes, et de J.R.A. Baril, secrétaire de la Commission du Service civil.

L'état de guerre est bien en évidence à l'ouverture officielle de la session à la Chambre des communes lorsque le duc de Connaught, comme aussi les nombreux députés et sénateurs qui font partie des forces armées, apparaissent en uniforme, ce qui donne à la manifestation un tout autre caractère que l'habituelle réunion mondaine.

Ottawa reçoit aussi la visite de ceux qui ont vu l'affrontement entre Alliés et Allemands et nous en parlent. À l'Alliance française, Eugène Brioux donne une conférence sur «Ce que j'ai vu pendant la guerre» devant Sir Wilfrid et Lady Laurier. Souvent aussi, le Gouverneur et son épouse, qui parlent tous deux parfaitement bien le français, viennent honorer l'auditoire de leur présence. Henri Lavedan, de l'Académie française, parle devant les membres de l'Alliance française, qui sont très nombreux. Par centaines, ils envahissent la salle du Château Laurier où se tiennent d'habitude les réunions.

Le Monument national a aussi son quota de conférenciers. Benjamin Sulte parle des «Oeuvres de Champlain»; sous les auspices du Cercle Duhamel de l'ACJC, Armand Lavergne donne une conférence: «Les deux langues au Canada». Il y a ce qu'on appelle «Les soirées de famille» au Monument national; on y entend des poésies, des pièces de théâtre, et de la musique. Le public est très friand de ces rencontres. Cependant, les finances du Monument national ne sont pas brillantes et, en janvier, on élit MM. J.U. Vincent, Tertulien Lemay, Cyrille Pothier, J.B. Couillard et Oscar Leclerc au Bureau de direction car ce sont là des hommes au courant d'une bonne gestion. Ils réussiront peut-être à redresser la situation.

À propos de musique, le théâtre Russell reçoit, à la fin de décembre 1915, l'incomparable Melba sur qui on ne tarit pas d'éloges. Et, le Cercle social de la paroisse Ste-Anne d'Ottawa continue son excellente présentation de pièces de théâtre amateur. J'ai pu lire, aux archives de Ste-Anne, la charte provinciale de cet organisme paroissial, datée du 26 mars 1915. Pour le Cercle, apparaissent MM. Joseph-Adélarde Séguin, Odilon Létourneau, Wilfrid Cyprien Lacelle et Raoul Bélanger, fonctionnaires fédéraux, et Joseph-Isaïe Dionne, imprimeur. MM. Séguin, Létourneau, Lacelle et Bélanger sont nommés directeurs provisoires de la Corporation. Le théâtre Russell présente aussi des pièces en français dont «Rédemption» d'Octave Feuillet, jouée, entre autres acteurs, par Émile Desrosiers et Raoul Mercier. La même année, Léonard Beaulne présente «Les deux Harpagon» et «Le moulin du chat qui fume».



Rue Wellington, s'élève en 1915, une nouvelle église St-François d'Assise dont s'occupent les Capucins. Elle est grande et imposante, solide ensemble de belles pierres grises (voir Tome III, page 144). La population était alors fortement attachée à ses pasteurs, saints religieux et prêtres dévoués dont on voyait les robes brunes parcourir les rues de la ville en quête de l'âme charitable, le chapelet de bois entourant la ceinture faisant un cliquetis dont se souviennent encore certaines personnes. Ces Capucins portaient de longues barbes et leurs pieds étaient nus dans des sandales; leur seul vice — si vice il y a — était leur goût pour le tabac à priser. Mon père, marchand à l'angle des rues Garland et Ladouceur, en savait quelque chose. Aujourd'hui, les terrains entourant la belle église ont été considérablement morcelés. Les expropriations, les ventes à la ville et aux écoles séparées les ont grugés. Finalement, en 1976, les Capucins vendirent, pour \$1.00, leur église et les lots avoisinants à la Corporation épiscopale d'Ottawa. À l'heure qu'il est, une partie de

l'église a été gardée et constitue l'arrière d'un Centre communautaire.

★ ★ ★

En 1915, Napoléon Champagne, commissaire, remplit les fonctions de maire intérimaire jusqu'à ce que Taylor McVeity soit élu en janvier 1916. Aussi, en 1924, Champagne occupera, pour un temps, le fauteuil du maire jusqu'à ce que le boulanger Balharrie soit maire en janvier 1925. On peut dire qu'il n'y eut pas de maire canadien-français élu par la population depuis Thomas Payment (1899 et 1900) jusqu'à 1926, année de la fin de cette étude, et probablement bien au-delà. Pendant très longtemps, le maire d'Ottawa fut donc constamment de langue anglaise.

★ ★ ★

Pendant la Première Guerre mondiale, la Turquie se rangea du côté de l'Allemagne. Elle paya cher cette collaboration. La défaite de son alliée devint aussi la sienne car ce fut la fin de l'empire ottoman, immense sous le règne de Soliman le Magnifique au seizième siècle.

Autrefois royaume indépendant, l'Arménie était partagée depuis presque un siècle entre l'U.R.S.S., la Turquie et l'Iran. En 1915-16, les Arméniens vivant en Turquie se révoltèrent et furent durement réprimés. Leurs descendants proclament qu'un million de leurs compatriotes furent alors massacrés, et c'est la raison pour laquelle une haine dresse contre tout ce qui est turc les Arméniens d'aujourd'hui, dispersés à travers le monde. Ils veulent que les Turcs admettent leurs crimes, mais désirent aussi rattacher l'ancienne Arménie devenue turque à la portion plus petite qui se trouve en U.R.S.S. Ce préambule a pour but d'expliquer les assassinats qui, depuis quelques années, ont secoué le monde diplomatique mais aussi la paisible population d'Ottawa. En avril 1982, un membre de l'Ambassade turque fut atteint par des balles et demeure paralysé; un autre fut tué instantanément dans sa voiture il y a peu de temps. Et, c'est le groupe terroriste pour la libération de l'Arménie qui avoue être l'auteur de ces crimes.

On voit donc des centaines d'Arméniens parader ici par les rues et se rendre à l'Ambassade turque, située à deux pas de mon propre logis, rue Wurtemberg. Tenus en respect par un corps policier vigilant, les manifestants parlent avec vigueur dans des microphones, réveillant tout l'arrondissement et amenant les gens sur leur balcon pour voir ce qui se passe. Ces démonstrations, quelquefois assez violentes comme il y a quelques années, prennent leur source dans les événements de 1915 et c'est pourquoi j'ai cru bon de les mentionner sous cette année-ci.

★ ★ ★

Encore une fois, le souvenir de Bytown hante nos mémoires lorsqu'on lit que la fille de Pierre Rocque et de Sophie Normandeau, Soeur Emma Rocque née à Ottawa en 1840, meurt ici en 1915, après avoir rempli des charges importantes dans la communauté. On se souvient que son père était un contracteur très connu; il construisit plusieurs immeubles importants qui existent encore aujourd'hui.

M. et Mme Sévère Cloutier fêtent leurs noces de diamant. Lui, a 86 ans, et elle est âgée de 80 ans.

En 1915, décès de A.D. Richard, ancien échevin, frère de Lucippe et d'Émery Richard et père d'Hector et d'Édmond. Il habitait le 49 de la rue St-André. — Funérailles à Ste-Anne, le 11 février, de J.A. Archambault, père de l'abbé Ludger Archambault et de M. Émile Archambault. Le journal donne encore tous les noms de ceux qui assistent aux funérailles et la liste en est quelquefois assez longue, comme l'est celle des amis de Joseph Pageau, 96 Water, décédé en février. — Décès de Mme Arthur Major, née Élodie Lafleur, 80 Water. — Le 24 septembre, «Le Droit» annonce le décès de John A. Gunn, 97 ans, et dit: «Il vint s'installer ici quand la ville ne portait même pas encore le nom de Bytown et n'était qu'un camp de commerçants de bois». Il s'agit évidemment de Wrightstown, le village de Wright existant depuis 1800.



Divers

— J'ai déjà parlé de la construction du Musée Victoria. L'énorme masse semble reposer sur un sol peu stable, ou les pesanteurs sont-elles mal équilibrées? Toujours est-il qu'une inquiétante fissure se produit dans les murs de l'édifice, due à la pression que l'on croit provenir du poids de la tour massive qui surplombe le musée.

— Le 11 septembre, décès du sénateur Sir Charles-Eugène Boucher de Boucherville, né en 1822, médecin et sénateur en 1879.

— On se souvient combien William Cornelius Van Horne, né aux USA, fut impliqué dans la construction de cette ligne de chemin de fer qui reliait le pays tout entier et qui fut terminée en 1885, non sans avoir causé des crises politiques et nombre d'ennuis aux responsables. Président du Pacifique canadien, Van Horne avait mené ce grand projet à bien. Il mourut le 11 septembre 1915.

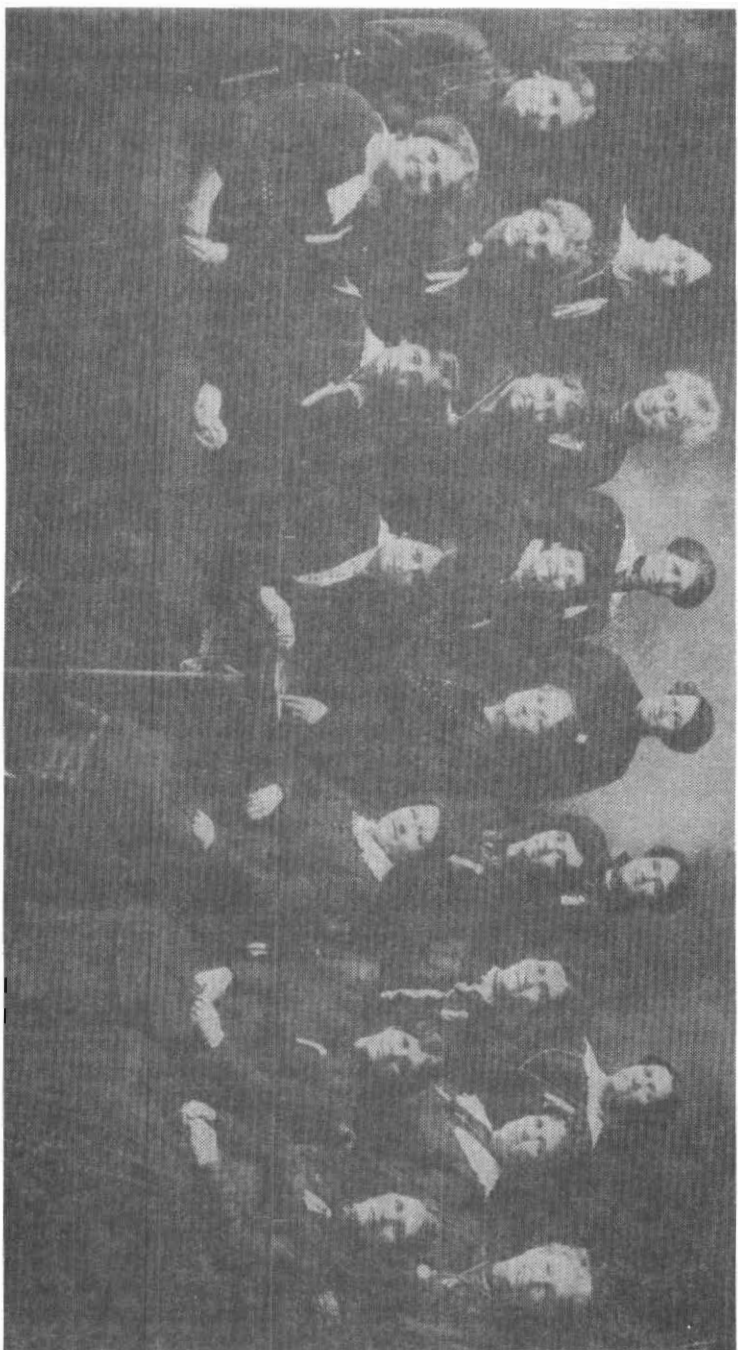
— Le pont de Québec s'écroule pour la seconde fois.

— Ceux qu'intéresse le théâtre apprennent avec stupeur que la célèbre tragédienne Sarah Bernhardt a dû se faire amputer de la jambe droite, blessée à la suite d'une mauvaise chute lors d'un de ses nombreux voyages. Par la suite, indomptée par ce mauvais coup

du sort, elle dut jouer soit assise dans un fauteuil, dissimulant sa jambe artificielle, ou debout sans bouger. On sait qu'elle mourut en 1923.

— Sir Charles Tupper mourut en 1915 en Angleterre. Rappelons qu'il remplaça brièvement Boswell comme Premier ministre du Canada pendant les années Quatre-vingt-dix, son parti subissant la défaite aux mains des Libéraux en 1896. Il resta chef de l'opposition pendant quelques années et démissionna en 1900.

— Le prestigieux Rideau Club, fondé à Ottawa en 1865 et dont le premier président avait été Sir John A. Macdonald, fête en 1915 ses cinquante années d'existence.



1916 — Dames gardiennes de l'école Guigues — De chaque côté de la table, les demoiselles Desloges. Leur mère est debout derrière elles. Mme Richard, mère d'Émile, de Del-Val et d'Arthur fut une des principales participantes de ce groupe de vaillantes mères de famille.

CHAPITRE XVII

1916 Il est neuf heures du soir, le 3 février 1916. Dehors, le froid est vif et sec. Dans l'enceinte de la Chambre des communes, environ vingt députés occupent leurs sièges, les uns en baillant, les autres lisant, le reste ne valant guère mieux pendant cette fin de journée de plein hiver. La douzaine de spectateurs dans les galeries écoutent la voix monotone du député W.S. Logie, représentant de Northumberland, qui parle des conditions dans lesquelles vivent les poissons de l'Atlantique. Sujet passionnant au point où l'auditoire tout entier est saisi d'engourdissement.

Soudain, la porte de la Chambre s'ouvre avec fracas et un député, M. Frank Glass, d'East Middlessex, hurle par deux fois: «Fire, fire». On le regarde, incrédules, puis sur ses instances et pendant que la sonnerie d'appel retentit et lance ses notes urgentes, tous se lèvent et se dirigent vers la sortie. Lorsqu'on aperçut la fumée qui déjà envahissait les corridors, ce fut le sauve-qui-peut général. L'incendie avait pris naissance dans la salle de lecture, au sud de la bibliothèque. Avec une rapidité foudroyante, le feu se répandit et, vers neuf heures et demi, la Chambre des communes brûlait comme un cierge. Puis, ce fut le tour du Sénat et, finalement, l'édifice tout entier fut la proie des flammes avivées par le temps de ce début de février. Les langues de feu s'élevaient le long de la Tour de la paix, menaçant la solidité des cloches et illuminant d'un éclat fulgurant les aiguilles de l'horloge. Vers minuit, l'horloge sonna les douze coups et, au même moment, la grosse cloche de la tour tomba de toute sa hauteur, mettant un point final à ce qui avait été un chef-d'œuvre d'architecture gothique. L'édifice construit de 1859 à 1865 était en cendres.

Plusieurs personnes périrent dans ce désastreux incendie et d'autres furent en mauvaise posture. Sir Robert Borden, Premier ministre, travaillait dans son bureau; il dut se traîner à genoux, un

mouchoir sur la bouche pour échapper à la fumée dense qui envahissait le rotonde au moment où il voulut la traverser en vitesse. Il fut relevé et poussé vers la sortie par un page ou un messenger vigilant. Sept personnes périrent, dont deux dames qui étaient les invitées de Madame Albert Sévigny, épouse de l'Orateur de la Chambre: mesdames Mabel ou Mabelle Morin et Henri Bray. Ces deux dames voulurent récupérer leurs fourrures et ne purent, par après, s'échapper à cause des poutres enflammées qui s'écroulaient. Deux députés, Thomas MacNutt et la Dr Cash de Yorkton, furent cernés par les flammes mais réussirent à s'échapper en s'accrochant à des serviettes nouées bout à bout et suspendues aux fenêtres. M. Bowman K. Law, député pour Yarmouth, N.E. périt dans les flammes. Une des victimes de l'hécatombe fut Alphonse Desjardins, qui travaillait à la Chambre des communes. Ses funérailles eurent lieu à Notre-Dame d'Ottawa, le deuil conduit par ses fils Horace (longtemps pharmacien angle Dalhousie et Clarence) et Lucien.

La catastrophe aurait pu faire plus de victimes. Heureusement, le Sénat ne siégeait pas ce soir-là. De plus, le discours sur les poissons manquait d'attraction populaire et l'auditoire ce soir-là était mince. S'il avait été question de mesures de guerre, par exemple, ou d'un autre sujet passionnant le public, les morts et blessés auraient été beaucoup plus nombreux. D'autre part, un joyau d'architecture fut sauvé par la vigilance et la promptitude d'action d'un employé de la bibliothèque, M. MacCormac qui eut la merveilleuse idée de fermer le rideau de fer qui protégeait l'entrée de la bibliothèque. Un temps, il fut question de créditer Arthur Meighen, futur Premier ministre, pour cette bonne action mais, finalement, on constata que M. MacCormac était le responsable de ce geste.

Quelle était la cause de l'incendie? Dès le lendemain du désastre, on imputa cette catastrophe aux Allemands car on était en pleine guerre et on voyait des espions partout. Il paraît, d'ailleurs, qu'un journal américain avait été averti que l'on tenterait d'incendier le Parlement canadien. On ne tint aucun compte apparemment de cet avertissement. Mais, la population fut très inquiète. La sécurité fut renforcée autour des édifices publics, car même le chef des pompiers avait affirmé que le feu avait été mis. On déclara avoir vu des étrangers à l'allure suspecte déambuler furtivement dans les corridors du Parlement, peu avant l'incendie. Avec le recul du temps et l'absence de preuves du contraire, on vint à la conclusion qu'une cigarette ou un cigare allumé avait mis le feu aux journaux de la salle de lecture: il s'était propagé à la vitesse de l'éclair au milieu des papiers et documents. On ne connaîtra jamais la cause exacte.

Le lendemain, les représentants du peuple se réunissaient au Musée Victoria où, pendant quatre ans, se tinrent les délibérations. Alors comme maintenant peut-être, le Sénat avait la réputation de faire preuve d'une certaine léthargie et d'un état de somnolence chronique; a-t-on souri en apprenant que ces vieux messieurs distingués siègeraient dans la pièce où, auparavant, on exhibait les fossiles préhistoriques?

Si l'intérieur était complètement dévasté, une partie des murs restait debout. On décida, cependant, de tout démolir et de reconstruire le Parlement entièrement. Pour tailler les blocs de pierre qui serviraient à la reconstruction, on installa un vaste chantier du côté ouest de la rue Sussex. Des familles qui habitaient rue St-Patrick, dans des maisons qui se trouvaient dans le prolongement de la rue menant au pont Interprovincial, se souviennent encore de cet amoncellement de grosses pierres. Les Cossette, les Gravel (grands-parents d'Édouard Guay, à la belle voix grave), Mlle Albina LeSueur (future Mme Emmanuel Pinard), les Tourangeau et la famille Gauthier à laquelle appartiennent Mlle Marie-Antoinette Gauthier et Mme Éliane Pelot née Gauthier, habitaient là. Plus tard, la famille DeCelles vint vivre dans une de ces maisons; le chef de cette famille travaillait à l'Imprimerie nationale, tout près. Aux jours d'aujourd'hui, toute cette section de même que celle de la rue Sussex, en face de la cathédrale, ont disparu et une grande excavation constitue les prémices d'un futur musée national.

Pour en finir avec la description, assez brève tout de même, de l'incendie qui détruisit notre Parlement, disons que la ville conserve quelques vestiges du pénible événement: le musée Bytown montre dans ses vitrines l'aiguille de l'horloge, le drapeau récupéré par le docteur Renaud et aussi une statuette en bronze tandis que, derrière les édifices actuels du Parlement, on trouve la grosse cloche tombée de la Tour de la paix en cette tragique soirée de février 1916.

★ ★ ★

C'est en 1916 que le chanoine René Martin, alors vicaire à Hull, devint secrétaire particulier et maître de cérémonies des archevêques d'Ottawa, charge qu'il occupa jusqu'en 1935. Né à Pont-Château, comté de Soulanges, en 1890, fils de menuisier, membre d'une famille de dix enfants, il étudia à Rigaud et au Grand Séminaire de Montréal. Ordonné prêtre par Mgr Emard, évêque de Valleyfield, l'abbé Martin fut cérémoniaire sous trois archevêques: Gauthier, Emard et Forbes. En même temps, de 1926 à 1932, il fut chapelain de l'Institut Jeanne d'Arc, organisa l'oeuvre pontificale de la Propagation de la foi dans le diocèse et, avec les Soeurs Blanches d'Afrique, il fonda, en 1927, la Sainte-Enfance. Il

fut aussi le premier responsable du Tribunal matrimonial. À son départ de l'archevêché, en 1935, il étudia le Droit canonique à l'Angelicum de Rome pendant deux ans, fut supérieur du Grand et du Petit Séminaire à Ottawa jusqu'en 1945. Nommé chanoine honoraire en 1942, il devint curé de Notre-Dame de Lourdes de Cyrville de 1947 à 1956 et, finalement, aumônier du Monastère du Précieux-Sang jusqu'en 1969 lorsqu'il se retira, continuant cependant à vivre au monastère. Son grand âge le força à se retirer plus tard à la Résidence Saint-Louis, d'Orléans, où il mourut le 17 août 1983.

La distinction et la dignité souriante de ce prêtre, humble entre tous, étaient légendaires; je relate ici une petite anecdote à son sujet. Des élèves des Soeurs Grises se souviennent d'avoir reçu, dans leurs classes, la visite du jeune abbé Martin. Questionné sur son récent, et premier voyage à Rome en compagnie de l'archevêque, il racontait que le prélat, après avoir demandé au Pape la permission de lui présenter son secrétaire, introduisit le timide jeune homme auprès du Saint-Père. Celui-ci lui mettant sur la tête, une main paternelle, lui dit, en souriant: «Vous êtes si jeune... et vous venez de si loin!»



Durant ces années pénibles pendant lesquelles la guerre et nos luttes scolaires secouent d'inquiétude une population qui avait joui d'une rassurante prospérité et d'un climat politique relativement serein, le théâtre continue de présenter une évasion vers l'irréel, vers le rêve. On se détend, on oublie quelque peu l'atmosphère pesante créée par les conflits de toutes sortes. À cette époque, le théâtre était rarement sombre et désespérément pessimiste comme maintenant. On ne sortait pas de là avec un goût de cendre dans la bouche et en pensant que le monde était perdu à jamais, peuplé d'ombres grimaçantes. Surtout, le bon français était à l'honneur; aucun acteur ne se serait déshonoré en parlant un langage roturier, parsemé de «joual», d'ailleurs inconnu à l'époque. Que les temps ont changé!

La Société des Débats français de l'Université d'Ottawa était des plus active dans le domaine du théâtre. Joachim Sauvé étant président, les jeunes étudiants se nomment Eugène Gaulin, Raoul Mercier, Émile Boucher, Louis Lebel, Edgar Boutet et Anthime Délisle, entre autres. Ils organisent des conférences mais aussi jouent au théâtre Russell dans, par exemple, «Les Boulinard».

Le Cercle social Ste-Anne consacre aussi beaucoup de ses activités aux spectacles. On présente «Jeanne la Maudite» avec E. D'Aoust, Lilly Rolla, Armand Leclair et Rose-Alma. Mais, c'est la guerre et une pièce à tendance patriotique ne peut que mousser

l'engouement de la population pour les préoccupations de l'heure. Tandis qu'à Paris on joue des pièces comme «La Flambée» de Kistemaekers, où on flétrit l'espionnage et ses terribles conséquences, on donne ici, en 1915, «La Patrie avant tout» avec Hector Laperrière, Joseph Laflamme, J. Provost et Raoul Déziel. C'est le Cercle St-Jean, dirigé par M. F.E. St-Jean et Léonard Beaulne comme adjoint, qui présente cette pièce, un grand succès. La décennie qui va de 1910 à 1920 verra aussi du théâtre romantique comme «Le maître de forges», «La châtelaine de Shenstone», «Le roman d'un jeune homme pauvre», «Le rosaire» et les oeuvres délicieuses de Miguel Zamacoïs telle «Les bouffons», etc. N'oublions pas surtout «Les deux orphelines», «La porteuse de pain» et, bien sûr, «Aurore, l'enfant martyr» qui attirait un public épouvanté par la méchanceté de la marâtre. Une soeur de mon père qui jouait au théâtre sous le nom de Madame Janine (elle s'appelait Mme Brouillette) était la marâtre, à Ste-Anne je crois, et se tenait à quatre pour ne pas rire lorsque l'auditoire, surtout les enfants, s'écriait, voyant Aurore forcée de manger une beurrée «piégée»: «Non, non, n'en mange pas. . . c'est du savon!»

★ ★ ★

Pendant cette année 1916, deux hommes dont l'activité et la charité étaient proverbiales, disparaissent: M. Emmanuel Tassé, souvent mentionné dans les différents tomes de cette histoire, meurt à la mi-avril (Funérailles à St-Joseph) tandis que M. F.R.E. Campeau, homme énergique, impliqué dans quantité d'organismes, disparaît également en 1916. J'ai souvent décrit l'activité débordante de cet homme de bien. Mais j'ai cependant vivement regretté de n'avoir pas mentionné, à la page 244 du Tome II, qu'en plus de Joseph-Albert, de Joseph-Paul, de Jean-Maurice et de Louis-Joseph Roger, les enfants d'Albert (1876-1948 — donc petits-enfants de F.R.E. Campeau) comprenaient aussi quatre filles dont les noms suivent: Éliane (Mme R. Mineau) décédée, Mlle Gabrielle, Germaine (Mme Henri Richard) et Françoise, veuve de Gérard Cousineau.

L'année 1916 voit aussi la disparition de Napoléon Bourassa, peintre, homme de lettres et l'un des fondateurs de «La Revue canadienne». Il avait épousé Marie-Azélie Papineau, et était le père d'Henri Bourassa. M. Bourassa mourut à Lachenaye le 27 août et fut inhumé à Montebello. En 1916 meurt également Mme Antoine Rattey, née Justine Tessier, 67 ans, 215 rue Water.

À Ottawa, une personne douée qui fera beaucoup parler d'elle, Madame Germaine Guèvremont, jeune épouse d'Hyacinthe, fonctionnaire aux douanes, vivra ici quelques années avant de se diriger avec son mari vers Sorel où elle entreprendra une carrière littéraire remarquable. Du côté littéraire,

mentionnons l'ouvrage de M. Antonin E. Proulx, employé à la Bibliothèque Carnegie, contenant trois pièces de théâtre; on me dit qu'une de ces pièces fut jouée ici pendant ces années. Sous les auspices du Cercle d'Youville, Mme Hughenin qui écrit dans les journaux sous le pseudonyme de Madeleine, donne une conférence au pensionnat du Sacré-Coeur, rue Rideau. Mme Hughenin est secrétaire de la Fédération nationale féminine St-Jean Baptiste et directrice de «La bonne parole». L'Institut canadien-français présente souvent à ses membres d'excellentes conférences. En 1916, Jules Tremblay parle du poète Théophile Gauthier.



En Europe, la guerre fait rage. La bataille de la Somme où les alliés se servent, pour la première fois, de chars blindés, donne espoir lorsque le succès couronne les efforts acharnés de plusieurs mois de combats. Mais, de nombreux soldats du fameux Royal 22ème et d'autres bataillons sont tués ou grièvement blessés. Le Canada voit ses effectifs militaires diminués, l'enrôlement est fortement encouragé mais suffit à peine. Dans les industries, les femmes remplacent, petit à petit, les hommes pour leur laisser la possibilité de s'enrôler. Les renforts encore une fois ne sont plus suffisants et la conscription, redoutée de tous, s'en vient à grands pas. Borden et ses ministres, de même que Gustave Lanctôt, par exemple, qui s'est enrôlé, parcourent la province de Québec à la recherche d'appuis. Laurier, qui s'oppose à la conscription, encourage les Canadiens français à aller volontairement défendre la France à défaut de l'Angleterre. Wade rapporte les paroles d'Armand Lavergne à ce sujet: «La France est attaquée en Ontario, et c'est là qu'il faut gagner la bataille». On voit par là que pour les nôtres le problème plus urgent se situe au niveau de la province plutôt qu'au-delà des mers. À l'automne de 1916, le contrôle de nos troupes passe à Sir George Perley, ministre canadien des forces d'outre-mer; une légère détente se produit alors. Si on revient à 1915, on verra que, les troupes canadiennes étant sous le commandement britannique, Sir Robert Borden se plaignait de n'être pas informé du déroulement de la guerre et des projets concernant nos soldats. Il reçut une invitation de Londres et s'y rendit, assistant au Conseil des ministres. À cette occasion, on félicita le Canada du courage de ses troupes qui s'étaient bien défendues à Ypres lorsqu'elles avaient été attaquées avec les gas empoisonnés.

On fait donc tous les efforts possibles pour augmenter, ici, le recrutement et financer l'envoi des soldats. Ainsi, Place Connaught (Place de la Confédération), on a installé une énorme caisse enregistreuse qui tient compte du progrès de l'achat des

obligations. Pour contribuer encore davantage à l'effort de guerre, les gouvernements ordonnent l'application d'une totale prohibition, prenant pour acquit que le citoyen qui devra se priver de whisky mettra cet argent à la disposition de son gouvernement. On ferme les tavernes et on défend la vente des boissons alcooliques. L'Ontario adopte cette loi de même que les autres provinces. Il va sans dire que les ventes sous le comptoir, et les «blind pig» prolifèrent. La prohibition, adoptée comme mesure temporaire, dura trente ans, tandis que l'impôt sur le revenu, aussi déclaré temporaire, dure encore.

Les suffragettes avaient crié à tous les échos leur ardent désir de pouvoir voter. Elles l'obtiennent maintenant par ricochet car le gouvernement, désirant s'attirer le vote de ces femmes pendant l'élection cruciale qui précédera la conscription, leur accorde en 1917 le droit de vote, à condition qu'elles aient de la famille dans les forces armées. Je cite encore Wade: «On comptait que les femmes appuieraient la conscription, d'abord par gratitude pour le privilège de voter puis dans l'intérêt de leurs parents d'outremer».

Un gouvernement de coalition est formé. Les élections ont lieu à la fin de 1917 et le gouvernement d'union reçoit une majorité impressionnante. Le candidat conservateur d'Ottawa, le docteur J.L. Chabot se présente ici contre Laurier et le bat, mais comme Laurier se présente également dans Québec-Est, il reçoit là-bas une majorité imposante. Le Québec vote en bloc contre la conscription. L'isolement s'en suit et la province n'est, par conséquent, pas représentée dans le nouveau gouvernement. La question du séparatisme prend de l'ampleur. Le jeune abbé Groulx parle des méfaits du pacte confédératif comme opposé aux intérêts des Canadiens français hors Québec.

La conscription est en place et les hommes désignés doivent se présenter en janvier 1918 pour l'enrôlement forcé. Une chose curieuse se produit et je la note avec surprise. Tant en Ontario qu'au Québec et aussi dans les autres provinces, on demande des exemptions, à cause de ceci et de cela; partout, également, les jeunes se sauvent dans les bois et se cachent pour ne pas se battre. Cependant, rappelons que le Québec avait été vilipendé, honni, ridiculisé, etc. par les Canadiens anglophones pour son manque d'enthousiasme à se laisser enrôler à toute force. Et, maintenant, les provinces anglaises, elles aussi, demandent qu'on les exempte de servir... Cela fait réfléchir!

Éventuellement, le gouvernement se vit forcé d'annuler les exemptions d'abord approuvées car le recrutement à travers le pays était encore une fois trop faible. Plusieurs milliers de cultivateurs venant de tous les coins du pays vinrent à Ottawa protester contre la mesure gouvernementale, se réunirent au

théâtre Russell pour entendre Borden, qui ne céda pas, cependant. Ceux qui étaient pour la conscription sans exception durent se détourner, à regret probablement, de leur tête de nègre favorite, les Canadiens français, pour s'attaquer à ces sortes d'objecteurs de conscience qu'étaient les cultivateurs à la dimension du pays et autres jeunes gens qui ne désiraient pas s'enrôler pour une raison ou une autre. Après ce revirement que Borden constata probablement avec amertume, le gouvernement fédéral essaya de se concilier les bonnes grâces des Québécois, en permettant aux soldats francophones de se grouper dans des bataillons déjà formés par bon nombre de leurs compatriotes. Cette mesure, et d'autres du même genre, permirent au recrutement québécois de prendre de l'essor. En juin, plusieurs milliers d'entre eux étaient sous les armes. On continuait, cependant, à pourchasser à travers le pays les jeunes gens qui s'étaient sauvés. Si pris, ils étaient sévèrement punis. Entre-temps, le Royal 22ème se couvrait de gloire, la bravoure de ses membres étant récompensée par la Croix Victoria. Heureusement, la fin de la guerre était proche car à mesure que les mois se déroulaient, Borden se rendait compte que le recrutement volontaire avait donné de meilleurs résultats que la conscription, curieuse chose! L'armistice fut signée le 11 novembre 1918. Par la suite, dans le Canada anglais, on préféra oublier ce qui s'était passé mais le Québec, lui, garda un souvenir certain des moqueries et des insultes qu'on lui avait prodiguées, tandis que le reste du pays montrait pourtant, à l'épreuve, une répulsion moins compréhensible à se lancer dans le feu de l'action et se faire tuer pour Albion.

Pour en finir avec cette question de la Première Guerre Mondiale, qui eut de si profondes influences sur la qualité de la vie à Ottawa, constant sujet de mon étude, je vous donnerai ci-après un tableau que j'ai retrouvé, par hasard, dans «Le Droit» de novembre 1934. Ce n'est pas un secret que je m'intéresse particulièrement à la participation de mes compatriotes, les Francophones, à tous les aspects de l'existence ici; on retrouvera un exemple frappant de cet intérêt dans la reproduction d'une liste, incomplète dit-on, des Anciens de l'Académie de La Salle qui participèrent au conflit mondial. Sans pour autant diminuer les mérites de l'Université d'Ottawa, il faut dire que, depuis le début du siècle, l'Académie constituait un noyau de jeunes de formation solide, conscients de leurs devoirs envers leur langue, leur foi et leur pays. Voici cette liste, telle que publiée:

CONFRÈRES ENSEVELIS DANS LA GLOIRE

Marie-Louis Conrad Baril
Jules Lavallée
Romuald Leduc
Donat Pelletier
Elzéar R.A. Valiquette

NOS SOLDATS

Aubry, Jean	Labonté, Thomas	Morin, Valmore
Auclair, François	Lacelle, Héliodore	Naubert, Benjamin
Audette, J. de Gaspé	LaFlamme, Joseph	Nezan, Louis
Bachand, Charles	Lachance, Ernest	O'Neil, Michael
Baril, Willie	Lachance, Louis	Paquette, Joseph
Bédard, Ernest	Lajoie, Urgel	Paré, Eddie
Boudreault, Emery	Lapierre, E.	Paré, Émile
Brisebois, Rodolphe	Lapointe, Joseph	Patrice, Thomas
Brisson, Florimond	Lapointe, M.D.H.	Payette, Alphonse
Cantin, Robert	Larocque, Hector	Pelletier, Joachim
Castonguay, Ernest	Larose (Caron- Larose) Edouard	Pinard, Victor
Chapdelaine, Narcisse	Lebel, M.D. William	Plouffe, Arthur
Chevrier, Raoul	Leclair, Aimé	Renaud, M.D. Alexis
Courtemanche, M.	Leclair, Roland	Renaud, Ernest
DeGrandmont, Alcide	Leclerc, Albert	Richer, Edmond
De la Durantaye, R.	Leclerc, Omer	Roberge, Léopold
Delcorde, Edmond	Lefebvre, Lionel	Robitaille, Oscar
Desrivières, Arthur	Lemaire, Ernest	Roy, Henri
Duhamel, Joseph	Lemieux, Léon	Séguin, Ivanhoe
Dupont, Sylvio	Lemieux, Albert	Spénard, Alf.-Joseph
Fortier, René	Lépine, Arthur	St-Denis, Roméo
Fortier, Wilfrid	Marineau, Roméo	St-Laurent, Ernest
Frédéric, Arthur	Martin, D'Arcy	Ste-Marie, Gaston
Globensky, Léon	Martin, Hector	Tison, Jean
Gravel, Christophe	Mercier, Fortunat	Tison, Paul
Guillaume, Joseph	Morin, Adélar	Trépanier, Wilfrid
Jolicoeur, Wilfrid		Trudel, Edgar

NOS MARINS

Dumoulin, René

Lesieur, Eugène

NOS AVIATEURS

Boudreault, Antonio	DeNiverville, Albert	Mercier, Raoul
Brazeau, Achille	Emond, Charles	Robitaille, Eugène
Charbonneau, Joseph	Lachance, Vernon	Séguin, Horace
Courtemanche, V.	Leclerc, Joseph	Tassé, Emmanuel
D'Auray, Louis	Lecourt, Edmond	Trudel, Georges

Pour conclure, ce résumé des événements qui occupèrent le Canada pendant les deux dernières années de la guerre n'est pas complet, certes, mais j'ai voulu en parler car, de concert avec l'inquiétude de la population pour ses fils qui allaient se battre, la question scolaire était certainement plus près de son cœur et se passait dans son propre milieu. Il est temps d'en parler: le prochain chapitre décrira nos luttes scolaires.

NOS LUTTES SCOLAIRES

Les événements si importants pour notre survivance qui se déroulèrent autour du Règlement 17 m'ont semblé nécessiter une continuité dans leur déroulement. C'est pourquoi ce paragraphe leur est consacré dans son entier.

Quelles furent les différentes étapes du durcissement manifesté par les unilingues anglais envers les Canadiens français. Robert Choquette, dont à maintes reprises j'ai consulté le livre bien documenté «Langue et religion», fait remonter cet antagonisme à la pendoison de Riel. Olivar Asselin y voit plutôt une crainte engendrée par le désir des nôtres de se grouper et la place toujours plus importante prise par eux dans des domaines aussi diversifiés que la culture, le commerce, les professions libérales et la politique. Depuis la Confédération, et en dépit de l'exode des Québécois vers les États-Unis, le nombre de francophones arrivant en Ontario augmenta considérablement. Il ne s'agissait plus ici de Canadiens perdus dans les bois du Nord de l'Outaouais, gens de métier, honnêtes, travailleurs, très peu sûrs d'eux-mêmes sans l'aide d'un Montferrand pour les défendre. Il ne s'agissait pas, non plus, des bons Canadiens français venus ici durant les décennies pendant lesquelles Bytown se bâtissait; ceux-là étaient davantage occupés à gagner leur vie dans une petite ville rude et dure. Non, ceux qui vinrent après 1865 environ, étaient instruits, traducteurs, journalistes et fonctionnaires doublés souvent de littérateurs. S'ils étaient gens de métier, ils étaient des maîtres dans leur travail d'ébénisterie ou de menuiserie. À partir de 1896, le Premier ministre fut un Canadien français, fier, digne, distingué et nous faisant grandement honneur.

Je pense que c'est la qualité des nouveaux venus aussi bien que l'énergique volonté des nôtres d'obtenir leurs droits dans cette province dite anglaise, — tout cela concrétisé dans la création de l'ACFEO en 1910 — qui firent que protestants, orangistes et catholiques irlandais prirent peur.

Il fallait freiner l'importance que prenaient ces anciens Québécois venus ici apporter leur culture, leur foi mais surtout leur langue, dans une province que les autorités considéraient comme devant être anglaise de langue et de mentalité. Pour abattre cet arbre aux racines si profondes, faire plier les branches jusqu'à ce qu'elles se brisent, c'était à l'instruction des petits qu'il fallait s'attaquer. Et, c'est ce que l'on fit. La création de l'ACFEO hâta le processus d'anglicisation. Le gouvernement de l'Ontario envoya dès 1911 un inspecteur chargé de juger la qualité de l'instruction dans les écoles primaires où étudiaient les petits Canadiens français. On fit l'inspection des classes tenues par des laïcs, des religieuses et les Frères. Dans l'ensemble, Mr Merchant sembla

satisfait. Il fit de grands compliments, comme le rapporte Soeur Paul-Émile, félicita les enseignants sur la qualité de leurs leçons, leur demanda, en passant, d'enseigner certaines matières en anglais plutôt qu'en français. Puis, il retourna à Toronto et fit son rapport.

Coup de tonnerre! Robert Choquette se sert d'une autre expression, tout aussi imagée: la hache tomba sur le cou des Franco-Ontariens. Le 13 avril 1912, le premier ministre Whitney développe devant les députés la nouvelle politique du gouvernement en fait d'éducation. Deux mois plus tard, une Circulaire d'instruction no 17, dite Règlement 17, devenue loi, est émise par le gouvernement ontarien. En résumé, la voici:

Dans les écoles bilingues, l'enseignement de l'anglais commencera dès l'entrée du bambin à l'école. Cependant, les communications entre instituteur et élève pourront se faire en français si le petit ne comprend pas l'anglais mais pour se familiariser avec cette langue il devra suivre des cours spéciaux. Cette concession est permise pendant une, deux ou peut-être trois ans. Mais, après cela, les leçons en français seront limitées à une heure par jour et les communications entre instituteur et élève se feront toujours en anglais. De plus, deux personnes seront chargées de la mise sur pied du Règlement 17: un inspecteur surveillant de langue anglaise et un inspecteur tout court pour le français, ce dernier étant sous l'autorité du premier, donc sans pouvoir réel, on peut dire. C'était le «double inspectorat».

Dans tout l'Ontario, mais surtout à Ottawa où la résistance fut très vite concrétisée, ce fut d'abord la stupeur, puis une levée de boucliers. L'ACFEO réagit aussitôt; le Conseil des écoles séparées d'Ottawa envoya une délégation à Toronto et il y eut, sans tarder, quantité de protestations, de lettres adressées au gouvernement ontarien et la province de Québec, par la voix de ses journalistes et de ses hommes politiques, appuya ses compatriotes de l'Ontario. Sir Richard Scott, notre grand ami dont j'ai parlé ailleurs, mêla ses protestations aux nôtres.

Catholique et d'appartenance libérale, Gustave Évanturel représentant depuis 1912 de Prescott à Toronto, depuis la mort de son père, introduisit le sujet de l'éducation bilingue à la Législature ontarienne. Rien n'y fit. Whitney avait pour acolytes les Orangistes, les unilingues anglais mais aussi le clergé catholique irlandais, Fallon en tête.

Le Règlement 17 fut légèrement modifié en août 1913. Le double inspectorat était aboli, remplacé par des inspecteurs répondant directement au Ministre de l'éducation. La lecture, la grammaire et la composition françaises pouvaient désormais être

enseignées en français mais, encore une fois, pas plus d'une heure par jour, sujet, toutefois, à la demande expresse des parents.

En face de ce Règlement 17 dit nouveau mais qui ne change pas grand-chose, les hésitations ne prennent que peu de temps. Rien à faire... il faut résister. Le Conseil des écoles séparées d'Ottawa informe le gouvernement qu'il n'obéira pas au Règlement 17. Immédiatement, les subventions versées à l'organisme lui sont enlevées. Le Dr Pyne, ministre de l'Éducation de l'Ontario ne mâche pas ses mots: si les Canadiens français veulent avoir leurs écoles, ils payeront double taxe. Si les instituteurs n'observent pas les règlements, on les mettra dehors.

La lutte véritable est commencée. Nous sommes au mois d'octobre 1912. C.S.O. Boudreault, président de l'ACFEO et le secrétaire Grenon prononcent de vibrants discours à St-Eugène. De fait, l'ACFEO envoie ses membres un peu partout pour expliquer les motifs de la résistance. Tous les curés francophones de la ville s'impliquent de même que les prêtres de l'archevêché dont la position est assez délicate car l'archevêque Gauthier est anglophone. En chaire, le curé Myrand fait une déclaration patriotique, traitant le «Citizen» d'ignorant et d'irresponsable car il va sans dire que le «Citizen» fait paraître des articles fustigeant les opposants à l'implantation d'un règlement hautement juste et raisonnable. À St-Charles de Clarkstown, à Cyrville, à St-François d'Assise, la résistance prend forme.

La fondation du «Droit» vient à point pour rassembler les dissidents. Publié pour la prochaine fois en mars 1913, le journal sera l'organe de la résistance et il remplira son rôle, sans faiblir, jusqu'au bout. La fondation du «Droit» est l'oeuvre tout d'abord du jeune père Oblat Charles Charlebois, et de l'ACFEO, étroitement liés pendant de longues années. Sans beaucoup d'argent, installé au-dessus d'un garage rue York, dans une salle où se concentraient tous les services en plus d'une presse sur laquelle s'affairait un homme remarquable de dévouement et d'abnégation, Eugène Beaudry, le «Droit» est imprimé par C.S.O. Boudreault. Le Syndicat d'oeuvres sociales Limitée, propriétaire du journal, rassemble une pléiade d'hommes énergiques, décidés et sans peur: Onésime Guibord, le président, dont Laurent Tremblay a décrit dans «Entre deux livraisons» l'inlassable attachement à la cause et la discrète générosité. Viennent aussi A.T. Charron, le juge Constantineau, J.U. Vincent, N.A. Belcourt, les inspecteurs d'écoles Aurélien Bélanger et Téléphore Charron, Esdras Terrien, Waldo Guertin et Charles Leclerc. À ceux-là, il faut ajouter, bien sûr, les membres de la Commission des écoles séparées d'Ottawa dont le fameux président, Samuel Genest.

Le 27 mars 1913, le premier numéro du «Droit» paraît. Son nom a été trouvé par l'Oblat Arthur Joyal. Sa devise sera: L'avenir est à ceux qui luttent. En l'occurrence, dans l'arène, son adversaire est tout trouvé: c'est le Règlement 17.

Malheureusement, comme dans toute entreprise de ce genre, il y a eut des accrochages, et celle-là fut de taille. Au congrès de l'ACFEO de 1914, J.U. Vincent qui, auparavant, s'était dévoué de tout coeur à la cause des nôtres, prenant la tête de maints organismes, critiqua vertement le «Droit» et l'ACFEO. Il faut dire que, par l'entremise de la Société St-Jean Baptiste, de Montréal, Olivar Asselin étant président, les Québécois avaient amassé, par le truchement du «sou de la pensée française» des sommes d'argent pour aider les Franco-Ontariens. Plus de \$15,000 furent ainsi versés à l'ACFEO qui, par la suite, accorda un prêt au «Droit» qui vivait ses premiers mois de parution avec des moyens extrêmement limités. Vincent protesta que tel n'était pas le but des dons reçus du Québec. Éventuellement, cependant, Asselin déclara qu'en fait l'ACFEO pouvait utiliser l'argent comme bon lui semblerait. Vincent écrivit un livre, approuvant le Règlement 17, réaction bien surprenante de la part d'un homme avec ses riches antécédents. Que s'était-il passé? La réaction du contestataire était-elle liée à une participation désirée et plus importante au sein de l'ACFEO? Ou, s'agissait-il d'une haine ou d'une jalousie ou envie du conservateur Vincent envers le libéral Belcourt? Toujours est-il qu'à partir de ce moment, J.U. Vincent et aussi celui qui avait été commissaire municipal, lui aussi conservateur en politique, Napoléon Champagne, firent groupe à part et n'appuyèrent pas la résistance au Règlement 17 amorcée depuis plusieurs mois par la presque totalité des Franco-Ontariens.

Dans l'intervalle, le fameux Règlement 17 n'était toujours pas appliqué. Mais, la Cour suprême de l'Ontario approuva une injonction proposée par le conseiller Mackell et qui porta son nom. Cette injonction interdisait au Conseil des écoles séparées d'Ottawa de prélever des fonds pour l'installation d'écoles indépendantes — ce que la Commission se proposait de faire — et recommandait le renvoi des enseignants qui ne se soumettraient pas au Règlement 17. Cette injonction eut de malheureuses conséquences comme on verra plus tard.

Aux élections provinciales, les conservateurs, sous la houlette de Whitney, furent reportés au pouvoir malgré la campagne menée par «Le Droit», «La Justice» et des hommes comme MM. Charron, Belcourt, Guibord et Genest, entre autres.

En décembre 1914, un bel esprit de solidarité réunit dans une même assemblée des gens de différentes appartenances politiques: les sénateurs Landry, Dandurand et Belcourt, et puis

l'évêque de Montréal, etc. On recueille des fonds destinés à aider ceux que l'on appelle «les blessés de l'Ontario». À Ottawa, le curé irlandais Whelan, de l'église St-Patrick entre dans la danse. Il blâme le cardinal Bégin, Mgr Duhamel décédé, l'ACFEO et, bien d'autres, applaudit au Règlement 17 et sème chez ses ouailles la discorde et le mépris envers ceux qui n'obéissent pas aux lois ontariennes. C'est un digne disciple de Mgr Fallon qui, de son siège de London, fustige les nôtres, s'agite et voit avec colère que l'objet de toutes ces controverses est «de faire de l'Ontario une province française».

Pour gâter un peu plus les choses si c'est possible, le gouvernement ontarien remplaça, en 1915, la Commission des écoles séparées d'Ottawa, dûment nommée, par ce qu'on appela «La petite commission», formée de Denis Murphy, D'Arcy McGee et Arthur Charbonneau, chargée d'engager des institutrices qui enseigneront selon le Règlement 17. Cependant, avant que cette commission soit nommée, Samuel Genest avait retenu les services de deux jeunes institutrices, les demoiselles Desloges pour enseigner à l'école Guigues. Elles et les autres enseignants, Frères, religieuses et laïcs seraient-ils payés pendant l'année scolaire qui commençait en septembre 1914? Cela était peu probable, mais tous furent à leur poste comme d'habitude. Un certain Doyle avait été secrétaire de la Commission des écoles séparées d'Ottawa mais était maintenant secrétaire de La petite commission. Il essaya d'empêcher la rentrée à l'école de Mlles Desloges puis, ayant subi là un échec, essaya de leur faire signer un engagement pour qu'elles soient payées. Elles virent là le piège, et refusèrent de signer. Le 1er octobre, les choses se corsent. Doyle défend aux jeunes filles d'enseigner à l'école Guigues. Elles doivent se retirer, mais les élèves les suivent; les institutrices ouvrent une école indépendante dans la chapelle de la rue Murray.

Peu de temps après, l'ACFEO organisa une réunion pour manifester l'admiration des contribuables devant le courage des jeunes filles. La chapelle et ses jubés étaient pleins. M. Alex. Grenon de l'ACFEO, le curé Barrette de St-Charles, le docteur Parent, Charles Leclerc, le docteur Rochon, Eugène Labelle, Onésime Guibord exprimèrent tour à tour leur admiration pour Mlles Desloges et réitérèrent la volonté de tous pour «arracher au monstre de l'anglicisation les enfants can.-fr. et les faire instruire dans la langue de leurs pères et dans les traditions ancestrales».

Une chapelle n'était pas très adaptée aux besoins de deux classes. Bientôt, les élèves occupèrent deux grandes salles au coin des rues Guigues et Dalhousie, dans des magasins inoccupés appartenant à M. Alfred Charbonneau. Une classe contenait 48 élèves et l'autre en comptait 42. Les leçons se donnèrent dans ce local du début d'octobre jusqu'aux vacances de Noël. À l'école

Guigues, Frères, Religieuses et laïcs dont Madame Rochon, Mlles Azimia Lalonde et Germaine Rouleau, enseignaient sans être payés. La chose se répétait, bien sûr, dans les autres écoles primaires de la ville mais il semblerait que la résistance la plus forte fut celle entourant l'école de la rue Murray.

Pour remplacer Mlles Desloges que La petite commission accusaient d'avoir été engagées par une Commission qui n'avaient plus aucun pouvoir, Mlles Lafond furent nommées par elle pour enseigner dans deux classes auparavant celles de Mlles Desloges. Assidûment, ces demoiselles vinrent dans ces classes, mais les bancs étaient vides.

Au début de janvier 1916, les parents décidèrent que les jeunes élèves devaient reprendre leurs classes à l'école Guigues. Les mères escortèrent les enfants jusqu'à l'entrée de l'école, chassèrent les Mlles Lafond, et montèrent la garde pour prévenir toute intrusion des inspecteurs de Toronto ou des représentants de La petite commission. C'est ainsi que «Les gardiennes des écoles» entrèrent par la grande porte du courage, dans le souvenir de la postérité. Mais, La petite commission veille. Encore une fois, Mlles Desloges sont sommées de quitter leur poste, sinon elles seront arrêtées et mises en prison. Les jeunes filles continuent leurs leçons et La petite commission envoie quelqu'un pour les chasser. Un policier ou un inspecteur? Je ne sais, mais le fait est que les gardiennes bloquent la porte et personne ne peut entrer.

Le 7 janvier, très tôt le matin, trois policiers envoyés par La petite commission se tiennent devant l'entrée. Les parents arrivent avec les enfants et les deux institutrices. Les hommes se faufilent par la porte, entrouverte pour laisser entrer du personnel. Bientôt, les pères et leurs énergiques épouses se trouvent maîtres de l'école bien qu'un renfort de vingt-cinq policiers ait été sur les lieux. Les autorités se rendent compte que la résistance entraînerait du grabuge. La petite commission donne donc l'ordre aux policiers de se retirer. D'autres efforts furent faits par la suite pour briser le blocus. Une soixantaine de femmes, aidées par leurs maris qui, eux, montaient la garde la nuit, gardèrent les lieux pendant plusieurs mois.

Le 24 janvier, il y eut parade des enfants à travers la ville vers l'hôtel de ville. Brandissant des pancartes, ils demandaient que leurs instituteurs soient payés. Le maire ne refusa pas, mais ne fit rien.

Le 3 février 1916, les instituteurs n'ayant pas été payés depuis plus vingt mois, dix-sept écoles de la ville fermèrent leurs portes et 4,300 enfants furent privés d'instruction. Les élèves des écoles Guigues, Brébeuf, Garneau et St-Jean Baptiste paradèrent à

plusieurs reprises durant ces mois de grève pour alerter l'opinion publique sur les conflits scolaires.

Pendant ce temps, pour ne pas que les écoles soient envahies par l'ennemi, les gardiennes veillaient. Je reproduis dans ces pages des photos montrant les gardiennes des écoles Guigues (page 164), St-Charles (page 184), et Brébeuf-Ste-Anne (page 158), mais je n'ai malheureusement pas pu me procurer celles des vaillantes dames des autres écoles. Comme on le voit, les gardiennes portent de longues jupes de serge foncé, des vestes serrées et confortables et, surtout, elles arborent un chapeau de bonne proportion qui demande à être ancré sur la tête par une solide et longue épingle. Ah! ces épingles à chapeau dont on a tant parlé et qui servent aux gardiennes à tenir tout intrus en respect! Nulle épée de mousquetaire n'aurait pu se comparer à ces longues et fines lames brandies au bout du bras. «Approchez, approchez donc, semblaient-elles dire... et je vous piquerai au bon endroit». Toujours est-il qu'armées ou non, ces vaillantes dames réussirent à garder l'école pour les élèves canadiens-français.

Les personnes âgées qui, au moment de ces pénibles années, étaient d'âge scolaire m'ont confié que les demoiselles Desloges, menacées d'être arrêtées si elles continuaient à enseigner, donnèrent leurs leçons aux enfants en s'installant dans des salons particuliers, des caves et d'autres endroits retirés, loin du regard fureteur des inspecteurs et policiers lancés sur leurs traces.

Pour aider les instituteurs, on organisa un euchre dans l'école même. Ce fut un franc succès. Les paroisses Ste-Anne, Sacré-Coeur, St-Charles, Ste-Famille et St-Jean Baptiste prêtent leur concours. Mme P.E. Marchand, de la Fédération des Femmes canadiennes-françaises, donne un chapelet monté en or. Les prix sont exposés dans les vitrines d'Alphonse Julien et de Mme J.T. Richard, tandis que M. Cousineau, électricien et l'imprimeur Georges Beaugard donnent leurs services pour rien. Mme S.J. Major et Mme E. Bérubé offrent des véhicules pour transporter des meubles. Je mentionne ces menus détails pour montrer que tous sont dans le coup et s'intéressent.

En juin, la Société St-Jean Baptiste organise une distribution de diplômes aux élèves de l'école Guigues. À l'entrée des gardiennes, on chante «Vive la Canadienne». Arthur Paris, Émile Richard, Édouard Boudreault et Lorenzo Demers participent au programme. Des discours sont prononcés par MM. Omer Héroux, Samuel Genest, le commissaire Preston, l'abbé Hébert et le chanoine Campeau.

L'année 1916 marqua donc le point culminant de la lutte scolaire. Le Comité judiciaire du Conseil privé passa jugement sur

la validité du Règlement 17 qu'il déclara légal, ainsi que l'injonction Mackell. Par contre, La petite commission fut déclarée illégale.

La Commission des écoles séparées d'Ottawa, avec Samuel Genest, reprit donc ses activités mais, après plusieurs procès, ne put récupérer les argents qui lui étaient dûs depuis le milieu de l'année 1915. Depuis deux ans, les instituteurs n'avaient pas reçu de salaire. Ils avaient subsisté grâce à la générosité des institutions québécoises, à des subventions individuelles et à des dons de l'ACFEO. Malgré l'injonction Mackell, Genest décida donc de payer les instituteurs à même la somme maintenant versée chaque mois en taxes. Lui aussi reçut une sommation de paraître en cour; accusé d'enfreindre la loi qui voulait que si les instituteurs ne se conformaient pas au Règlement 17, ils ne seraient pas payés. C'était l'injonction Mackell. Un irlandais catholique d'Ottawa, un certain J.J. O'Meara, demanda l'emprisonnement de Samuel Genest qui fut arrêté, passa un cour, défendu par N.A. Belcourt. Pour ne pas se compromettre, Genest resta complètement muet. Constamment menacé de poursuites judiciaires, on raconte que Genest se cacha pendant deux semaines dans le grenier de la maison habitée par Joseph St-Germain, commissaire d'école. Le petit Charles St-Germain raconta plus tard qu'armé d'une fourche «payée 25 sous» il défendait l'entrée de l'école St-Jean Baptiste en compagnie de sa mère et d'autres enfants. Ils empêchaient ainsi l'inspecteur d'entrer pour s'assurer de l'application du Règlement 17.

Mgr Fallon essaya de mousser les objections de l'épiscopat canadien de langue anglaise lors d'une réunion à Ottawa en janvier 1917. Vers le même temps, le sénateur Landry, devenu président de l'ACFEO, accusa Mgr Gauthier, lui aussi muet comme carpe, de n'avoir rien fait pour aider à la cause des écoles et d'encourager, par son mutisme, les revendications de Fallon qui voulait mettre tout le monde en prison, y compris les religieuses. Quelle étrange situation qui fait se dresser, en face les uns des autres, les évêques anglophones irlandais et les évêques canadiens-français dont l'un des plus ardents fut Mgr Latulipe, admirable de dévouement et les évêques Béliveau et Charlebois. De plus, le cardinal Bégin écrivit au Saint-Père, une très belle lettre dans laquelle je relève cette phrase: «Aucune loi, aucune mesure, aucune vexation n'empêcheront les familles françaises de croître et de déborder hors des frontières de la province de Québec». J'ai noté ailleurs que le Vatican semblait fortement favoriser la pratique de la langue française dans le Québec seulement, le reste du Canada devant adopter la langue anglaise.

Mais, pendant l'année 1917, des signes de fatigue se dessinent des deux côtés des barricades. Les combattants sont las. Il faut régler la question du français dans les écoles primaires et

l'implantation du fameux Règlement 17 qui, curieusement, pendant toutes ces années, n'a jamais été appliqué grâce à la constante vigilance des Franco-Ontariens.

De plus, en cette année 1917, des inspecteurs anglophones présentent un rapport sur les écoles Brébeuf, Sainte-Anne, St-Jean Baptiste, St-Roch, Garneau, St-Pierre, Duhamel, et Guigues, notant le bon anglais que parlaient la plupart des élèves, la tenue, le programme et la discipline régnant dans ces écoles.

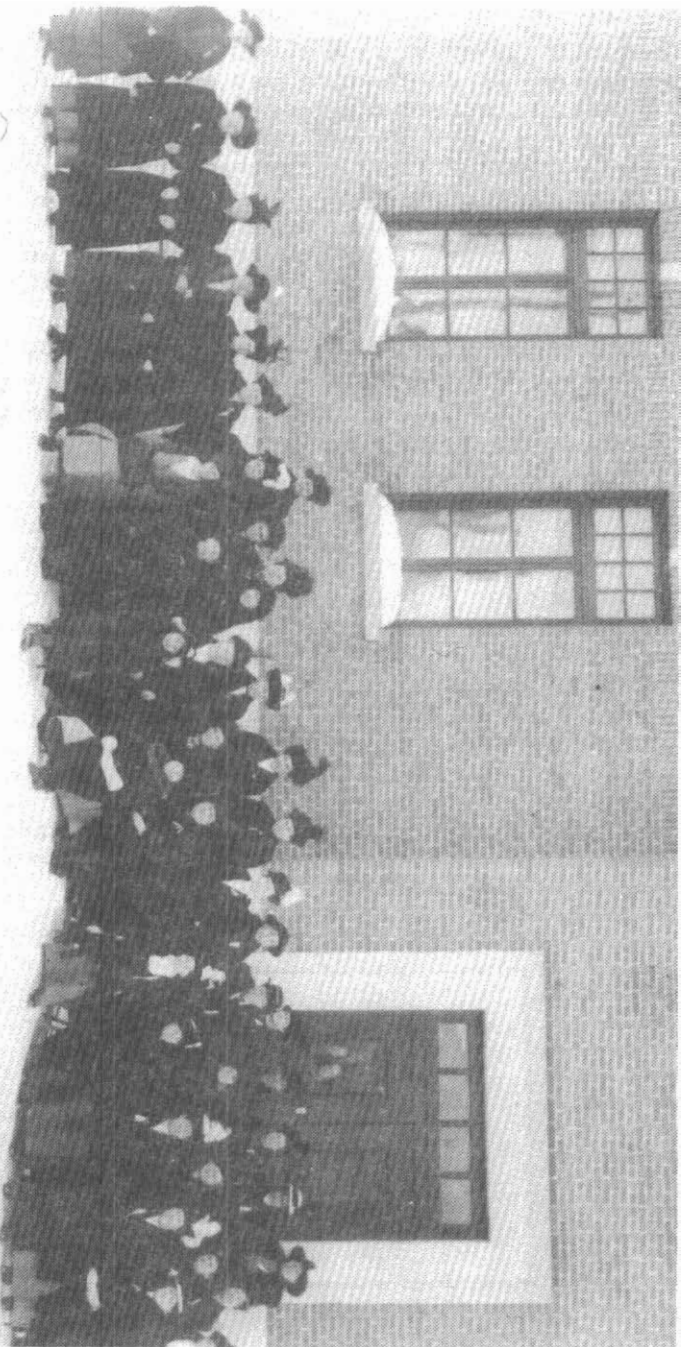
Des deux côtés, on se calmait en 1918, d'autant plus que la fin de la guerre avait montré combien l'armature d'un pays pouvait être fragile et que des conflits aussi passionnés que ceux que l'on avait vécus menaçaient la vie même d'une nation. D'ailleurs, ceux qui proclamaient «l'anglais seulement» pour l'Ontario semblaient moins sûrs de leur affaire. Les journaux reproduisaient des articles qui n'étaient plus des charges à fond contre les Francophones. De plus, le Vatican, fatigué des élucubrations de Mgr Fallon, lui avait dit de se taire. De plus en plus, on trouvait le Règlement 17 une loi inique et cela, souvent, de la part d'Irlandais catholiques. On déplorait les pressions auxquelles avaient été soumis les Franco-Ontariens. Tout cela, pour dire que la fin approchait quoi qu'il y eut des soubresauts comme l'affaire de Pembroke dans les années Vingt. Alors que les choses se calmaient à Ottawa, qui avait été le centre des conflits, ceux-ci se firent plus vifs à l'extérieur de la capitale.

Le sénateur Landry était décédé, le sénateur Belcourt avait repris la direction de l'ACFEO. Puis, il y eut la «Unity League». Il s'agissait d'un petit groupe de Torontois, souvent des professeurs d'universités, qui s'intéressaient aux misères des Franco-Ontariens et voulaient qu'il existe maintenant de la compréhension entre Français et Anglais. Elle travailla de concert avec l'ACFEO à forger un climat d'entente. Faut-il mentionner ici que les Québécois, pour aider la cause ontarienne, avaient depuis un certain temps, refusé d'acheter d'après le catalogue Eaton alors faisant des affaires d'or dans la belle province. Cette mesure effrayait les hommes d'affaires de Toronto et elle fut probablement aussi une des raisons du changement d'attitude des Ontariens anglais. Toujours est-il que, avec ces puissants alliés, les Canadiens français se sentaient plus forts et, lorsque le clergé anglophone d'Ottawa fit savoir qu'il approuverait la nomination d'un archevêque canadien-français à la succession de Mgr Gauthier, la satisfaction fut complète. Il est ironique de penser que l'artisan de ce changement d'attitude chez le clergé anglophone était le curé Connell de l'église St-Joseph; on se souvient que l'évêque de London, Mgr Fallon, avait été pendant quelques années du début du siècle, le pasteur de cette même église.

Méfiants, les Canadiens français continuaient cependant à demander l'abolition du Règlement 17. Il y avait un nouveau Premier ministre à Toronto, M. Ferguson qui d'abord récalcitrant, en vint tout doucement à accepter d'étudier la question des écoles. À l'automne de 1925, une commission nommée par Toronto comprenant Louis Côté, le Dr Merchant et un Orangiste le juge J.H. Scott fut chargé d'une enquête. Le résultat fut que le français serait enseigné dans les écoles primaires et que les écoles secondaires seraient bilingues. Des inspecteurs canadiens-français surveilleront les écoles françaises; l'école normale de l'Un. d'Ottawa est approuvée.

Le fameux Règlement 17, qui n'avait jamais été appliqué par les Francophones de tout l'Ontario, mais tout spécialement à Ottawa, centre de la résistance, fondait comme beurre dans la poêle. À toutes fins pratiques, il était mort mais restait sur ses pattes jusqu'à ce qu'il soit officiellement déclaré nul vingt ans plus tard. À l'époque, on ne lui fit pas de belles funérailles. Il avait été un mort-né!

Vous remarquerez que j'ai évité de trop décrire le conflit scolaire dans ses implications politiques. J'ai laissé cela à d'autres qui l'ont fait mieux que moi. Cependant, j'ai voulu, comme c'est mon habitude, mentionner le côté humain et la participation de la population qui, cette fois, s'impliqua à fond dans la résistance. Elle ne laissa pas cette défense de ses libertés uniquement aux présidents d'organismes et aux politiciens mais prit en mains sa propre destinée. C'est cela qui est remarquable et si, à l'heure actuelle, les enfants canadiens-français étudient, en toute liberté, leur langue chantée par les poètes, c'est grâce en grande partie au courage et à la vaillance de leurs mères et de leurs pères. Il faudrait leur rappeler cela quelquefois.



1916 — Dames gardiennes de l'école Saint-Charles, rue Springfield. Parmi elles, mentionnons Mesdames Joseph Richer, présidente, Herménégilde Major, Benjamin Leduc, Félix Arbour, Joseph Dagenais, Frank Vailiquette, Telmont Gauvreau, Isidore Champagne, Hector Folsy, J.M. Lemieux, J.B. Jetté, Mme Guèvremont, et d'autres dames que nous n'avons pu identifier. La photo a été prise dans la cour de l'école.

Courtoisie: M. Emmanuel Folsy.

CHAPITRE XVIII

1917 La population d'Ottawa approche des 100,000 habitants dont plus d'un quart sont de langue française.

Au début de cette année-là, le docteur Desrosiers se présente à la mairie, mais est défait par l'avocat Harold Fisher.

Les autorités municipales sont confrontées avec un problème causé par la prolifération des véhicules automobiles dans les rues de la capitale. Ce nouveau genre de circulation constitue un véritable danger pour les enfants qui, jusqu'à présent, n'ont eu que les cours et les rues comme terrains de jeux. La ville décide donc d'installer des endroits réservés à la jeunesse qui peut s'y divertir sans risquer de tomber sous les roues des automobiles. Les parcs Plouffe, Lansdowne, King-Edward, Bingham, Mechanicsville et Gladstone sont aménagés à cette fin.



À cause de la guerre, on ne peut fêter les cinquante années de la Confédération. Elles le seront en 1927. Cependant, la vie sociale ne perd pas pour autant ses droits. Mme Brodeur, épouse d'un Juge de la Cour supérieure et président du Comité de secours Franco-Amérique, reçoit dans sa demeure à un bridge de 38 tables, au profit des oeuvres de guerre.

Le conflit mondial n'est pas seul à occuper les esprits et les coeurs. Une vive controverse oppose les autorités de l'Université à ceux qui voudraient la voir adopter la seule langue anglaise. L'avocat D'arcy Scott, dont le père avait pourtant été un sincère ami des Canadiens français, lance une charge à fond de train contre l'Université. Cette maison d'enseignement devrait agir, dit-il, d'après l'esprit du fondateur, Mgr Guigues, qui l'avait créée pour servir la population anglophone. Le Père Georges Simard conteste vivement cette théorie et explique, avec preuves à l'appui, que le

Collège de Bytown, ancêtre de l'Université, avait été fondé, de fait, à l'usage surtout des Francophones. Il faut lire à ce sujet de forts intéressants articles du journal «Le Droit» des 22 et 31 janvier 1917.

★ ★ ★

L'Association des anciens élèves de l'Académie de La Salle est fondée en 1917. Arthur Patry, Waldo Guertin, Charles Lemieux, Hector Laperrière et Albert Perras en assumeront tour à tour la direction jusqu'en 1926. Pendant la période 1916-1924, l'abbé Joseph Hébert sera chapelain de l'Académie suivi, en 1925-26, par Mgr Campeau.

Le club de hockey LaSalle remporta, pendant cinq années consécutives, le championnat de la Ligue intermédiaire d'Ottawa et du District. C'est dans l'ouvrage du Frère Dufour que j'ai puisé tous ces renseignements.

★ ★ ★

En 1917, la paroisse St-Jean Baptiste est morcelée; celle de St-Gérard Magella est fondée et confiée aux Pères Rédemptoristes. La nouvelle église sera rue Bayswater et ouvrira en octobre. M. Conrad Nizan, dont l'épouse est née Bisson, en sera le maître de chapelle. En 1937, les Pères Rédemptoristes vendront leur scholasticat de la rue Bayswater aux Soeurs de Sainte-Marie de Namur, pour leur servir de noviciat et de maison mère. Ces religieuses enseignantes appartenaient à une congrégation fondée en Belgique; elles vinrent d'abord aux États-Unis puis au Canada en 1885. C'est en décembre 1886 qu'elles s'établirent dans le diocèse d'Ottawa, tout spécialement à Vankleek-Hill, Saint-Eugène, Masson, Chapleau et à Sainte-Rose.

★ ★ ★

À sa fondation en 1917 le Conseil national des Recherches occupait deux étages de bureaux rue Queen. D'autres laboratoires ne tarderont pas à être installés à divers endroits de la capitale. Lord Bessborough étant alors Gouverneur général, ce sera seulement en 1932 que le gros immeuble de la rue Sussex sera complété au coût de trois millions.

Pour le moment, c'est le duc de Devonshire qui occupe Rideau Hall. Le duc de Connaught, troisième fils de la reine Victoria et sa femme, une princesse de Prusse, avaient quitté le Canada à la fin de 1916. La duchesse de Devonshire était la fille du Marquis de Lansdowne, Gouverneur général du Canada de 1883 à 1888, et futur vice-roi des Indes.

★ ★ ★

La «Women's Historical Society of Ottawa» fondée un peu avant le début du siècle, s'installe maintenant dans l'ancien bureau

d'enregistrement, rue Nicholas, petit immeuble en pierre qui existe encore, curieusement isolé au milieu d'une intense circulation. Le musée de la Société y sera jusqu'en 1947.

Un grand concert sacré est donné à l'église du Sacré-Coeur, dirigé par Henri Lefebvre. On chante, entre autres, «Les sept paroles du Christ» de Théodore Dubois. Le duc et la duchesse de Devonshire assistent. Les solistes sont M. et Mme Antonio Tremblay, le ténor Victor Lefebvre et la baryton Paul Ouimet, ce dernier étant aussi président de la chorale. Pendant le programme musical, Wilfrid Charrette joue l'orgue et Jules Tremblay récite des vers de son cru, intitulés «Ballade Ste-Cécile».

★ ★ ★

Décès, en 1917, de Mme Hilaire St-Jacques, fille de Flavien Rochon, sculpteur sur bois, et de son épouse née Bastien (voir photo dans le Tome III, page 69).

Avec sa mère, William Lyon Mackenzie King, futur Premier ministre, habitait les appartements Roxborough, rue Laurier. Une affectueuse entente existait entre la mère et le fils et la mort de Madame King, en 1917, porta un rude coup au jeune homme qui ressentira longtemps cette perte cruelle. Il parlera souvent de sa mère, gardera dans sa demeure de la rue Laurier, un grand portrait d'elle et parce qu'il croyait aux sciences occultes, il essaiera de communiquer avec elle au-delà de la mort. — Décès aussi du sculpteur Louis-Philippe Hébert dont nous possédons à Ottawa plusieurs ouvrages importants, telles les statues de plusieurs Hommes d'État et celle de la reine Victoria sur la colline du Parlement (voir Tome II, page 125 et suivantes) et, surtout, l'admirable statuaire de la cathédrale Notre-Dame d'Ottawa. — Un artiste d'une autre discipline se noie en 1917 à Canoe Lake, en Ontario. Tom Thomson peint des scènes canadiennes caractéristiques de la beauté des forêts de notre pays.

Mariage, en 1917, de Paul-Alfred Leprohon et de Clothilde Richard, fille de Jos. Émery Richard, de l'Imprimerie nationale. — À l'église du Sacré-Coeur, le sénateur Pascal Poirier épouse, en secondes noces, Mathilde Casgrain, soeur du sénateur. Le couple habitera le 520 de la rue King-Edward. — En avril 1917, mariage de Gabrielle, fille du sénateur N.A. Belcourt, avec l'avocat Paul Leduc.

Divers

— En 1982, en ouvrant une voûte à Halifax, on trouva trois tonnes de documents sur la terrible explosion qui détruisit toute une partie de cette ville en 1917. Deux navires étaient entrés en collision dans le port, l'un d'eux contenant une grande quantité d'explosifs — La ligue de hockey national est fondée — La plus

grande usine d'acier au monde ouvre à Toronto — Médéric Martin, original, débonnaire et populaire, est maintenant maire de Montréal — L'année précédente, le Père Charles de Foucaud, saint missionnaire, porteur de la bonne parole chez les tribus africaines, est assassiné à Tamanrasset.

— Le dimanche 13 mai 1917, trois petits bergers rassemblent leur troupeau avant de revenir vers leur hameau, situé à quelques kilomètres de Fatima, au Portugal. L'église vient de faire entendre l'appel des cloches. Il est midi. Les enfants récitent l'*Angelus*.

Tout à coup, sans raison apparente car le ciel est bleu et sans nuage, des lueurs aveuglantes sillonnent le ciel à plusieurs reprises et aux yeux éblouis des *pastorinhos* une belle dame entourée de lumière apparaît au-dessus d'un petit chêne.

Dans ce Portugal où la jeune république clame «ni Dieu ni religion», il ne fait pas bon de croire aux miracles et, pourtant, quelques mois plus tard, soixante-dix mille personnes assisteront, sidérées, à une «danse du soleil» à l'endroit même où la Vierge est apparue.

Les guérisons miraculeuses se succéderont et l'Église, prudente en la matière, admettra finalement le surnaturel et le caractère miraculeux du phénomène. Mais, auparavant, l'humble chapelle érigée sur les lieux du miracle, sera dynamitée par des vandales, en 1922. Trois ans plus tard, une magnifique basilique, dédiée à Notre-Dame du Rosaire, s'élèvera.

Deux des trois petits bergers moururent de la grippe espagnole en 1918 et furent éventuellement enterrés dans la basilique. La troisième, Lucia, sera religieuse dans un couvent de Coïmbra.

CHAPITRE XIX

1918 Cette année sera remplie de joie mais aussi d'anxiété car la fin de la longue guerre de quatre ans coïncide avec le terrible fléau de la grippe espagnole s'attaquant aux jeunes adultes et faisant d'énormes ravages.

La grippe espagnole a été, à l'époque une véritable catastrophe. Venue d'Europe, elle avait fait son apparition au Kansas en mars, 1918. Cinq mois plus tard, quelques cas se déclaraient au Québec et, en moins de trois mois, tout le Canada était victime de cette épidémie qui était, en réalité, une mauvaise grippe dégénérant très vite en pneumonie. On crut que cette maladie, que l'on savait contagieuse, avait été apportée dans notre pays par neuf marins d'un navire indien, le «Somali» après que le bateau eut jeté l'ancre à une station de quarantaine dans le St-Laurent. Ces neuf marins moururent. En octobre 1918, l'épidémie faisait rage. Les autorités de la ville établirent le couvre-feu et la quarantaine. Les églises et les écoles furent fermées. Montréal fut la ville canadienne la plus durement touchée mais les villages et les réserves indiennes n'étaient pas non plus épargnés. Tous les hôpitaux étaient débordés. À la mi-novembre, sur cinquante-six gardes-malades de l'Hôpital général, vingt-huit furent terrassées. Des hôpitaux d'urgence furent installés avenue Laurier, rue Kent et à Eastview. L'hôtel de ville ouvrit un bureau pour recevoir et enregistrer le nom des femmes et des jeunes filles qui pourraient donner des soins à domicile, les infirmières ne suffisant plus à la tâche. La grippe espagnole continuant à faire des victimes, le maire Fisher, qui dirigeait les activités de l'hôtel de ville avec intelligence pendant cette période troublée, encouragea les citoyens, à plusieurs reprises, à surveiller étroitement l'hygiène dans la maison et sur eux-mêmes, se tenant loin des foyers d'infection. Au cou des enfants, étaient suspendus de petits sacs contenant du camphre, réputé efficace contre l'infection. Bientôt, les cimetières furent

encombrés, les cercueils furent fabriqués simplement de quatre planches car on enterrait vite ceux qui étaient morts de cette contagion. L'épidémie dura tout l'hiver et ne diminua que vers mars 1919.

Ce fut pendant ces mois d'inquiétude que la nouvelle arriva, clamant la fin de la guerre et la signature de l'armistice, le 11 novembre 1918. On vit la ville d'Ottawa faire éclater ses frontières par ses cris de joie car beaucoup de ses fils avaient quitté les leurs en larmes dans cette gare Union qui retentissait aujourd'hui de mille hurrahs d'allégresse. L'armistice fut fêtée ici par un débordement de célébrations à nulle autre pareille. Les soupirs de soulagement furent entendus aux quatre coins de la capitale; un bruit d'une intensité telle que l'on ne se souvenait pas d'en avoir jamais entendu de semblable, remplissait les rues où automobiles pavoisées et véhicules en longue file transportaient des gens clamant leur joie de voir le massacre de quatre années devenir un souvenir. Devant les bureaux du journal «Le Droit» et devant le Monument national tout près, cinq mille personnes s'étaient amassées. Dans une auto stationnée au bord de la rue, Lady Laurier presque aveugle, assistait à cette manifestation. À tue-tête, les gens chantaient dans un pêle-mêle pittoresque, le Magnificat, La Marseillaise, Vive la Canadienne et Alouette. On criait «Vive les soldats canadiens-français, Vive la France, Vive Foch» (on voulut donner son nom à une rue de Hull), et d'autres acclamations qui se perdaient dans cette foule en délire. On clamait son admiration pour les grands chefs militaires: Foch, Joffre, Gouraud, le vaillant cardinal Mercier, héros de la résistance belge, les rois d'Angleterre et de Belgique, etc. On s'embrassait et on pleurait car l'inquiétude créée par la conscription avait mis bien des nerfs au vif. Des représentants de toutes les associations canadiennes-françaises se mêlèrent à la population lorsque celle-ci se dirigea dans un désordre joyeux vers les édifices du Parlement. Par toutes les rues de la ville, l'euphorie continua longtemps.

Par la suite, les journaux relateront pour le plaisir de leurs lecteurs l'occupation des villes allemandes par les troupes alliées et le retour de l'Alsace à la France.

Mais, dans plusieurs demeures, des parents désolés ne se mêlaient pas à la gaieté générale et pleuraient un fils disparu dans la tourmente. La famille Lemieux fut du nombre. Le 29 novembre, en présence de Sir Wilfrid et de Lady Laurier, une messe fut chantée pour le repos de l'âme du lieutenant Lemieux, mort au champ d'honneur, fils de l'Hon. Rodolphe Lemieux. L'armistice était arrivée trop tard pour sauver cette jeune vie.

★ ★ ★

Le théâtre continue à attirer les foules. La troupe d'Ernest St-Jean joue «Une cause célèbre». Mme A.B. Lacerte écrit des drames et les présente sous les auspices de la Fédération des Femmes canadiennes-françaises. Une des jeunes actrices est notre amie Yvette Tremblay qui joue, à un âge très tendre, le rôle d'une nourrice. Mme Lacerte écrit aussi des opérettes dont l'une porte le joli nom de «Castel-Joli». MM. Beaulne, Sanche, Déziel, entre autres, jouent «Coeur de père». Je mentionne seulement quelques titres car le théâtre continua pendant longtemps à recevoir l'appui d'un public fidèle. Madame J.M. Briand fait interpréter, à St-François-d'Assise, «Coeur français». On donne «L'Aventurière» de Augier au théâtre Russell, sous la direction de MM. Charles-Édouard Marchand et de Maurice Morisset, au bénéfice de l'Hôpital général et des oeuvres de guerre. La représentation est sous les auspices de la Fédération des femmes canadiennes-françaises. Les acteurs sont MM. Marchand, Alexandre Dupont, Léonard Beaulne, Raoul Mercier, Oscar Auger, Mlle Reinhardt et Mme Alex. Dupont. Sous la direction d'Alex. Dupont l'Alliance dramatique donne au début de mai 1918 «L'Exilée» de Kistemaekers.

En fait de divertissements, l'incendie qui détruit le fameux pavillon de Britannia, lieu préféré de la population pendant les fins de semaine, désole surtout les familles qui trouvaient là toute une collection d'amusements pour petits et grands. Ce fut pendant un après-midi torride d'août 1918 que le pavillon tant apprécié brûla de fond en comble.



Dans sa Collection classiques canadiens, Fidès a consacré un court ouvrage à Jules Fournier. Nous en parlerons ici car il vécut à Ottawa quelque temps et y mourut en 1918. Né en 1884 à Côteau-du-Lac, comté de Soulanges, il commença très jeune à faire du journalisme, fut reporter à «La Presse» après sa sortie du Séminaire de Valleyfield à dix-huit ans, sans avoir complété ses études classiques.

C'est en 1904 qu'il vint à Ottawa pendant la session du Parlement, étant correspondant du journal «Le Canada». Sa carrière journalistique le conduisit à être rédacteur politique à ce journal puis, en 1908, directeur du «Nationaliste» dans lequel il attaqua violemment le gouvernement québécois Gouin. Ce dernier lui intenta un procès pour libelle diffamatoire. Condamné, Fournier écrivit «Souvenirs de prison». Par après, il ira en Europe et y retournera plusieurs fois. Il relatera sa visite au poète provençal, Mistral, auteur de «Mireille».

Féroce pamphlétaire, se qualifiant lui-même de journaliste-philosophe et de libelliste, Fournier prend à parti une quantité d'adversaires et «leur passe sa plume à travers le corps». Ses têtes de turc sont le Premier ministre Gouin, Crémazie, Fréchette, Chapman, le juge Routhier, les députés, les sénateurs et, en somme, à peu près tout le monde. Voulez-vous savoir comment il décrit les représentants du peuple? «La casquette ou le chapeau rabattu sur la figure, les yeux mi-clos dans une attitude de béat contentement, chacun d'eux, dans la tiède atmosphère de la salle, se laisse vivre doucement, d'une vie reposante et purement végétative, comme une plante — comme un légume».

Fournier clame qu'il n'y a pas de littérature canadienne et nie à Nelligan et à Lozeau d'en faire partie. Pourtant, il écrira une anthologie des écrivains canadiens... Contradiction? Il travaille au journal «Le Devoir» puis fonde, en 1911, un hebdo. «L'Action», qui durera cinq ans. Il se mêle de politique municipale, combat le maire Martin de Montréal et est éventuellement élu échevin de la ville. C'est en 1917 qu'il est nommé traducteur au Sénat mais il meurt peu après à l'Hôpital général, à 33 ans, le 16 avril 1918, peut-être de la grippe espagnole qui avait déjà commencé ses ravages aux U.S.A. le mois précédent. Ses funérailles eurent lieu à la Basilique Notre-Dame d'Ottawa et son enterrement à Montréal.

Jules Fournier avait épousé Thérèse Surveyer dont il eut un fils, Marc. Ce fut Mme Fournier qui, en 1922, s'occupa de la publication de «Mon encrier», recueil de morceaux choisis.



En 1918, la Fédération des Femmes canadiennes-françaises s'organisa en corporation et mit sur pied un organisme qui grandit rapidement avec les années, eut une influence certaine sur la vie culturelle des Canadiens français et, qui plus est, dure encore. On peut remonter à 1914 lorsqu'un groupe de dames se réunit pour confectionner des vêtements, tricoter et, en somme, travailler au bien-être des forces armées en leur procurant chauds lainages et autres douceurs. Quelques années plus tard, Madame P.E. Marchand, qui était l'âme et l'animatrice pensa que l'oeuvre devait prendre un caractère national et la Fédération fut fondée par elle-même, Mmes S.N. Parent, Urgèle Archambault, Paul Leduc, Mlles Yvonne Coutu et Béatrice Belcourt.

À Ottawa, la FFCF fut organisée dans chaque paroisse. L'oeuvre de charité des débuts continua mais on y ajouta d'autres activités, telles le don de livres aux écoles et les encouragements aux oeuvres d'artistes, etc.

Dans la paroisse du Sacré-Coeur, les premières présidentes si on s'arrête aux années Trente furent Mesdames N. Mathé, A.B.

Lacerte, Charles J. Charlebois, P.E. Parent, Eugène Aubry et Léonard Beaulne.

La présidence générale fut assumée par Madame Marchand pendant trente-deux ans; ce n'est qu'à soixante-dix-huit ans qu'elle abandonna les rênes du pouvoir. Je parle de cette pionnière dans la Deuxième partie de ce Tome, mais on aura noté que sa photo apparaît sur la couverture de ce présent ouvrage.

Plusieurs décès parsèment l'année. J'en donne ici quelques-uns: Joseph Bénard, l'avocat Bernardin Boutet. Ce dernier avait pratiqué cinq ans à Ottawa puis s'était établi à Sudbury. Âgé de 33 ans, c'est probablement la grippe espagnole qui l'emporta. Sa jeune femme l'a précédé dans la tombe deux mois auparavant, peut-être de la même maladie. Bernardin est le fils d'Antoine Boutet, 97 Daly. Ses frères sont Edgar, Antoine et le Frère Ange-Marie. — Décès le 9 décembre de Jules Matte, dessinateur au Ministère des Travaux Publics — La mère du curé Myrand s'éteint à l'âge de 88 ans. Elle était née à Québec mais habitait la capitale depuis de longues années. Elle laisse, en plus du curé de Ste-Anne, quatre filles: Mme E. Rouillard, Mlles Odile, Caroline (Corrie) et Edwidge.

Rappelons qu'un des premiers pionniers de Bytown fut le Français Louis Grison dont le fils, Louis-Armand, né en 1831 dans le petit village, mourut en 1918. J'ai parlé de cette famille à la page 326 de «Bytown». Le carrossier Philibert Boileau meurt en avril à 65 ans, ainsi que Joseph Côté qui habitait Ottawa depuis 1871 lorsqu'il vint travailler pour son oncle Olivier Côté, marchand de fourrures. Plus tard, il prit le commerce à son compte. Sa première épouse fut Éliza Lavigne puis, en secondes noces il se maria avec Mathilde Rattey. M. Côté faisait partie de la chorale Notre-Dame depuis trente ans. Il laisse un fils J. Édmond Côté.



Il y avait une décennie que le scoutisme avait été fondé en Angleterre, lorsque, en 1910, le premier groupe de scouts fut mis sur pied à Ottawa. Il s'agissait d'une troupe de langue anglaise. Cette même année, l'abbé Hébert avait fondé l'Oeuvre de la Jeunesse; les membres de ce groupe formèrent la première troupe scout de langue française lorsque, en 1918, de jeunes Canadiens français décidèrent de se joindre à cette oeuvre de jeunesse. La 41ème troupe comprenait donc des jeunes gens sportifs et énergiques, dont le Major Pinard, Ted Chevrier, Roland Roy et Napoléon Potvin. Je ne puis évidemment nommer tous ceux qui, à ce moment-là, entrèrent dans le mouvement scout mais rappelons que le jeune Paul McNicoll âgé de 12 ans en fit partie. Cependant, ce groupe francophone était englobé dans l'organisme anglais et

tout nouveau scout devait prononcer son serment dans cette langue. La paroisse Ste-Anne eut, à son tour, un groupe scout dirigé par Thomas Brisson et la paroisse du Sacré-Coeur emboîta le pas avec le jeune Émond comme chef.

Pendant quelques années, les activités du groupe français furent au ralenti mais reprirent de la vigueur au milieu des années Vingt. Paul McNicoll devint chef et délégué en 1929 et fonda, cette année-là, les louveteaux à Notre-Dame d'Ottawa. En 1932, l'abbé Boyer s'occupa de mettre sur pied une troupe dans la paroisse St-Charles.

En 1933, M. McNicoll fonda une association des chefs et aumôniers canadiens-français. En 1938-39, le commissaire canadien-français fut Monsieur Chéri Laplante. Onze ans plus tard, Paul McNicoll fut nommé Commissaire de tous les scouts canadiens-français. L'autonomie des nôtres fut enfin réalisée en 1935 par la fondation des Scouts catholiques de la province civile de Québec, sous la protection du cardinal Villeneuve. En 1958, une Fédération nationale en deux parties fut fondée.

Avec un zèle inlassable, Paul McNicoll fut toujours impliqué à tous les niveaux de ce mouvement scout. Ce ne fut qu'en 1964 qu'il fut remplacé comme commissaire par M. Robert Bélanger dont l'épouse est la fille du pharmacien Desjardins, rue Dalhousie.



Divers

— L'écrivain Édmond Rostand, célèbre auteur de «Cyrano de Bergerac» et de «L'Aiglon», dont la population d'Ottawa avait vu jouer les pièces à plusieurs reprises, meurt au début de décembre 1918 en France.

— Le Président du Portugal, M. Paes, est assassiné et son meurtrier est exécuté sur place.

— En octobre 1918, à Trenton, Ontario, la manufacture de munitions la plus importante du Canada explose avec force et le village de Trenton est presque entièrement détruit. Cependant, chose curieuse, il n'y eut aucune perte de vie car c'était la fin de semaine de l'Action de Grâce et la manufacture était presque vide. Je suis certaine que cette explosion a dû faire l'objet d'une sérieuse enquête par la police.

— Vers 1918, une quincaillerie populaire qui existera de longues années rue Dalhousie, à l'angle de Clarence, s'installe à cet emplacement. Auparavant, ce commerce était rue Clarence près de Williams. M. Torontow, le propriétaire, était arrivé en 1904 de Russie où il était né et avait fait venir sa fiancée, russe également. Ils s'épousèrent à Montréal. M. Torontow mourut à 98 ans en mars 1984.

— Un petit livre de recettes de cuisine, le «Victory Recipe Book», fut publié, probablement vers 1918 par la Western Methodist Church, fondée ici en 1872 et qui se trouvait au 545 de la rue Wellington. Vers la même époque, le manufacturier de monuments, J.P. Laurin, qui avait succédé à son père à la tête du commerce, faisait imprimer un livre de recettes que consultait souvent ma mère et que je garde précieusement.

— La livraison de lettres par avion se fit, pour la première fois entre Ottawa et Toronto, en 1918. Le pilote était le lieutenant Arthur M. Dunstan, et l'avion s'appelait «Winnipeg».

LA MORT DE SIR WILFRID LAURIER

Nous sommes le 17 février 1919. Dans son bureau du Musée Victoria, le chef de l'opposition travaille lorsque, vers cinq heures, il est pris de vertige et tombe, se blessant au front. Il se remet, ne veut effrayer personne et rentre seul chez lui, rue Laurier, en tramway comme il en avait l'habitude. Il est pâle et sa figure porte la trace de ses souffrances. Heureusement, sa femme, aveugle, ne peut se rendre compte de l'état pitoyable de son mari. Le lendemain, en se préparant à aller à la messe, second étourdissement; il perd connaissance, revient à lui après plusieurs heures, et murmure à sa femme, affolée: «C'est fini». Il meurt le lendemain, à deux heures et demi, ayant le Père LeJeune à son chevet. Il était âgé de 78 ans.

Laurier, jeune, avait failli être emporté par la tuberculose, dont était morte sa mère, d'ailleurs. Malade toute sa vie, son courage lui avait permis de surmonter cette maladie qui l'accabla toujours, et lui fit prendre des précautions qui prolongèrent certainement une existence de labeur ardu, de luttes politiques, d'activités très intenses. J'ai parlé souvent de celui qui fut, de 1896 à 1911, le premier citoyen du pays, et on verra que j'ai, pour cet homme qui nous fit honneur, une admiration sans bornes. Il n'était pas parfait. . . les saints ne sont pas en enfer, comme dit Cesbron, mais au ciel et, sur la terre, vivent de simples mortels, quelques-uns plus utiles à leur pays que d'autres. . . Peut-être quelqu'un écrira-t-il en français une belle «Vie de Laurier». Ceux qui l'ont tenté jusqu'à présent n'ont fait qu'effleurer une existence si pleine; d'autres n'ont guère réussi à écarter l'écran formé par les luttes politiques, pour montrer l'homme tel qu'il était, loyal, sincère, intelligent, cultivé, avec un sens de l'humour sans méchanceté et, par dessus tout, une distinction et un talent oratoire qui faisaient honneur à son pays partout où il passait. Louis Fréchette rapporte que Sir John A. Macdonald disait de Laurier: «Je puis me fier sans crainte à lui; il serait incapable, le voulût-il, de manquer à sa parole». L'historien Lower dit de Laurier qu'on peut trouver peu de failles dans le

caractère de cet homme qui pratiqua la tolérance à un degré rare. J'ai prouvé abondamment que Laurier encourageait toutes les manifestations canadiennes-française qui, à l'époque, étaient nombreuses à Ottawa. Si l'anglais lui était aussi familier que sa propre langue, son cœur vibra au rythme du nôtre. Il disait: «La première place dans mon cœur est pour ceux dans les veines de qui coule le sang de mes propres veines». Sa distinction, son comportement, l'absence totale de gestes et de propos vulgaires attiraient l'admiration. Dans «Les mémoires de Lord Minto» John Buchan dit que Laurier aurait pu siéger à la Chambre des Lords, suprême compliment de la part d'un Britannique. Sir Wilfrid garda toute sa vie le culte de l'amitié; sa correspondance en fait foi. Puis, sa vie matrimoniale fut heureuse, malgré certaines insinuations qui ne peuvent vraiment ternir cinquante ans de fidélité conjugale. Il aimait son épouse Zoé Lafontaine qui l'avait épousé malgré l'avis des siens car, jeune avocat, la modestie des moyens financiers et la mauvaise santé de Wilfrid, ne laissaient aucunement présager un brillant avenir. Je parlerai plus longuement de Lady Laurier lors de son décès en 1921.

Lorsque le couple eut été marié cinquante ans, en 1918, Laurier voulu fêter dans l'intimité, cette longue union; une photo montrant le vieux couple arrivant à l'église du Sacré-Coeur pour assister à la messe ce jour-là, est touchante dans sa simplicité car on y voit le mari à cheveux blancs attentif à aider sa compagne aveugle et alourdie par l'âge.

Le corps du chef d'État, vêtu de l'uniforme Windsor, fut exposé pendant quelques jours au Musée Victoria. Une foule nombreuse et désolée défila auprès du cercueil. Le fauteuil qu'avait occupé Laurier à la Chambre était drapé de noir et couvert de fleurs.

Le 22 février, un long cortège funèbre, formé de 6,000 personnes, à pied ou en voiture, — les enfants des écoles ayant congé — suivait le corbillard dans les rues du centre de la ville jusqu'à la basilique Notre-Dame où Mgr Pietro di Maria présida la cérémonie, Mgr Gauthier étant à Washington pour fêter les cinquante ans d'épiscopat du cardinal Gibbons. Le cercueil, porté par huit policiers, fut placé sur un catafalque pendant que la chorale chantait le suppliant *Miserere*. Ma mère assistait à la cérémonie car mon père, membre de la chorale, avait eu pour elle un billet de faveur. Je conserve le programme de cette messe; il est en anglais seulement. Mes parents nous ont souvent parlé des fastes de ce service funèbre. La façade de la belle église était drapée de noir de même que l'intérieur où descendaient des jubés, bondés de dames en vêtements sombres, de longues tentures noir et or. Le cercueil avait été placé sur un magnifique catafalque d'où s'échappaient aux quatre coins les lourds plis de drap noir.



Sir Wilfrid Laurier et Lady Laurier arrivant à l'église du Sacré-Coeur pour la messe célébrant leur cinquantième anniversaire de mariage en 1918.

La chorale, connue déjà pour la perfection de son exécution, fut à la hauteur. L'orgue sous les doigts talentueux d'Amédée Tremblay, la chorale avec comme directeur Fortunat Champagne, chanta la messe de Perosi. De Montréal, on avait fait venir le célèbre chantre d'église Joseph Saucier qui rendit les «Adieux» de Schubert. Les solistes furent Paul G. Ouimet, Gustave Gosselin, Miville Belleau, Armand Lacroix, M. Beudet et J. Tremblay.

L'oraison funèbre fut faite en français par Mgr Mathieu, évêque de Régina et ami intime du défunt. En anglais, ce fut le R.P. Burke.

Le R.P. Laflamme, curé du Sacré-Coeur, paroisse de Sir Wilfrid, avait fait la levée du corps à son entrée à l'église, remplie à craquer. Le duc de Devonshire, gouverneur général était au premier rang, le ministre des finances Black représentait Robert Borden, absent; la législature du Québec avec Sir Lomer Gouin était composée d'une soixantaine de membres car n'oublions pas que Sir Wilfrid fut cinquante ans député de Québec-est au Parlement d'Ottawa. Le chanoine Pauzé représentait le Collège de l'Assomption, Alma Mater de Laurier.

Lady Laurier n'assistait pas au service funèbre à l'église mais, accompagnée de Robert, son neveu et d'une religieuse, elle était au cimetière lorsque le cercueil y fut déposé en terre. La bénédiction fut donnée par le R.P. Lejeune, assisté de Mgr Myrand et de l'abbé Thériault.

Le couple Laurier n'avait jamais eu d'enfants. À sa mort, Sir Wilfrid laissait, outre sa femme bien-aimée, son demi-frère Carolus, une demi-soeur Mme Lamarche et des neveux et nièces dont ses principaux héritiers Robert et Pauline, enfants de son demi-frère Henri, décédé.

Le dimanche qui suivit le décès, Mgr Myrand, curé de Ste-Anne, confesseur ordinaire de Sir Wilfrid, parla à ses fidèles d'une voix chargée d'émotion. Il décrivit son ami comme possédant un caractère vaste, généreux, sincère et loyal. Pour sa part, «Le Droit» relata en détail tous les événements se rapportant au décès de Laurier, et M. A.D. DeCelles écrivit un très bel article sur lui dans le journal du 23 février. Dans ce même numéro, le professeur J.M. Fleury fit paraître un poème en souvenir de cet homme de qualité exceptionnelle.

Lorsque, par un beau soir d'été, on marche en flânant devant le cimetière Notre-Dame qui longe le chemin de Montréal, à l'est de la ville de Vanier, le regard est instinctivement attiré par des lumières diffuses qui éclairent, avec art et mesure, un gros monument de pierre, placé sur un terre-plein au beau milieu de l'entrée, derrière la belle grille qui ferme le champ de repos. Il

s'agit de la tombe de Sir Wilfrid Laurier, Premier ministre du Canada de 1896 à 1911, un des hommes les plus distingués et les plus intelligents que le Canada ait produit. Ici, repose également l'épouse de l'Homme d'État, Lady Laurier, décédée quelques années après son mari.

Le monument est l'œuvre d'Alfred Laliberté. Né en 1878, de parents pauvres et sans culture artistique, Laliberté, fils de Joseph Laliberté et de Marie Richard, et à l'instar de son aîné, Hébert, commença, petit garçon, par «gosser» au canif des pièces de bois qui prenaient, tantôt la forme de Saint Antoine de Padoue, tantôt de Léo XIII ou de Wilfrid Laurier qui, vers cette époque, s'installait dans une carrière extraordinairement féconde. Le pays de Laurier était aussi le pays de Laliberté. Ce fut avec une statue grandeur nature du chef libéral, protecteur généreux du sculpteur, que Laliberté gagna son premier prix en sculpture. Après quelques années d'étude au Conseil des Arts, à Montréal, il obtint l'insigne faveur, chance inouïe, d'être envoyé en Europe pour se perfectionner. Avec un solide bagage de connaissances, le sculpteur revint au pays et entreprit de faire des bustes, dont celui en bronze de Louvigny de Montigny. C'est lui qui sculpta les Pères Brébeuf et Marquette qui se trouvent dans les niches à la façade du Parlement de Québec. Il fit un petit monument à la mémoire du fils, mort au front, de l'hon. Rodolphe Lemieux. Il exécuta aussi le monument St-Joseph à l'Oratoire. Notons un fait amusant: Laliberté n'avait jamais étudié le faciès et l'attitude des Indiens d'Amérique. À Paris, cependant, au cirque de Buffalo Bill, il les observa et, plus tard, fit d'eux plusieurs groupes dont quelques-uns se trouvent, je crois, à la Galerie nationale du Canada.

Lorsqu'il fut question de faire élever un monument funéraire sur la tombe de Sir Wilfrid, le nom de Laliberté était donc bien connu. Il avait d'abord été question d'une chapelle mais, avec l'appui de Lady Laurier, Laliberté obtint de faire le monument. Les neuf statues qui entourent le cercueil de pierre furent dessinées dans son atelier de Montréal et coulées dans le bronze à Paris. Ces personnages représentent les neuf provinces de l'époque. Le monument fut terminé en mai 1923.

À la page 94 de «Mes souvenirs», Laliberté raconte ce qui suit: «Voilà que le groupe anglais trouva que j'avais donné trop d'arrogance à la province d'Ontario. Je dus lui donner une expression plus douce». Après avoir lu cela, je suis allée au cimetière pour essayer de trouver cette statue, objet de controverses. Il est difficile de distinguer, sous chaque statue, la province qu'elle représente bien que le nom doit y être inscrit. J'ai donc cherché en vain l'Ontario aux traits aimables. Rappelons que le gouvernement avait causé toutes sortes d'ennuis au sculpteur

avant de lui accorder le contrat et pendant son travail. L'Honorable Rodolphe Lemieux aurait déclaré à cet effet: «Le sacré Laliberté a dû faire exprès pour se venger».

Après une carrière durant laquelle sa valeur de sculpteur fut hautement reconnue, Laliberté épouse en 1940, à plus de soixante ans, Mlle Jeanne Lavallée. Il mourut le 13 janvier 1953 à Montréal.

J'ai lu quelque part un article relatant une visite à l'atelier du sculpteur vers 1927. L'air bonhomme, coiffé d'un bérêt basque, une petite pipe de plâtre aux lèvres, Laliberté était assis dans un vaste fauteuil rouge installé sur une estrade. Ce fauteuil avait une histoire. Il faisait partie du mobilier de Rideau Hall, avant l'arrivée du duc de Connaught qui, lui, mit les meubles antiques au rancart. Je ne saurais dire comment Laliberté s'était procuré le fauteuil où s'assirent successivement depuis 1867 les Gouverneurs généraux du Canada.

Une très belle statue de Sir Wilfrid Laurier a été érigée en août 1927 du côté est de la colline du Parlement. Elle a été sculptée par le canadien Émile Brunet.



William Lyon Mackenzie King remplace Sir Wilfrid Laurier à la tête du parti libéral, à la convention qui le choisit et à laquelle assista Lady Laurier. Petit-fils par sa mère du rebelle Mackenzie, le jeune homme était un mélange de sens pratique, d'opportunisme et de mysticisme. Il avait adoré sa mère, morte depuis peu, avait peur de l'influence des femmes mais était attiré par elles, craignait le mariage mais le souhaitait en même temps, et se battait les flancs après avoir succombé aux charmes des belles et même après y avoir pensé avec trop d'ardeur. Son journal révèle un homme pris de remords après chacune de ses «promenades» dans les rues d'Ottawa. Il était scrupuleux, très incertain de lui-même quand il s'agissait d'exprimer ses sentiments, opportuniste d'un certain côté car il rêvait, dit-il, d'un mariage avec de riches héritières américaines. Mais, ce qui nous intéresse ici, plutôt que les potins à son sujet, c'est sa carrière politique et, en cela, il excellait. C'était le parfait politicien, se délectant des circonstances souvent difficiles dans lesquelles il devait se débattre et étant au mieux lorsque la situation était ou semblait désespérée. Il devint Premier ministre en 1921, le fut de longues années à deux reprises et mourut célibataire dans cette maison Laurier dont il avait hérité et qui est maintenant un musée, rue Laurier.

CHAPITRE XX

1919 Les travaux de construction du parlement incendié en 1916 vont bon train et, cette année-ci, le Prince de Galles, jeune homme populaire et séduisant, âgé de 25 ans, vient ici poser la pierre angulaire de la Tour de la Paix. En même temps, il inaugure le pont de Québec, le plus long du monde, dit-on, après deux malheureuses tentatives pour l'élever au-dessus du large fleuve St-Laurent.

Ce fut pendant ce voyage que le Prince tomba amoureux d'un terrain de 4,000 acres où il installa un ranch à cent kilomètres au sud-ouest de Calgary. Il le garda pendant 43 ans et le visita plusieurs fois pour y chasser et le parcourir à cheval. En 1951, il vint pour la dernière fois vers «le seul terrain qu'il possédait au monde» et le vendit, en 1962, à un fermier voisin pour \$200,000.



La guerre 1914-18 est terminée; les soldats reviennent dans des foyers où on leur fait fête, la grippe espagnole diminue d'intensité pendant les premiers mois de 1919. On respire, enfin! Il faut, cependant, payer les pots cassés. Le conflit a coûté cher et on encourage la population à mettre son argent dans les obligations de la victoire. Le gouvernement paiera un intérêt de cinq et demi pour cent. Les aviateurs Smith et Dobbin, anciens pilotes de guerre, accomplissent un exploit en faveur de cet emprunt: ils lancent leur machine sous l'arche du pont interprovincial. D'autre part, de façon moins dangereuse, une assemblée au Théâtre Français se tient en vue de mousser l'intérêt des gens pour l'emprunt; MM. Belcourt, Charles Leclerc, le docteur Parent, et J.A. Séguin adressent la parole. À ce moment-là, Charles Leclerc est président de la Société St-Jean Baptiste.

Mais, la population, elle, se plaint que le coût de la vie a beaucoup augmenté et à la suite de ces plaintes la Chambre des communes nomme, en mai 1919, un comité chargé d'étudier les prix «extravagants» des vivres, des vêtements et du chauffage. À l'époque, le steak se vend .25¢ la livre, les côtelettes de porc, à .32¢ la livre, un costume d'homme \$25 et des souliers \$10 tandis que le charbon, le plus populaire des combustibles, coûte \$8.50 la tonne. Comme toutes les enquêtes faites auparavant, à ce moment-là, et depuis, le résultat est le même: null! Apparemment, les salaires ne semblent pas suffisants à la population, tout spécialement aux conducteurs, collecteurs et employés de hangars de la compagnie des tramways d'Ottawa. Cinq cent soixante-dix huit employés se mirent en grève. Conducteurs et collecteurs demandent une augmentation de .35 à 60 cents l'heure. La grève dura du 1er juillet au 19 juillet. La confrontation fut dure et les briseurs de grève, employés par la compagnie, causèrent de nombreux incidents fâcheux. La compagnie refusa de réengager cent trente-cinq grévistes qui furent remplacés par des briseurs de grève. Cette grève dut causer beaucoup d'inconvénients aux petites gens comme, par exemple, aux femmes qui, nombreuses, prenaient les tramways tôt le matin pour «faire les bureaux» dans les édifices du Parlement. Le transport en tramway coûtait cinq cents depuis de longues années et le taux resta le même jusqu'aux années Trente.

Un autre mode de transport, celui-là du domaine des oiseaux, fit un bond gigantesque, c'est le cas de le dire, lorsque, le 14 juin 1919, deux hardis aviateurs, le capitaine John Alcock et le lieutenant Arthur Whitten Brown relevèrent le défi lancé en 1913 et dont j'ai déjà parlé. Il s'agissait de voler de Terre-Neuve jusqu'à l'Irlande. L'avion, un bimoteur Vickers-Vimy, à cockpit ouvert — ce qui devait être suprêmement incommode — décolle de St-John et, après un peu plus de seize heures de vol au-dessus d'un océan très houleux, atterrit dans un marécage près de Cliften, Irlande. Le prix de £10,000 offert de nombreuses années auparavant par le «Daily Mail» de Londres est à eux. Ils avaient réussi la première traversée transatlantique sans escale. Moins de dix ans plus tard, Lindberg réalisera la première traversée d'un pilote seul sur cette mer souvent déchaînée qu'est l'Atlantique Nord.

C'est en 1919 également qu'eut lieu la première liaison aérienne pour la poste entre le Canada et les États-Unis. De Seattle à Washington, l'avion prit trois heures pour parcourir cent vingt-cinq milles de distance.

★ ★ ★

Pour revenir sur terre, disons que la gare Union concentrait de plus en plus sous son toit les lignes de chemin de fer qui, auparavant, se rendaient à différents dépôts ou gares à Ottawa.

Celle de la rue Broad existe encore mais, à la fin de 1919, la ligne nord du Pacifique-Canadien n'y va plus mais se rend à la gare Union. Désormais, il ne restera que le train de Pembroke et les trains de cirque qui se serviront de la gare de la rue Broad.

Cette année 1919 vit l'achat par le gouvernement canadien de deux grandes lignes de chemin de fer, le Grand-Tronc et le Canadian-Northern, alors propriétés privées, mais en faillite. Le Canadien-National fut ainsi créé et la direction en fut confiée à Sir Henry Thornton, anciennement ingénieur américain qui avait servi comme directeur général des transports en France pendant la guerre. Débordant d'imagination et d'énergie, Thornton mit sur pied des hôtels, en modernisa d'autres, construisit des navires et aussi des postes de radio pour amuser les passagers, prémices de la Société Radio-Canada d'aujourd'hui. Chaque station de chemin de fer du Canadien-National au Canada possède une plaque en bronze commémorant le souvenir de Thornton.

C'est à cette époque que le premier permis de radiodiffusion fut émis. Ce fut à la station XWA, plus tard CFCF. À l'époque, la population écoutait les programmes au moyen d'un poste radio que l'on ajustait avec un cristal pour que les ondes parviennent aux oreilles de l'auditeur qui devait porter des écouteurs.

Mais la radio, encore dans son enfance, n'avait pas pour les gens l'attrait du théâtre, et cette forme de divertissements qui avaient été une sorte de détente et de réconfort pendant les années pénibles du conflit mondial, ne cessa pas, à la fin des hostilités, d'intéresser un public fidèle. Au Monument national, Mme Simone Rivière et Hector Pellerin jouent, en 1919, «Le chemin des larmes»; la Troupe de l'Alliance artistique présente «Les deux orphelines». À l'Odéon, Émile Boucher joue le rôle du Père Florence dans «Les Rautzau». Charles Marchand, qui fondera plus tard les Troubadours de Bytown, fait partie de la distribution. J.R. Tremblay a le rôle principal dans «Monte Cristo», et Paul Dufault vient chanter au Théâtre Russell, en décembre.

Le Monument national accueille également les mordus du sport. Ainsi, le lutteur Tremblay, précédé d'une réputation enviable, vient faire une démonstration de sa force. Peut-être devrais-je mentionner ici le fameux combat Dempsey-Willard qui se passa loin de nos parages, mais qui fut l'objet d'un intérêt certain. En 1919, à l'âge de 24 ans, Jack Dempsey défait Willard et devient le champion poids lourd du monde. Dans ce combat qui me semble le comble de la brutalité Willard perd six dents et quatre de ses côtes sont brisées par un adversaire qui lui démolit également un os de la joue. En 1926, Dempsey se fera battre à son tour par Gene Tunney. Pour continuer dans cette veine du sport, un énorme scandale secoua le monde du baseball américain

pendant cette année 1919. Lors de la série mondiale, les Cincinnati Reds jouaient contre les Chicago White Sox. Huit joueurs de ce dernier club furent accusés (plus tard, ceci fut prouvé) d'avoir sciemment perdu la partie parce que soudoyés par des joueurs professionnels de la pègre qui avaient gagé sur les Cincinnati Reds. Les joueurs furent suspendus, mais les membres de la pègre ne furent pas inquiétés.



Depuis 1908, il y avait à Ottawa un couvent de Servites. L'Ordre des Servites de Marie (enseignement, prédications et missions) avait été fondé par de jeunes nobles de Florence au 13ème siècle. L'Ordre fut approuvé par Innocent IV (1195-1254). Un couvent de cet Ordre se trouvait rue Booth lorsque le supérieur général le R.P. Lepicier, français, vint le visiter en 1919.

Cette année-ci marque le cinquantenaire de la fondation de l'Orphelinat St-Joseph. Mgr Pietro de Maria qui, en septembre 1918, avait remplacé Mgr Stagni comme délégué apostolique, chanta la messe pontificale à cette occasion. Cette même année, Mère Saint-Albert remplace Mère Éléonore Duhamel à la direction de la communauté des Soeurs de la Charité, charge qu'elle occupera pendant dix ans. Née Odélie Lefebvre, en 1861, à Nicolet, elle avait été l'élève des Soeurs à St-François-du-Lac. Elle enseigna quelques années puis, en 1883, entra au noviciat pour prononcer ses voeux deux ans après. Elle fut institutrice pendant 26 ans dont quelques années à la direction de Notre-Dame du Rosaire à Ottawa. Ce fut en 1919 que la maison mère se dota de sa propre supérieure, de deux conseillères et d'une économiste. Ce fut sous le supérieurat de Mère Saint-Albert que les maisons américaines des Soeurs Grises se séparèrent d'Ottawa, mais cela se passe en 1921, et j'en parlerai alors. En 1919, on fête les noces d'or du couvent de la rue Rideau. À cette occasion, on reproduit, dans «Le Droit» le sermon du Père Laflamme, o.m.i. qui parle sur le thème «L'humble tige du début est devenu un arbre vigoureux».

La façade de la jolie église Ste-Anne reçoit les trois statues qu'elle présente encore aujourd'hui aux yeux des fidèles. Ce sont des paroissiens qui les offrent. Ainsi, celle de Sainte Anne est un don de M. Digonèse, celle de Saint Paul vient de M. Eugène Gaulin et le Saint Pierre est donné par M. Eugène Marion.

La petite église luthérienne, rue Crichton, commencée depuis 1894, est grandement améliorée. Les poteaux qui la soutenaient sont remplacés par un solage et un sous-sol. À cette époque, les sermons se faisaient en langue allemande.

L'année 1919 voit la fondation du Cercle Ozanam à l'Académie de La Salle. Il y avait eu un premier cercle de ce nom fondé en 1901

mais qui, apparemment, n'avait pas duré. De même, on fête le quinzième anniversaire du Cercle Duhamel.

À la fin d'octobre, Ottawa reçoit la visite du cardinal Mercier, primat de Belgique, héros de la résistance durant la guerre qui vient de se terminer. Il est reçu ici royalement. Le maire Fisher lui prodigue de grandes marques de respect. Il est l'hôte du Gouverneur général à un lunch d'honneur et visite l'hôtel de ville; on le nomme citoyen canadien. Dans «Le Droit» du 30 octobre, Jules Tremblay dédie au vénérable patriote, une longue poésie qui commence par «Le souffrance des grands est la rançon des peuples», accompagnée d'une grande photo du cardinal, dédicacée au journal «Le Droit». Partout, le cardinal Mercier doit céder à l'insistance de la population et parler de la Belgique, son pays martyr, de ses douleurs et de ses blessures.



Décès à Ottawa le 2 novembre de Charles-Octave Beaubien, né en 1850, fils du lieutenant-colonel Dr Beaubien et de Catherine-Élizabeth Chenet. Ses funérailles se déroulent à l'église du Sacré-Coeur. — Sir Auguste-Réal Angers, né en 1838 à Québec, sénateur en 1892 et qui fut Ministre de l'Agriculture pendant un court temps, décède aussi cette année-là — Décès, dans un accident tragique, d'Édmond Lemieux, chef de la papeterie au Ministère de la Milice. Né à Québec, il vint très jeune à Ottawa. Après avoir travaillé au Bureau du recensement en 1881, il s'en fut au Ministère de la Milice. Il habitait le 440 de la rue Nelson. Ses funérailles eurent lieu à l'église du Sacré-Coeur.

Mariage, en 1919, du violoncelliste Charles Mathé et de Laurette Morency. Charles descendait d'une famille pionnière dont j'ai parlé dans le Tome II, page 256.

APRÈS L'AUTO, LES AÉROPLANES...

Au coin de Riverdale, près de Main, une plaque a été dévoilée par la «Canadian Aviation History Society» il y a six ans environ, pour marquer la première envolée d'un plus lourd que l'air dans notre région. C'était le 15 septembre 1911. Un aviateur américain, après une démonstration de ses talents, retournait à sa piste d'envol. Il avait fait cette démonstration à l'Exposition d'Ottawa. Cette piste d'envol était tout simplement un pré dans les environs de ce qui est maintenant la rue Riverdale. Des vaches y paissaient. Affolées par l'engin qui, d'ailleurs, avait nom «le diable rouge», les pauvres bêtes se mirent sur son chemin; il dut atterrir dans un fossé, endommageant ses ailes. L'aviateur Hammond s'en tira indemne. La plaque a été apposée sur l'édifice de la «Ottawa Hydro Electric»

et, de l'autre côté de la rue, se trouve encore la vieille maison de ferme des Slattery.

Notons, en passant, qu'en 1912, une jeune femme se tua à la commande de son avion. Harriet Quimby, jolie fille mince et souriante, avait aussi été la première femme automobiliste des États-Unis. On voit qu'après le ballon, la bicyclette et l'auto, les faibles femmes n'hésitent pas à expérimenter le nouveau joujou qu'est l'aéroplane.

En 1913, le «Montreal Daily Star» décida d'envoyer quelques copies de son journal à Ottawa par avion. Le pilote, encore un Américain, du nom de Robinson, devait atterrir au Parc Lansdowne mais sa machine lui donna du souci et il fit cinq atterrissages de Montréal à Ottawa. Un mécanicien, prudent, le suivait en automobile, pour faire les réparations nécessaires. Finalement, à Lansdowne, ce ne furent pas les vaches de Slattery mais la population réunie là en grand nombre pour l'événement, qui empêcha la machine de se poser. Le pilote chercha ailleurs un terrain plus désert, ne le trouva pas, et atterrit sur le terrain Slattery où il faillit frapper un cheval qui s'y trouvait et eut probablement la peur de sa vie en voyant cet oiseau gigantesque et ronronnant, prendre appui sur le plancher des vaches. Le lendemain, Robinson voulant démontrer son savoir-faire, s'éleva pour une courte démonstration. Mal lui en prit! Son engin fut tout de suite en difficulté et il dut se poser brusquement au coin des rues Clegg et Drummond. L'avion fut très abîmé, Robinson s'en tira sans blessure.

On sait que la Première Grande Guerre donna l'occasion à d'intrépides jeunes gens, de montrer la puissance de frappe et la violence que pouvait engendrer un appareil de bois et de toile, incomplètement développé encore mais qui permit aux Alliés des performances extraordinaires. Rappelons, cependant, que l'aviation militaire canadienne n'existait pas comme telle et que les jeunes aviateurs faisaient partie du corps d'aviation britannique.

Connu d'abord sous le nom de «Hunt Club Field», l'aéroport d'Ottawa permit l'atterrissage d'un premier avion, le 19 juillet 1919, lorsqu'un Curtiss JN-4 se posa près du «Ottawa Hunt and Golf Club» à Uplands. L'aéroplane était propriété privée, appartenant à Messieurs Draper et Deisher, de la firme de vente d'automobile Reo d'Ottawa. Très vite, l'aéroport d'Uplands fut le centre des activités de l'aviation commerciale mais des avions du Ministère de la Défense nationale s'y posaient aussi quelquefois. C'est là que Charles Lindbergh atterrit avec son «Spirit of St-Louis» venant de New-York le 2 juillet 1927. En son honneur, on nomma l'aéroport «Lindbergh Field» mais, à la fin des années Vingt, l'appellation «Uplands» lui revint. Il faut dire qu'à l'époque, les pistes étaient

extrêmement raboteuses, donc assez dangereuses et leur apparence s'améliorera beaucoup plus tard.

Je dois mentionner l'installation, pendant les années Vingt, de l'aéroport de Rockcliffe, qui existe encore aujourd'hui, avec une vocation différente toutefois. Alors, des hydravions se posaient depuis quelque temps sur la rivière Ottawa, tout près des rives. Il sembla normal de construire près de là une piste qui servirait aux avions et aux hydravions. Cependant, depuis la venue de Lingbergh, l'aéroport d'Uplands l'emportait en popularité, surtout après la fondation de l'«Ottawa Flying Club» en 1928.

Il est intéressant de noter, au cours des ans, le développement de l'aviation civile à Ottawa et l'usage intensif de Uplands comme base de ses opérations. Le Tome V qui décrira Ottawa à partir de 1926, ne manquera pas de souligner les différentes étapes de cet important aspect des moyens de transport dont est dotée la capitale.

★ ★ ★



Angle Dalhousie et St-Patrick — Magasin de la famille Charlebois, au début du siècle, plus tard occupé par Prime et Phydime Lamoureux.

CHAPITRE XXI

1920 Le 5 février 1920, douze délégués représentant la Société royale, l'Institut royal d'architecture du Canada l'Académie royale canadienne et l'Institut d'embellissement des villes du Canada, se réunissent dans le bureau du Dr Arthur Doughty, archiviste du Dominion. Le but de cette réunion est de discuter d'un projet important: celui d'élever un musée des trophées et souvenirs de guerre du Canada. Une étude préalable avait révélé que ce projet coûterait environ deux millions de dollars. Le site devrait être, naturellement, dans la capitale, mais l'endroit n'avait pas encore été choisi.

Ce musée, l'un des favoris des touristes, est maintenant installé dans un immeuble en pierre du côté ouest du boulevard Sussex, qui avait été construit en 1906 pour contenir les archives, avait été agrandi en 1925 et fut délaissé par elles lorsqu'elles furent logées rue Wellington avec la Bibliothèque nationale. Je ne sais si les souvenirs des guerres occupèrent dès 1920 l'édifice du boulevard Sussex mais, maintenant, le Musée de la guerre prend tout l'immeuble et même un autre bâtiment tout à côté et plus récent.

Par un après-midi de novembre, propice à cette sorte de visite, j'ai déambulé lentement à travers les pièces en compagnie d'enfants aux grands yeux inquisiteurs, de vieux messieurs peut-être des vétérans venus revivre ici les moments de terreur et de gloire qu'ils avaient vécus, et de très peu de femmes. Les enfants, eux, venaient contempler ces jouets à l'échelle humaine que sont les tanks Sherman, les mitraillettes et les canons. L'historien des guerres y trouve aussi son profit car il verra les ancêtres des chars, l'histoire de l'artillerie. Des avions étendent leurs ailes, courtes en comparaison de celles des réactés de maintenant. Il y a ici l'avion Blériot dans lequel le sous-lieutenant Sowrey abattit le zepellin L32 le 23 septembre 1916 et celui du Major Barker, Croix Victoria, as de

l'aviation de la Première Guerre. Né au Manitoba, il se tua à Rockliffe en mars 1930 au cours d'un vol de démonstration. Une partie de la machine que conduisait l'as de l'aviation Bishop est en montre près d'un beau portrait à l'huile du célèbre pilote canadien qui vécut de 1894 à 1956. Ce portrait est l'oeuvre d'Alphonse Jongers qui l'exécuta en 1937.

Pour ceux qui, comme moi, ont horreur de la violence, les guerres étant le summum des catastrophes universelles, il y a là tout de même des objets émouvants comme la tunique du Major général Brock, commandant en chef des forces anglaises et canadiennes du Haut-Canada, qui fut tué à la bataille de Queenstown Heights en 1812. En haut de la poitrine, le drap rouge montre une petite déchirure. C'est par là qu'entra la balle qui tua le général. Il y a la chaise du général Wolfe et un jeu d'échecs dont il s'est servi. Il y a peu de documents sur la période française mais ils sont d'importance. Un document, indéchiffrable aux yeux inexpérimentés dans ce genre de chose, signé par le duc d'Orléans, régent, «au nom du Roy de France et de Navarre», datant de 1717, demande des explications que personne au Musée n'a pu me fournir. Plus facile à comprendre est une superbe maquette de navire, petit chef-d'oeuvre fait en plaques d'ivoire sur charpente de bois. C'est l'oeuvre de prisonniers français détenus dans les prisons britanniques au début du 18ème siècle.

Je n'ai jeté qu'un coup d'oeil aux masques à gaz utilisés par ennemis et alliés pendant la Première Guerre Mondiale, et je me suis enfuie après avoir pénétré dans une spectaculaire reproduction d'une tranchée où blotti derrière des sacs de sable, dans une obscurité percée seulement par des éclats d'obus tombant tout près, le spectateur sidéré entend des commandements sourds et le crépitement de feux nourris.

★ ★ ★

En février 1920, le nouveau parlement est terminé, ou presque. Députés, sénateurs et personnel de la Chambre des communes et du Sénat délaissent leurs bureaux temporaires au Musée Victoria, pour occuper des pièces beaucoup plus vastes, dans un immeuble qui, dans l'ensemble, ressemble à son prédécesseur. Cependant, on a mis un étage de plus et la tour est différente. Commencée en 1919, la «Victory Memorial Tower» maintenant la Tour de la Paix, ne fut tout à fait finie, telle qu'on la voit maintenant, que vers 1927. Elle était plus mince et plus élevée que la précédente. Elle était haute de 90 mètres tandis que l'autre s'élevait à 48 mètres seulement. Dans la photo qui accompagne ce paragraphe, vous pourrez facilement vous rendre compte combien la longue bâtisse de pierre qui surmonte la colline, au-dessus d'une falaise plongeant dans la rivière Ottawa, constitue un véritable poème de pierre, d'une beauté et d'une élégance incomparables.

L'édifice du Parlement qui brûla en 1916.



Le Parlement de 1920.

John Pearson, de Toronto, fut l'architecte du Parlement et de sa tour.

Le 10 juillet, la mauvaise santé de Sir Robert Borden oblige le Premier ministre à démissionner. Il se retire dans sa belle maison de la rue Wurtemberg, et y mourra en 1937. Arthur Meighen remplace Borden formant un gouvernement supposé de coalition mais sera défait en 1921 lorsque William Lyon Mackenzie King donnera le pouvoir au parti libéral. Meighen reviendra brièvement pour trois mois de juin à septembre 1926.

La statue de Robert Borden qui, né à Grand-Pré, avait dirigé le gouvernement avant, pendant et après la Première Grande Guerre, s'élève à l'ouest de la colline parlementaire. Elle a été faite par une femme sculpteur Frances Loring. Cherchez-vous la statue de Meighen, qui fut, lui aussi Premier ministre? Ce serait en vain. Il paraît qu'elle a été faite mais est gardée dans les sous-sols du Ministère des Travaux publics. Pourquoi? Parce que, dit-on, elle est si peu ressemblante qu'il faut attendre la mort de tous ceux qui ont contemplé les traits du «vrai» Meighen pour qu'elle soit exposée à la vue de tous.

C'est en 1920 également que le Canada deviendra membre de la Ligue des Nations. De plus en plus, le Canada s'affirme comme responsable de sa propre destinée. Si le danger existe quant à la tendance pour notre pays de prendre ses distances avec la Grande-Bretagne ou tomber, peut-être, sous la coupe de nos puissants voisins, les gouvernements d'après les années Vingt sont pour l'indépendance politique, même si les protestations de loyauté et d'affection envers la mère patrie ne cessent pas pour autant.



L'ex-maire d'Ottawa, le pharmacien Thomas Payment meurt le 12 janvier 1920. — Décès également d'Alphonse Desjardins, fondateur des Caisses populaires. — La journaliste écrivant sous le pseudonyme de Madeleine et dont la prose était souvent apparue dans «Le Temps» d'Ottawa, disparaît en cette année 1920. Dans «Le Droit» Madame Angéline Leduc fait son éloge et souligne le départ d'une femme éprise de beau, auteur de chroniques et de biographies féminines, s'attachant à décrire la vie de femmes de valeur. Mme Leduc, amie de ma mère, était traductrice au gouvernement fédéral et avait perdu son fils unique, aviateur, dans le conflit mondial. Son nom apparaît dans la liste que j'ai déjà retransmise sous «1916».

Décès également en 1920 de Madame A. Faulkner (paroisse du Sacré-Coeur). Mgr Routhier, oncle de la défunte, préside à la cérémonie funèbre. — Décès de Georges Gravel, 56 ans, de Mme Marie Rattey, 74 ans, née Marie Raiche, de Mme Jean Rouleau, née

Olivine Blais qui résidait ici depuis dix-neuf ans, de Mme Régimbald, née Rebecca Martel. Ses funérailles ont lieu à Ste-Anne. Elle laisse son époux Wilfrid, ses fils Sylvio et Léopold et quatre filles dont Mmes Lapensée, Gagné, A.J. Bordeleau. — Décès aussi de Madame Alexandre Desloges 18 ans, de Mme Veuve George Barbeau d'Eastview et de Mme A. Danis née Monette, 94 ans, née à l'île-aux-noix.

Rappelons que depuis quelques années, la paroisse Notre-Dame d'Ottawa publiait un Bulletin paroissial qui contenait une trentaine de pages, reproduisait des annonces de marchands canadiens-français et parlait des événements se rapportant aux paroissiens de la basilique. Pendant plusieurs années, mon père fut directeur de ce bulletin dont je consulte maintenant le Vol. III de janvier 1920. Le chanoine L.N. Campeau, curé, exhorte les fidèles à demander la bénédiction paternelle à leurs parents au début de l'année. On donne le compte rendu des activités de groupements comme la Société du Sacré-Coeur dont le président est W. Hébert, Rolland Boudreault le vice-président, M. l'abbé Gagnon étant aumônier. On note les progrès de la Caisse populaire, les séances d'études du Cercle Duhamel de l'ACJC, une rafle de la Société Ste-Élisabeth et la réunion annuelle des Anciens de l'Académie de La Salle. La Société St-Jean Baptiste tient des élections: J.W. Reny, président; Ernest Glaude et C.N.A. Casault, vice-présidents. Henri St-Jacques, A.E. Watier, Albert Lacoste, A. Cossette, Lionel Gagnon, P. Poirier, I. Trépanier, C.S.O. Boudreault, L. Fink, E. Genest, L.J. Billy et d'autres font partie du bureau de direction.

Les maisons d'affaires annoncent dans ces bulletins. Je les note: S.J. Major Limitée, le magasin J.A. Larocque, angle Murray et Dalhousie, J.P. Laurin, J.E. Blanchet, A.M. Bélanger, optométriste, le docteur J. Lorenzo Lamy, I. Houle, le docteur Jos. C. Woods, le docteur Émile H. Dion, le pharmacien J.L. Roussel, angle York et Dalhousie, le bijoutier H. Gauvreau, l'électricien L. Richard, Olivier A. Dion, Séguin & Saint-Jacques, avocats, le docteur H.A. Chartrand, dentiste, la compagnie Gauthier, la librairie Godin, l'épicier Henri Bigras... et la liste s'allonge.



En 1920, le R.P. Marie-Albert Marion O.P. publiait un livre intitulé «Le Problème scolaire», approuvé par le futur cardinal R.M. Rouleau et Mgr C.H. Gauthier, archevêque d'Ottawa.

Ce livre, venant peu de temps après les luttes intenses qui se déroulèrent à Ottawa à la suite de la tentative d'implantation du Règlement XVII clarifiait-il certaines prérogatives, certains droits disputés par l'un des deux partis en cause? Il ne faut pas oublier que le Père Marion était un maître en sacrée théologie et que le

problème scolaire fut étudié non tant en regard de son aspect humain qu'à travers la loupe que promène sur toutes choses la main sûre mais quelque peu froide d'un expert en analyse.

Pour un novice en la matière, la lecture de ce livre savant est quelque peu ardue et qui veut comme moi trouver le pourquoi de sa réjection par les autorités, les raisons en paraissent, au premier abord, obscures :

Le Père Marion affirme que trois entités ont autorité sur l'enfant: les parents, l'État et l'Église. Il réitère à maintes reprises le fait que l'État doit s'intéresser à la question scolaire et doit même intervenir par voie de législation appropriée. Il explique qu'après les difficultés scolaires, il a cru bon de publier son ouvrage, né du désir de vérifier les opinions alors en conflit et du besoin de posséder la vérité. Si les parents sont, sans contredit, les premiers maîtres des écoles, l'État doit intervenir pour protéger les citoyens contre les injustices des autres citoyens et pour suggérer l'imposition, au besoin, de mesures nécessaires au bien général. L'auteur préconisait ainsi la coopération nécessaire pour le bien des membres de la communauté.

Est-ce cette importance donnée à l'État qui fit que, dès la parution de l'ouvrage, de vives objections s'élevèrent, et que la distribution du livre fut interdite. Ulcéré, le Père Marion dut donc obéir et garder dans sa cellule la masse presque entière de son ouvrage. La condamnation l'affecta tellement, m'a confié son neveu l'homme de lettres Séraphin Marion, que sa santé en souffrit et qu'il mourut prématurément le 22 mai 1925 à l'âge de 47 ans.

Albert-Marie Marion était né à St-Paul l'Ermitte, comté de l'Assomption, le 27 novembre 1878. Entré chez les Dominicains à St-Hyacinthe en 1899, il revêtit l'Habit de l'Ordre le 15 août de cette même année. En 1903, il fut Profès puis fut ordonné prêtre à Ottawa le 27 février 1904. Lorsqu'il mourut, il avait donc vingt-cinq ans de vie religieuse dans l'Ordre des Frères-prêcheurs.

Le docteur Séraphin Marion a sorti de sa bibliothèque, pour me le montrer, «Le Problème scolaire» élégamment relié en cuir rouge. Pendant que je le feuilletais, il me disait avec émotion combien l'interdiction faite à son oncle de distribuer son ouvrage, avait affecté le bon religieux et hâté sa mort. «J'aimerais le voir réhabilité, me dit mon interlocuteur, car il a été victime alors de pressions extrêmes. Même le Délégué apostolique vint le voir dans sa cellule pour lui rappeler qu'il lui était défendu de faire circuler le livre, de le donner ou de vendre cet amas de livres qui emplissaient son humble cellule.

Peu de jours avant sa mort, le Père Marion prononçait ces paroles: «J'ai demandé toute ma vie au bon Dieu de faire sa

volonté. Ce n'est pas au dernier moment que je changerai de disposition.»

Les raisons de cette stricte interdiction restent pour moi encore assez obscures; je me suis demandé pourquoi, alors, l'Archevêque d'Ottawa et le supérieur des Dominicains avaient autorisé la publication du livre, comme je l'ai mentionné plus avant!

Divers

— Le régiment de Hull est fondé et adopte comme devise «On ne passe pas». Son premier commandant est le lieutenant-colonel W.L. Allard.

— L'heure avancée fut créée le 1er mai; une autre innovation se place aussi en 1920: on exige des tours de surveillance pour déceler les incendies qui pourraient détruire nos belles forêts.

— Décès à l'Hôpital de la Charité, à Paris, le 20 décembre 1920, du peintre italien et juif, Amedeo Modigliani. Après avoir délaissé Montmartre, il atteignit la notoriété à Montparnasse, avec ses profils de coupe-papier et ses faces émaciées. Le prix de ses oeuvres est maintenant hors d'atteinte du commun des mortels.

— La province du Nouveau-Brunswick adopte, à son tour, la prohibition totale.

— En 1920, le cinéma muet est déjà bien installé dans nos moeurs. Cette époque-là met souvent en vedette des enfants. Ainsi, Jackie Coogan âgé de six ans et le fameux comédien Chaplin jouent dans «The Kid». Coogan avait fait ses débuts à seize mois dans un numéro de vaudeville présenté par ses parents.



Le petit Alfred Lemay, vers 1892.

CHAPITRE XXII

1921 Voici une année de recensement. La population d'Ottawa est de 113,000 âmes dont environ 30,500 citoyens de langue française, proportion qui a légèrement augmenté depuis le dernier recensement, dix ans auparavant.

Un homme d'affaires, Frank H. Plant est maire d'Ottawa et le bureau des commissaires comprend Napoléon Champagne, réélu en tête de la liste. Les échevins pour le quartier By sont E. Gaulin et A.W. Desjardins, pour le quartier Ottawa: J.A. Pinard et A. Bordeleau et M. Ernest Laroche de la paroisse St-François est élu. L'épouse de ce dernier décèdera cette même année, laissant la réputation d'une personne dévouée aux bonnes oeuvres.

★ ★ ★

Comme d'habitude, au début de chaque année, la paroisse Notre-Dame d'Ottawa démontre son appréciation pour l'excellent travail de la chorale en lui offrant un banquet, en présence de Mgr Gauthier. Il a lieu à la salle des répétitions, rue St-Patrick. Le groupe de remarquablement doués chantres d'église est dirigé par Fortunat Champagne tandis que l'orgue est tenu, depuis le départ d'Amédée Tremblay en 1920, par Pierre Gauthier.

Dans le courant de l'année, la chorale perdra son protecteur en la personne de l'abbé Thériault qui vient d'être nommé curé de South Indian. Une bourse lui est offerte à cette occasion ainsi qu'une adresse enluminée, oeuvre de Fortunat Champagne. Ce beau travail a été en montre dans la vitrine de M. Bastien, rue Dalhousie, pendant un certain temps.

★ ★ ★

En janvier, M. et Mme Joseph Séguin, mariés dans la basilique-cathédrale par le curé Dandurand cinquante ans auparavant, viennent renouveler leur promesse de fidélité conjugale au milieu

d'un grand concours de parents — ils ont onze enfants — et d'amis. Pendant la messe, la chorale chante une messe de Théodore Dubois, les solistes étant Cyprien Breton, Émile Boucher et R. Séguin. Une belle réception a lieu au Monument national. En mai de l'année suivante, M. et Mme E. Chevrier, propriétaires de l'hôtel de la rue Sussex, fêtent leur cinquantième anniversaire de mariage. Lorsqu'ils s'étaient mariés à la cathédrale en 1872, devant le curé Dandurand, le chanoine Bouillon assistait à la cérémonie, de même qu'aujourd'hui, cinquante ans après. Des quinze enfants que le couple a eus, sept sont encore vivants, dont Madame Thomas Payment, ex-mairesse d'Ottawa.



Décès, en 1921, de A. Valiquette, tanneur, né à Ottawa il y a 73 ans. Ses funérailles ont lieu à l'église du Sacré-Coeur. Aussi, de M. Élie Létourneau (église Notre-Dame), de Mme veuve Isidore Bérichon, 58 ans, et d'une dame de 89 ans, Mme veuve Rose Langevin, à Notre-Dame. Le maire Gladu d'Eastview meurt en 1921.

C'est en cette année-là que se marient Wilfrid D'Amour et Clara Deschambault. Wilfrid est capitaine du corps de cadets de l'Académie de La Salle dont W. Labelle est commandant. C'est ce dernier qui conduit la mariée à l'autel tandis que les cadets, impeccables de tenue et de discipline, forment une haie d'honneur et, par après, chantent, dirigés par le Frère Réginald. Le marié est en uniforme et Monseigneur l'Archevêque assiste à ce beau mariage. À leur retour d'un voyage de noces aux U.S.A., les nouveaux époux habiteront le 34 de la rue Murray.

Horace de Grandmont meurt en 1921, de même que Napoléon Faulkner, 78 ans, époux de feu Sophie Mathé.

Le R.P. Damase Dandurand avait été curé de Notre-Dame d'Ottawa de 1844 à 1875, c'est-à-dire pendant le règne entier de Mgr Guigues, oblat comme lui. Après avoir quitté Ottawa, il habita de longues années au Manitoba, étant chargé par Mgr Langevin de diverses aumôneries. On le disait le plus âgé des prêtres catholiques du monde entier car il était né en 1819. Il s'éteignit le 21 avril 1921. À sa mort, il était aumônier de l'Hospice Taché à St-Boniface. Il avait été le premier sujet canadien des Oblats de Marie-Immaculée.

Lady Agnes Macdonald, veuve de Sir John A. Macdonald avait vendu «Earnscliffe» et s'était dirigée, avec sa fille invalide, vers l'Angleterre pour y vivre ses dernières années. De haute taille, maigre et plutôt anguleuse, elle avait 31 ans lorsque le Premier ministre, veuf et âgé de 57 ans, l'épousa. Elle mourut en Angleterre en 1921 mais sa fille Mary, toujours malade, lui survécut cependant et ne mourut qu'en 1933.

Sir Wilfrid Laurier était décédé depuis février 1919 lorsque son épouse née Zoé Lafontaine s'éteignit environ vingt mois après lui. Elle était, dit-on, complètement aveugle et sa mort, due à une pneumonie, survint après une courte maladie. À son chevet, se trouvaient son neveu Robert, de vieilles amies dont Mme S.N. Parent, Lady Taschereau et Mme J.A. Daoust ainsi que le docteur Chevrier et le R.P. Lejeune. Elle fut enterrée au cimetière Notre-Dame auprès de son mari pour qui elle avait été une compagne discrète, le soutenant dans sa tâche ardue souvent mais ne se mêlant pas de politique. Elle et son mari avaient le don de s'entourer de personnes dévouées. Ainsi la secrétaire de Lady Laurier était Mlle Yvonne Coutu dont Sir Wilfrid disait: «Elle est la meilleure politicienne de nous tous». Le maître d'hôtel, Joseph Mailhot, était venu avec les Laurier en provenance d'Arthabaska. Plusieurs personnes se souviennent encore de Lady Laurier, charitable, protectrice des arts surtout de la musique et qui adorait le bridge (Sir Wilfrid jouait aussi mais pas longtemps). Elle possédait deux chiens Poméraniens à qui elle donnait des chocolats, et on se souvient d'avoir vu, chez elle, une servante nommée Telley ou Tilley très attachée à la personne de ses maîtres. Tous ces petits détails rendent sympathique une dame distinguée et respectée dont les dernières années furent assombries par la mort de son vieux mari de cinquante et un ans. Lady Laurier voulut assister à la convention de l'été 1919 pendant laquelle Mackenzie King fut choisi mais elle mourut le 1er novembre 1921, un mois avant que les Libéraux reviennent au pouvoir. On sait qu'elle laissa sa maison de la rue Laurier, à l'angle de Chapel, à Mackenzie-King qui, à son tour, la légua au gouvernement canadien.

★ ★ ★

L'année 1921 marque la découverte de l'insuline dans les laboratoires de l'Un. de Toronto par le Dr Frederick Banting et le Dr Charles Best. Le premier, âgé de 30 ans, le second un étudiant en médecine de 22 ans. Le premier patient traité avec succès fut Léonard Thompson, en janvier 1922. Pourquoi le prix Nobel fut-il attribué, en 1923, à Banting et Macleod, chef du département de physiologie? Il semble que des études récentes démontrent — les principaux acteurs de cette découverte étant maintenant décédés — qu'une équipe: Banting, Best, Macleod et un nommé Collip mettent de l'avant tout un travail d'équipe pour amener, à sa fin, la découverte faite par Banting et Best. Cependant, Banting mécontent de voir que son collaborateur n'était pas récompensé, divisa son prix Nobel à parts égales avec lui. Macleod fit de même avec Collip.

★ ★ ★

Depuis 1866 environ, les scieries et usines qui se trouvaient près des pouvoirs d'eau des chutes Rideau avaient été la propriété

des Frères Maclaren, de Blackburn puis de W.C. Edward. On sait qu'en 1907, un incendie détruisit une grande partie de ces installations. C'est en 1921, que la compagnie Edwards vendit ce qu'elle détenait sur l'île Green et ses alentours, à la Gatineau Company qui à son tour vendit le tout au Gouvernement fédéral. Est-ce à ce moment-là que furent installés le Bureau des statistiques et l'Office national du film?

★ ★ ★

Il était à prévoir que la faillite du Règlement XVII et les conflits qui s'élevèrent entre catholiques des deux langues officielles du pays, auraient des répercussions au niveau de l'éducation, ailleurs qu'en Ontario. En 1921, les maisons de Buffalo et de Philadelphie demandèrent à se séparer de la maison mère des Soeurs Grises, qui se trouvait depuis de longues années à Ottawa. Je cite Soeur Paul-Émile qui décrit ainsi cette séparation. «Mère Saint-Albert reçut du cardinal Dennis Dougherty, archevêque de Philadelphie, une lettre lui annonçant qu'un décret de Rome autorisait la complète séparation de nos maisons des États-Unis d'avec la Communauté d'Ottawa.» Malgré la peine que ne manqua pas de ressentir la Supérieure générale, la séparation s'accomplit bien que le clergé des paroisses franco-américaines de Lowell, d'Ogdensburg et de Haverhill tinrent à ce que leurs couvents et écoles ne soient pas sujets à cette séparation, et ils eurent gain de cause. La nouvelle communauté américaine s'appela «Grey Nuns of the Sacred Heart» et fut naturellement de langue anglaise seulement. La maison mère dut lui céder ce qui avait été son oeuvre depuis soixante ans: le collège de Buffalo, des maisons à Ogdensburg, Lowell, Plattsburg. Les 38 soeurs de langue française qui se trouvaient dans ces maisons revinrent à Ottawa. Presque aussitôt, un mouvement similaire se produisit dans les maisons des Soeurs Grises, à Pembroke et Sault Sainte-Marie. Le Saint-Siège acquiesça à leur demande de séparation; elles prirent le nom de «Grey Sisters of the Immaculate Conception», et reçurent le pensionnat et l'hôpital de Pembroke, l'hôpital de Sault Ste-Marie, le couvent d'Eganville et l'Orphelinat Saint-Patrice d'Ottawa dont les Soeurs avaient la direction depuis 1866.

Ces séparations se firent en 1921. C'était, il va sans dire — mais, Soeur Paul-Émile, charitable archiviste, ne mentionne évidemment pas cela — le coup de pied de la mûle, solidaire de ses congénères lésés dans leurs mauvais dessins. J'ai reçu des confidences à l'effet que, pendant ces années de conflit, de sérieux crépages de chignon firent voler, entre les religieuses françaises et Irlandaises, la capuche de ces bonnes soeurs. L'antagonisme était grand... Cela non plus la bonne soeur Paul-Émile ne le mentionne pas, mais on m'a affirmé qu'il y avait alors eu de telles confrontations.

Comment pouvait-il en être autrement? Dans «Le Droit» de mars 1980, le R.P. Paul Gay a parlé de la jeune institutrice Jeanne Lajoie «l'héroïne de Pembroke». En 1923, elle fut renvoyée de l'école St. John, fréquentée en majorité par des enfants canadiens-français et dont la directrice était Sister Joseph (une religieuse qui devait probablement communier tous les jours, dit le Père Gay). Il y eut une levée de boucliers; «Le Droit», «La Patrie» et «Le Devoir» donnèrent leur appui à la jeune institutrice et des dons nombreux permirent la fondation de l'école bilingue Ste-Jeanne d'Arc qui ouvrit ses portes en 1925, et que refusa de bénir le curé Sloan. . . «O charité irlandaise» commente le critique littéraire du «Droit». Atteinte de tuberculose, Jeanne Lajoie s'alita en 1926 et mourut quatre ans après, le 2 mars 1930.



Le 21 mai 1921, aux Invalides, à Paris, la France se rappelle, après cent ans passés, la mort de Napoléon Bonaparte, empereur des Français, mort en exil à Ste-Hélène. Après les prières prononcées par le cardinal Dubois devant le tombeau de celui qui fit trembler l'Europe, le maréchal Ferdinand Foch, lui aussi grand soldat, «le premier des élèves de l'Empereur» dit Madelin, s'avance, tenant dans ses mains tremblantes le sabre d'Austerlitz. Minutes infiniment émouvantes pour ceux qui assistent à cette cérémonie du souvenir!

Le 11 décembre 1921, Ferdinand Foch, commandant en chef des armées alliées et grand responsable de la victoire qui couronna quatre terribles années de conflit mondial, vient à Ottawa et est reçu avec enthousiasme. À la gare Union, il est salué par le Gouverneur général, le baron Byng et par le Premier ministre Arthur Meighen. Il passe en revue un groupe d'officiers canadiens pendant que la fanfare des Gardes à pied du Gouverneur joue la Marseillaise. Dans la limousine du sénateur Blondin, on le conduit à la cathédrale Notre-Dame où il assiste à la messe de neuf heures et demie. En face de la cathédrale, les cadets de l'Académie de La Salle sont alignés et donnent le salut royal. Les Chevaliers de Colomb reçoivent le visiteur et l'escortent dans la nef tandis que leurs officiers et la Garde Champlain font la haie. Le maréchal est accompagné du comte de Chambrun et du général Destiker. La messe est célébrée par l'abbé J.A. Labelle en présence de Mgr l'Archevêque et de tout son chapitre en plus des curés de toutes les paroisses. Le délégué apostolique occupe son trône. La chorale fait entendre plusieurs pièces de chant, entre autres le Sanctus, extrait de la Messe d'Amédée Tremblay. Pierre Gauthier est à l'orgue. Puis, le distingué visiteur entre au Palais archiépiscopal où l'Archevêque le reçoit et accueille l'état-major français. Pendant que la foule lance des hourras, des «Vive le maréchal», «Vive Foch»,

une charmante surprise attend le grand soldat. M. Ovide Blouin, du 166 Guigues (maison que mon père achètera de lui en 1930), portant dans ses bras son bambin, s'approche de Foch à qui l'enfant présente un bouquet de roses. Né à 3 heures du matin le 10 novembre 1918, le petit garçon avait été prénommé Foch.

Une réception au théâtre Loew's suit la messe à Notre-Dame. Invité du Canadian Club dont M. Desbarats est président et de l'Alliance française (M. Larochelle parlera en français), le maréchal répond aux souhaits de bienvenue avec une grande simplicité et dit: «Quand on a combattu ensemble, on est frères pour toujours». Il rappelle les grandes batailles auxquelles les Canadiens ont pris part. On chante «O Canada» puis l'hon. M. Monty parle au nom du gouvernement du Canada et Mackenzie King, Premier ministre élu, dit aussi quelques mots. Au nom de toutes les femmes canadiennes-françaises de la capitale, Mme P.E. Marchand, présidente générale de la F.F.C.F. présente à Foch une adresse richement enluminée.

L'Université d'Ottawa reçoit ensuite l'illustre soldat. La réception est enthousiaste et on se bouscule pour voir le héros. Les élèves de l'Université forment une garde d'honneur. On joue et on chante «La Marseillaise». Le maréchal est accueilli par le recteur, le R.P. F.X. Marcotte et reçoit la distinction honorifique de docteur en droit. Le R.P. Charlebois lui remet un exemplaire du «Droit» du samedi contenant un article sur lui écrit par Charles Gauthier. Foch repart pour Montréal dans la même journée. Il avait passé ici à peu près trois heures.

Est-ce lors de la visite ici du maréchal Foch que la France offrit au Canada une sculpture de Rodin, en remerciement de l'aide à elle apportée pendant la Première Guerre Mondiale? Elle se trouvait — et se trouve probablement encore — dans le couloir nord allant de la bibliothèque à la Salle du comité des chemins de fer. Près de là, il y a également un buste en bronze d'Agnès McPhail, première femme élue au Parlement canadien. Pendant dix-neuf ans, elle sera la seule femme député. En 1930, la première sénatrice sera nommée: Mme Cairine Wilson.



En ce début des années Vingt, les politiciens semblent avoir la danse de St-Guy; ils entrent dans la vie politique et s'en retirent comme les clowns qui envahissent la piste en sautant, font quelques tours, saluent et puis s'en vont. De fait, le règne d'Arthur Meighen, le plus malheureux certainement des chefs de partis qui défilèrent à cette époque, ne fit pas long feu car, après avoir assisté à la Conférence impériale à Londres, il convoqua des élections et, le 6 décembre, fut battu à plate couture; mais la majorité des Libéraux n'était cependant pas suffisante pour leur permettre de

gouverner sans l'appui des progressistes. Cela devait leur causer, par la suite, bien des ennuis.

Relégué depuis plusieurs années dans sa province, n'ayant à peu près pas de voix dans le gouvernement fédéral, le Québec, cette fois, mit le pied dans l'étrier. Sir Lomer Gouin, Lemieux, Lapointe et d'autres, «héritiers libéraux de Laurier», dit Mason Wade, épaulèrent solidement Mackenzie King et remirent leur province sur la carte du Canada. Mais, la peur du «French power» fit grincer des dents les fanatiques et surtout les Orangistes de Toronto, agacés au suprême degré par leur défaite dans l'affaire du Règlement XVII. Le gouvernement libéral fut bientôt en place avec Mackenzie King comme Premier ministre à la fin de 1921. Raoul Dandurand devint ministre sans portefeuille, Rodolphe Lemieux, président de la Chambre, Gouin à la Justice, Lapointe à la Marine et aux pêcheries. . . cinq ministres du Québec dans un cabinet de dix-neuf membres.

En 1922, le Canada fut encore une fois sollicité d'aider l'Angleterre dans ses démêlés avec les Turcs. Meighen, chef de l'opposition, était en faveur d'une aide, appuyé par quelques journaux mais, dans l'ensemble, les journaux anglais comme français voyaient peu de profit pour le Canada à se lancer avec la mère patrie dans un conflit avec la lointaine Turquie.

On voit donc que, de plus en plus, le Canada se dirige vers l'autonomie et King pousse fortement à la roue. Le nationalisme canadien s'affirme. Avant de délaïsser ce sujet qui, pendant les années qu'il me reste à décrire avant 1926, fut véritablement fascinant, je veux mentionner un seul incident, sérieux celui-là. Les élections d'octobre 1925 avaient permis à King de se maintenir au pouvoir, mais avec l'appui des progressistes. Malheureusement, une enquête sur les douanes qui prouva là-dedans des agissements malhonnêtes, mit le gouvernement en situation précaire et l'appui des congressistes lui fut retiré. King se vit forcé, pour sauver la situation, d'avoir recours à une élection générale. Il demanda au Gouverneur général de dissoudre le Parlement. Byng refusa, alléguant qu'il voulait donner une chance au parti conservateur de former un gouvernement. Meighen, sollicité de le faire, ne réussit pas finalement, et, lui aussi demanda une élection, ce qui lui fut accordé. Chahut général! Byng avait refusé aux Libéraux ce qu'il accordait volontiers aux Conservateurs. Cependant, les élections favorisèrent le parti libéral et King continua son extraordinaire carrière comme Premier ministre, se délectant d'autant plus que les difficultés politiques étaient compliquées davantage.

Au moment où se termine ce tome — en 1926 — Mackenzie King est donc Premier ministre, avec Ernest Lapointe comme solide appui. Dans «Nos chefs à Ottawa» Léopold Richer, qui ne cache pas

son admiration pour Lapointe à la taille de géant, le qualifie d'homme totalement honnête et de bon sens, un remarquable orateur, doté d'une saine logique. «Dans l'esprit de ses compatriotes, Lapointe a succédé à Sir Wilfrid Laurier» dit Richer.

★ ★ ★

En juillet 1921, le duc de Devonshire est donc remplacé par le baron Byng de Vimy; ce titre lui vient du fait qu'il avait commandé une division canadienne à Vimy. Né en 1862, il arriva ici avec sa femme Mary Evelyn épousée en 1902. Son mandat expira en septembre 1926.

★ ★ ★

En vrac, quelques nouvelles: Le Dr et Madame Lorenzo Lamy reviennent au Canada au début de janvier après avoir passé plusieurs mois en Europe. Le Dr Lamy y poursuivait des études spéciales en chirurgie.

En 1921, M. Henri St-Jacques est président général de la Société St-Jean Baptiste et Arthur Paré dirige l'Institut canadien-français. Jules Tremblay donne plusieurs conférences sur l'Hôpital général qui lance une campagne destinée à amasser des fonds pour des améliorations nécessaires, Hector Garneau, petit-fils de l'historien, parle de l'apport des Canadiens français à la vie littéraire du Canada et Paul Ouimet chante dans un récital à l'Institut canadien-français.

Par une lettre reçue du Président de la France, Raymond Poincaré, le Commissaire général du Canada à Paris, M. Roy, est informé que la France voulant contribuer à l'installation de la chapelle du souvenir dans la Tour de la paix du Parlement, fournira la pierre.

CHAPITRE XXIII

1922 Le 19 janvier, Mgr Gauthier, archevêque d'Ottawa, meurt à l'âge de 79 ans. Malade depuis 1918, lorsqu'il dut faire un stage à l'Hôpital général, sa santé resta chancelante mais il continua à administrer le diocèse.

Mgr Pietro di Maria, délégué apostolique, chanta le service à la basilique; Mgr Énard, évêque de Valleyfield, prononça l'oraison funèbre en français tandis que le Père Ryan, de Pembroke, parla en anglais. La même année, Mgr Énard, que la population d'Ottawa connaissait bien pour l'avoir entendu prêcher plusieurs fois à la cathédrale, arriva à la gare Union, reçu chaleureusement par la population et escorté jusqu'à la basilique. Le nouvel archevêque était né en 1853; il était docteur en théologie et en droit canon, ayant séjourné trois ans à Rome, orateur remarquable et administrateur de premier ordre.

Pendant le règne de Mgr Énard, le petit séminaire sera fondé. D'autre part, la formation des grands séminaristes, auparavant confiée aux Oblats, passera entre les mains de clergé séculier. En 1926, Mgr Énard fête le cinquantième anniversaire de son ordination sacerdotale; de grandes fêtes se déroulent et un banquet a lieu chez les Soeurs de la Charité à la suite de la messe pontificale du 10 juin.

Au sujet de sa nomination au siège archiépiscopal d'Ottawa, il faut noter, comme le rapporte l'historien Robert Choquette dans «Langue et religion», que Mgr Énard avait critiqué l'ACFEO en 1919 dans un rapport à Rome, seul évêque canadien-français à le faire. D'autres gestes auraient pu mettre en doute son entière adhésion aux revendications des nôtres. Cependant, la nomination d'un archevêque canadien-français pour remplacer l'anglophone Mgr Gauthier, était une victoire pour nous et les Canadiens français choisirent de la considérer comme telle, Rome ayant finalement

compris que la survivance de notre langue dépendait de l'importance du français partout dans le diocèse mais surtout dans les écoles bilingues.

Le séjour de Mgr Énard à Ottawa fut d'assez courte durée car il mourut en 1927, remplacé par Mgr G. Forbes.

★ ★ ★

L'année 1922 vit le premier des carnivals d'hiver qui devaient divertir la population pendant de nombreuses années et, de fait, jusqu'à maintenant. Pour un début, ce fut vraiment réussi. Dans le centre de la ville, ce qui s'appelle la Place de la Confédération de nos jours, les autorités municipales avaient placé plusieurs édifices destinés à montrer que l'hiver dans notre région peut être source de joie. Une haute colonne de glace mordorée s'élevait sur un large piédestal, le tout surmonté d'une couronne. On avait aussi érigé un palais de glace, avec fenêtres et grosse tour. Au sud de la Place, une pente de bois recouverte de glace amenait les toboggans et leurs occupants criards mais ravis vers la rivière Ottawa; cette longue et assez raide glissoire se trouvait entre le Château Laurier et l'escalier amenant les usagers des tramways de Hull et d'Aylmer au quai qui longeait les écluses du canal Rideau. Sous le pont interprovincial, on avait installé un grand restaurant en bois: «The official Tea Room». De son côté, le saut de ski de Rockliffe qui datait d'une douzaine d'années et qui avait vu de remarquables performances, le disputait en popularité aux pentes du parc, très douces à certains endroits ce qui permettait aux parents d'y amener les petits pour glisser ou skier.

★ ★ ★

Au début de juin, les instituteurs bilingues de l'Ontario se réunissent en un grand congrès qui a lieu à Ottawa. Mlle Marie-Louise Bourque, présidente de l'Association des instituteurs bilingues d'Ottawa, souhaite la bienvenue aux congressistes. Le sénateur N.A. Belcourt, MM. Samuel Genest, Jules Tremblay, Aurélien Bélanger et d'autres adressent la parole. Samuel Genest résume l'importance de ce congrès en déclarant: «Ceux qui enseignent détiennent la clé du succès». Le 14 avril 1923, Mlle Béatrice Desloges, la brave enseignante des conflits scolaires, fut élue présidente de l'Association des institutrices bilingues.

★ ★ ★

Entre Eastview et Ottawa, on avait construit, vers 1921, un pont plus solide que les précédents; il ne s'appuyait plus sur l'île Cummings mais surplombait la rivière Rideau un peu plus au nord. Un an plus tard, l'île fut achetée par la ville d'Ottawa qui fit démolir

tout ce qui s'y trouvait, y compris le magasin général de la famille Cummings. Ainsi disparaissaient les témoins des débuts de Bytown dans cette partie de la ville.

Aujourd'hui, cette petite île est absolument déserte et laissée à l'abandon.



Décès en janvier 1922, du pape Benoît XV, remplacé par le cardinal Ratti qui sera Pie XI. Le Souverain pontife Benoît XV, sollicité de donner son avis sur la question scolaire en Ontario, avait émis, en septembre 1916 une Lettre sur la question; le 7 juin 1918, autre Lettre. Pour la plupart, les historiens ont conclu, après étude du contenu de ces écrits, que Benoît XV exigeait des Franco-Ontariens la soumission au règlement XVII. Le R. P. Paul Gay, dans un article du 9 mai 1981 dans «Le Droit» analyse l'affaire et affirme qu'il faut placer les opinions exprimées par le Pape dans l'atmosphère toute spéciale pendant laquelle elles ont été transmises au clergé canadien. Cependant, il note tout spécialement une phrase malheureuse du Saint-Père: «Le Gouvernement a le droit d'intervenir, en union avec les évêques, pour concilier ces deux choses: l'enseignement complet de la langue anglaise et l'enseignement convenable de la langue française aux enfants franco-canadiens.» Une heure de français par jour paraissait-elle «convenable»? C'était ce que recommandait le Règlement XVII. À mon avis, le pape se préoccupait surtout des écoles catholiques, qu'elles soient anglaises ou fréquentées par de petits Canadiens français. La langue passait en second lieu...

J'ai déjà mentionné d'ailleurs, à propos de la nomination de Mgr Gauthier, anglophone, au siège archiépiscopal d'Ottawa, que Rome considérait la question de l'importance du français tout à fait négligeable en dehors du Québec. Ces Lettres de Benoît XV — Dieu ait son âme! — ne nous font pas changer d'idée.

Pie XI, élu en 1922, comme successeur de Pierre, était un sportif, un alpiniste expérimenté et, qui plus est, fortement intéressé par la Pologne où il passa deux ans à remettre sur pied un pays à la foi intacte malgré le délabrement de son clergé. En lisant la vie de Pie XI par Mgr R. Fontenelle, je vois une affinité remarquable entre le pape d'alors et celui d'aujourd'hui, polonais d'origine celui-là. Mgr Ratti, plus tard cardinal, fut nommé éventuellement Nonce apostolique à Varsovie. Il créa l'Action catholique en 1922, signa l'accord de Latran en 1929 et mourut dix ans plus tard.



La paroisse St-Jean Baptiste fête le cinquantenaire de sa fondation. À la page 176 du Tome II, j'ai parlé de la troisième église catholique bilingue fondée à Ottawa par Mgr Guigues, les deux

autres étant Notre-Dame d'Ottawa et l'église St-Joseph. L'église St-Jean Baptiste fut remplacée vers 1880, par une église en pierre qui brûla en 1931; celle qui se dresse maintenant rue Empress date de cette époque.

Lorsque la paroisse des Frères-Prêcheurs fêta son cinquantenaire, les Canadiens français de St-Jean Baptiste étaient plus nombreux, certainement, qu'aujourd'hui, car une étude faite il y a quelques années, démontre que seulement 16% de la population de cette paroisse est maintenant de langue française, ce qui me semble nettement inférieur aux statistiques de 1922.



En vrac, quelques nouvelles: Le 2 août, décès de Alexandre Graham Bell, né en 1847, célèbre inventeur, à qui on doit l'usage du téléphone et du gramophone. Il s'intéressa à bien d'autres essais qui, plus tard, devinrent d'usage courant comme l'aéroplane, par exemple. Sa propriété de Baddeck, au Cap-Breton fut une fourmillière de projets qu'il élaborait avec des collaborateurs, et c'est là qu'il mourut en 1922. Son épouse était Mabel Gardiner Hubbard, de la famille à laquelle on doit la fondation de la National Geographic Society, qui a encouragé de grands projets d'exploration, et a mis sur pied depuis de longues années, sa splendide revue qui fait le bonheur des savants, des voyages et des amateurs de photographie.

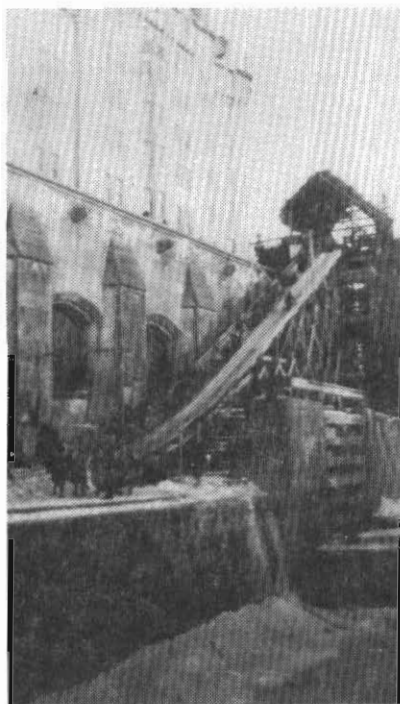
Depuis deux ans, l'ancien organiste de Notre-Dame d'Ottawa, Amédée Tremblay habitait Salt Lake City. Sa fille, Gertrude, pianiste, vient à Ottawa où elle était née, et donne un concert devant les élèves du couvent du Sacré-Coeur, rue Rideau, son Alma Mater.

Jos. Bouchard, ancien traducteur en chef des Débats français, qui habitait Ottawa (au 393 Rideau) depuis trente-cinq ans, meurt ici à 84 ans.

J'ai déjà mentionné le nom du curé de l'église catholique St-Patrick, le R.P. Whelan que M. Choquette qualifie de «fanatique outré» et qui, pendant nos luttes scolaires fit, sur les revendications des nôtres, des déclarations fracassantes. C'était un Irlandais pure laine, né à Bytown vers 1852, d'un père qui était venu s'établir à Bytown en 1847, employé pendant 47 ans à la «Gilmour Lumber». Le curé Whelan mourut à l'hôpital de la rue Water, à 70 ans, en novembre 1922. Mgr Émard prononça l'absoute.

Décès aussi en 1922 d'André Charlebois, contracteur. Disparaît en cette année 1922 Mme Azilda Woods, 63 ans, veuve d'Auguste Labelle, d'Aylmer. Elle est la soeur de Madame Samuel Genest et du docteur J.J.E. Woods d'Aylmer. Leurs parents étaient John R. Woods et son épouse née Z. Désautels.

— Avec l'invention de la radio, celle des frigidaires date aussi de cette époque. La compagnie Frigidaire produit, en 1922, ses premiers réfrigérateurs qui remplaceront les glacières, meubles en bois dont la partie supérieure contenait de gros blocs de glace coupée de la rivière Ottawa au printemps et gardée dans d'énormes glacières à travers la ville; l'une d'elles se trouvait, rue Guigues, à l'emplacement de l'école Routhier et était la propriété de la poissonnerie Lapointe.



La glissoire et la colonne de glace à Place Connaught.

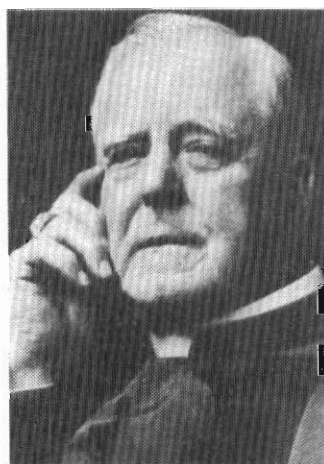
Archives de la famille Lamoureux



Carnaval d'hiver vers 1922.



Église Ste-Anne et salle Ste-Anne



Mgr Myrand, curé de Ste-Anne.

CHAPITRE XXIV

1923 «Le Droit» fête ses dix ans d'existence. Henri St-Jacques est président du Comité des fêtes. Tous les directeurs et employés du journal assistent à la cérémonie religieuse qui a lieu au début de décembre. Le curé Raoul Lapointe, curé de Notre-Dame d'Ottawa, prend pour thème de son sermon: «Si le Seigneur ne garde la cité, inutilement veilleront ses gardiens». Il parle du journal «Le Droit», de son oeuvre, de son avenir. Au théâtre Russell, Henri Bourassa prononce une magistrale conférence; il décrit ce qui est une bonne presse et insiste sur l'importance des journaux dans la vie de chaque citoyen. Le conférencier est présenté par l'abbé L.C. Raymond, curé de Bourget et remercié par Henri St-Jacques. M. Esdras Terrien, président du Syndicat d'Oeuvres sociales transmet les remerciements du journal aux Canadiens français qui ont assisté aux fêtes du dixième anniversaire. Un banquet a lieu le 1er décembre à la Bourse du travail de Hull, présidé par le maire Therrien. Les conférenciers sont MM. Antonio Perrault et Léon Lorrain.

Dans «Nos luttes scolaires» j'ai parlé de la fondation du «Droit» et de ses premières années. Un esprit de famille régnait alors quoique, dit Laurent Tremblay, les fonctions de chacun étaient assez mal définies. Mais, une atmosphère d'entente et de confiance réciproque scindait ensemble toutes ces bonnes volontés.

En 1921, survient un événement qui aurait pu détruire une oeuvre si péniblement mise sur pied. Une grève de plusieurs semaines, causée par l'infiltration des unions neutres dans les imprimeries, met en danger la vie même du journal et vide presque les ateliers. «Le Droit» en a vu d'autres. Sept ou huit hommes, quelques apprentis, le frère Courtemanche, oblat, magicien quant il s'agit de machinerie, de la main d'oeuvre prêtée d'un journal de

St-Hyacinthe et l'aide de «L'Action catholique» de Québec, permettent au journal de se tenir à flot. Victoire pour «Le Droit» qui sort indemne d'une presque catastrophe. En 1921, les employés se grouperont en syndicat catholique, le premier organisé en Ontario.

L'âme du «Droit» reste le Père Charlebois et on verra tour à tour, comme rédacteurs, d'abord M. A.D. Caron, puis Albert Foisy, Thomas Poulin et, en 1921, Charles Gauthier qui restera trente ans au journal. Les collaborateurs seront, pour en mentionner quelques-uns seulement: Harry Bernard, romancier, qui travailla au «Droit» pendant trois ans, Albert Carle, Charles Leclerc, Fulgence Charpentier qui vint y travailler en 1922, et Gilles O. Julien, chroniqueur sportif; c'est en sa mémoire que «Le Droit» attribue chaque année le trophée Julien à un athlète.



Au début de 1923, Henry Watters, pharmacien, est élu maire d'Ottawa et Eastview a, comme premier magistrat, le docteur Desrosiers. Napoléon Champagne est réélu commissaire et les échevins sont Éric Quéry et M. Desjardins dans By, Albert Pinard et Bordeleau dans le quartier Ottawa.



À maintes reprises dans les trois premiers tomes de cette étude sur Ottawa et sa population canadienne-française, j'ai mentionné le nom de Benjamin Sulte, historien, mêlé de près à tous les organismes patriotiques et littéraires. Il sera président général de la Société St-Jean Baptiste, président de l'Institut canadien-français, etc. Né à Trois-Rivières, écrivain et journaliste et, pour un temps, capitaine de milice, il vint à Ottawa comme employé fédéral au début de l'installation des fonctionnaires ici. Il vécut donc à Ottawa près de soixante ans. En plus d'innombrables articles dans des journaux et des revues, autodidacte, il fut un écrivain prolifique. Son «Histoire des Canadiens français» et son «Histoire de Trois-Rivières» sont ses œuvres les plus connues. Il fit, cependant, de la traduction et la bibliothèque de l'Institut canadien-français contient un livre d'imposante dimension, «L'Histoire populaire du Canada — Quatre cents ans des Annales de la Moitié d'un Continent» par J. Castell Hopkins, traduit en français par Benjamin Sulte, et publié en 1901.

Sulte n'avait pas que des amis; j'ai déjà mentionné l'antagonisme qui existait entre lui et Taché. Dans ses «Mémoires», le sénateur Poirier racontait que Sulte l'avait choqué en disant que les Acadiens avaient du sang sauvage dans les veines. De même, il s'était attiré des inimitiés en critiquant, en vers, la réputation de Félix Poutré. Plus grave, fut un incident qui se passa en 1920.

À ce moment-là, l'Institut canadien-français comprenait tout — ou, à peu près — ce que la capitale comptait de littérateurs, traducteurs, gens d'esprit, écrivains, poètes, et autres, mais tous étaient ardemment attachés à leur langue et à sa défense. Ainsi donc, en avril 1902, le journal de Montréal «L'Événement» reproduisait un écrit de l'historien, qui avait paru dans «L'Écho de l'ouest», journal américain. Sulte y parlait de Crémazie comme d'un clown de la littérature, esclave de son attachement pour les Français, que Sulte qualifiait de «exploiteurs du Canada». Commentant cet écrit, «L'Événement» plaçait l'auteur de l'article dans la catégorie des traîtres et des rénégats, et suggérait que le meilleur moyen de lui clouer le bec serait de rapatrier les cendres du poète, mort en France.

Le 11 avril, le journal annonce que sa suggestion a été approuvée par ses lecteurs et que L'École littéraire s'occupera de l'affaire en amassant des fonds. Louis Fréchette envoie aussi son approbation et \$20. Des lettres arrivent au journal, condamnant sans exception la conduite de Sulte et se plaignant de l'ignoble outrage fait à la mémoire de Crémazie.

Une semaine après, sous le titre de «Sulte et Crémazie; une scène à l'Institut canadien d'Ottawa», «L'Événement» rapporte qu'à son assemblée régulière du 18 avril, M. L. Globensky proposa que quiconque compromettant l'honneur et les intérêts de l'Institut, peut être expulsé. Un M. Dufresne, employé au recensement, se mit alors à commenter l'affaire mais il fut violemment pris à partie par M. Sulte lui-même, qui se précipita sur l'homme et voulut lui faire un mauvais parti. On calma le bouillant historien et on réussit à lui faire quitter la salle. Quelques jours après, la motion d'expulsion de Sulte fut retirée. «Le Temps» d'Ottawa rapporta cela et conclut que Sulte avait publié son article comme historien et non pas comme membre de l'Institut mais ce dernier en prit pour son rhume car «L'Événement» le fustigea en déclarant qu'il protégeait «l'insulteur de la France, le traître à sa race et le dénigreur de nos gloires nationales». Vers le même temps, ce journal annonce la parution prochaine d'un livre sur Crémazie par William Chapman d'Ottawa et publie dans ses colonnes un long poème de Chapman à la gloire de Crémazie.

Disons que les choses furent menées rondement. Louis Fréchette, président du comité formé à Montréal pour rapatrier le corps de Crémazie, s'entoura de Louvigny de Montigny, Charles Gill, Arthur Beauchesne, Gustave Comte, Gonzalve Désauniers et Alfred Pelland. Dans l'intervalle, un autre comité avait été fondé à Ottawa dans le même but.

J'ai voulu relater cela pour montrer combien Sulte avait un tempérament vif, mais cela va de pair souvent avec l'énergie,

l'activité débordante d'un homme qui, comme lui, possédait une forte personnalité et s'était fait lui-même à la force des poignets. Cependant, la vie personnelle de l'écrivain ne fut pas plus heureuse à un certain moment de son existence. Il avait épousé, on le sait, Joséphine Parent et le couple n'eut pas d'enfants. J'ignore quelles furent les causes du conflit mais, vers 1914, Mme Sulte ne vivait plus avec son mari, tel qu'indiqué dans les papiers Gérin-Lajoie, consultés aux Archives publiques. Elle s'était réfugiée chez les Chanoinesses de l'Immaculée-Conception qui venaient tout juste d'arriver à Ottawa et habitaient rue Chapel. Pour un temps, elle vécut aux Appartements Westminster, angle Laurier et Metcalfe puis, apparemment, retourna chez les Chanoinesses, du moins son adresse postale est la leur. Son neveu, Gérin-Lajoie, gérait ses affaires. Pendant ces années, Sulte continua-t-il d'habiter sa maison, angle Friel et Wilbrod? Je ne sais. Toujours est-il que l'écrivain mourut le 6 août 1923 à l'âge de 82 ans. Dans le bulletin des Recherches historiques 1926, Francis J. Audet a écrit une belle biographie de Benjamin Sulte.



Je mentionnerai ici le décès d'un homme dont, encore une fois, j'ai abondamment parlé dans les tomes précédents. Il s'agit de C.S.O. Boudreault qui disparaît à 66 ans le 12 mars 1923, à sa demeure du 164 de la rue Guigues.

Le jeune C.S.O. était arrivé à Ottawa vers 1866 avec son père et sa mère, trois frères et deux soeurs: André, Joseph et Achille, Aline et Letizia (plus tard religieuses). La famille Boudreault est remarquable par le nombre de garçons qu'elle comprend. Un exemple: André eut huit fils dont Roméo, père de la famille Boudreault de la rue Ontario, Overbrook. Notons, en passant, que Marie-Ange Boudreault, épouse d'Éric Quéry, de la paroisse Ste-Anne, était la fille d'Achille.

Cette digression m'amènerait trop loin si je la poursuis. J'aurai d'ailleurs l'occasion de reparler dans mon prochain tome, de la famille Boudreault lors du décès de l'épouse de C.S.O., morte à 95 ans, le 24 mai 1952. Revenons à C.S.O. Il épouse donc Victorine Rochon, fille du sculpteur sur bois et de Marie-Louise Bastien. M. Boudreault se mêla à peu près de tout. Conservateur en politique, il tâta de la politique municipale, fut échevin, se présenta comme maire, sans succès. Il s'occupa activement, entre autres, de la St-Jean Baptiste (président général), l'Union St-Joseph, du Monument national (directeur) de l'ACFEO (président), des Forestiers catholiques (à Pembroke, lors d'un congrès, on lui offrit une canne à pommeau d'or en qualité de chef ranger), et du journal «Le Droit». Il était imprimeur de son métier et ses huit fils furent plus ou moins impliqués dans les activités de l'Ottawa Printing Co. dont

C.S.O. était propriétaire, grosse entreprise qui eut à un certain moment une centaine d'employés. À sa mort, qui fut une perte très sensible pour les Canadiens français d'Ottawa, M. Boudreault laissait, outre son épouse, huit fils et une fille: George (son épouse: Alphonsine Brière); Valmore (Éveline Lapointe); Lucien (Moune) (Émilia Dumoulin); Jules, Antonio (Mino), Émery et Jeanne, tous quatre célibataires; Jean (Éva Arial, fille du plombier) et Louis (Émélie Dubé, qui vit encore et habite Hull). Tous les fils de C.S.O. sont maintenant décédés. La maison familiale du 164 de la rue Guigues est passée en d'autres mains.

Mon étude, forcément restreinte, sur cette famille Boudreault m'a confirmé dans le fait qu'au siècle dernier, les Canadiens — comme on les appelait alors — se mariaient la plupart du temps, entre eux, unissant souvent des descendants de pionniers du temps de Bytown à ceux venus ici au tout début de la Confédération. Ainsi, une petite fille de M. et Mme C.S.O. Boudreault, Claire, fille de Valmore, a épousé M. Langlois, arrière-petit-fils de François Langlois et de Marie Gravelle, qui se marièrent à Notre-Dame d'Ottawa quelques années à peine après que le canal Rideau eut été terminé, c'est-à-dire, en 1836.



À plusieurs reprises, j'ai mentionné le nom du jeune Séraphin Marion, étudiant à l'Université d'Ottawa, lequel, dans des pièces musicales, démontrait de grands talents de chanteur. On disait de lui: «Il a une voix délicieuse» et «On vient de découvrir dans la classe de Belles-lettres de l'Université d'Ottawa, une voix de basse admirable dans la personne de Séraphin Marion» etc. Il chantera dans «Le malade malgré lui», opérette de Luigi Bordèse, donnée au Théâtre Russell le 29 avril 1914 par la Société des Débats français. Après l'obtention de son baccalauréat, le jeune homme entra dans la carrière de l'enseignement à l'Université d'Ottawa où il gagnait \$75 par mois. Une chance inouïe lui permit d'aller étudier à la Sorbonne où, en 1923, il obtint son doctorat de l'Université de Paris. Entre-temps, cependant, il avait été et restait professeur au Collège militaire de Kingston. C'est en 1925 qu'il quitta cette charge pour entrer aux Archives où il devait travailler près de trente ans comme Directeur des publications historiques et, en même temps, professeur de littérature à l'Université d'Ottawa. Il commença la publication de «Lettres canadiennes d'autrefois» en 1935 et cette oeuvre en neuf tomes s'échelonna sur vingt ans. J'aurai l'occasion, dans le tome V, de parler longuement de cet homme de lettres qui fit honneur, par la vivacité de son intelligence et la dignité de sa vie laborieuse, à la race canadienne-française à laquelle il était passionnément attaché.



L'Institut canadien-français, dont la popularité s'était maintenue très constante pendant toutes ces années, entreprend maintenant la publication d'une revue mensuelle qui durera jusqu'en mai 1925, et dont le directeur est Maurice Morisset. À ces «Annales» contribueront Alfred DeCelles, fils, Francis J. Audet, Antonin Proulx, D.T. Robichaud, Marius Barbeau, Gustave Lanctôt (qui épouse en 1922 Marie Chauvin d'Ottawa), Régis Roy, Louvigny de Montigny, Arthur Beaugesne et beaucoup d'autres.

On trouve là d'utiles renseignements sur les activités des nôtres à l'époque. On mentionne la création en 1920 de l'Association technologique fondée par Jules Tremblay sous l'égide de l'Institut.

En février 1923, Jobson Paradis donne une conférence. Premier traducteur au Ministère des Mines, M. Paradis avait été, à Paris, camarade d'atelier de Suzor-Côté et d'Henri Beau. Les tableaux de Paradis comprennent, entre autres, «L'automne à Rockcliffe», «Soleil d'automne sur la Rideau» et «Anciennes maisons de Hull». C'est M. de Montigny qui fait l'analyse des oeuvres de Paradis. Cette même année, Arthur Beaugesne écrit dans les «Annales»: «La bonne entente n'existera en réalité que le jour où la minorité canadienne-française de l'Ontario sera traitée avec la même générosité que la minorité protestante de Québec».

Il est toujours intéressant d'apprendre de la bouche même de ceux qui les ont vécu, les impressions qui rappellent le passé de la ville. Ainsi, Régis Roy, expert en héraldique et responsable du dessin des armes de l'Institut, rappelle que, vers les années Soixante-dix, lorsqu'il était enfant, le Parc Major était appelé «la côte du colonel»; c'était un endroit désolé avec trous et bosses partout. Il y avait là les ruines de la maison du colonel By, et à mi-chemin entre la falaise et le canal, une source d'eau limpide. À côté se dressait un arbre décharné et noir où, disait-on, un employé de By s'était pendu. La source et le sentier ont disparu, rapporte Régis Roy, pour faire place à l'entrée des tramways électriques de Hull.

Vers l'automne de 1923, Maurice Morisset se plaint de la paresse des membres. Si «Les Annales» ne manquent pas de collaborateurs, il semblerait que l'assistance aux réunions du Cercle littéraire était peut-être un peu mince. De toutes façons, la revue disparaîtra avec le numéro de mai 1925 mais le Cercle littéraire continuera d'exister, Régis Roy en étant, à ce moment-là, le président. En 1922, le président en était Louis-Joseph de la Durantaye, avocat.

Dans certains numéros des «Annales» que possède le Centre de recherche en civilisation canadienne-française, j'ai trouvé des poésies que je me plais à reproduire ici. Celle de Jules Tremblay se lit comme suit, et est écrite pendant le mois des morts:

Ô Terre, fais silence; une voix solennelle
Dit le mot de l'Abîme, et tu restes charnelle!

Une autre, tirée de la revue, chante le printemps et le temps
des sucres. Elle est de Louis-Joseph Chagnon:

La nature est en fête et les coeurs pleins d'ivresse:
Car le printemps a mis, au jardin de l'avril
Le sourire léger de sa chaude caresse
Et l'arôme grisant de son parfum subtil.

★ ★ ★

Il fut question, en 1922, d'abandonner le canal Rideau car son utilité en tant que transporteur de bois et de charbon diminuait. Les bateaux chargeaient le charbon de provenance américaine, traversaient le lac Ontario et entraient dans le canal à Kingston, déchargeant leur cargaison à Smith Falls. Pendant de longues décennies, le bois fut aussi transporté sur des barges. Cependant, le coût du transport augmentant, il fut jugé plus économique de laisser le charbon dans les wagons de fret qui l'amenait des mines américaines et de mettre ces wagons sur les traversiers qui faisaient régulièrement la navette à travers le St-Laurent. Ainsi, les dernières barges de charbon faisant usage du canal Rideau jusqu'à Smith Falls cessèrent d'exister en 1920. L'amélioration des routes, la popularité et la vitesse du transport par camion ainsi que la commodité des trains de marchandises firent que petit à petit on ne se servit plus du canal pour le commerce bien que, encore aujourd'hui, on y transporte quelquefois du bois et autres matériaux. Mais, le progrès a changé l'utilité du canal; il sert maintenant aux nombreux yachts, bateaux et hors-bord plus modestes qui viennent de partout, paient un droit de passage minime mais apportent à notre pays les bénéfices d'un tourisme accéléré. L'entretien du canal coûte cher mais les autorités réalisèrent les difficultés que présenterait la fermeture d'un canal, ce qui est tout d'abord guère facile, et aussi la détérioration des portes et des facilités si on arrêtait l'entretien, même en hiver. Donc, si vers 1932, pendant le plus fort de la dépression, il y eut de fortes pressions au Parlement pour l'abandon du canal, on le garda et on ne peut que se réjouir de cette sage décision maintenant. Des bateaux pour touristes font de timides apparitions sur le canal ces années-ci (rappelons que à l'automne de 1935, le «Ottawan» fut le dernier navire pour touristes à traverser régulièrement le canal). Espérons que la lente promenade au milieu de rives verdoyantes et d'un paysage plaisant ramènera pour le plaisir de tous, cette période durant laquelle le canal constitua le plus populaire des passe-temps.

★ ★ ★

En 1923, il y a cinquante ans que la première messe a été célébrée dans la nouvelle église St-Patrick pour les catholiques de langue anglaise. La pierre angulaire de cette église construite sur un plan de gothique moderne, avait été bénite par Mgr Guigues en présence de l'Hon. John A. Macdonald, le 6 octobre 1872. Depuis, de nombreuses améliorations ont été apportées à l'intérieur de l'église. Sa très haute et unique tour centrale, d'un dessin original, s'élève toujours aujourd'hui (1984) dans un décor où dominent les gratte-ciel du centre de la ville. On sait que le curé Whelan fut un féroce adversaire des Canadiens français pendant les luttes scolaires et un bon adepte du fameux Mgr Fallon. Cependant, pour compenser, un autre curé de St-Patrick fut un conciliateur remarquable et un homme droit et juste. Ceci compense pour cela!

★ ★ ★

L'Université d'Ottawa fonde l'École de pédagogie qui dura quatre ans et fut la base de l'École normale de 1927.

★ ★ ★

Les funérailles de Sir Wilfrid Laurier avaient été grandioses. Celles du marchand Tertulien Lemay, un des hommes les plus connus de la ville, se déroulèrent aussi avec faste. Comme M. Boudreault, il s'était impliqué, peut-être à un moindre degré, dans les organismes canadiens-français; on avait eu recours à lui pour tirer d'un mauvais pas les finances du Monument national car son sens des affaires était bien connu. Son commerce de la rue Sussex, prospère, lui permit de s'installer avec sa famille dans une belle maison, rue Sussex (page 216, Tome III). Il faut aussi se référer à la page 254 du Tome II pour trouver le nom des enfants que M. Lemay laissait à son décès en 1923.

★ ★ ★

Divers

Le 26 mars 1923, à la place du Châtelet, au théâtre de Sarah Bernhardt, on joue «L'Aiglon» de Rostand. Andrée Pascal, dans son uniforme blanc du duc de Reichstadt, seule en scène, éclate en sanglots. Elle vient d'apprendre la mort de la grande tragédienne, sa patronne; le monde du théâtre pleurera avec elle et Paris fera à la Divine des funérailles presque royales.

Plus tard, Andrée Pascal vint à Ottawa jouer dans «L'Aiglon» mais j'ignore, pour le moment, en quelle année.

— Mort en France de Maurice Barrès, 61 ans, membre de l'Académie française, et député. On lui fera des funérailles d'État.

CHAPITRE XXV

1924 À l'automne, Mgr Énard, archevêque d'Ottawa, décide qu'un hôpital pour incurables est depuis longtemps nécessaire. Aussitôt pensé, aussitôt fait. Les Soeurs Grises en assumeront la charge.

La communauté achète la maison, inhabitée depuis longtemps, de l'Honorable S.-N. Parent, avenue King Edward, entre les rues Stewart et Daly. Après rénovation, la grande demeure ouvre ses portes fin octobre 1924. Le Père Lajeunesse devient aumônier de la nouvelle institution. Soeur Paul-Émile qui rappelle cette fondation dans son livre «Les Soeurs Grises: 1876-1967» nous informe que Mgr Énard célébra la première messe dans l'ancien salon de la résidence, transformé en chapelle.

Rapidement, les malades affluent mais les fonds s'avèrent vite insuffisants. La ville accorde des subsides, le gouvernement provincial vient aussi en aide à l'hôpital. Déjà, l'espace manque pour accueillir tous ceux qui ont besoin de soins continus. Un grand nombre de malades sont donc dirigés vers la nouvelle aile de l'Hospice Saint-Charles, rue Cathcart; deux étages leur sont réservés.

La Maison St-Vincent dont la première supérieure fut Soeur Marie-Auxiliatrice compte sept autres religieuses. Elle demeurera rue King-Edward pendant huit ans environ, jusqu'à ce que les Soeurs achètent, le 15 juin 1932, l'hôpital de la Miséricorde rue Cambridge. C'est là que se trouve aujourd'hui cet hôpital renommé pour les bons soins qu'on y donne et l'affectueux intérêt que les Soeurs — toujours en charge — portent à chacun de leurs patients. Plusieurs changements eurent lieu au cours des ans à l'Hôpital St-Vincent mais j'en parlerai en temps et lieu. Disons seulement que le groupe des Dames auxiliaires de l'institution fut fondé en janvier 1925 avec, comme présidente, Mlle Anna Faribault

(décédée le 11 juillet 1964). Ces dames sont, encore aujourd'hui, extrêmement dévouées à l'oeuvre fondée il y a soixante ans et le thé annuel constitue un des moyens d'aider cette institution de haut calibre.

★ ★ ★

«Le Droit», qui ne manque pas d'imagination, demande si, parmi ses lecteurs, des citoyens âgés qui ont des souvenirs précis de leurs jeunes années à Ottawa, voudraient bien se laisser interviewer par le représentant du journal. La réponse est favorable et apparaissent bientôt des articles extrêmement intéressants. J'aurais voulu puiser dans ces mines d'information plus que je ne l'ai fait mais j'ai tout de même noté plusieurs souvenirs de ces anciens. Ainsi, des Canadiens français distingués et possédant une bonne mémoire racontent leurs souvenirs: Maxime Bérichon, Honoré Paquette, Francis Audet, l'ancien marchand Lucippe Richard, André Montsion de Hull, Florimond Brisson de Hull, André Dupuis également de Hull.

Autre initiative du journal «Le Droit» qui possède une première page remplie de nouvelles et écrites par des journalistes que l'on sent maîtres de leur métier. En entrefilet, le journal demande à ses lecteurs qui ont une nombreuse famille, de le lui faire savoir. On publiera les détails. Ainsi, le journal félicite, en mars 1924, M. Thomas Arial et sa femme née Amanda Monette, 187 Cathcart. Leur progéniture comprend quinze enfants. Plusieurs fois, par la suite, on mentionnera les familles nombreuses.

★ ★ ★

Pour les dames, les robes traînant par terre sont bien choses du passé car les jupes raccourcissent de plus en plus et on montre volontiers ses genoux. Mais, les pantalons pour femmes ne sont pas encore admis et une jeune fille distinguée n'en porte pas. Les sports comme le ski et le tennis devenant de plus en plus à la mode, les jeunes veulent se sentir plus à l'aise et regimbent lorsque les mères froncent les sourcils en voyant leurs filles habillées en garçon. En 1924, le cardinal Bégin défend à ses ouailles de danser le shimmy et «le pas de chameau» — est-ce le charleston? — et aussi il condamne la musique de jazz. En chaire, les curés mettent les jeunes gens en garde contre les jeunes filles qui portent le pantalon. Elles ne feront pas de bonnes mères!

★ ★ ★

La radio, invention assez récente, se développe. On inaugure en cette année 1924 un nouveau poste dans l'édifice Jackson.

Il y a cinquante ans que le service de distribution par facteurs est gratuit. Ce sera, en 1874, à Montréal puis, l'année suivante, d'autres villes en bénéficieront, dont Ottawa.

Avant 1874, il y avait un tel service dans les grandes villes mais, en plus du timbre payé par l'expéditeur, le destinataire devait verser au facteur deux cents par lettre et un cent par journal.

★ ★ ★

En cette année 1924, une grande amélioration se produit à Hull. J'ai quelquefois mentionné le régime du constitut qui freinait certainement le développement de la ville. Une bonne partie des Hullois ne possédaient pas le terrain sur lequel leur maison était construite. Ce terrain appartenait à la famille Wright. De fortes pressions furent faites auprès du gouvernement du Québec pour que cesse cet état de choses et, en 1924, il fut permis aux propriétaires d'acheter le terrain à condition de payer une certaine somme, une fois et demi l'évaluation de la maison. Si la lenteur du développement de Hull est due au constitut et on s'accorde à dire que tel fut le cas, les citoyens ont dû se réjouir grandement d'être enfin «chez eux».

Du côté du Québec, une très belle maison fut construite, chemin d'Aylmer, en 1924, par un important marchand de bois d'Ottawa, R.L. Blackburn. John Pearson, l'architecte chargé de rebâtir le Parlement d'Ottawa, construisit la maison et la pierre qui servit à l'édifice du centre fut la même que celles qui servirent à élever la grosse maison de pierre, achetée en 1956 par le gouvernement de l'Italie pour y loger son représentant diplomatique. Il paraît que l'architecte Pearson introduisit, dans la maison, quelques motifs et décorations qu'il avait déjà dessinés pour le Parlement. La bibliothèque, tout spécialement, présente une décoration de dessins floraux et une plinthe montrant les animaux du Canada.

★ ★ ★

Divers

— L'affaire Delorme, dans laquelle un prêtre, l'abbé Delorme, est accusé d'avoir tué son frère pour hériter d'une assurance, fait beaucoup parler d'elle.

— L'église de Hawkesbury, bâtie il y a trois ans seulement, est la proie des flammes.

— Giacomo Puccini, illustre compositeur italien, meurt à Bruxelles.

— Le docteur Rodolphe Chevrier est nommé membre de la Commission d'embellissement d'Ottawa.

— Émery Lapointe, poissonnier au marché By, meurt en 1924 à 66 ans. Son épouse, Paméla Lalonde, était décédée en 1902 à 41 ans. Le couple logeait au numéro 161 de la rue Guigues et une fille,

Éveline, épouse Valmore Boudreault, fils de M. et Mme C.S.O. Boudreault qui habitaient en face, au 164 rue Guigues.

— Entre autres dames, Lady Gouin, Lady Taschereau et Lady Caron encouragent un thé donné au Couvent du Sacré-Coeur, rue Rideau.

— En mars, ouverture de la maison Doucet & Cie Limitée, rues Dalhousie et Murray, à l'emplacement de l'ancien magasin Malette. On y vend de la mercerie, des chaussures et des marchandises sèches.

— En mars 1924, des employés de l'Imprimerie nationale sont renvoyés. Sur huit renvois, sept sont des Canadiens français. Il y a protestation. — Cette même année, les Postiers se mettent en grève. «Le Droit» qui ne peut rejoindre ses lecteurs, accepte l'invitation des autorités du chemin de fer Canadien-National qui mettent leur poste CKCH à la disposition du journal pour ses nouvelles.

— L'enseigne rouge est approuvée officiellement et peut flotter dès maintenant, sur les édifices fédéraux. Ce sera, cependant, beaucoup plus tard, que le Canada aura son propre drapeau et nous en reparlerons.

— En 1924, on déplore le fait que les Canadiens s'expatrient aussi rapidement que les immigrants qui arrivent au pays.

CHAPITRE XXVI

1925 Tel que relaté auparavant, le gouvernement King se maintient au pouvoir par la force des poignets. Aux élections fédérales de 1925, le parti libéral remporte 101 sièges tandis que les conservateurs en comptent 116. Cependant, King conserve son poste avec l'appui des 24 députés progressistes. Je ne reprendrai pas ici le conflit qui opposa le Premier ministre au Gouverneur général et qui, finalement, se solda par la victoire des libéraux dans les élections générales déclenchées en 1926. Byng de Vimy qui n'avait pas eu le beau rôle dans cette affaire fut rappelé par le gouvernement impérial et remplacé en octobre 1926 par le vicomte Willingdon. Il s'agissait maintenant, pour le gouvernement en place, de reprendre l'étude des pensions de vieillesse aux personnes âgées de plus de soixante-dix ans.

Dans les prochains mois, le gouvernement canadien aura à étudier la canalisation du St-Laurent, destinée, disent les experts, à assurer le développement de cette partie de l'Amérique. Américains et Canadiens cherchent un terrain d'entente pour réaliser un projet aussi vaste.

Pour la première fois, ou presque, on entend un mot pour décrire une invention qui révolutionnera notre existence à l'heure qu'il est: la télévision. On cite l'événement sensationnel suivant: des savants français de l'Institut du radium, auraient réussi à accrocher à l'appareil du téléphone, un minuscule écran qui permettrait aux usagers de se voir en se parlant. Il est étrange que cet aspect de la télévision n'a jamais été inventé, ou plutôt n'a jamais été commercialisé, tandis que le téléviseur transmettant des images blanc et noir puis plus tard en couleur est entré dans nos mœurs et nos coutumes depuis 1952 environ.

★ ★ ★

Le 1er octobre, presque sans avis, le fameux hôtel Russell ferme ses portes. Il avait été l'un des endroits les plus populaires de

la capitale, mais le Château Laurier, construit en 1912, avait sonné son glas. Quelques années plus tard, un incendie spectaculaire détruisait l'immeuble qui avait été fermé depuis deux ans et demi.

C'est aux environs de 1925 que la piscine Plant (The Plant Bath) fut ouverte. Si je ne me trompe, celle du Y.M.C.A. existait déjà mais, de toutes façons, Plant est une des plus anciennes. Elle existe encore, renouvée il y a peu d'années.

En 1925, décès de M. A.D. DeCelles, bibliothécaire au Parlement d'Ottawa. Né en 1843 à Montréal, il fut un journaliste remarquable, publia quantité d'articles sur l'histoire et, en 1887, trois ans après son entrée à la Société Royale du Canada, il commença à faire paraître des oeuvres sur les hommes politiques, tels Papineau, Lafontaine, Cartier et, en 1920, «Laurier et son temps». En 1916, «Les patriotes de 1837» constituait une remarquable étude sur cette époque troublée de notre histoire. M. DeCelles fut pendant quarante ans directeur de la bibliothèque du Parlement après avoir été l'assistant de M. Todd pendant quelques années.

M. DeCelles était chevalier de la Légion d'Honneur de France, Compagnon de Saint-Michel et Saint-George et décoré des palmes académiques. En 1876, il avait épousé Eugénie Dorion.

J'ai mentionné sous «Champagne» dans la Seconde partie, la mort du commissaire de la ville d'Ottawa, qui disparut en 1925 également. Aussi, en 1925, décès de Mme J. Charrette, née Cléphire Nantel.

À l'occasion des noces de diamants de M. et Mme Olivier Durocher (lui, avait été maire d'Ottawa), il y a réception au Monument national, une adresse dont l'enluminure est due à Fortunat Champagne, étant lue par Hector Laperrière.

Un incendie détruit complètement les établissements du voiturier et carrossier Dufour, 247-249 rue Rideau.

En mars 1925, un violent séisme secoue Ottawa qui n'est pas habituée à des tremblements de terre. Il n'y a pas de victimes mais seulement une population un peu effrayée ce qui n'empêche pas une partie de hockey de se poursuivre comme si de rien n'était.

Un comité de dames qui appartiennent au Women's Canadian Club fonde le Club Chelsea, résidence pour dames, qui existe toujours rue Metcalfe. Une des fondatrices de ce Chelsea Club fut Mme Charlotte Whitton, plus tard mairesse d'Ottawa.

J.R. Booth, le roi du bois qui, de pauvre qu'il était à son arrivée ici, deviendra millionnaire et mariera sa petite-fille à un prince danois, meurt en 1925. Sa tombe se trouve au cimetière Beechwood où il repose, entouré des membres de sa famille.

J'ai choisi de parler de la paroisse Ste-Anne et de son remarquable curé, Mgr Myrand, à l'occasion de la parution du livre de Jules Tremblay «Sainte-Anne d'Ottawa — un résumé d'histoire» qui fut imprimé en 1925 par la Cie d'Imprimerie d'Ottawa, Limitée.

Depuis sa fondation en 1873 par Mgr Guigues, la paroisse Ste-Anne s'était développée à un rythme rapide et je pense avoir mentionné, chaque fois que la chose était possible, le dévouement des neuf curés qui la dirigèrent jusqu'à l'arrivée de Joseph-Alfred Myrand le 15 décembre 1903. Rappelons qu'il était né à Ottawa, dans une des petites maisons de bois de la rue St-Patrick, autrefois habitées par les Soeurs Grises. En avril 1866, Mme Myrand, née Williams, épouse du maître de poste au Sénat, donnait naissance à un garçon que l'on prénomma Joseph-Alfred et dont le parrain était Louis Casault (voir page 97, Tome II).

Ayant accédé à la prêtrise en 1892, il fut quelque temps vicaire à Ste-Anne, puis curé à Saint-Thomas d'Aquin, de Billings Bridge. Les vingt-cinq ans de prêtrise de Mgr Myrand donnèrent l'occasion à ses paroissiens de rappeler le dévouement, l'esprit d'initiative et l'énergie tout à fait remarquables de ce prêtre qui fut aussi un champion de la cause nationale, représentée, ces années-là, par la résistance passive et sans violence, mais déterminée et tendue vers un but unique: la survivance du français dans les écoles primaires de la province. Pour ce faire, le curé avait protégé les institutions où se groupaient les nôtres, car l'union fait la force: la Caisse populaire, le Cercle social, l'A.C.J.C., l'Union St-Joseph du Canada, la Société Saint-Jean-Baptiste, la F.F.C.F. et, naturellement, l'A.C.F.E.O. Le curé Myrand avait le don de rallier les bonnes volontés et tous emboîtaient le pas avec vigueur.

Peu de temps avant les noces d'or de Ste-Anne, les paroissiens avaient assisté à l'inauguration d'un nouveau presbytère, remplaçant celui, bien modeste, érigé du temps de Messire Alleau, premier curé. Ce presbytère de 1922, qui existe encore rue Myrand et qui est maintenant la propriété des Filles de la Sagesse, avait un aspect imposant et on l'apparentait presque à un château tant il dépassait de beaucoup en apparence les presbytères du diocèse. De même, pour le cinquantenaire de Ste-Anne, l'église avait reçu une toilette neuve. «Le magasin» du curé Alleau avait disparu mais la belle chaire à large dôme s'élevait toujours à gauche de la nef. Un grand Christ était adossé à la colonne entourant, à droite, le pourtour du chœur. En présence de Mgr Énard, la chorale sous la direction de M. Vermette, interpréta la messe en si bémol de J.V. Lemmens, et Mgr Laberge, curé de St-Jean Baptiste de Québec, prononça le sermon de circonstances. À l'occasion de ce cinquantenaire, le curé de Ste-Anne fut nommé chanoine

honoraire du chapitre diocésain. Plusieurs paroissiens qui ont connu le curé Myrand n'ont parlé de lui; tous ont mentionné son caractère entier, orgueilleux et énergique. Il aimait paraître, s'habillait sans fausse modestie pour impressionner et n'hésitait pas à se servir de son prestige pour obtenir ce qu'il voulait. On m'a raconté qu'ayant décidé d'aider un de ses paroissiens menacé de perdre sa place de fonctionnaire, le curé s'était présenté chez le patron de son protégé, avec, dans le vêtement, toute la pompe permise par son titre de chanoine honoraire: grande cape, accessoires écarlates, souliers à boucles, canne à la main avec toute la morgue d'un prince de l'église. Le chef de bureau avait été ébloui par tant de grandeur et le pauvre fonctionnaire avait gardé sa place. Quelquefois, m'a-t-on dit, son aide était plus discrète. Combien de jeunes lui doivent l'instruction payée par lui? La bourse du curé était bien garnie car il était excellent administrateur, prudent dans ses placements, avec un grand sens des affaires.

Au moment où se termine ce tome IV, c'est-à-dire 1926, le curé Myrand et sa paroisse constituent le centre d'une ruche bourdonnante d'activités. Il faut lire l'oeuvre de Jules Tremblay (1925) et celle de Lucien Brault, enfant de la paroisse, écrite en 1973, pour suivre les multiples réalisations, dans des champs aussi variés que la culture dont le théâtre et la musique, le sport, les sociétés de secours mutuel et les associations patriotiques, pour en nommer quelques-unes seulement.



Divers

— La ville balnéaire de Miami est presque entièrement détruite par un raz-de-marée qui cause près de 400 morts et des milliers de blessés.

— Le grand écrivain Paul Claudel dont les oeuvres ont été souvent jouées au Canada, est nommé Ambassadeur de France aux États-Unis. Il était auparavant représentant de son pays au Japon.

— «Canada House», ouvre ses portes à Londres. George V préside à l'inauguration de cette maison destinée à abriter la représentation diplomatique du Canada auprès du gouvernement anglais. Cette même année, la reine douairière Alexandra, veuve d'Édouard VII, dont j'ai relaté la visite à Ottawa quelque vingt ans auparavant, meurt en Angleterre.

— Après des années de recherches ardues, une tombe de pharaon enfouie sous la terre d'Égypte, révèle des trésors fabuleux. Le jeune roi Tout-an-Kamon reposait depuis des milliers d'années dans une tombe qui, elle, n'avait pas été violée et c'est ainsi que le monde entier put admirer des objets d'une très grande beauté.

Une partie en fut exposée à la Galerie nationale d'Ottawa il y a quelques années. J'ai moi-même vu, au Musée du Caire, la collection entière y compris la momie recouverte de feuilles d'or, du jeune roi.

— On ne savait au juste à qui appartenait le Labrador: au Québec ou à Terre-Neuve? La question n'était pas encore tranchée mais, en 1925, Terre-Neuve offrit au Québec de lui abandonner le Labrador pour une somme de trente millions. L'offre fut refusée. Deux ans plus tard, le Conseil Privé britannique passa un jugement à l'effet que le Labrador appartenait à Terre-Neuve.

— Le cardinal Mercier, qu'Ottawa avait reçu avant tant d'enthousiasme quelques années auparavant, meurt en 1926.

— L'usage du téléphone s'intensifie. De 1915 à 1925, le nombre d'appareils téléphoniques au Canada a doublé. En 1925, plus de 13% des Canadiens se servent de l'invention de Bell.

— Les députés votent pour accorder des pensions aux vieillards, mais le Sénat rejette le bill.

CHAPITRE XXVII

1926 Une malheureuse affaire mit aux prises, en cette année 1926, l'Académie de La Salle et l'Université d'Ottawa. Rappelons que l'Académie, institution indépendante, n'avait pas été menacée par l'implantation du Règlement XVII; les luttes qu'avaient menées, depuis tant d'années, des hommes d'un entier dévouement tels Samuel Genest et N.A. Belcourt, ne touchaient pas l'institution des Frères. Il faut rappeler, toutefois, que plusieurs élèves du cours secondaire de l'Académie bénéficiaient de subventions payées par la Commission des écoles séparées d'Ottawa dont M. Genest était le président.

Toujours est-il que l'Académie demanda à l'Université d'accepter le diplôme qu'elle décernait à ses étudiants afin de leur permettre de poursuivre leurs études au degré universitaire, sinon d'accorder à l'Académie une forme d'affiliation existant déjà avec le couvent du Sacré-Coeur, par exemple. Ces démarches se révélèrent un échec.

L'Académie décida donc de demander une reconnaissance officielle au ministère de l'éducation de Toronto. La Commission des écoles séparées s'opposa au geste qu'avaient posé les Frères. Demander à Toronto une telle reconnaissance constituait une affiliation, à son avis, à la Commission des Écoles secondaires publiques d'Ottawa.

La Commission retira de l'Académie une partie des élèves pour lesquels elle payait l'enseignement et, un an plus tard, toutes les subventions furent retirées aux Frères. De plus, elle ouvrit les portes de l'Université d'Ottawa à ceux qui désiraient poursuivre leurs études au niveau secondaire, mettant ainsi en concurrence l'Université d'Ottawa et l'Académie de La Salle. C'était une triste situation qui ne pouvait que nuire au bien des élèves, tiraillés entre l'une ou l'autre institution. «Le Droit» prit fortement position pour la Commission scolaire des Écoles séparées, ce qui n'arrangeait pas les choses.

L'Association des Anciens de l'Académie de La Salle fut, naturellement, mêlée de près au conflit, avec son président J. Albert Boyer. Dans son histoire de l'Académie, le Frère Dufour déplore le fait qu'une brochure «Lumière et Justice» publiée par les Anciens, ait mis l'accent sur le côté politique des divergences d'opinion, et ait conseillé à ses lecteurs de ne pas voter pour les membres de la Commission fortement opposés à l'Académie. Si bien que lors des élections de 1931, on retira la présidence à Samuel Genest et l'hon. N.A. Belcourt ne fut plus conseiller juridique. Ils furent remplacés par M. D. Robichaud et Me Waldo Guertin.



Je n'ai pas beaucoup parlé de la mode féminine et pourtant durant la période que je viens d'étudier les changements furent profonds entre l'apparence de la femme de 1900 et celle de 1926. Au début du siècle, il était de bon ton de commander d'après le fameux catalogue Eaton des robes qui pouvaient être faites sur mesure. En voici, reproduites du catalogue de 1902.

La taille est extrêmement fine car le corset enserre la belle dans un étau, quitte à lui causer toutes sortes d'ennuis de santé. À l'époque, les femmes étaient traditionnellement pâles et faibles. Quantité de pilules, de cordials et de vins, étaient recommandés, dans les journaux, pour les remettre d'aplomb. On n'aurait jamais osé reconnaître que cette santé chancelante pourrait être due à des naissances trop nombreuses que certaines ne pouvaient supporter. On blâme donc le fameux corset, trop serré et qui cause «des vapeurs». Les romans de l'époque sont pleins d'évanouissements causés par l'émotion, un courant d'air trop chargé de romantisme ou la présence d'un amoureux trop ardent.

La jupe traîne à terre pendant cette période de début du siècle. La femme du peuple porte la jupe de serge foncé avec une blouse de coton, de linon, quelquefois agrémentée de dentelles. La soie, le taffetas et le satin sont réservés aux belles sorties. À la maison, elles portent une «matinée», sorte de longue blouse ample et confortable. Pour la femme élégante, la robe de jour enserre le cou mais la robe du soir est largement échancrée. Le chapeau sera, jusqu'aux années de guerre, une pyramide en équilibre instable, décoré d'un voile ou de fleurs ou de boucles de ruban avec, quelquefois, de petits plumets coquets. Les plumes d'autruche qu'un marchand nettoyait, frisait et teignait auparavant, ne semblent plus tellement à la mode.

La mode est, à mon avis, infiniment séduisante, très féminine et propre à inspirer aux hommes des désirs de galanteries tout à fait dans le goût de l'époque, à écrire des vers, chanter les charmes de la belle, etc.

1902



Cloche

Mariage en 1900



Mais, les femmes font du sport. La bicyclette inspire aux couturiers la jupe longue mais pas aussi large que pour la rue. elles portent aussi quelquefois le «bloomer» qui, à la vérité, est si large qu'il semble une jupe. Pour ce sport, la veste d'une allure un peu masculine, enserre le buste et les manches sont du genre gigot. Il faut toujours porter un chapeau. Il s'agit alors d'un petit canotier aux bords étroits avec une fleur ou une boucle. Les cheveux forment des coques profondes des deux côtés de la tête ou bien sont rassemblés sur le haut du crâne en un chignon. Ainsi apparaissent des jeunes filles qui font de la natation au début du siècle. Il va sans dire que le costume est pudique, fait de tissu ne collant pas, à culotte bouffante allant à mi-mollet. Le costume de bain est quelquefois agrémenté d'un grand col matelot, pour faire plus marin sans doute. D'ailleurs, ces grands cols matelot resteront à la mode assez longtemps et des petits garçons en seront affublés jusqu'à ce qu'ils soient en âge de se vêtir «en homme».

C'est la guerre qui, en obligeant les femmes à des économies, en les plaçant dans les usines, en les mettant à la place des hommes dans les magasins et les industries, modifie la silhouette féminine. Les jupes commencent à raccourcir, on montre ses chevilles. Le chapeau restera encore large et encombrant pour quelques années mais vers 1920 ce sera l'avènement de la cloche, de la jupe très courte, du charleston, des cheveux à la garçonne, du rouge à lèvres éclatant. La barrière des sexes s'est écroulée. Le chaperon n'existe plus et la jeune fille sort seule ou avec des amies, fréquente le cinéma ou le théâtre, travaille et se débrouille car la guerre a décimé de grandes quantités de fiancés possibles. À Ottawa, la population féminine sera infiniment supérieure à la population masculine. Il y a aussi relâchement des liens familiaux puisque la femme voit s'ouvrir devant elle le monde du travail et doit s'y tailler une place. Sa vocation ne sera pas exclusivement celle tant souhaitée auparavant: celle de femme mariée. Elle fréquente les salons de beauté, se fait faire des accroche-cœur au-dessus de chaque oreille et adopte les cheveux coupés au rasoir. Elle n'a plus ni seins, ni hanches ni arrière-train. La robe-chemise est droite mais, comme compensation, on porte beaucoup d'attention au tissu dont on se vêt et les bijoux prennent une importance certaine. On porte des chaînes ou des colliers très longs, des bracelets aux avant-bras et au bout des doigts un fume-cigarette long et mince. On poudre abondamment ses joues et on maquille ses yeux.

Voici la femme de 1926. Un quart de siècle a suffi pour effectuer une transformation aussi spectaculaire.

Du côté des hommes, on ne porte plus la canne, le haut de forme et la barbe, ou presque plus. S'il y a une moustache, elle est petite. Pour dormir, les hommes ne mettent plus la chemise de

nuit, mais le pyjama, mode qu'adopteront les femmes un peu plus tard. Cependant, le costume masculin ne subira pas de transformation aussi nette que l'accoutrement de la femme et il n'y a pas tellement de différence entre l'apparence de l'homme de 1900 et celui de 1926.



Décès, le 26 décembre 1926, du chanoine Jean-Antoine Plantin de la paroisse Notre-Dame d'Ottawa.

Né à Béage, dans l'Ardèche, en 1849, dans une famille de douze enfants, il avait été d'abord Sulpicien puis vint au Canada en 1877, occupa diverses charges à l'église Notre-Dame de Montréal jusqu'en 1884 lorsqu'il vint à Ottawa, prêtre séculier et vicaire à la cathédrale Notre-Dame, Mgr T. Duhamel étant archevêque à ce moment-là. Chanoine en 1889, il passa quarante ans de sa vie à desservir les fidèles de la paroisse mais aussi comme aumônier de l'Académie de La Salle, du Monastère du Précieux Sang et de l'Hôpital général, entre autres. Il fut pendant trente ans secrétaire général des conférences ecclésiastiques, chargé dès 1914 de l'Institut Jeanne d'Arc, directeur de la Fraternité du Tiers-Ordre, etc.

C'était un homme de petite taille, bon, doux, effacé, distrait et très pieux. D'aucuns se souviennent de l'avoir vu revenir de l'hôpital vers l'archevêché, marchant au beau milieu de la rue, tout à fait inconscient de la circulation. Il lisait son bréviaire. Pendant quarante ans, il fut chaque jour à son confessional entre trois et quatre heures de l'après-midi. Sa surdité était très avancée et il entendait bien mal les confidences déversées dans son oreille. Il sommeillait quelquefois mais s'éveillait pour bénir et dire: «Allez en paix, mon enfant». Il avait donc de nombreux clients satisfaits à son confessional. On m'a dit qu'il ne parlait vraiment qu'une fois par année, le jeudi saint, je crois. Lorsqu'il fit un tel sermon, toujours assez ennuyeux, le chaire étant, à ce moment-là, située très haut à droite de la nef, le bon chanoine perdit son dentier qu'il rattrapa à la volée avant qu'il ne tombe sur la tête des fidèles surpris mais non ravis.

Le chanoine Plantin mourut de graves troubles d'estomac dont il avait souffert à peu près toute sa vie mais dont il ne parlait jamais. Son médecin était le docteur J.A. Lemay qui était à son chevet lorsqu'il mourut à l'Hôpital général le 26 décembre. Il avait été administré par Mgr Campeau. Le corps fut porté de l'hôpital à la cathédrale par Mgr Lebeau, chancelier, le chanoine Lapointe, curé, les abbés Hébert, Gagnon, Bélisle et Labrosse, et fut placé en chapelle ardente dans le salon de l'archevêché. Le 29, Mgr Émard chantait le service funèbre. La chorale, sous la direction de M.

Fortunat Champagne, chanta la très belle messe de requiem de Lorenzo Perosi, de même qu'un Dies Irae d'Amédée Tremblay. Les solistes étaient Émile Boucher, A. Lacroix, G. Gosselin et H. Giroux. À l'orgue, Wilfrid Charrette, élève de M. Tremblay, avait remplacé depuis 1922 M. Pierre Gauthier.

En 1926, quatre cents membres de La Survivance française, habitant l'ouest du Canada, viennent visiter leurs compatriotes de l'est du pays. La réception ici est organisée par l'ACFEO et son président, le sénateur N.A. Belcourt, ainsi que la St-Jean Baptiste dont le président est M. Hector Ménard. Une belle réception a lieu au Monument national. Le groupe est reçu également au Parlement où l'Hon. Ernest Lapointe lui souhaite la bienvenue.

★ ★ ★

Divers

— Fondation de l'Association canadienne-française de l'Alberta, dont le premier Secrétaire général est M. J.A. Rioux.

— Le 23 avril, l'acteur de cinéma aux beaux yeux langoureux, Rudolph Valentino, le sheik, dont toutes les femmes raffolaient, meurt à 31 ans. On dit qu'après presque soixante ans, son nom reste vivant comme le symbole même de l'acteur adulé et même vénéré comme un être à part. Je crois bien que, depuis ce temps, aucun autre acteur a suscité chez les amateurs de cinéma, une adoration de ce calibre.

★ ★ ★

Il me faut terminer ici cette histoire d'Ottawa qui se voudrait beaucoup plus complète, mais il reste encore toute la partie de ce tome qui se rapporte aux familles canadiennes-françaises habitant la capitale de 1900 à 1926 et dont je n'ai pas encore parlé dans des tomes précédents. Les journées n'ayant que vingt-quatre heures et une page de livre ne contenant, en somme, qu'un certain nombre de lignes, je suis forcée de remettre au Tome V la description des fêtes qui marqueront ici en 1926 le centenaire de la fondation de notre ville. Ces fêtes serviront de remarquable début d'une ère nouvelle mais, déjà, on peut s'émerveiller que le misérable village de Bytown soit devenu une capitale d'environ 122,000 habitants dont 40,000 de langue française, au moment où je mets le point final à ce livre. À mes fidèles lecteurs, je donne donc rendez-vous dans deux ans d'aujourd'hui pour la sortie du cinquième volume sur cette histoire d'Ottawa qui m'aura demandé bien des heures de travail mais aussi qui m'aura donné, en compensation, les joies de la découverte.

DEUXIÈME PARTIE

FAMILLES CANADIENNES-FRANÇAISES À OTTAWA, de 1900 à 1926

AUCLAIR — Il m'a été impossible de trouver d'autres détails sur la famille Auclair qui habitait le Commissariat, et mentionnée brièvement dans le Tome III, sinon qu'une fille de cette famille s'appelait Antoinette, était née vers 1902 et étudiait chez les Soeurs Grises, rue Water.

Une autre famille de ce nom habitait Ottawa au début du siècle. M. Théodule Auclair était employé au Ministère des Pêcheries; il élevait des poissons, les traitait avec des produits chimiques pour leur conserver leur beauté originale, puis les préparait pour les expositions. Son laboratoire était situé à l'angle des rues Sussex et George. M. et Mme Théodule Auclair (née Ida Brisebois) demeuraient à 60 rue Bolton et eurent cinq enfants: Cécile (Lionel Gauthier, mar. 1932) décédée en 1977, George (Isabelle McKenzie), Madeleine (Maurice Dupont), Fernande (Normand Lafrance) et Maurice, joueur de hockey, qui se joignit à la Marine pendant la Deuxième Grande Guerre et mourut à 29 ans. Les trois filles de Lionel et Cécile Gauthier furent Lucette (Mme Alan Tassie), Lise (Mme Guy St-Louis) et Marie-Claire (Mme Norman Crampton). M. et Mme Normand Lafrance eurent trois fils: Jean (Lise Gingras), Marc (Lorraine Sarrazin) et Denis. M. et Mme Maurice Dupont eurent deux enfants: Robert (Nicole Gendron) et Monique (Jean-Claude Demers).

BARRETTE — T.G. Barrette était comptable en chef à l'Imprimerie nationale et habitait, avec sa famille de treize enfants rue Cumberland, étant paroissien de l'église du Sacré-Coeur. Il fut un des premiers à lancer l'idée d'un Monument national; il fut deux fois candidat à l'échevinage. C'était un excellent homme d'affaires. Lorsqu'il mourut de la fièvre typhoïde à la fin de février 1907, il était président de l'Institut canadien-français. Les anciens présidents de l'Institut suivaient en nombre imposant avec une grande quantité d'amis désolés de cette perte le cercueil de celui qui n'avait que 44 ans à sa mort et laissait une épouse et une nombreuse famille.

Il fut remplacé à l'Institut par Rodolphe Girard.

BEAULNE — Venu au Canada avec le régiment de Carignan en 1665, Jean Beaulne épousait, peu après, Madeleine Bourgery. Il était probablement trafiquant de fourrures.

Un de ses descendants, forgeron, était installé aux environs de Ste-Scholastique vers le milieu du siècle dernier et c'est là que naquit un fils Joseph, forgeron lui aussi, qui, en 1885, épousa Émilie Fortier. À la suite d'un pénible accident qui endommagea fortement sa main droite, il dut délaisser son métier, vint à Ottawa avec sa femme et ses fils Antonin et Léonard, et fut peintre en bâtiment, habitant rue Clarence. Plus tard, la famille déménagea sur la Côte de sable. Son épouse, Émilie, mourut le 24 juin 1924 et lui-même décéda à la fin de 1943. Il habitait alors chez son fils Léonard au numéro 676 de la rue King-Edward.

Léonard était né à Belle-Rivière, Ste-Scholastique, le 8 août 1887. De son père, qui était un homme fort, dur pour lui-même, il hérita d'une solide charpente. Il était doué pour l'athlétisme et avait des dispositions pour le rugby, la crosse et la lutte.

Après la venue de sa famille à Ottawa en 1901, il suivit les cours commerciaux à l'École secondaire de l'Université d'Ottawa, acquit un goût très prononcé pour le théâtre, goût qu'il partageait avec son ami Hector Laperrière. C'est avec lui qu'il fonda, en 1905, le Cercle Crémazie.

À maintes reprises, j'ai mentionné l'emprise du théâtre sur la population d'Ottawa et le plaisir qu'elle prenait aux nombreuses représentations qui se donnaient dans la capitale. Le nom de Léonard Beaulne a été cité souvent. J'ai voulu donner ici quelques précisions sur sa vie, informations qui m'ont été aimablement transmises par son fils, Jean-Pierre.

Bien avant qu'il épouse, à l'église du Sacré-Coeur, Yvonne Daoust, en 1916, Léonard s'était impliqué dans la vie du

théâtre; il devait y briller dans des rôles de composition et des interprétations comiques puisque son physique ne le disposait pas à jouer les jeunes premiers romantiques. Il semblerait que la première pièce à laquelle il contribua fut «L'Expiation», dans le sous-bassement de l'église de Hintonburg. Dans la nouvelle salle du Monument national, qui ouvrait ses portes vers cette époque-là, il joua dans «Vengeance et Justice». Dans l'intervalle, il avait participé, en 1906, à Rockland, à une grande soirée pour amasser des fonds afin de procurer des bras artificiels à un grand athlète Ed. Lafleur. Il y eut alors soirée de lutte entre Léonard Beaulne et Léon Fink ainsi qu'un discours comique par le premier.

L'association de M. Beaulne avec le Cercle St-Jean, dirigé par le talentueux Ernest St-Jean, commença en 1911 et fut longue et fructueuse; un peu plus tard, Wilfrid Sanche, directeur artistique, René Provost, Charles Marchand et d'autres qui laissèrent leur marque dans le théâtre, jouèrent dans des pièces avec Léonard Beaulne; peu après son mariage avec le comédien, Mme Beaulne, que l'on disait très jolie, fut de la distribution (Voir sous Daoust).

Plus tard, aussi directeur artistique d'un groupe formé des Anciens des Débats français de l'Université d'Ottawa, Léonard Beaulne aura sa propre troupe. En plus d'être comédien, il possédait un beau talent de caricaturiste; on pouvait s'en rendre compte lors des élections lorsque «Le Droit» affichait les résultats sur un immense tableau devant ses bureaux. Léonard accompagnait ces projections de caricatures fort amusantes. Il fonda aussi une école de diction pour former les comédiens, réalisant ainsi un rêve nourri depuis de longues années.

Au moment où se termine ce Tome IV, c'est-à-dire en 1926, la troupe Beaulne groupe une pléiade de bons acteurs dont C.H. Glaude, Émile Colonnier, Lionel Baril, Albert Boucher et aussi Lorenzo Lafleur, père de Louise, épouse de Jean-Pierre Beaulne.

Dans le Tome V, j'aurai l'occasion de parler des divertissements qui prennent une autre tournure. La Rampe fait son apparition. Oscar Auger, sa femme et bien d'autres deviennent la coqueluche des amateurs de la scène. Mais, cela dépasse le cadre de mon présent travail. Contentons-nous de dire que le nom de Léonard Beaulne reste indubitablement attaché à notre meilleur théâtre, Sa contribution à la vie artistique demeure son plus beau titre de gloire.

Léonard Beaulne mourut à Ottawa le 10 octobre 1947 à l'âge de 60 ans. Son épouse, née Yvonne Daoust s'éteignit trop

jeune à l'âge de 47 ans, le 27 mars 1943. Elle fut présidente de la section Sacré-Coeur de la F.F.C.F. et s'intéressait à la vie tant littéraire qu'artistique de la région. Elle laissait quatre enfants : Yvon, Guy, Paulette et Jean-Pierre. Ses fils, bien qu'encore jeunes, avaient joué dans des pièces avec leurs parents et c'est surtout Guy qui a repris la tradition. Yvon a choisi la diplomatie et fut, en fin de carrière, notre Ambassadeur auprès du Saint-Siège. Jean-Pierre est juge et c'est lui qui a feuilleté pour nous un spicilège qui contient une richesse de documentation sur les réalisations à Ottawa et Hull du théâtre pendant plusieurs décennies.

BÉDARD — Né en 1893 du mariage d'Olivier Bédard, cultivateur, et de Vitaline Potvin¹, André Bédard vint à Ottawa avec ses parents vers 1910. La famille habita pour un temps les nos 71 à 73 de la rue Bolton. Olivier mourut en 1919.

Après divers séjours à Montréal et au Sault-Ste-Marie, André s'établit définitivement en 1927 dans la paroisse de St-François d'Assise, mettant sur pied une quincaillerie, commerce que son expérience passée lui permettait de mener à bien. Cet établissement, situé au 1109 rue Wellington, à l'angle de Sterling, dura trente ans.

M. Bédard épousa, en premières noces, Rhéa Poitras (1900-1970), fille du capitaine Joseph Poitras² et de sa femme Élodie Perras-Mondoux, de Thurso. Neuf garçons et une fille naquirent de cette union. En 1966, M. André Bédard prenait sa retraite; après la mort de sa femme en 1973, il se remaria avec Émilienne Parent, veuve d'Hector Hubert.

À l'honneur de la famille de M. Bédard, on doit dire que les neuf garçons, tous ayant reçu une solide instruction à St-Alexandre de Limbour, se sont mariés avec des jeunes filles de langue française, la seule fille épousant Gérard Proulx, d'Ottawa. Mais, il est regrettable que la majorité des fils se soit installés dans la province de Québec. Cependant, l'un des fils, Hubert, né à Ottawa en 1933, s'est consacré à un art vieillot et charmant, celui de la restauration des instruments anciens et de la fabrication de clavecins. Vivant en France, à Maintenon, Hubert a acquis une belle réputation; dans «Les Cahiers

¹ Vitaline était la soeur d'Éléonore Potvin, fondatrice avec l'abbé Mangin, des Servantes de Jésus-Marie. Le frère de Vitaline, Camille, épousa, pour sa part, Emma Bédard. Camille Potvin, mort jeune, fut le père, entre autres enfants, de Rose et de Thérèse, cette dernière très bien connue pour son dévouement aux oeuvres canadiennes-françaises de la capitale.

² Joseph Poitras, capitaine de bateaux, habitait une maison qui, longtemps, fut au bord de la rivière des Outaouais, un peu au sud du pont Interprovincial. Père de Théa et d'Aimé, le capitaine faisait la navette entre Ottawa et Montréal, traînant des barges et des billots.

canadiens de musique (Printemps-été 1974)», Thérèse Conquer, fille de M. et Mme Louis Charbonneau, a consacré un article fort documenté à l'art unique que pratique le canadien Hubert Bédard.

L'aîné des fils Bédard, Louis, né en 1924, fut le fondateur, à Ottawa, du Théâtre du Pont-Neuf. Il a joué, m'a-t-il confié, avec Les Compagnons de St-Laurent.

BÉLANGER, Jean-Amable — Notaire, né à Rivière Ouelle, P.Q. en 1832. Il fut fonctionnaire à partir de 1854. Il mourut dans la capitale fédérale en 1913 après y avoir vécu pendant cinquante-neuf ans. Il composa un recueil de poèmes intitulé «Mes vers» (1882).

BÉLANGER, Jeannine — Poétesse, née à Hull, P.Q. en 1915. Elle étudia à l'Université d'Ottawa et à l'Université de Montréal. Pendant dix ans, elle fut traductrice parlementaire à Ottawa. Quelques-uns de ses écrits ont paru dans la revue de La Société royale du Canada sous le nom de plume «Magnanarelle». Elle est l'auteur de trois recueils de vers: «Stances à l'éternel absent» (1941), «Courtisane imparfaite» (1977) et «Suite pour l'inconnu» (1980).

BÉLANGER, Aurélien — Descendant de François Bélanger, arrivé à Québec en 1637, Aurélien Bélanger naquit à Ste-Scholastique le 18 mars 1878 et vint à Ottawa peu après. Il étudia à l'école Brébeuf puis suit les cours commercial et classique à l'Université d'Ottawa. Il passe deux ans au Juniorat du Sacré-Coeur. Il obtient successivement son baccalauréat en philosophie, sa licence en philosophie en 1897 et son baccalauréat-ès-Arts avec mention maxima cum laude. Il est le seul élève de langue française dans la classe des gradués. Il avait mérité la médaille de littérature anglaise avancée, mais il l'abandonna volontairement à un condisciple de langue anglaise sur les instances du professeur, le R.P. Fallon. En 1897 et 1898, il suit un cours privé de pédagogie à l'école normale d'Ottawa. En 1902, il est maître-ès-Arts. Cette même année, il épouse Alida Rochon, fille de Téléphore Rochon.

Il avait déjà plusieurs années d'études du droit à Osgoode Hall lorsque, à la demande de Mgr Duhamel, il abandonne cette carrière et devient inspecteur des écoles bilingues de l'est de l'Ontario. Et c'est là qu'il constate la rapide anglicisation des élèves canadiens-français; il en fait part à ses amis et la fondation de l'ACFEO suivra de près. Il donne sa démission comme inspecteur après le Règlement 17. Il sera

chargé par l'ACFEO de la première assemblée de résistance à Hawkesbury et l'Association lui confiera la tâche, des centaines de fois, de convaincre les Canadiens français de la province, du bien-fondé des revendications en cours.

Pendant une assemblée à Toronto en 1922, il expose avec force le problème bilingue. La fondation de la «Unity League» ne tardera pas à ébranler l'antagonisme des dirigeants ontariens.

Après avoir aidé à la fondation de l'école normale de l'Université d'Ottawa, M. Bélanger décide de se lancer dans l'arène politique. En 1923, il se présente et est élu député de Russell à Toronto. Il sera battu en 1929, sera réélu pour le comté de Prescott en 1934, 1943 et 1945.

Après une vie si remplie, M. Bélanger se retire en 1948 et meurt à 74 ans le 16 février 1953. Ses funérailles, suivies par un grand concours de parents, d'amis et d'admirateurs ont lieu à l'église St-Charles car il avait longtemps habité cette paroisse; lors de son décès, il demeurait au 114 rue Barrette. Depuis 1927, il avait habité le 56 de la rue St-Charles et c'est là que sa mère, Mme Bélanger-Doré, mourut en 1939 à 86 ans.

Outre son épouse (décédée en 1958), M. Bélanger laissait trois fils: le R.P. Jean-Marcel Bélanger o.m.i., Louis-Robert de Philadelphie, et Roger, de Winnipeg; trois filles: Mme Roméo Delcourt (Jeannine) de Montréal, Mme W.A. Mennie (Andrée) d'Ottawa et Yolande (Mme Chaussebourg) d'Ottawa.

M. Bélanger était entièrement dévoué au sort des Canadiens français de l'Ontario. Il s'impliqua dans tous les mouvements pour aider les nôtres et par ses interventions à la Législature de Toronto (en 1925, il parle pendant cinq heures sur nos justes revendications), il contribua fortement aux changements qui s'opérèrent dans l'attitude du gouvernement envers les Franco-ontariens.

À sa mort, «Le Droit» l'a qualifié de «grand apôtre de la survivance française». Il fut probablement l'un de nos défenseurs les plus sincères, les plus ardents et, par sa brillante intelligence, contribua à éliminer le fameux Règlement 17.

BELCOURT — Napoléon Belcourt naquit le 15 septembre 1860 à Toronto, fils de F.N. Belcourt et de son épouse Marie-Anne Clair, tous deux Canadiens français. Lorsque les édifices fédéraux furent prêts à Ottawa et que les fonctionnaires y déménagèrent, M. Belcourt vint ici avec sa famille pour y être maître de poste, fonctions qu'il remplissait également lorsque

le gouvernement siégeait à Québec avant 1865. M. F.N. Belcourt travailla pendant quelques années, prenant sa retraite en 1872 pour être remplacé par le jeune Pascal Poirier, plus tard, sénateur.

Le jeune Belcourt étudia au séminaire de Trois-Rivières et à l'Université Laval où il fit son droit. Il fut admis au barreau du Québec en juillet 1882. Dès 1891, il faisait partie de la Faculté de droit de l'Université d'Ottawa. Élu représentant libéral d'Ottawa à la Chambre des communes en 1896, il y fut réélu en 1900 et 1904. Ce fut Sir Wilfrid Laurier qui le remplaça comme député d'Ottawa en septembre 1904. Belcourt fut du Conseil Privé en 1905 et fut nommé sénateur en 1907.

Entre-temps, il avait épousé, en 1889, Hectorine Shehyn, fille de l'honorable Shehyn, de Québec. À sa mort à New-York en 1901, Mme Belcourt laissait trois filles dont l'aînée avait dix ans. Ses funérailles eurent lieu à l'église du Sacré-Coeur, à partir de la rue Maria où habitait la famille à ce moment-là.

En 1903, N.A. Belcourt se remariait avec Mary Margaret Haycock d'Ottawa. De ce second mariage, trois fils naquirent: Wilfrid (Hope McMann) qui habite Montréal, Paul, décédé (Maud Holland) et Victor, décédé (Mlle Hyndman). Les filles nées du premier mariage furent Béatrice, Gabrielle (Mme Paul Leduc, mar. 1916) et Jeanne (1) R. Delaute et (2) C. Hessel.

Le sénateur Belcourt mourut le 7 août 1932 à Blue Sea Lake; à ce moment-là, la famille habitait le 27 de la rue Goulburn, à Ottawa.

N.A. Belcourt avait été président de la Chambre des communes en 1904 et 1905; un magnifique fauteuil en chêne sculpté se trouve au Musée Bytown. C'était celui de Belcourt lorsqu'il était président. À l'époque, il semble que le fauteuil de l'orateur lui appartenait en propre; ses descendants en firent cadeau au Musée. On voit également son tricorne et la boîte qui le contenait.

C'est naturellement à titre de défenseur des droits des Canadiens-français pendant les années qui entourèrent l'implantation du fameux Règlement 17 que N.A. Belcourt a droit à notre reconnaissance. Je parle de lui constamment dans le chapitre intitulé «Nos luttes scolaires» et on pourra s'y référer pour voir la part énorme que cet excellent catholique et patriote prit au conflit.

On sait qu'il fut le premier président de l'ACFEO et président honoraire de la Société St-Jean Baptiste mais on sait moins qu'en 1912, il est nommé président de la compagnie qui publie le journal «Le Temps», qui annonce cette nouvelle dans

ses colonnes. À ce moment-là, ce journal était d'appartenance libérale, mais il ne tardera pas à tourner au bleu, et c'est apparemment ce qui causera sa perte. Cette même année 1912, E.R.E. Chevrier se joint à la raison légale Belcourt & Ritchie.

BISSON — Pour M. Jean-Bernard Bisson, le R.P. Gérard Provencher a fait la généalogie de cette famille dont l'ancêtre, Gervais, marié en France en 1640, à Marie Lereau, arriva au Canada vers 1652. Gervais fils naquit à Québec en 1664. À la 8ième génération, Philippe Bisson épouse Hélène Beudet à Hull en 1888. Peu après son mariage, le couple s'installe rue LeBreton, près de Mme Philomène Lafontaine née Beudet. Pour votre plaisir et le mien, j'ai reproduit dans ces pages, la photo de mariage de M. et Mme Philippe Bisson (page 267). À remarquer la ravissante petite mariée et sa très élégante toilette.

Plusieurs enfants naissent de ce mariage (onze en dix-huit ans). Ils seront tous baptisés dans l'église St-Jean Baptiste. Voici leurs noms:

Raoul 1889-1894.

Rodolphe 1890-1975 (Alice Vary) 16 enfants.

Philippe 1892-1918.

Fernando 1894-1955 (Claudia Landry) 3 enfants.

Lorenzo 1894-1895.

Bella 1896- (Clément Tissot) dix enfants.

Mélina 1898-1963 (Arthur Day).

Blanche 1900- (Conrad Nezan) neuf enfants.

Germaine 1902- .

Thérèse 1904- (Harry Peaker).

René 1906 (Gertrude Langton) sept enfants.

À partir de 1891, la famille Bisson habita le 340 de la rue Preston, près de Young. Tout d'abord, comprenant une petite épicerie, le commerce grandit rapidement et devint un important magasin général, entreprise familiale prospère à laquelle contribuèrent plusieurs enfants.

J'ai eu l'occasion de feuilleter un journal tenu par un membre de cette famille et j'y ai trouvé de nombreux détails sur l'existence des Canadiens français pendant les premières décennies du 20ième siècle; j'ai puisé là un aperçu de la vie quotidienne des gens de ce temps-là. Ainsi, la terrible catastrophe de cette époque fut le grand feu de 1900 qui détruisit les installations des plaines LeBreton, autrement dit le Flatt, y compris le magasin de Philippe Bisson, que l'on reconstruisit aussitôt d'ailleurs, avec l'aide des secours

financiers qui affluèrent de toutes parts. La Première Grande Guerre fut aussi cause de graves soucis pour cette famille qui comptait des jeunes gens en âge de combattre. Plus tard, en octobre 1918, deux enfants furent atteints de la grippe espagnole et Philippe fils en mourut à 26 ans.

Mais, tout n'était pas que tristesse. Au chalet que la famille occupait l'été au-delà de Britannia et qui, selon la coutume, avait été béni par le R.P. Thériault, dominicain, on s'amusait ferme. On se baignait dans le lac Deschênes. On arborait le fameux costume de bain de l'époque; fait à la main par la maman, il consistait en une large culotte plissée à la jambe sous une robe à manches courtes. Portant une ceinture à la taille, le costume était en alpaca «pour ne pas coller».

La rigidité n'était pas seulement dans les moeurs. Le journal raconte ce qui suit: un ami de Rodolphe, le jeune Donat Pelletier, distingué et doué de grandes qualités, s'était enrôlé pour faire la guerre dès 1914. Il disait à son ami: «Tu sais, Rodolphe, je ne suis pas un orphelin comme les autres. Je suis illégitime. Alors, quelle jeune fille voudrait d'un mari tel que moi? C'est la raison pour laquelle je m'enrôle et j'espère ne plus revenir». Il n'en revint pas, en effet, et mourut la même année sur les champs de bataille de l'Europe.

En 1925, Philippe Bisson quitta les affaires et Rodolphe prit le commerce en mains; après lui, son fils Armand. En 1975, un incendie détruisit l'établissement et mit fin ainsi à une entreprise familiale qui avait duré quatre-vingt-quatorze ans.

Des onze enfants de Philippe (mort en 1938 à 73 ans) et d'Hélène (décédée en 1957 à 89 ans), quatre filles et un fils survivent. Depuis 1938, M. et Mme Clément Tissot habitent Maniwaki. Blanche, qui avait épousé le français Conrad Nezan, Germaine et Thérèse vivent à Ottawa ainsi que René et sa femme.

BLANCHET — «J'avais environ douze ans lorsque, avec des camarades, j'allais chez les bouchers de la rue St-André. Une courte rue, qui commençait à l'église Ste-Anne et allait vers le monastère du Bon-Pasteur, s'appelait «Parliament street» que nous appelions naturellement «la rue du Parlement». Dans cette partie de la rue St-André avoisinant la rue du Parlement, il y avait plusieurs bouchers, dont Robillard, Ouellet, Dandelin et d'autres, John Boyle étant, lui, installé rue St-Patrick. C'est souvent dans des remises au fond de leur cour que les bouchers de la rue St-André tuaient les bêtes. Un de ces bouchers, grand et très fort, recueillait le sang de la vache fraîchement tuée, le mettait dans un verre, y ajoutait du sel, et

le buvait, disant qu'il donnait de la force. Les enfants, qui regardaient avec une sorte de fascination couler le sang rouge sur le menton de cet homme, en ont gardé un souvenir «coloré» c'est le cas de le dire».

Ceci m'a été raconté par M. Wilfrid Blanchet qui, gosse vers les années Vingt, rappelle pour moi des souvenirs que je recueille précieusement. Il sort de sa mémoire d'autres anecdotes. Ainsi, dans la rue des bouchers, les marchands de bestiaux nettoyaient les peaux, laissant le plancher couvert de poils de vache. Les jeunes recueillaient ces poils et les vendaient aux plâtriers qui les mettaient dans le mortier pour consolider ce matériau. Les garçons de ce temps-là avaient de l'imagination et de l'entregent. Aussi, ne se contentaient-ils pas de vendre les ossements trouvés dans la terre près de Cobourg, ancien cimetière, mais une partie de la rue Murray, à l'est de King, que l'on appelait «la petite Jérusalem» et où il y avait plusieurs «guénilloux», leur permettait également de gagner quelques sous. Le samedi, jour du sabbat, les Juifs pouvaient préparer le bois pour se chauffer, mais leurs croyances ne leur permettaient pas d'allumer le poêle. Les jeunes se chargeaient de cette petite corvée contre rémunération.

M. Blanchet m'a informé que, pendant les années Vingt, il y avait le couvre-feu et, entendant le sifflet venant du château d'eau, les enfants devaient rentrer à la maison.

Il m'a parlé aussi du curieux nom que portait, à l'époque, le boulevard St-Laurent d'aujourd'hui. Du chemin de Montréal vers le nord, la rue, plutôt un chemin non pavé et boueux, s'appelait «Malakoff». Du chemin de Montréal en s'éloignant vers le sud, cette voie avait nom «La montée des sauvages». Un important jardinier, M. Xavier Leduc, y avait de grands terrains et sa maison était située à côté d'une caserne de pompiers, rue Clark.

De cette foison d'anecdotes, je retiens que le docteur Rufus Parent, qui était paroissien de Ste-Anne puisqu'il habitait rue Wurtemberg (à l'endroit où s'élèvent aujourd'hui les appartements Seigniory), avait fait cadeau à son église d'un superbe catafalque, imposant mais très pesant. Pour les funérailles d'importance, on s'en servait; prêtres et enfants de chœur, devaient s'atteler à la tâche de pousser et de tirer le lourd catafalque jusqu'à la porte de l'église pour y recevoir le cercueil ou pour le reconduire.

Nous avons abordé ensemble, il va sans dire, la question des luttes scolaires. Il se rappela que l'une de gardiennes de

l'école fut Madame Joseph Marquis, mère des libraires de la rue Dalhousie, près de Murray.

Monsieur Wilfrid Blanchet, mon interlocuteur, était le fils de Téléphore Blanchet (1864-1947) qui arriva à Ottawa au siècle dernier puisque, en 1899, il épousait, devant Mgr Routhier, Agnès Larocque née à South Indian (Limoges) vers 1867; elle habitait ici depuis 1877 environ. Le couple eut six enfants: René (Alida Thérien, de Rockland); Alice (Mme Laurier Carrière); Blanche (Raoul Whelan, fils d'un marchand de fourrures); Laurette (Paul Sabourin, de Cornwall); Reina (Lionel Labelle) et Wilfrid (Lucienne Lafontaine).

Sellier, Téléphore Blanchet travailla d'abord chez Borbridge puis chez Carson pendant 53 ans. La famille habitait une maison en bois au numéro 523 de la rue St-Patrick, auparavant l'école où les Soeurs enseignaient et où Mme Blanchet avait été à l'école.

Pour sa part, M. Wilfrid Blanchet a travaillé de longues années au Château Cheese, propriété de M. Labarge. En 1945, il se maria à la Pointe-Gatineau, avec Lucienne Lafontaine.

BOUTET — Edgar Boutet, journaliste et écrivain, est né à Ottawa vers 1891. Il était le fils d'Antoine Boutet, arpenteur, et d'Elzire Smith (1854-1947). Edgar épousa, en premières noces, une Miss Bambridge et, en secondes noces, Rose Nadeau, venant des environs de Kamouraska.

Antoine Boutet qui naquit en 1851 et mourut en 1923, messenger personnel du Président du Sénat, fut longtemps membre de la chorale Notre-Dame d'Ottawa. Son épouse, Elzire, peintre de talent, écrivit plusieurs livres dont «À travers mes souvenirs» en 1929, «La canne d'ivoire» un roman qui parut en 1933, «La statue du désespoir», «Guth» et d'autres.

Bernardin, fils d'Antoine, et sa femme Marie-Thérèse Mercier moururent tous deux de la grippe espagnole en 1918. Les autres enfants d'Antoine, en plus d'Edgar, furent Alice (Mme Philibert Dugas), longtemps secrétaire de députés à la Chambre des communes, et Madame John Reilly qui mourut subitement en 1981.

M. et Mme Phil. Dugas eurent une fille, Lucile (Mme Lawrence Finsten).

Edgar Boutet étudia à l'Université d'Ottawa, habita Aylmer, travailla pour Alexandre Taché puis pour le Ministre Sauvé, tous deux conservateurs, comme on sait. Il fut percepteur de taxes de vente à Hull, sous Duplessis. Journaliste

à la pige, il habita plus tard Notre-Dame-du-Portage. Duplessis lui avait offert le poste d'adjoint au greffier au Parlement de Québec. C'est dans cette ville qu'il mourut le 24 février 1973. Pendant son séjour dans la région outaouaise, Boutet avait été Président de la Galerie de la Presse.

Ce fut après son départ de Hull qu'il écrivit sa «Petite histoire de Hull» publiée par l'éditeur Gauvin, imprimeur de Hull. En trois volumes, elle fut publiée sous l'égide de la Société d'histoire de l'ouest du Québec.

J'ai noté en parcourant «À travers mes souvenirs», que Mme Antoine Boutet parle de son père comme un des pionniers de la vallée de la Matapédia. Il s'appelait Félix Smith et son épouse était «la belle Julie».

BRAULT, Lucien — Né à Ottawa en 1904, il perdit son père très tôt et dut gagner sa vie dès la troisième année de ce qui s'appelait, à l'époque, l'immatriculation. Il étudia d'abord à l'école Brébeuf puis l'Académie de La Salle. Très jeune, il est employé au bureau de traduction du Ministère de l'Agriculture, puis aux Archives publiques où il fera carrière. Il étudia le soir par correspondance à l'Université Queen's puis à l'Université d'Ottawa. Obtient son baccalauréat avec mention Magna cum laude. Suit les cours du samedi après-midi du docteur Séraphin Marion en littérature canadienne et du Dr Gustave Lanctôt, en histoire du Canada. Obtient une maîtrise. Sa thèse: Le premier chemin de fer au Canada. Puis, c'est une thèse de doctorat: «Ottawa, de son origine à nos jours» (1942). Quatre ans plus tard, ce sera une histoire d'Ottawa en anglais. Est nommé Historien honoraire de la cité d'Ottawa et gagne le prix David. Professeur d'histoire du Canada, remplaçant le Dr Lanctôt à l'Université. Il démissionne des Archives et passe trois ans au Département d'histoire du Collège militaire de Kingston. Prend sa retraite en 1970.

Ce qui précède est une esquisse seulement du travail intense que fournit Lucien Brault et je veux mentionner ici quelques-uns de ses ouvrages en plus de ceux cités plus haut: «Historical Gaspé», Gaspé depuis Cartier, Histoire de la Pointe-Gatineau, Histoire de Hull, Le Canada au vingtième siècle, Un siècle d'administration scolaire à Hull, Histoire des comtés unis de Prescott et Russell, L'enseignement bilingue au Canada, L'histoire de la paroisse Ste-Anne (1973) et L'histoire d'Aylmer (en anglais et en français).

Le docteur Brault et son épouse, née Harwood, habitent les environs d'Aylmer, passent l'été au lac Meach et ont eu deux enfants.



M. et Mme Philippe Bisson. Mariage 1888.

Archives de famille

BRAY — Ce nom de famille, bien que d'apparence anglaise, est porté par des Canadiens français.

André Bray, capitaine de bateau, et sa femme Louise Séguin, vivaient à St-Zotique lorsque leur fils Joseph-André plus souvent appelé Ulysse, vint au monde. Né dans une famille nombreuse mais dont cinq enfants seulement survécurent, Ulysse vint avec sa famille à Hull; celle-ci vécut dans une maison de la rue Laurier dite, plus tard, maison

Burger où un restaurant avait été installé. Les enfants comprenaient, outre le garçon déjà nommé, Euclide (qui travailla aux Travaux Publics), Marie-Louise, Rose, excellente musicienne et Augustine, religieuse.

À la fin du siècle dernier, Ulysse travaille pour le compte des Travaux Publics dans le nord, au Yukon, comme dessinateur commercial. Revenu dans notre région, il épousa Herméline Pauzé, de Renfrew. Le couple habita le 634 de la rue MacLaren, dans la paroisse St-Jean Baptiste. Monsieur Bray fut au service des Travaux publics pendant cinquante-cinq ans, et se retira à 72 ans. Il mourut en 1948 et son épouse le suivit dans la tombe deux ans après. Il s'était impliqué dans maintes oeuvres patriotiques et paroissiales, s'occupa d'Action catholique, fut commissaire d'écoles, etc.

Les enfants d'Ulysse Bray et d'Herméline Pauzé furent: Béatrice (Mme A. Campeau), Isabelle (Mme Markland Smith), Mgr Wilfrid Bray, de la paroisse St-Gabriel et Louise maintenant décédée (Mme Rémy Beaudet).

Au dévouement d'Ulysse Bray pour la cause des écoles, Jos. Goulet, employé au «Droit» dès les débuts et devenu gérant de l'entreprise plus tard, a rendu un vibrant hommage. «J'ai consacré le reste de ma vie à la cause de nos écoles, dit M. Goulet, avec Sam Genest et Ulysse Bray, un champion, un opiniâtre, un second Père Charles, celui-là».

BOULAY-BEAUDOIN, MME — J'ai peu de détails sur les mamans qui, inquiètent de l'avenir scolaire de leurs enfants, se firent «gardiennes» à l'école St-Jean Baptiste. Cependant, un descendant de l'une d'elles m'a donné des informations sur sa grand-mère, Madame Boulay-Beaudoin.

Née Emma Lilois dit Couillard, elle naquit dans la région de Montréal en 1861, épousa Isidore Boulay en 1887 et donna naissance à trois enfants: Oscar, Estelle et Albert. Veuve, elle se remaria en 1897, à Ste-Cécile de Masham, avec Joseph Beaudoin dont elle eut également trois enfants: Olivier, Dominique et Jacques. Ce dernier, adolescent, fréquentait l'école St-Jean Baptiste et c'est probablement pour cette raison que Madame Boulay-Beaudoin se fit gardienne de l'école pendant la crise du Règlement 17.

Il est intéressant de noter qu'Olivier (1898-1974) et Dominique (1902-1974) devinrent tous deux Frères des Écoles chrétiennes, chacun donnant quelques années de sa vie à l'enseignement à l'Académie de La Salle à Ottawa, Olivier sous le nom de Mérule-Olivier et Dominique sous le nom de Maur-



Souvenir du mariage de Joseph Beudoin et Emma Lilois le 1er mars 1897

Gracieuseté de M. Alex Lacroix

Alphonse. Ce dernier enseigna à l'Académie de 1941 à 1944 tandis qu'Olivier y passait dix ans à partir de 1931, et trois autres années: de 1943 à 1946.

Ces renseignements m'ont été donnés par Alexandre Lacroix dont la mère, Estelle (1884-1956), épouse de Laurent Lacroix (1884-1978) était issue du premier mariage d'Emma Lilois.

Je n'ai pu résister au plaisir de faire reproduire ici la photo du mariage, à la fin du siècle dernier, d'Emma avec Joseph Beudoin. La toilette de la minuscule mariée, avec ses énormes manches gigot, la taille étroitement enfermée dans le rigide corset et le mignon chapeau à coques de rubans en équilibre

sur les cheveux tirés, sont caractéristiques des modes de l'époque. Voyez, en médaillon, le visage de Madame Boulay-Beaudoin, vers sa soixantième année, lorsque la vie a marqué le petit visage autrefois juvénile.

CHAMPAGNE — Fortunat. Je me contenterai de donner ici quelques informations sur celui qui fut, pendant de longues années, maître de chapelle à la cathédrale Notre-Dame d'Ottawa. Il était né à Joliette en 1882 et était déjà remarquable enlumineur lorsqu'il arriva ici en 1906 pour travailler au gouvernement fédéral comme calligraphe et enlumineur.

Je compte parler plus longuement de cet homme doué dans le Tome V, de même que le prochain ouvrage mentionnera également Charles Marchand des Troubadours de Bytown, beau-frère de Fortunat Champagne.

CHAPMAN, William — Le regretté poète Jean Ménard a écrit, pour la Collection des classiques canadiens, un petit livre sur William Chapman, poète, contestataire, journaliste, libraire et, finalement, traducteur. Voici quelques notes biographiques sur cette homme qui vécut à Ottawa une vingtaine d'années et y mourut.

Le 13 septembre 1850, un enfant naît au couple George William Chapman et Caroline Angers. Le père était marchand général à St-François de Beauce. Il était anglais et anglican.

Le jeune William fréquenta le collège de Lévis et fut, en mai 1879, soldat dans le bataillon de la Beauce, luttant contre les Fénians. Par après, il suivit des cours de droit à l'Université Laval.

À 26 ans, William Chapman publie son premier recueil de poèmes: *Les Québécoises*. Puis, quelques années plus tard *«Mines d'or de la Beauce»*, traitant de prospection, métier que William avait exercé quelque temps. Il devient journaliste à *«La Patrie»* et continue à publier, dont *«Guide et souvenir de la St-Jean Baptiste»* en 1884. L'état pécuniaire de ses finances le pousse à changer souvent de travail et de milieu. Il est même victime, à un certain moment donné, d'une saisie-arrêt. Il va faire un court séjour aux USA dans le but de se caser, revient, tâte encore du journalisme mais par intermittence. Il attaque sans cesse les écrivains de son temps, tels Fréchette, sir James LeMoine et sir Adolphe-Basile Routhier. Il se pourrait que pour un temps il soit fonctionnaire mais les détails sur ces années de misère sont assez vagues. Cependant, en 1889, Chapman veut publier un second recueil de poèmes *«Les feuilles d'érable»* et envoie des lettres à travers la province afin

de recueillir des fonds. Finalement, Herménégilde Godin, plus tard président et gérant de «La Presse» lui prête de l'argent, lui permettant de publier ces poèmes.

Chapman vient à Ottawa en 1898 et ouvre une librairie au 50 de la rue Rideau. Il ne cesse de faire paraître dans «Le Temps» une quantité impressionnante de longs poèmes sur des événements marquants et des personnages importants. Il voyage en France avec l'aide d'amis, fait publier là-bas «Les aspirations». La France et les littérateurs l'accueillent avec bienveillance et lui font fête. On peut dire que son talent est beaucoup plus apprécié en France que dans son propre pays. Il gagne le prix Archon-Despéruses de l'Académie française.

Le temps est aux déclarations patriotiques et à la défense de la belle langue française. Chapman est tout à fait dans le vent, ses poèmes sont empreints de ferveur et d'admiration pour les prouesses des Canadiens français.

Depuis 1902, Chapman est traducteur au Sénat. Il le restera jusqu'à sa mort. Enfin casé, il ne reprendra pas sa vie errante. Il la consacrera à la publication de nombreuses oeuvres, mais son ambition d'obtenir le prix Nobel, ne se réalisera jamais bien qu'il y pensera toute sa vie. En 1905, «Aux bretons» voit le jour, puis c'est «Comme nos pères» à un concours d'hymne national. Plus tard, il publiera à Paris «Fleurs de givre», l'Université d'Ottawa lui accordera un doctorat en lettres honorifique. Entre-temps, il s'était marié, le 28 septembre 1909, à l'église du Sacré-Coeur, avec Madame Emma Gingras, veuve de Louis Coursolles. Le couple part pour la France qui l'accueille avec chaleur mais Chapman boit tellement qu'il doit faire un séjour à l'hôpital. Il publie, cependant, «Les rayons du Nord», et donne une conférence intitulée «La poésie canadienne».

Chapman déserte le foyer conjugal après le retour du couple à Ottawa, y retourne, essaye de rétablir une santé défaillante et passe des vacances en Gaspésie. Sa femme lui intente un procès pour obtenir une pension et gagne. Son mari habite maintenant chez un ami, M. Alfred St-Laurent, 521 King Edward. Et, c'est là que le poète est exposé lorsqu'il meurt subitement à Ottawa le 23 février 1917 à 67 ans. Dans le Droit, l'annonce du décès de Chapman après trois courtes journées de maladie, ignore complètement le fait qu'il laisse une épouse. On ne mentionne qu'un cousin à Montréal, Sir Auguste Angers. Le lendemain du décès, dans la page éditoriale du «Droit» paraît un article de A.D. DeCelles consacré à Chapman «excellent camarade, très serviable, spirituel à ses heures, un ami sur lequel on pouvait compter»

dit-il. Il ajoute: «c'était un poète de grande valeur, auteur de vers harmonieux».

Le service eut lieu au Sacré-Coeur, chanté par le R.P. Villeneuve assisté des RR. PP. Paquette et Martel. La chorale était dirigée par Henri Lefebvre et l'orgue tenu par Paul Ouimet. L'inhumation a eu lieu à Montréal, au cimetière de la Côte des Neiges.

Madame Chapman s'éteindra le 5 juin 1934.

Les vers de Chapman sont restés dans la mémoire des élèves d'Ottawa car ses poèmes étaient au programme de français. Qui ne se rappelle avoir étudié, par coeur,

«Notre langue naquit aux lèvres des Gaulois
Ses mots sont caressants, ses règles sont sévères
Et faite pour chanter les gloires d'autrefois
Elle a puisé son souffle au refrain des trouvères...

CHARLEBOIS — La famille du cultivateur Hyacinthe Charlebois et de son épouse née Émérance Chartier comprenait quatorze enfants dont trois Oblats, deux prêtres séculiers et deux religieuses.

Ovide, o.m.i., né en 1862, étudia à l'Université d'Ottawa, fut ordonné prêtre à Ottawa et oeuvra surtout dans les missions indiennes. Il fonda un journal «Le Patriote de l'Ouest» et, en 1910, devint évêque, premier vicaire apostolique du Keewatin. Son vicariat était vaste; il le parcourut en son entier et envoya les premiers missionnaires à la Baie d'Hudson en 1912. Il mourut à Le Pas, au Manitoba, le 20 novembre 1933.

Guillaume, o.m.i., né en 1864 fut professeur, économiste, et remplit maintes fonctions à l'Université d'Ottawa jusqu'à ce qu'il soit nommé provincial de l'Est du Canada. Il fut maître des novices, supérieur du juniorat à Chambly-Bassin et c'est à Chambly qu'il mourut le 24 octobre 1939. En 1900, il avait fondé la paroisse de Ste-Famille, fondation dont j'ai déjà parlé ailleurs.

Charles-Borommée, lui aussi oblat, naquit le 4 novembre 1871 à Ste-Marguerite-du-Lac-Masson, P.Q. Il étudia au Collège de l'Assomption et au Juniorat d'Ottawa. Ordonné prêtre par Mgr Thomas Duhamel en 1895, il fut professeur, vicaire à Mattawa, économiste à St-Paul-Des-Métis, Alberta, et fut le premier curé de la paroisse Ste-Famille. Le nom du Père Charles a été mentionné à plusieurs reprises dans les années qui ont précédé et suivi la naissance du journal «Le Droit». Après avoir mis son enthousiasme et son entier dévouement en 1913, à cette fondation d'un journal défenseur de nos droits

scolaires, le Père Charles s'impliqua à fond dans les activités de l'ACFEO.

Dans «Entre deux livraisons», Laurent Tremblay a très souvent mentionné l'énergie inlassable et l'ardeur au travail de cet Oblat qui apparaît, entouré de jeunes enfants, sur la fresque qui décore le palier entre les deux étages de l'édifice du journal «Le Droit», rue Rideau.

Le Père se rendit à Rome en compagnie de Mgr Latulipe, en octobre 1915, pour exposer au Saint-Père le conflit scolaire qui sévissait alors en Ontario et surtout à Ottawa. Mais, ce fut dans son minuscule bureau du journal que son activité fut débordante. Afin de pallier à la pauvreté des moyens financiers du journal, il suscita presque des miracles, et inspira à tous et à chacun des actes de générosité et d'abnégation sans pareils.

Après avoir travaillé et combattu sans relâche pour la bonne presse, le Père Charles démissionna de son poste en 1934. Pourquoi? J'ai consulté les dossiers que possède le Centre de recherche en civilisation canadienne-française à ce sujet. On y laisse entendre que le bon Père avait des ennemis acharnés à le faire quitter son poste, mais la correspondance du principal intéressé est muette à ce sujet.

Le Père Charles est chargé par ses supérieurs d'installer à Ste-Agathe-des-Monts, une grande maison, un scholasticat pour les étudiants faibles de santé et un sanatorium pour les prêtres malades. Il remplira cette charge jusqu'à sa mort le 8 octobre 1945 à l'Hôtel-Dieu de Montréal. Dans «Le Droit», Charles Gauthier lui rend alors un vibrant hommage.

Après une cérémonie à l'église St-Pierre de Montréal, la dépouille est transportée à Ottawa et exposée à l'Université d'Ottawa. Le service est chanté à l'église du Sacré-Coeur. Mgr Stéphane Côté, curé de Sturgeon Falls, prononce l'oraison funèbre et décrit le défunt comme doué d'une grande humilité et d'une édifiante piété. L'officiant est assisté du R.P. Scheffer, curé de Notre-Dame de Hull, de l'abbé William Scantland, de Ste-Anne, et du R.P. Lajeunesse, neveu du Père Charles. Presque tous les employés du journal «Le Droit» assistent au dernier départ de celui qui fut l'inspiration du journal et prient pour celui à qui ils doivent leur pain quotidien.

De 1917 à 1934, le Père Charles avait résidé à Notre-Dame de Hull et il fut enterré dans le cimetière de cette ville.

CHARLEBOIS — À la mort de son mari, le notaire Charlebois, de Vaudreuil, un des héros de 1837, Mme Charlebois vint habiter la capitale avec ses enfants et demeura jusqu'à sa mort à l'étage supérieur du magasin tenu par la famille, à l'angle nord-est des rues Dalhousie et St-Patrick.

Les enfants étaient Joseph-Ovide, Nelson, L.-Napoléon, Céline, Azélie, Alida et Clarisse.

Joseph-Ovide, qui avait la charge du commerce d'épicerie, de liqueurs et de glace, était très jeune lorsqu'il arriva à Ottawa avec sa famille. Il étudia au Collège de Bytown en même temps que le futur Mgr Duhamel. Après avoir passé quelque temps en dehors de la ville, il revint ici en 1871 et c'est probablement vers cette époque qu'il ouvrit son commerce. Il mourut en 1902. Il avait été l'un des fondateurs du club libéral canadien-français d'Ottawa.

Nelson, nommé ainsi en l'honneur du Dr Wilfred Nelson, était décédé lorsque son frère L.-Napoléon mourut en 1909 à l'âge de 72 ans. Lorsque le dernier des fils Charlebois s'éteignit, une autre épicerie s'installa à cet endroit: celle de Prime Lamoureux, mon oncle.

Céline demeura célibataire et, du temps du commerce, s'occupait activement du côté financier de l'entreprise familiale.

Azélie épousa A. Chagnon-Larose, propriétaire d'un magasin rue Rideau. Leur fille épousa Arthur A. Rivard, parents d'une fille unique, Annette (voir Tome III, page 246).

Alida fut la seconde épouse, en 1897, de l'écrivain Rémi Tremblay (Tome III, p.256).

Clarisse se maria avec le musicien Louis D'Auray, à cette époque organiste de l'église Ste-Brigitte, rue St-Patrick.

CINQ-MARS, Ernest E. — Né à St-Edouard de Lotbinière en 1873, Cinq-Mars n'avait que 17 ans lorsque, après des études commerciales, il visita l'Europe. De retour au Canada, il se lança dans le journalisme, travailla au journal «L'Événement» et vint à Montréal à l'emploi du «Monde». Il représenta le «Herald» puis «La Patrie» et, enfin, «La Presse» à la galerie de la presse au gouvernement provincial.

En 1905, il arriva dans notre région pour être, au Parlement, représentant de «La Presse». Il écrivit une «Histoire de Hull» trois ans plus tard et la même année, après en avoir été le rédacteur, il se rendait acquéreur de l'hebdo. hullois «Le spectateur» qui avait été fondé en 1889.

Imprimeur du Roi à Québec en 1912, il quitta bientôt le pays pour faire la guerre. «Le Droit» du 18 décembre 1918, montre une photo du capitaine E.E. Cinq-Mars, «autrefois éditeur d'un journal à Hull». Croix de guerre avec étoile de bronze, le capitaine Cinq-Mars a été, pendant quelques jours, Gouverneur de la ville de Mons en Belgique. La vie des tranchées avait porté atteinte à sa santé. Lors de son retour au Canada en 1919, il fut de nouveau correspondant de «La Presse» à la galerie de la Presse à Ottawa. Souffrant de tuberculose, il fut hospitalisé à Ste-Anne de Bellevue et mourut à Québec en décembre 1924 à l'âge de 51 ans.

CLAPIN — Je viens de lire avec un intérêt compréhensible une nouvelle intitulée «L'amour triomphant» des «Contes et Nouvelles» de Silva Clapin, auteur d'un «Dictionnaire canadien-français» publié en 1894 et ré-imprimé en 1974.

Né à St-Hyacinthe en 1853, il vint à Ottawa en 1900 comme libraire d'abord puis comme traducteur à la Chambre des communes, poste qu'il occupera jusqu'à sa retraite en 1921. Sa mort surviendra en 1928, ses funérailles ayant lieu à l'église Ste-Anne.

Le premier paragraphe de la nouvelle mentionnée plus haut se lit ainsi: «La désaffectation du vieux cimetière protestant d'Ottawa faisant face à la rue Wurtemberg, est chose décidée. On doit en faire un parc public». Puis, l'auteur parle des vieilles pierres tombales qui s'y trouvent y compris deux d'entre elles qui portent les inscriptions suivantes:

Au très chéri Benjamin Moore, parti de ce monde le 28 octobre 1810, sa compagne dévouée Priscilla fait édifier cette pierre, et attend avec confiance l'instant où elle sera de nouveau réunie à lui.

À ma très douce mère Priscilla Moore, trépassée le 10 mai 1828, sa fille Mildred a consacré ce souvenir, etc.

Si peu d'oeuvres d'imagination ont été écrites sur le Bytown ancien, que je me suis intéressée à l'oeuvre de Clapin. Voici ce dont il s'agit et les âmes sensibles y trouveront de quoi alimenter leur goût pour le tendre: Priscilla Moore était aveugle de naissance et la nouvelle décrit l'amour qu'elle portait à son mari, un homme affreusement défiguré dans un incendie. Parce qu'elle sait que Benjamin souffrira lorsque sa femme se pliera à une opération aux yeux, qui risque fort de lui faire recouvrer la vue, elle prend une cruelle décision. Se sacrifiant, la jeune femme, par une imprudence lors de l'opération, perd volontairement ses chances de sortir de l'obscurité.

Clapin situe la maison de pierre des Moore, pendant la première décennie du 19^{ième} siècle, au bord de la rivière Rideau, sur une pointe de la Côte de sable. Cependant, en 1810, il n'y avait absolument aucune habitation dans cette région. Je l'ai bien dit, dans «Bytown»: le premier habitant de nos rives, Honeywell, y vint vers 1812 et installa sa cabane de billes où se trouve Woodroffe aujourd'hui, donc bien loin de la Côte de sable, véritable forêt silencieuse et déserte alors. Mais, les romanciers ne sont pas fatalement des historiens et les dates des événements qu'ils décrivent ne leur semblent pas de si grande importance. C'est ce qui fait leur charme.

CONSTANTINEAU — Le nom du Juge Constantineau apparaissant à maintes reprises dans les réunions du Comité qui organisa à partir de 1909 le congrès réunissant les Canadiens français intéressés à l'éducation, j'ai fait quelques recherches sur cet homme au Centre de recherche en civilisation canadienne-française. Nous avons là une mine de renseignements, bien classés et que vont nous trouver avec une amabilité et une dextérité remarquables, les jeunes femmes préposées à ce service.

Né à Saint-Eugène (Prescott) en 1866, Albert Constantineau fils de Georges Constantineau et de Joséphine Roy, étudia d'abord au Collège de Bourget, Rigaud; puis à Osgoode Hall, Toronto. Reçu avocat en 1890, il fut nommé Juge du Comté de Prescott dix ans plus tard et, en 1919, Juge du district de Carleton, avec juridiction sur Ottawa.

En 1891, il avait été président général de la Société St-Jean Baptiste du comté de Prescott. Il avait été directeur de «L'Interprète» de l'Original (1895).

Il fut directeur du festival dramatique du Canada, président de l'Alliance Française et président de la Société dramatique canadienne-française de «La Rampe».

Comme je l'ai mentionné sous l'année 1910, il eut beaucoup à faire dans la fondation de l'ACFEO dont il fut, par après, membre ex-officio.

D'appartenance libérale en politique, le Juge Constantineau était un homme d'une grande distinction et d'une vive intelligence.

Il avait épousé, en premières noces, Alice McLaughlin, médecin. En secondes noces, il se maria en 1937 avec Imelda Charron, fille du Dr Alphonse T. Charron, sous-ministre adjoint au Ministère de l'Agriculture.

À sa mort qui survint à l'âge de 78 ans, la famille habitait 485 King Edward.

DAOUST — Charles-Roger Daoust vécut plusieurs années à Ottawa, après avoir fait du journalisme. Sa femme s'appelait Emma Montmarquet et était née aux U.S.A. vers 1866. C'est à Lowell qu'elle rencontra son futur mari et l'épousa en 1893.

La mère de Charles-Roger était Angèle Doutre, soeur de Joseph Doutre qui fut mêlé de très près à l'affaire Guibord.

Charles-Roger, en plus d'être un journaliste plein de talent — il relata avec esprit la campagne du Nord-Ouest contre Riel à laquelle il participa comme correspondant — était aussi poète et contribua, à Ottawa, à un journal humoristique «Le perroquet» dont j'ai déjà parlé. Il fut traducteur aux Débats de la Chambre des communes, mourut ici le 17 novembre 1924 et fut inhumé à Montréal. Son épouse, Emma, femme remarquable, écrivait des billets dans les journaux sous un pseudonyme. Elle mourut à Ottawa en 1940.

Le couple eut cinq enfants: Yvonne (Mme Léonard Beaulne), Jeanne, Charlotte, Esther et Jean-Charles. Je parlerai de ce dernier dans le Tome V car, collaborateur du journal «Le Droit» où il était à la fois chroniqueur parlementaire et rédacteur sportif, il fut un des hommes les plus populaires du monde du journalisme.

GARNEAU — Alfred Garneau, historien et poète, représentait la huitième génération de sa famille au Canada. Le fils aîné de Louis Garneau avait épousé, en 1639, Louise Gareau. De ce mariage était né, en 1696, François, plus tard époux de Marie Quentin ou Cantin.

Fils de l'historien François-Xavier Garneau et d'Esther Bilodeau, Alfred, né à la Canardière en 1838, sur la côte de Beaupré, était déjà marié à Élodie Globensky lorsqu'il vint à Ottawa l'année même de la Confédération. Il est possible qu'il vint ici en provenance de Québec où le Parlement siégeait à l'époque, et qu'il était déjà traducteur dans la vieille capitale.

Sept ans plus tôt, il avait été reçu avocat, profession qu'il ne pratiqua guère. Fonctionnaire fédéral pendant quelques années, il fut nommé traducteur en chef au Sénat, poste qu'il occupa jusqu'à sa mort en 1904. À Ottawa, Alfred Garneau se mêla à tous les mouvements littéraires, nombreux à l'époque. La famille habitait le 288 de la rue Nelson.

Dans un intéressant article, paru dans «La revue moderne» d'août 1924, Madame Donat Brodeur, nièce de Garneau (Mme

Brodeur était la fille de J. Marmette et de Joséphine Garneau) décrit, avec beaucoup d'esprit, les activités du Cercle des dix dont son père faisait partie. Elle décrit Garneau, aussi membre de ce Cercle, comme timide, très spirituel, sosie d'Édouard VII, parfait linguiste et chercheur infatigable. Elle dit qu'il avait écrit «Frontenac et son temps», ouvrage qui n'a jamais été publié.

Vivant dans l'admiration de l'oeuvre de son père, doué d'une culture variée et profonde, Alfred Garneau ne publia presque rien de son vivant à part quelques articles. Après sa mort, son fils Hector fit paraître «Fleurs d'outre-mer», un recueil de vers. Une photo au début de ce volume montre un poète d'apparence solide et portant une épaisse barbe.

Après avoir travaillé pour le gouvernement fédéral pendant environ quarante ans, Alfred Garneau mourut à Montréal où il habitait depuis quelque temps. La mort survint le 3 mars 1904; il était âgé de 65 ans et laissait outre son épouse cinq fils et deux filles: Hector, Léon, Alfred, Paul, Édouard, Mme Archer et Mlle Eugénie. Les funérailles eurent lieu à l'église du Gesù au milieu d'un concours imposant d'amis. D'Ottawa, MM. DeCelles, A.A. Taillon, Achille Fréchette et le docteur Coyteux-Prévost, entre autres, apportèrent l'hommage du Cercle des Dix dont tous faisaient partie avec Garneau.

Le décès de Mme Garneau survint environ vingt-trois ans après la mort de son mari. Elle était alors très âgée, étant née en 1837. Napoléon Bourassa a fait d'elle un beau portrait qui la montre avec d'épais cheveux noirs en bandeaux encadrant un visage aux traits doux.

GAUDET — Placide Gaudet naquit en 1850 à Dupuis-Corner, près de Shédiac, au Nouveau-Brunswick. Tout d'abord instituteur, il vint travailler aux Archives nationales à Ottawa et y vécut de 1900 à 1924, occupé à la Section des Archives acadiennes. «Les papiers Gaudet» sur l'histoire de l'Acadie forment une précieuse source de renseignements. Au moment où je l'ai vue, elle n'était pas classée ce qui rendait son étude assez ardue mais, telle quelle, cette documentation est importante, venant d'un historien bien renseigné et d'un généalogiste sérieux.

Placide Gaudet prit sa retraite en 1924 et mourut à Shédiac en 1930. Pendant son séjour ici, lui et sa femme habitèrent le numéro 85 de la rue Water où, le 18 avril 1914, leur fille Évangéline, mourut à l'âge de dix ans.

GENEST — En 1983, il y avait cent vingt ans qu'était né à Trois-Rivières Samuel Genest, l'un des plus ardents défenseurs de nos droits durant les années troublées des deux premières décennies du vingtième siècle.

Né en 1863 d'un ancien magistrat de la région de la Mauricie, Samuel était-il déjà marié lorsqu'il vint travailler ici? De ce mariage avec Charlotte MacCallum, naquit une fille, plus tard Mme Mildred Sullivan. Genest se remaria avec Emma Woods d'Aylmer dont il eut deux fils: le docteur Laurent Genest (1887-1955) chirurgien à Ville-Marie puis à Hull, et Jean Genest (1898-1952), avocat puis juge.

Le docteur Genest et sa femme n'eurent pas d'enfants. Après la mort de son père, Jean qui, de 1908 à 1910, fut président de l'Institut canadien-français, continua d'habiter la maison familiale au 252 de la rue Wilbrod avec sa femme née Marie Reinbolt dont plusieurs anciennes élèves du Couvent de la rue Rideau se souviennent car elle y fit ses études. Nommé Juge à la Cour supérieure de l'Ontario, Jean Genest alla habiter Toronto avec sa famille.

Élu président de l'Institut canadien-français en 1905, Samuel Genest fit partie de la Commission scolaire dès 1909 et en fut le président en 1913 pendant de longues années.

Mentionner ici toutes les phases des démêlés qui suivirent les menaces d'implantation du Règlement 17 m'amènerait trop loin car j'ai déjà écrit sur le conflit scolaire dans un chapitre consacré à la résistance des Canadiens français. Je veux surtout ici souligner «la vie féconde» comme dit Victor Barrette, de l'homme énergique que fut M. Genest. Ni les difficultés rencontrées le long d'un sentier ardu, ni les querelles inévitables et malheureuses entre compatriotes, ni les conflits de personnalités ni, surtout, les multiples anathèmes que lança contre lui le gouvernement provincial, n'arrêtèrent son élan. Après l'injonction Mackell qui défendait à la Commission scolaire de payer les instituteurs récalcitrants, Samuel Genest les paya quand même et s'attira les foudres des autorités. Il alla en cour plusieurs fois, toujours défendu par un autre vaillant champion de nos droits, l'hon. Belcourt. Jamais, il ne flancha dans sa détermination de forcer l'Ontario à mettre sous le boisseau, un règlement injuste pour notre jeunesse étudiante. Lorsque, en 1919, il fut nommé président de l'ACFEO, les menaces proférées par nos ennemis avaient commencé à mettre une sourdine à leur voix.

Des activités autres que scolaires jalonnèrent la vie de Samuel Genest. Il fut président général de la Société St-Jean

Baptiste d'Ottawa, officier honoraire de l'Union St-Joseph, etc. L'université d'Ottawa lui décerna un doctorat en droit en 1917 et la France reconnut ses mérites en le décorant du titre d'Officier de l'Instruction publique.

En 1933, une grande manifestation d'admiration et d'affection eut lieu au Château Laurier; à cette occasion, on présenta un buste en bronze de Samuel Genest, oeuvre du sculpteur Alonzo Cinq-Mars.

À la fin d'avril 1937, à l'âge de 71 ans, Samuel Genest s'éteignait. Ses funérailles eurent lieu à l'église du Sacré-Coeur le mercredi 27 avril. Elles furent suivies par tout ce qu'Ottawa comptait de Canadiens attachés à leur langue et à leur foi. Toutes les sociétés consacrant leurs activités à l'avancement des nôtres y envoyèrent les membres de leur bureau de direction. Il était infiniment émouvant de voir, formant une haie d'honneur, les élèves des écoles Guigues, Garneau et Brébeuf, entre autres, rendre hommage à celui qui s'était battu si ardemment pour garder leurs écoles. Des écoliers et leurs instituteurs étaient venus de Cornwall, de Clarence Creek, de Bourget, d'Alfred, de North Bay et autres centres de l'Ontario.

Mgr Myrand, seul survivant de la délégation qui s'était rendue, en 1916, auprès du Premier ministre Borden pour plaider notre cause, et qui avait annoncé en chaire d'une voix chargée d'émotion la mort de son vieil ami, chanta le service funèbre. L'archevêque d'Ottawa, Mgr Forbes, assistait au sanctuaire et présida l'absoute. Mgr Myrand était assisté des Révérends Pères Scheffer et Louis-Philippe Pelletier.

Samuel Genest est enterré dans le cimetière de la ville d'Aylmer, berceau de la famille de sa femme; on trouve la tombe de ses deux fils au cimetière Notre-Dame, chemin de Montréal.

En 1930, dans la paroisse St-Charles, domaine du célèbre curé Barrette, une école était fondée, à laquelle on donna le nom de Genest. Elle se trouvait rue Genest, aujourd'hui Ivy. Elle sert maintenant d'entrepôt mais une excellente institution privée de langue française, chemin Smyth, Le Collège catholique Samuel-Genest, a repris le nom et le porte avec bonheur.

GRAZIADEI — Pendant la période qui nous intéresse, il existait à Ottawa, un excellent orchestre dirigé par un Italien, Rocco Antonio Graziadei, et je me plais à relater ici les incidents d'une vie entièrement consacrée à la musique, tel que relaté par le petit-fils de Rocco, Sylvio.

Né à Laurenzana, en Italie, le 16 février 1859, le petit Rocco étudia la harpe et, avec son père, donna une série de concerts à travers l'Europe, jouant du violon, du violoncelle, de la flûte et de la harpe. Éventuellement, Rocco émigra en Amérique, gagna sa vie comme musicien et épousa sa cousine et amie d'enfance Carmella Nicolini. Le jeune couple vint s'installer à Ottawa où il donna naissance à dix enfants: cinq garçons: Sylvio, Dominic, Joseph, Michael et John et cinq filles, Annie, Rosie, Matilda, Stella et Lena.

Les enfants étaient tous doués pour la musique et, bientôt, ils formèrent un orchestre connu et apprécié, en grande demande pour les événements sociaux de la capitale. L'orchestre jouait aussi sur les bateaux faisant les croisières de la rivière Ottawa, à la salle à dîner de l'hôtel Russell, aux clubs de golf et de canot. Vers le début du siècle, les Graziadei jouèrent sur les bateaux de touristes faisant la navette aux Mille Îles pendant l'été. Un des enfants, John, n'avait que huit ans, mais jouait avec ses frères.

En 1907, Rocco fut nommé par le Consul général d'Italie, agent pour tous les Italiens d'Ottawa. Il devait s'occuper de leurs besoins et voir aux immigrants. Il s'acquitta de cette charge jusqu'en 1929.

Au début, les Italiens entendaient la messe dans la chapelle de la rue Murray, incendiée il y a quelques années seulement. Le Père Fortunato, capucin, récemment arrivé à Ottawa, persuada les Italiens de construire leur propre église et, en 1910, l'église St-Anthony fut installée rue Booth avec l'aide de bazars, d'encans et des argents amassés dans des concerts par les Graziadei.

En 1915, Rocco fut chargé de recruter des volontaires pour combattre pour l'Italie, travail difficile car la publicité qui circulait n'encourageait guère le recrutement.

Les enfants Graziadei, devenus adultes, (les fils étant tous employés comme fonctionnaires) continuèrent leur carrière de musiciens. Sylvio, harpiste, épousa Lena Viniello de New-York. Dominic, violoniste, épousa Hectorine Aubé. Joe, le flûtiste, se maria avec Grace Graziadei, de Port Huron. Il joua dans l'orchestre philharmonique d'Ottawa et dans les fanfares de la ville. Le plus jeune fils, John, jouait le tambour dans le 38ième bataillon.

Sylvio A. Graziadei m'a aussi parlé de la Société de culture italienne avec son propre drapeau: une feuille d'érable à fond vert sur le drapeau blanc et rouge de son pays d'adoption. La Société procurait à ses membres une salle de lecture, une

bibliothèque et des conférenciers. En 1924, le Premier ministre Mackenzie King parla à l'inauguration des Filles de l'Italie.

Les Italiens tenaient souvent des magasins de fruits: les Mandia, Chiocha, la famille Imbro, excellent restaurant, Nicola Surto, Calderone, Paul Bova et beaucoup d'autres.

Lorsque Rocco Graziadei mourut en 1935, il laissait 26 petits-enfants.

GUERTIN — En 1916, l'Université d'Ottawa engageait comme professeur d'Histoire du Canada, un Oblat déjà bien connu pour son zèle missionnaire et sa popularité dans ses fonctions comme supérieur des Oblats à Hull en même temps que curé de Notre-Dame-de-Grâces de Hull. C'était le père Arthur Guertin dont toute une génération d'élèves des cours secondaires à Ottawa étudia les notes sur l'histoire du Canada.

La vie de cet homme d'une vaste culture et d'un patriotisme ardent, a été publiée, en 1942, aux Éditions de l'Université d'Ottawa, par le Père Henri Morisseau, o.m.i.

Arthur, fils de David Guertin et de Marguerite Robert dit Lafontaine qui s'étaient mariés à Beloeil, naquit le 2 mai 1868. Il avait de nombreux frères et sœurs dont plusieurs embrassèrent soit le sacerdoce soit la vie religieuse. Arthur devint Oblat, était déjà venu à Ottawa au scholasticat en 1886. Missionnaire en 1892, il prêcha de nombreuses retraites. De fait, on compte plus de 260 retraites paroissiales à son crédit. Il vécut durant une période où la survivance de la langue constituait un combat de chaque jour dans la province d'Ontario. Ayant assisté au congrès de la langue française à Québec en 1912, il en revint convaincu plus que jamais du bien-fondé des luttes que devraient mener les francophones pour garder leur langue, synonyme à ce moment-là de la religion catholique.

Édgar Boutet, dans son livre «Le bon vieux temps à Hull» mentionne, à plusieurs reprises, l'association ouvrière de Hull. Avec le chanoine J.A. Carrière, le R.P. Guertin prodigua ses conseils à ce mouvement ouvrier dont M. Achille Morin était l'animateur et qui prit, en 1914, le nom d'Association ouvrière catholique de Hull, s'éloignant quelque peu des objectifs des Chevaliers du Travail qui existaient depuis plusieurs décennies au Québec. C'est le Père Guertin qui proposa à l'Association la nomination d'un aumônier et qui, après acceptation de cette idée, nomma le R.P. Laniel, o.m.i. à cette charge.

Âgé de 48 ans lorsqu'il devint professeur d'histoire, cet Oblat mit tout son cœur à transmettre son savoir à ses élèves et

il écrivit lui-même des leçons que les professeurs francophones des écoles secondaires enseignaient à leurs élèves à partir de feuilles miméographiées. Il disait: «L'histoire enrichit l'intelligence d'une foule de connaissances qui sont une préparation éloignée à l'exercice de tous les talents». Il eut une profonde influence sur ses élèves.

Atteint d'un cancer d'intestins, il mourut le 23 juillet 1932 et fut enterré dans le cimetière Notre-Dame de Hull où, pendant six ans, il avait joui intensément de son travail apostolique.

Grâce à l'obligeance des Pères Arcade Guindon et Harel, j'ai pu parcourir les pages miméographiées — jamais publiées, cependant — des leçons d'histoire du Canada dont j'ai parlé précédemment. Ces leçons consistent en questions brèves pour situer le sujet, et en réponses explicatives et détaillées.

On y parle assez peu du Canada sous le régime français quoique l'instruction publique d'alors, dirigée par les prêtres et les communautés de femmes et d'hommes, soit décrite comme éclairée en même temps qu'excellente. Le Père Guertin s'attache surtout à décrire les années qui suivirent la conquête. Il étudie longuement les différentes implications du Traité de Paris du 10 février 1763. Un seul article a trait au Canada. Bref et imprécis, le traité ne parle ni de nos écoles, ni de nos lois; il mentionne la seule question religieuse. «Les nouveaux sujets catholiques romains pourront professer leur religion suivant les rites de l'église romaine «en tant que le permettent les lois de la Grande-Bretagne». «In caude venenum» conclut le Père Guertin. L'Angleterre, protestante et anglicane, ne pouvait donner, par conséquent, aux Canadiens le libre exercice de leur religion. Il énumère de constantes vexations à l'égard des nôtres, une assimilation lente mais quasi certaine. L'Acte de Québec (1774) adoucissait les rigueurs du Traité de Paris, abolissait le serment du test, permettait la dîme et la pratique du culte mais les restrictions étaient encore très nombreuses. Bref, nos pères avaient toutes les raisons du monde de se montrer sceptiques et de garder de forts doutes quant à la générosité de l'Angleterre. Cependant, les Canadiens ayant prêté le serment d'allégeance, se devaient d'être loyaux, déclare le Père Guertin. Il défend l'attitude des seigneurs et du clergé qui, à part quelques exceptions, soutinrent l'Angleterre dans les conflits avec nos voisins du sud, pendant les efforts des Américains pour se libérer du joug d'Albion et aussi pendant les menaces d'invasion de 1812.

Le Père Guertin blâme la population canadienne-française de son inertie et de son indifférence à défendre

l'Angleterre dans le conflit en rapport avec l'indépendance américaine. En cela, je me permets de ne pas être d'accord avec l'historien. Comment pouvait-on exiger des nôtres une ardeur à combattre pour le conquérant dont ils étaient les sujets depuis un peu plus de dix ans seulement et dont ils avaient déjà à subir des vexations sans nombre? C'est déjà bien pour les Canadiens de n'avoir pas manifesté quelque peu leur mécontentement dans les circonstances. Que leur demander de plus?

Il m'a semblé que d'autres questions prêtent moins à controverse. Par exemple, sous Lord Dorchester (1789), on présenta un projet de loi pour l'installation d'institutions mixtes, tous les principaux participants étant de langue anglaise, la religion catholique étant du même coup négligée. Le projet fut abandonné car le clergé s'y opposa fortement. La première tentative pour nous assimiler par l'école avait avortée.

L'institution royale qui dura de 1801 à 1838, établissait des écoles gratuites, soustraites à l'influence des institutions religieuses. Pour contre-balancer, le clergé et les institutions religieuses se dévouèrent pour enseigner en français aux enfants. Le Père Guertin parle du rapport Durham et analyse avec beaucoup de lucidité le caractère de cet homme intelligent, violent, dépourvu de tact et de mesure. Il voulait angliciser les Canadiens «afin d'améliorer le sort de ces ignorants».

Le Père Guertin parle longuement de la conduite des patriotes de 37, comprend pourquoi ils se défendaient «chez eux» contre d'injustes et dangereux agresseurs. Cependant, les patriotes de 38 ont voulu renverser le pouvoir établi et, là, l'historien des blâme fortement. Aucun d'eux cependant n'a été excommunié dit-il, bien que certains patriotes aient été privés de la sculpture ecclésiastique «car ils étaient morts les armes à la main». Encore ici, on peut s'interroger. Quoiqu'il en soit, le rapport Durham fut suivi de l'Acte d'Union qui, d'après le Père Guertin, fut d'une injustice révoltante pour les nôtres car il bannissait la langue française de la nouvelle législature et montrait clairement qu'il fallait angliciser le pays coûte que coûte et le plus vite possible. Le docteur Séraphin Marion a souventes fois, dans ses fascinantes conférences, démontré l'injustice de la «rep. by pop.» Le père Guertin renchérit sur cela et c'est sur des réflexions sur ce bill qui ne nous accordait pas la responsabilité ministérielle et le contrôle des subsides, que se terminent ses notes.

GUIBORD — Le 11 décembre 1937, mourait Onésime Guibord, premier président du Syndicat d'Oeuvres sociales, à l'origine de la fondation du journal «Le Droit» en mars 1913.

Né à St-Rémi en 1858, M. Guibord s'établit à Clarence Creek en 1882 où il enseigna à l'école du village. Puis, il fonda un établissement de commerce de détail qu'il dirigea pendant plus de 32 ans. Il épousa, en 1883, Mlle S. Paiement, décédée en 1916. En secondes noces, il se maria avec Mlle Georges-Anna Paiement.

En 1898, Onésime Guibord fut député de Russell à Toronto jusqu'en 1905. Cinq ans plus tard, il était élu président du Conseil des comtés unis de Prescott et Russell. Il fut maire de Clarence Creek en 1914 et aussi maître de chapelle.

Catholique fervent et patriote ardent, il était loyal et désintéressé, dit l'éditorialiste du «Droit», et possédait un jugement solide et un coeur généreux. Cette générosité, Laurent Tremblay dans son ouvrage «Entre deux livraisons» nous la fait voir, Onésime Guibord endossant pour le journal un billet personnel pour \$20,000 parce que l'emprunt avait été refusé, «Le Droit» étant «insolvable», déclarait le gérant de la banque en question.

Onésime Guibord mourut en 1937 chez sa fille, Madame Alexandre Leblanc, rue York. Outre son épouse, il laissait quatre fils: Rodolphe, commissaire d'écoles, l'abbé Raoul, professeur à l'Université d'Ottawa et bibliothécaire de la Société des Débats français, Achille d'Ottawa et Eudore de Détroit, ainsi que trois filles: Mme Alex. Leblanc, Mme Bruno Levaque et Mlle Blanche. Il laissait aussi sept belles-soeurs dont la Révérende Mère St-Bruno, Supérieure générale des Soeurs de la Charité d'Ottawa, de 1928 à 1938.

Antoine Guibord, originaire de l'Auvergne, naquit en 1656. Il est l'ancêtre de tous les Guibord du Canada. La généalogie de cette famille a été faite par le Frère Thomas (Alphonse Guibord) des Frères des Écoles chrétiennes.

GUINDON — Du mariage de Joseph Guindon (1859-1925) et d'Alexina Perron (1865-1946) naquirent dix-sept enfants. Quatre des huit fils et des neuf filles vivent encore en 1984: Pascal, Alda, Elphèbe et Arcade. Appartenait à cette belle famille, feu le chanoine Roméo Guindon, fondateur de la paroisse St-Jean Vianney de Hawkesbury.

Le second fils de Joseph, Aldéric (1889-1951) épousa Germaine Morisset (1899-1942) en 1919 à Ville-Marie, P.Q. Ce sont les parents du R.P. Roger Guindon o.m.i. recteur de l'Université d'Ottawa de 1964 à 1984.

En 1983, le R.P. Arcade o.m.i. a publié «en hommage à notre doyen Pascal, 92 ans», un Répertoire de famille, ouvrage remarquable avec de nombreux détails sur les descendants de la famille de chacun des enfants, détails amusants accompagnés de pittoresques photos qui rendent cette généalogie vivante et fascinante. Le Père Cad, comme on l'appelle, habite la maison des Oblats, rue Nelson, jouissant d'une retraite bien méritée. À l'occasion du centième anniversaire de l'Association des Anciens de l'Université, on lui a rendu hommage car c'est lui qui a été pendant de longues années l'âme et le soutien de cette association.

LACELLE — Le 5 mars 1834, le curé Cullen baptisait dans l'église St-Jacques de Bytown, un enfant qui avait 90 ans en 1924. François-Xavier Lacelle naquit à la Pointe-Gatineau, dépourvue d'église à cette époque. Il était le fils du français Charles Lacelle et de sa femme Marguerite Monette.

Après avoir travaillé quelque temps dans les forêts du nord de l'Outaouais, Charles alla s'établir à Ste-Scholastique où le petit François-Xavier alla à l'école. Lors de la révolte de 1837, Charles fut témoin de l'arrivée des «habits rouges». Il s'empressa d'aller avertir les révoltés de la venue des troupes. Quatre enfants naquirent de l'union de Charles et Marguerite.

Âgé d'à peine treize ans, le petit François-Xavier travailla pour un tanneur nommé Valois; sa journée s'échelonnait de 5 heures du matin à 7 heures du soir. Il était payé \$3. par semaine. Trois ans plus tard, il «montait» dans les chantiers de l'Outaouais. Âgé de dix-sept ans et demi, il épousa Marie Dagenais qui lui donna 21 enfants. Vers 1876, M. Lacelle vint s'établir à Ottawa Est et y vécut le reste de sa longue vie. Grand marcheur, il attribua sa verte vieillesse à l'exercice et, surtout, au travail. Le 8 mars 1924, M. Lacelle accordait une entrevue au «Droit» et les renseignements suivants en sont tirés.

À l'époque où il s'installa à Ottawa Est, les Oblats y avaient une ferme où se trouvait, en 1924, le scholasticat. Il y avait là une modeste «maison blanche», qui fut la première école. Vers 1901, le Père Guillaume Charlebois vint y dire la messe. La maison blanche devint chapelle. Deux ans plus tard, une «vraie» chapelle fut construite à laquelle M. Lacelle et ses quatre fils travaillèrent de même que de nombreux paroissiens. Le R.P. Charles Charlebois, frère de Guillaume, fut le premier curé, remplacé par le Père Robert, puis par le curé Chabot en 1924.

LACERTE — Emma-Angèle Bourgeois naquit à St-Hyacinthe, le 5 juin 1870. Son père était le juge J.-B. Bourgeois et sa mère

Francis Gilson. Elle étudia chez les Ursulines de Trois-Rivières et au couvent d'Hochelaga, Montréal.

En 1891, elle épouse Alcide B. Lacerte et vient habiter Ottawa où elle vivra jusqu'à son décès le 22 mai 1935. On verra tout au long des années décrites dans ce tome, que Mme Lacerte est d'une activité débordante, abordant tour à tour des genres différents; à partir de 1908, elle écrit des contes pour enfants lesquels, pour la plupart, voit le jour à l'Imprimerie Beauregard d'Ottawa. Elle écrit des romans qui paraissent quelquefois en feuilleton dans «Le Droit», compose des opérettes et aussi des morceaux pour piano. En 1920, Mme Lacerte présente un drame «Jeanne d'Arc» et «La Belge aux gants noirs» en trois actes, histoire d'un enfant belge multilé.

Mme Lacerte donne des conférences dont «Comment on s'instruit en se récréant», au Monument national le 25 avril 1915.

«Contes et légendes», avec une préface de Gaétane de Montreuil contenait des dessins exécutés par Corinne Woods d'Ottawa, paru en 1915 à l'Imprimerie Beauregard. Ses derniers ouvrages furent, l'année même de sa mort, «Le vieux Lion Rex», «Fées et lutins», «Les lys aux blanches corolles» et «le Moribond», publiés aux éditions Beauchemin de Montréal.

Plusieurs se souviennent de cette femme douée, musicienne et écrivain, qui arborait une remarquable chevelure, très longue, un peu désordonnée. Elle passait pour assez excentrique mais sa charité était grande car, par exemple, directrice du Cercle dramatique des débutantes, elle avait envoyé, vers 1922, au nom du Cercle, des layettes aux sinistrés du nord-ontarien.

LANDRY — De descendance acadienne, Louis-Philippe Landry, qui devait travailler avec acharnement pour les droits scolaires des Canadiens français de l'Ontario, naquit à Québec en 1846. Après des études classiques à l'Université Laval, suivies de cours à l'École d'agriculture de Ste-Anne-de-la-Pocatière, il s'intéressa de très près à l'agriculture, écrivit maints articles sur ce sujet, et fut membre de plusieurs conseils agricoles. Pour un temps, Landry fut député conservateur du comté de Montmagny à la législature du Québec, puis vint à Ottawa comme représentant de son comté de 1878 à 1887. Soldat, il s'était signalé lors de l'invasion des Fénéens; dans la milice, il gravit les échelons, fut lieutenant-colonel, aide de camp honoraire de Lord Aberdeen, puis colonel en 1907. En 1892, il avait été nommé sénateur; il devint président du Sénat en 1911.

Il avait épousé Wilhelmine Couture qui lui donna deux enfants, et mourut en 1905. Veuf, le sénateur se remaria avec Madame Edmond Taschereau née Marie-Claire Dionne.

Lorsque le règlement 17, de triste mémoire, menaçait d'angliciser les enfants canadiens-français de l'Ontario, plusieurs sénateurs prirent la part de leurs compatriotes et la Chambre haute entendit de remarquables discours sur la question scolaire. Les choses s'envenimèrent, progressant de concert avec les énormes difficultés subies par les nôtres. Le sénateur Landry, devant l'opposition des membres anglais et de certains Conservateurs de langue française au règlement de la question scolaire dans l'esprit de la constitution, donna sa démission comme président. Afin de justifier cette démission, il déclara alors: «Pour accomplir ce devoir (de président) sans m'exposer à l'accusation de vous causer d'inutiles embarras en me servant indûment d'un prestige que je vous dois, il faut, les convenances l'exigent, que je descende du fauteuil présidentiel que j'occupe au Sénat. Je vous prie d'accepter ma démission... Je la donne pour me consacrer... à la défense d'une noble cause que je veux tenir au-dessus des mesquins intérêts des partis politiques».

À la même époque, le sénateur Landry devenait président de l'ACFEO et, à partir de ce moment (1915), sa vie se confond avec les luttes sur la question scolaire en Ontario. Son nom est souvent mentionné dans le chapitre traitant de nos luttes scolaires.

Sur le plan personnel, et dès ses premières déclarations d'appui à la résistance, Landry ressentit les effets de sa prise de position. Son fils, Philippe, haut placé dans la hiérarchie de la milice, eut alors à subir des vexations de la part des militaires en place. Disons qu'il avait épousé la fille du sénateur Lacoste, président du Sénat en 1891, et qu'il mourut en 1926.

Le sénateur Landry mourut le 18 décembre 1919. À l'anniversaire de sa mort, le 18 décembre 1920, Samuel Genest, président de la Commission scolaire, lui rendit un vibrant hommage dans le «Droit».

Une peinture à l'huile, montrant le sénateur Landry, orne les murs du Centre de Recherches en civilisation canadienne-française de l'Université d'Ottawa. Cette peinture, oeuvre de Hamel, montre Landry avec de longues moustaches tombantes et un air décidé. Laurier, qui appréciait la force de son caractère disait, néanmoins, qu'il avait des approches trop brutales.

Landry écrivit un nombre impressionnant de volumes. On peut en avoir la liste à la page 156 du Bulletin des Recherches

historiques de 1926 et aussi dans le Dictionnaire du Père Le Jeune.

LAPOINTE — Moïse. Frappé d'apoplexie à la fin de mars 1901, il meurt à 57 ans. Né à Lorraine, P.Q., en 1844, il vint à Ottawa à l'époque de la Confédération car la poissonnerie Lapointe, qui porte encore ce nom au marché by, se glorifie de sa date de fondation: 1867.

Sa femme s'appelait Melvina Roy (je ne sais où eut lieu le mariage). Moïse et Malvina eurent neuf enfants, dont Moïse fils, Albert, Raoul, René, Ovila, J.H. (plus tard médecin).

Les frères de Moïse, père, furent Émery Lapointe, échevin, Frederick (Bureau des douanes du Pacifique) et M. Lapointe, barbier, rue Bank, qui vinrent également à Ottawa avant le début de ce siècle.

L'annuaire de la ville d'Ottawa de 1876 donne l'adresse de Moses? Lapointe, propriétaire de la poissonnerie très connue du marché By, comme 444 rue Sussex.

Les funérailles de Moïse Lapointe, père, que l'on disait un des Canadiens français les plus fortunés d'Ottawa, eurent lieu à la basilique Notre-Dame, et furent grandioses. Devant plus de 1,500 personnes, Mgr Thomas Duhamel présida à la cérémonie, dans une cathédrale entièrement tendue de noir pour la circonstance, le cercueil étant placé sur un haut et imposant catafalque. Les coins du poêle étaient tenus par Lucien Fortier, Sam Ruel, Édmond Chevrier, le docteur Valade, Louis Gravel et D. Chartrand. La chorale de Notre-Dame, à laquelle s'étaient joints Auguste Comte (directeur de la chorale du Sacré-Coeur) et Henri Lefebvre (directeur à l'église Ste-Anne) exécuta la Messe funèbre de Borduas. Frs. et Cyprien Breton chantèrent «Le crucifix» de Faure. Mme Moïse Lapointe vivait encore en 1931.

Après la mort de son père en 1901, Moïse fils fut gérant de la poissonnerie. Il habitait à l'époque le 122 de la rue Daly mais il sembla qu'il se dirigea plus tard vers Montréal car aux funérailles de son frère Raoul en 1931, il est mentionné comme habitant cette ville.

Dans «Coups d'oeil et Coups de plume» publié en 1883, Alphonse Lusignan mentionne Moïse Lapointe, marchand de poissons, comme **une des personnalités** de la capitale.

Albert, qui travaillait à la Commission des Chemins de fer, était un sportif et fut secrétaire du club de baseball «Le National».

Ovila s'installa à Détroit et Oscar alla habiter Los Angeles.

Raoul Lapointe, curé de Notre-Dame d'Ottawa mourut à 49 ans en 1931. Il avait été curé de la cathédrale pendant six ans. En 1929, il se retira à cause de sa mauvaise santé et, à sa mort, il était chapelain de l'Hospice St-Charles. Il souffrait de diabète et le Dr Valin avait dû lui amputer la jambe droite, suite aux ravages de cette maladie.

Le chanoine Lapointe, fils de Moïse, avait fait ses études à Ottawa et avait été le dernier prêtre à être ordonné par Mgr Duhamel avant la mort de l'archevêque d'Ottawa. Ce fut pendant le règne du curé Lapointe que l'on rénova l'intérieur de la cathédrale.

À son chevet, lorsqu'il mourut en 1931, se tenaient ses quatre frères: le docteur J.H. Lapointe, Moïse fils, Albert et René, et ses deux soeurs Mlle Albertine Lapointe et Madame A. Marcil, de Central Falls. Le corps fut exposé à l'Hospice St-Charles puis en chapelle ardente à la cathédrale. Mgr Forbes officiait au service funèbre, assisté de Mgr Charbonneau, de Mgr Chartrand, de Mgr Campeau, Corbeil, etc. À l'époque, le curé de la cathédrale était le chanoine Lalonde.

LECOMPTE — Encore ici, l'entrevue que Albert Lecompte, pionnier de Billings Bridge, a accordé au «Droit» en 1924, m'a aidée à situer sa contribution à la fondation de la paroisse.

Albert naquit à Billings Bridge en 1851, fils de Paul Lecompte, équarrisseur de bois, qui était arrivé à Bytown avec sa famille trois ans auparavant en provenance de Montréal.

Le village de Bytown venait d'être déclaré cité et le diocèse, dirigé par Mgr Guigues, en était encore à ses débuts. La rue Bank n'était alors qu'un sentier.

À l'époque, Billings Bridge constituait une petite agglomération dans le canton de Gloucester. Il y avait là des terres, une forge tenue par Billings, un petit magasin et peu d'autres constructions. La famille Lecompte fut la première famille canadienne-française à s'y établir. Albert fréquenta une petite école, simple construction en billots, où enseignait, en anglais seulement, Charles Billings, fils du pionnier.

Les catholiques de Billings Bridge relevaient de la paroisse St-Joseph (fondée en 1856) et on voit la distance qu'ils devaient parcourir pour venir à leur église. Un peu plus tard, il y eut un prêtre résidant à Cyrville, qui venait dire la messe soit chez un M. O'Connor soit chez M. Nelligan. En 1879, M. Magnan établit une mission régulière à Billings et une messe fut dite chaque mois dans l'école publique de River Road.

Ce fut sous le règne de Mgr Duhamel qu'une église, consacrée en 1886, fut construite par l'entrepreneur Charlebois d'Ottawa, sur la propriété de M. Lecompte qui fut très actif dans la fondation de la paroisse. Eugène Barry fut le premier curé. Après le cyclone qui renversa l'église en 1888, M. Michel Boisseau fut curé, suivi de l'abbé Myrand, plus tard curé de la paroisse Ste-Anne.

Paul Lecompte et son fils obtinrent le contrat de la latte lorsque les édifices de la colline du Parlement furent construits à partir de 1859.

En 1875, Paul avait épousé Marie-Rose Sabourin. Pendant vingt ans, il fut à l'emploi de la ville d'Ottawa, comme entrepreneur de plantation d'arbres et de nivellage.

LEFEBVRE — Henri Lefebvre, né à Laprairie en 1875, vivait déjà à Ottawa au début du siècle puisque, en 1900, il fut pour un court temps maître de chapelle à l'église Ste-Anne. Plus tard, il remplira les mêmes fonctions — et cela pendant vingt-cinq ans — à l'église du Sacré-Coeur.

Il épousa Adèle Brosseau, née en 1878, de Brosseau Station (maintenant Brossard). La famille habita la capitale continuellement à partir de 1905 et, pendant quarante-six ans, occupa le numéro 70 de la rue Sweetland, maison construite par Henri lui-même avec l'aide de ses frères, dont un, employé à l'Imprimerie nationale, Hyacinthe, épousa Eugénie Groulx d'Ottawa.

Plusieurs enfants naquirent: Germaine, née à Montréal et décédée à Ottawa en 1983; Paul-Henri, mort jeune; Paul-Albert; Marcel née en 1914, époux de Jocelyne Charlebois de Maniwaki et Henriette (Mme R. Desrochers). Seule, Henriette survit des enfants d'Henri Lefebvre. Elle et son mari habitent Vanier.

À la mort de sa femme en 1953, Henri Lefebvre, retraité, vécut à Montréal où il mourut à 90 ans.

Ingénieur civil de profession, M. Lefebvre travailla de longues années à la Section des cartes au Musée Victoria. En plus, il était sculpteur sur bois, peintre et, à ses heures, poète, en plus d'être musicien. Il était aussi professeur de sculpture sur bois à l'École technique de Hull et à Limbour. L'ancienne église du Sacré-Coeur, détruite par un incendie en novembre 1978, lui devait la construction des fonts baptismaux et la chapelle des Pères du St-Esprit à Limbour conserve des panneaux sculptés avec les bois entourant le monastère. La famille garde aussi précieusement de nombreuses pièces de

lui: une horloge grand-père, des miroirs- consoles, des phonographes, des tables et des lampes.

Henri Lefebvre avait été l'organisateur, vers les années trente, d'un opéra présenté au Théâtre Russell, intitulé «Le paradis perdu» (Voir année 1909).

On sait que Marcel, fils d'Henri, avait aussi un beau talent de sculpteur sur bois. Marcel, qui habitait Lucerne, est décédé en 1978 à l'âge de 64 ans.

LEMAY — Je dois faire ici des corrections à ce que j'ai écrit à la page 255 du Tome II. Des recherches sur cette famille, avec la collaboration de Mme Françoise Jacques née Lemay, m'ont révélé que le marchand Tertulien Lemay était le fils d'Ambroise Lemay et de Françoise Pérusse, de Ste-Anne-de-la-Pérade, qui ne vinrent pas s'installer à Ottawa, mais quatre de leurs enfants arrivèrent ici après la Confédération: Tertulien, Augustin, Octave et Délima.

Tertulien (ainé). Ses enfants sont tels que je les ai mentionnés au Tome II.

Augustin (1855-1928), marié (1) en 1873 à Philomène Durocher et (2) à Odile Guénette, veuve Joncas et (3) à une personne dont j'ignore le nom. Les enfants du premier mariage d'Augustin furent:

Télesphore 1876-1902. Ses épouses furent (1) Virginie Alma Noël et (2) Marie-Antoinette Hurteau. De ces deux mariages, il eut six enfants. Il mourut à l'âge de 26 ans le 28 septembre 1902. Il était membre de la Garde Champlain et travaillait au Département des Postes.

Victorin (Victor) qui eut deux garçons et mourut jeune comme son frère.

Alfred (1891-1928), professeur de violon, photographe, gérant de banque. Son épouse était Aldéa Roy, aussi musicienne, fille de Georges Roy, entrepreneur en construction et d'Angéline Foisy. Les enfants d'Alfred et d'Aldéa furent: Rodrigue (G. Racine); Alfred (T. Roy); Marguerite (J. Drucker); Françoise (R. Jacques); Jean-Bernard (R. Marengère); Hector (R. Hedelston) et Richard (Y. Hébert).

Joseph. Son épouse fut Maria Sauriol et leurs enfants sont Émile (Mlle Champagne) et Antoinette (Lucien Boivin).

Ernestine, mariée au lieutenant-colonel Gareau.

Octave se marie avec Julia Bourque en 1869. Pour ajouter à la confusion créée par tous les «Tertulien», un fils d'Octave porte

ce prénom tout comme son oncle et ses cousins. Ce Tertulien, fils d'Octave, naquit en 1883 et mourut en 1958. Il était forgeron. Il avait épousé Amanda Renaud. Les autres enfants d'Octave et de Julia furent Priscilla (J. Levasseur) et Dorilda (O. Dufour).

Délîma épouse, en 1877, François Duhamel.

McNICOLL — Cette famille descend de Duncan McNicoll de Glasgow, qui vint au Canada après la conquête. Un des fils de Duncan et de sa femme Catherine, fut Archibald, père de Thomas.

À différents intervalles, trois frères McNicoll d'une famille de la région du lac St-Jean, vinrent à Ottawa.

Thomas McNicoll, né en 1861, arriva dans notre ville dans les années quatre-vingt-dix. Peut-être travailla-t-il, à l'époque, pour un barbier du nom de Carrière, qui tenait boutique rue Rideau (plus tard, l'emplacement du magasin pour hommes Jos Feller). À la mort de M. Carrière¹, Thomas épousa sa veuve, Mélina Trottier, née en 1869.

De nos jours, le métier de barbier n'a que peu de ressemblance avec celui qu'exerçaient les figaros du siècle dernier. Paul McNicoll m'a raconté que, sur de longues tablettes qui décoraient l'établissement de son père, s'allongeaient des pots à barbe, des blaireaux, des savons, etc., tous étiquetés au nom des clients réguliers. Sir Wilfrid Laurier était du nombre. Conscients d'une hygiène de bon ton, ces clients n'étaient barbichés, savonnés et lavés qu'avec des instruments leur appartenant en propre. À l'époque, on payait .05¢ pour se faire faire la barbe.

De ses deux mariages, Mme McNicoll eut dix-huit enfants dont cinq survécurent, une fille du premier mariage ayant été adoptée. Du deuxième mariage: Jeanne (P. Cuillerier); Armand, célibataire; Léda (A. Parisien); Lucienne (L. Trépanier) et Paul (1. Rita Rosa 2. Annette Leblanc). Seul, Paul survit aujourd'hui. Le dévouement de Paul McNicoll à la cause du scoutisme dont il a fait partie dès la fondation de cet organisme à Ottawa le 29 mars 1918 — le jeune Paul avait douze ans à l'époque — a toujours fait l'admiration de ceux qui ont à coeur la protection de la jeunesse et son harmonieux développement. Rappelons que c'est en 1910 que le scoutisme avait été fondé au Canada, deux ans après que Baden-Powell eut mis ce mouvement en branle en Angleterre.

¹ Ce M. Carrière, cousin germain de son épouse Mélina, était le grand-oncle de M. Percy Carrière qui fut un populaire marchand d'automobiles du chemin de Montréal.

Thomas McNicoll mourut en 1910. Son épouse, femme énergique, appelée à élever seule maintenant une famille nombreuse, se mit à l'oeuvre, fit ce qu'on appelait, à l'époque, «les bureaux du gouvernement», ouvrit rue St. Patrick un petit magasin et se tira très bien d'affaires à force de courage. À l'âge de 76 ans, Mme McNicoll eut le bras droit coupé, à la suite d'une gangrène. Comme c'était l'usage, me dit Paul qui m'a parlé de sa famille, ce bras fut enterré dans le lot McNicoll au cimetière Notre-Dame. Le corps de Mme McNicoll alla rejoindre ce membre au moment de son décès en 1957, à l'âge de 88 ans.

Le frère de Thomas, Achille, fut pendant plusieurs années Frère des Écoles chrétiennes sous le nom de Ozoaldis. Il sortit de communauté, vint à Ottawa, travailla à l'Union St-Joseph et fut, pour un temps, secrétaire de la Commission des écoles séparées. Il mourut en décembre 1910. Lui et son épouse née Clara Côté eurent quatre enfants: Yvonne, René qui fut gérant de la Caisse populaire Notre-Dame (il épousa en premières noces Thérèse Duhaime et en secondes noces Berthe Renaud), Roland (homme de théâtre) qui se maria avec Jeanne Girard, et Léon (Berthe Racine) dont les fils sont Yvon (en charge du Service de sécurité de l'Université d'Ottawa), André qui est écrivain, et Denise, épouse de Pierre Samson.

L'animateur très connu de la Société Radio-Canada, Pierre, est le fils de René McNicoll et de Berthe Renaud qui ont eu aussi Bernard, et Françoise de la Congrégation des Filles de la Sagesse.

Le troisième frère McNicoll venu à Ottawa, fut David, en provenance du Lac des Iles. Marié et père d'une dizaine d'enfants, dont deux Soeurs Grises, c'était un homme fort qui, dit-on, avait eu raison de Louis Cyr au jeu du poignet, pas un mince exploit. Ce David était un homme fort original. Pour faire honneur à ses origines, il s'adressait quelquefois à ses auditeurs dans la langue galloise mais reprenait le français en voyant l'expression quelque peu étonnée de ses vis-à-vis.

Une réunion groupant tous les McNicoll a été prévue pour 1984, à La Malbaie, Charlevoix, à l'occasion du deuxième centenaire de l'arrivée au Canada de l'ancêtre Duncan.

MAJOR (voir aussi Tome III, page 129) — Tel que promis, la couverture de ce tome montre des têtes de femmes; l'une d'elles est Madame S.F. Major, femme d'affaires.

La famille Major dit Boutron ou Beautron descend du Français Étienne, venu au Canada en provenance de Besançon.



Mme S.J. Major, femme d'affaires et ses petits-fils Robert et Paul. Photo prise vers 1917.

Courtoisie Robert Major

Il se marie avec Angélique Proteau à Québec en 1706. A la sixième génération, on trouve Luc Major, voiturier, et sa femme Émilie Masson. La famille habite Orléans, Province d'Ontario.

Luc et Émilie eurent plusieurs enfants, tous nés à Orléans. Voici leurs noms et je les mentionne ici car plusieurs d'entre eux vinrent habiter la capitale: *Aglaé*, née en 1844; *Joseph*, né en 1845, époux de Diane Vanier. Leur fils, Eugène, fut le père d'Adèle, de Louis-Hormidas, du docteur Émile Major, de Marie-Jeanne (Mme Lafleur) et d'une religieuse. *Alphonse* (1847), *Toussaint* (1849), *Édouard-Luc* (1848); *Arthur* 1851-1933, dont l'épouse était Élodie Lafleur. Éventuellement, ce couple vint habiter le 80 de la rue Water à Ottawa. Leur fils Mazenod fut employé à l'hôtel de ville d'Ottawa, et Édmond fut comptable en chef chez A.J. Major Ltée. *Marie-Rose Zoroïde* (1852); *Eugénie* (1854), *Zéphyr-Athanase* (1856), *Hormidas-Louis* (1858) et *Sylvanie J.* (S.J.)né en 1859.

Robert, petit-fils de S.J. Major a eu l'amabilité de me laisser feuilleter un précieux album de famille, relié avec art par Louis Forest. J'y ai trouvé des détails intéressants sur le développement d'un commerce qui commença modestement à Orléans par une petite épicerie installée là en 1879 par Sylvanie J. Ce dernier épousa, à Ottawa, le 25 janvier 1883, Corinne Lebel, fille d'un notaire de St-Hermas, anciennement de Hull.

J'ai relaté, dans le Tome III, l'arrivée ici vers 1890 de S.J. Major et l'installation de son commerce d'épicerie, de liqueurs et de provisions, à l'angle des rues Murray et Dalhousie, puis son déménagement en 1899 au 18 rue York, dans ce qui avait été l'immeuble occupé par l'Institut canadien-français. Les affaires progressent rapidement; M. et Mme Major font un beau voyage en Europe en 1901 sur le paquebot «La Gascogne». Munis d'une lettre de Mgr T. Duhamel, archevêque d'Ottawa, M. et Mme Major, voient le Saint-Père pendant leur séjour à Rome. Grands moments dans la vie de ce couple industriel! Mais, le malheur frappe vite. Le 5 juin 1903, S.J. Major meurt. Il n'a que 44 ans et son fils unique Ascanio J. n'a encore que quinze ans. Que faire? Que deviendra l'entreprise familiale? L'énergique Madame S.J. Major prend les affaires en mains et dirigera la Maison jusqu'à ce que son fils ait l'âge d'en assumer les responsabilités.

Le testament de S.J. Major dont les détails parurent à l'époque dans les journaux, mentionnait sa fortune comme étant de \$175,000 dont un tiers devait aller à son épouse et deux-tiers à son fils Ascanio lorsqu'il atteindrait l'âge de 25 ans.

Au siècle dernier, les seules carrières qu'une femme pouvait embrasser à part celles d'épouse et de mère, se rapportaient à celles d'infirmière, d'institutrice et de domestique, exception faite de la vocation religieuse à laquelle se rattachent les noms prestigieux de Mère Bruyère et de Soeur Thibodeau.

J'ai cherché en vain le nom d'une femme qui, à Ottawa, pendant les années allant de la fondation de Bytown jusqu'à 1900, serait sortie des rangs pour s'affirmer dans une voie autre que celles mentionnées plus haut. Je n'en ai point trouvé. Peu après 1900, cependant, une Canadienne française prit la relève à la mort de son mari et mena à bien une carrière de femme d'affaires. Ce fut Madame S.J. Major. Elle réussit merveilleusement bien à maintenir l'entreprise en vie et même elle améliora fortement son importance. Pendant ces années, Ascanio J. Major vieillit et prendra bientôt la direction de S.J. Major Ltée. Il se marie avec Corinne Parent, fille de l'honorable Siméon Parent, ancien maire de la ville de Québec, puis Premier ministre de la province jusqu'à l'arrivée de Lomer Gouin en 1904. Plus tard, S.N. Parent sera président de la Commission de construction du pont de Québec. A.J. Major et sa femme auront plusieurs enfants dont je parlerai plus loin.

En 1914, au 541 de l'avenue Acacia à Rockcliffe, le jeune architecte Allan Keefer construit une belle maison de pierre pour M. et Mme A.J. Major, qui y vécurent jusqu'en 1925. La maison fut vendue à Sir George Perley dont le dernier poste fut celui de Ministre sans portefeuille dans le cabinet Bennett. Sir George avait acheté cette maison pour sa fille, Mrs Perley-Robertson qui donna à la belle demeure le nom de Stornoway, du nom d'un port des îles Hébrides où se trouvait la maison ancestrale de son clan. La princesse Juliana des Pays-Bas habita la maison pendant la guerre. C'est le chef de l'opposition qui l'habite aujourd'hui.

Les activités de A.J. Major furent multiples. Il fut directeur et membre du Conseil d'administration de la maison National Grocers Limitée, vers 1931 le plus important magasin en gros de l'empire britannique, avec vingt-neuf succursales en Ontario. Il fut président du «Board of Trade», consul honoraire de Belgique au Canada, président de l'Alliance française (1938) Commandant de l'Ordre de St-Grégoire le Grand, Chevalier de l'Ordre souverain et militaire de Malte (1954). Il fut aussi membre de la Commission de la capitale nationale, Docteur en droit honoris causa de l'Université d'Ottawa (1946), membre du Conseil d'administration de la Banque Canadienne Nationale, Président de l'Allumière Ltée de Hull, et j'en passe.

Depuis 1948, la famille Major habitait le 175 de la rue Wilbrod. Madame S.J. Major mourut le 7 juin 1947, rue Wilbrod. Au moment de son décès, il ne lui restait qu'une soeur, Mme Antonia Parent. Sa mère, Mme S.N. Parent, née Gendron, mourut à l'âge de 75 ans à sa résidence du 117 Stewart. A.J. Major mourut en 1968 à 80 ans. Son épouse lui survécut cinq ans.

Les enfants de Ascanio J. Major et de Corinne Parent furent: *Paul*, avocat, époux de Lucile Prud'homme, de Westmount, Montréal qui, après la mort de son mari, épousa G. Hamilton. Chargé de l'organisation de la division canadienne-française de la marine à Montréal, le lieutenant de marine *Paul* Major disparut dans le torpillage du destroyer *St-Croix* en 1943. Il était père de trois enfants: Francine, Robert et Guy P. (Marion Bourgeois); *Robert*, époux de Georgette Vien, fille du lieutenant-colonel Vien d'Outremont. Mariage le 7 octobre 1939. Après avoir habité Ottawa, cette famille a maintenant élu domicile à St-Sauveur, P.Q.; *Wilfrid*, né en 1917, époux de Marcelle-Andrée Champagne, d'Outremont (17 octobre 1942). Il fut capitaine puis, vers 1963, Directeur général de la Compagnie Provinces Unies (Ancienne Mutuelle). *Wilfrid* fut le filleul de Sir *Wilfrid* et *Lady Laurier*. L'album dont j'ai parlé plus avant montre une carte avec une note «une couverture tricotée, envoyée par sa vieille aveugle de marraine en décembre 1918 à *Wilfrid* Major, fils de *Corinne Parent*».

J'ai parlé longuement de cette famille Major car elle fut extrêmement importante, une des plus dynamiques parmi les familles canadiennes-françaises de la capitale. Son chef d'abord, S.J., disparu si jeune y installa une compagnie dont les ramifications s'étendirent jusqu'à la mort de son fils unique, Ascanio J. Les enfants de ce dernier n'habitent plus la capitale mais la terre du cimetière Notre-Dame conserve les restes de leurs parents, le mausolée Major, en bordure du chemin de Montréal, rappelant par son aspect imposant, la présence parmi nous d'une famille si estimée.

MARCHAND — La tête de Madame Paul-Eugène Marchand paraît sur la couverture de ce Tome IV. J'ai ainsi voulu rendre hommage à une pionnière des organismes féminins qui s'impliqua depuis trois-quart de siècle, dans la vie paroissiale mais aussi le côté patriotique et culturel de la communauté canadienne-française.

Madame Paul-Eugène Marchand, née Almanda Walker, née à Québec, de John Walker et d'Aimée-Eugénie Stanford.

Elle étudia chez les Dames de la congrégation à St-Roch, puis à Montréal. Elle vint à Ottawa en 1891 et épousa Paul-Eugène Marchand l'année suivante. C'était un ingénieur électricien. Il mourut en 1933.

Pendant la Première Grande Guerre, un groupe de dames se réunissait pour travailler pour les soldats, tricotant et cousant pour eux. Petit à petit, après la guerre, les fonctions du groupe changèrent et prirent une allure patriotique et paroissiale, étant souvent le pilier de l'église où se trouvait chaque section. Car, après avoir obtenu une charte, la Fédération des Femmes canadiennes-françaises étendit le rayon de son action bien au-delà d'Ottawa, de la province et, finalement, du Canada. Madame Marchand fut l'âme dirigeante du mouvement et en fut la présidente générale pendant de nombreuses années. Elle reçut plusieurs décorations: Pro Ecclesia à Pontifice, l'Ordre de l'Empire britannique, la Médaille commémorative de Belgique, l'Ordre du Mérite maternel. Pleine de tact, d'une activité sans borne, veillant à tout, respectée et aimée, Madame Marchand mourut à 80 ans le 4 janvier 1949. La famille habitait le 54 du Range Road.

En rapportant la mort de Mme Marchand, «Le Droit» disait que c'était une des femmes les plus éminentes du Canada. Ses funérailles, le vendredi 7 janvier, furent imposantes. Il va sans dire que les présidentes des sections de la FFCF du Sacré-Coeur, de St-Jean Baptiste, de Ste-Famille, de St-François d'Assise, de Ste-Anne et d'Eastview, ainsi que celles de Pembroke et de Sudbury étaient au premier rang. Toutes les associations patriotiques et culturelles de la ville avaient envoyé des représentants. Au cimetière, le R.P. Louis-Philippe Pelletier récita les dernières prières.

Madame Marchand laissait, à son décès, quatre fils: G.C. Marchand, E.F. Marchand, J. Félix Marchand et Paul S., ainsi que trois filles: Mme J.A. Gagnon, Mlles Louise et Bernadette.

MICHAUD — Charles Michaud, né à St-Barthélémy, près de Trois-Rivières, vers 1895, d'une famille de cultivateurs qui eut douze enfants — dix garçons et deux filles — étudia à Joliette en vue de la prêtrise qu'il délaissa pour enseigner au Collège de Rigaud et, finalement, travailler comme journaliste au journal «Le Droit».

Il épousa Aline Hurteau, à peine âgée de dix-neuf ans, en 1923, à Hull. Devenu traducteur au gouvernement fédéral, Charles Michaud perdit son emploi, amena sa famille à Cornwall où il fonda un journal «Avenir» qui dura peu, revint à

Ottawa et y vécut jusqu'à sa mort récente. Membre actif de l'Institut canadien-français, il en fut le directeur des activités culturelles pendant quelques années.

Madame Charles Michaud, très active dans des domaines aussi variés que la Société d'étude et de conférences et la Fédération des femmes canadiennes-française, fonda, en 1948, un groupe missionnaire pour aider financièrement l'ancien curé du Sacré-Coeur, le R.P. Voyer, nommé provincial des Oblats au Chili. Après la mort de Mme Michaud il y a quelques années, la relève fut assurée par Yvette Tremblay; le groupe n'existe plus maintenant.

Rappelons qu'Aline Michaud née Hurteau était la fille de David Hurteau, employé à la compagnie d'assurance Metropolitain et de son épouse Rose Tremblay qui arrivèrent à Ottawa au début du siècle en provenance de Cornwall, avec deux enfants dont l'un épousa, en 1923, Marie-Antoinette St-Laurent, une descendante du pionnier Louis Grison (voir Bytown). Aline naquit à Ottawa en 1904, future Madame Charles Michaud.

PAQUETTE — Le 20 novembre 1905. Ludovic Paquette, né vers 1890, menuisier, épousait Corinne Savard. Neuf enfants: Aurélien, Jeannette, Germaine, Lucien, Léo, Irène, Carmen, Ludovic, Aline. Lucien (1913-1983) épousa Marguerite Mantha (1916-1983). Leurs enfants sont: Marcel, d'Aylmer, Léo, André qui habite l'Ouest et Richard d'Ottawa. Léo Paquette (qui travaille au Conseil scolaire des écoles séparées d'Ottawa) et dont j'ai déjà parlé puisqu'il prépare une histoire de sa paroisse, St-Charles, épousa Pierrette Charbonneau en 1958 et le couple a cinq enfants: Daniel (1964), Sylvain (1966), Pierre (1968), Céline (1969) et Lucie (1978).

La grand-mère de Léo Paquette, Madame Amanda Mantha, vieille dame décédée à 89 ans en 1983, avait écrit, il y a une vingtaine d'années, toute une série de petits poèmes, souvent dédiés à des personnages connus (le grand poète Chapman faisait de même) et chantant les charmes de sa ville, comme celui-ci: «Grande ville où j'ai passé ma jeunesse. Mes ancêtres en furent les pionniers. Bytown était plein de promesses. Déjà Mère Bruyère soignait ses protégés.»

Les parents de Mme Mantha étaient nés à Ottawa et ses grands-parents vécurent ici du temps de Bytown (Voir sous Monette). Dans son souvenir revenait l'image de Montferrand, tel que raconté par son grand-père qui avait connu le colosse de six pieds, doué d'une grande force. Montferrand ne commençait jamais une bataille, disait-il, mais

ne reculait pas devant une attaque. Cernés par les «fainéants» irlandais, lui et sa cousine durent se défendre, Jos en saisissant quatre par les pieds et les mains et les jetant par dessus bord dans la rivière.

MONETTE — J'ai mentionné ailleurs les articles parus, en 1924, dans «Le Droit»; il s'agissait des souvenirs relatés au journaliste par des personnes âgées d'Ottawa. J'ai remarqué, entre autres, l'entrevue accordée par Mme Arthur Perrin née Monette.

Caroline Monette naquit à Ottawa en 1848, rue St-André, fille de Paul Monette, cordonnier, et d'Adéline Champagne, soeur du curé de Pointe-Gatineau. La maison de la rue St-André, à cette époque à peine peuplée, était en bois équarri et existait encore en 1924, habitée par le frère de Caroline, Georges.

Pendant la jeunesse de Mme Perrin, on s'éclairait à la chandelle et on se chauffait avec des billots ramassés le long de la rivière. Plusieurs portaient encore des sabots de bois et les bottines de cuir étaient réservées pour «sortir» et aller à l'église.

Caroline étudia chez les Soeurs Grises dans une école angle Murray et Cumberland, puis à la maison mère rue Sussex. Son frère Georges, né en 1856, fut un des premiers élèves des Frères vers 1864; auparavant il avait étudié à l'école de la rue Murray où se trouva plus tard l'école Guigues. M. Louis Tassé, père d'Émanuel Tassé, et M. Piché, frère de Mme Xavier St-Jacques, y enseignaient.

Caroline Monette épousa Arthur Perrin le 24 juillet 1872. Arthur était le fils de Félix Perrin qui, après avoir habité Ottawa, mourut à Pembroke en 1922 à cent ans. Le mariage de noces de Caroline et d'Arthur se fit dans un tramway à chevaux.

Les souvenirs de Mme Perrin remontent aux années dix-huit cent soixante lorsqu'une terrible conflagration réduisit en cendres tout un pâté de maisons rue Murray. Elle et son frère Georges se souvenaient aussi de la fanfare fondée par Paul Favreau qui prenait part à toutes les manifestations; elle comprenait, entre autres, J.B. Turgeon (futur maire), Joseph Lespérance, hôtelier, Louis Tassé, instituteur, M. Riel, etc. Georges se souvenait avoir vu des acrobates traverser au-dessus des chutes de la Chaudière sur un fil de fer.

M. et Mme Perrin eurent plusieurs enfants: Arthur, Adrien, Georges et Joseph. Par Adrien et sa fille (Mme L. Legault), Mme Perrin voyait, en 1924, sa quatrième descendance avec la petite Jeannine Legault. Georges

Monette et sa femme Adèle Charrette ont eu, à la première génération, Mme Dolphis Larocque, à la suivante, Mme Arthur Carrière, et à la quatrième génération: Claire Carrière et Roland Carrière.

PAYMENT — Thomas Payment travailla pendant quelques années dans la boutique de forge du fils du pionnier Billings. Cette famille habitait donc le sud de la ville, dans l'agglomération de Billings Bridge. Son épouse mourut en 1900 d'un choc causé par le grand feu de Hull et d'Ottawa; j'ai relaté cela sous l'année 1900.

Thomas Payment, fils, était maire de la ville d'Ottawa au moment où sa mère mourut de si tragique façon. Il était né à Moatick, Carleton, en 1863, étudia la pharmacie à l'Université de Toronto et exerça sa profession à Ottawa à partir de 1893 environ. Il fut propriétaire de deux pharmacies: l'une à l'angle des rues Clarence et Dalhousie, l'autre, au coin des rues Guigues et Dalhousie. Vers 1901, Payment acheta le fonds de commerce pharmaceutique de C.S. Culbert, coin Cumberland et Rideau, mais je ne sais s'il garda ce commerce longtemps.

Thomas avait été conseiller municipal de 1895 à 1898 lorsqu'il fut élu maire de la ville pour 1899 et 1900 et, par après, il fut échevin pendant plusieurs années.

Il avait épousé Marie-Louise Chevrier, la fille de l'hôtelier, propriétaire de l'hôtel «Castor» rue Sussex.

M. Payment mourut le 13 janvier 1920 à l'âge de 55 ans. Ses funérailles eurent lieu à la cathédrale Notre-Dame d'Ottawa. Le deuil était conduit par quatre fils du défunt: Albert, Aurélien (qui périt plus tard, noyé), Raoul et Maurice, par son frère P. Payment, son gendre René Fortier et ses beaux-frères Chevrier. La chorale était sous la direction de M. Fortunat Champagne qui dirigea la messe de Perosi. Amédée Tremblay touchait l'orgue.

En plus des quatre fils mentionnés plus avant, Thomas Payment laissait, en 1920, Rhéa, qui avait épousé (1) le pharmacien Boulay et (2) M. Fortier, concierge des écoles, et Béatrice, qui se maria avec le pharmacien Pagé, de Hawkesbury.

Il semblerait que Mme Payment continua à s'occuper de la pharmacie de la rue Clarence jusqu'à ce que Horace Desjardins l'achète quelques années plus tard, probablement vers 1922. La famille Desjardins est toujours, à l'heure qu'il est, propriétaire de cette pharmacie dont on pourrait dater la fondation à cent ans environ, et probablement davantage.

POIRIER — La première génération des Poirier prend son origine à Martaizé, département de la Vienne, en France, Johan Poirier étant arrivé en Acadie vers 1649 en compagnie de son beau-frère Guillaume Blanchard. À la quatrième génération, lors de la dispersion des Acadiens, les membres de la famille Poirier s'établirent à Bonaventure et à Carleton, à la Baie-des-Chaleurs et en Gaspésie. C'est à Caplan, près de Bonaventure, que naquit Charles-Napoléon Poirier.

Le sénateur Pascal Poirier, Acadien pure laine, dont j'ai parlé dans le Tome II, encourageait ses compatriotes à se diriger vers la capitale et cela se faisait chaque fois que le dynamique sénateur allait se retremper aux sources. Au moins dans un cas, il eut du succès. Charles-Napoléon Poirier, sa femme née Antoinette Langis et leur sept enfants quittèrent Caplan, vers 1890, pour venir vers Ottawa où le père de famille travailla éventuellement au gouvernement fédéral comme secrétaire.

Les enfants étaient Adélarde (Agnès Poirier) de Maniwaki, Antoine (Améliana Pelletier), Théophile, Elzéar, Élixa et Anna (André Charlebois), institutrice, ainsi que le petit Philippe, alors âgé de sept ans.

Chose incroyable, le trajet se fit à pied, probablement parce que le prix du voyage d'une famille si nombreuse se serait révélé trop onéreux. On peut difficilement s'imaginer une odyssée pareille, mais les gens de l'époque étaient durs pour eux-mêmes, indifférents à ce que nous considérons maintenant comme indispensable à notre confort.

Toujours est-il que M. Charles-Napoléon Poirier n'en raccourcit pas sa vie d'autant et mourut en 1925 à l'âge vénérable de 90 ans.

Le petit Philippe, né à Caplan vers 1885, épousa à Ottawa Eugénie Loyer, fille d'Alfred Loyer et de Joséphine Archambault. Il mourut en 1964 mais sa femme, âgée de 99 ans, vit encore, à l'hôpital St-Vincent. Elle est la mère d'Adrienne, décédée en 1984, de Simone (Mme Adrien Beauchamp), du R.P. Jean-Paul Poirier, curé de la paroisse Ste-Famille d'Ottawa en 1956 lorsque le clergé séculier prit la relève des Oblats, du R.P. Aurèle Poirier, curé de Cyrville et de Marie-Thérèse (Mme Aubry).

ROBERT — Le mariage de Pierre Robert et de Mary Riley eut lieu le 23 septembre 1845, probablement à Ottawa, ou plutôt à Bytown, dans la petite chapelle St-Jacques, transportée depuis 1842 de l'autre côté de la rue Sussex pendant que se construisait la grande église de pierre.

On ignore quand Pierre Robert, dont les descendants savent qu'il était sacristain, exerça cette tâche. Robert fut probablement le successeur de Philibert Bastien, bedeau, beau-père du sculpteur sur bois Flavien Rochon. Toujours est-il que Pierre, décédé en 1915 à l'âge de 89 ans, habita d'abord la rue St. Patrick puis le 109 de la rue Bruyère ayant épousé, en secondes noces, Marie Doré qui était née en 1832 et mourut en 1918.

Du premier mariage, il eut trois enfants: Pierre, Jean-Baptiste (diacre) et Hélène, Soeur Grise. Du deuxième mariage, naquirent Alphonse (Rose Morgison), Marie-Anne (Arthur Cantin), Bernadette (Joseph Martineau) et Joseph (Jeanne Bédard).

Pierre, fils, né à Ottawa le 25 octobre 1855, décédé en 1930, épousa d'abord Marie Cardinal, de Buckingham dont il eut trois enfants: Elzéa 1882-1965 (Soeur St-René); Doralice 1890-1966 (Soeur St-Épiphane) et Blanche, morte enfant.

En secondes noces, le 16 juin 1890, Pierre, facteur de son métier, épousa Séphora Fauteux dont il eut neuf enfants. Trois moururent en bas âge. Ceux qui survécurent furent: René 1897-1949 (Maria Bohl); Émile 1898-1962 (Aurore Moreau); Juliette 1902-1975, infirmière; Thérèse, institutrice; Gabrielle, infirmière et Françoise, Soeur de la Charité, Supérieure de la maison mère, de 1968 à 1981, maintenant aide aux Soeurs anciennes.

Employé à la compagnie de téléphone Bell, René fut président de la Société des Anciens élèves de l'Académie de La Salle. Lors de son décès (75 Frères assistèrent à ses funérailles) un bel hommage fut rendu à cet homme toujours présent, toujours charitable et dévoué, qui avait reçu du Pape la décoration Bene merenti.

La famille Robert, qui n'habite plus le 139 de la rue St-André, vendu en 1973, a donné à la communauté chrétienne plusieurs religieuses et la tradition se continue car une fille d'Émile, Monique, est Soeur de l'Institut Jeanne d'Arc.

TARTE — Joseph Tarte naquit à St-Pie, P.Q., fils de Jean-Baptiste Tarte et de Marie Daigle. Il fit ses études au Collège de St-Hyacinthe et épousa à Montréal, en 1900, Bernadette Thérien, décédée en 1946. Joseph Tarte apprit le métier d'imprimeur pendant des stages aux USA.

En 1911, il vint à Ottawa où il fut pendant cinq ans traducteur aux Débats de la Chambre des communes. Il travailla ensuite à l'Imprimerie nationale. Ce fut en 1921 qu'il

commença à travailler à la Bibliothèque du Parlement comme commis au Service des références. Il devint chef de ce département en 1935 et prit sa retraite en 1950. Paroissien dévoué de St-Jean Baptiste, membre de la Société des Adorateurs du Très St-Vincent de Paul et président de la Caisse Populaire St-Jean Baptiste pendant 26 ans. En 1921, il fut secrétaire général de la campagne du Jubilé d'or de la paroisse. C'était un excellent joueur de quilles et il fut l'un des fondateurs de la Ligne Massé. Il mourut le 7 février 1956.

Il laissait ses enfants: le R.P. Bernard Tarte, missionnaire au Japon, Louis de la Bibliothèque du Parlement, et Mlle Bernadette, bibliothécaire à l'École normale de l'Université d'Ottawa, ainsi que cinq petits enfants. À ses funérailles, Monseigneur Lemieux, archevêque d'Ottawa, avait tenu à chanter l'absoute car il avait été un compagnon du R.P. Tarte lors de son séjour au Japon. Les funérailles donnèrent lieu à de nombreuses démonstrations d'affection et d'estime de la part des amis et parents de M. Joseph Tarte.

Mentionnons que l'ancêtre canadien de cette famille fut René Letarte. Né dans le Perche en 1627, il épousa Louise Goulet à Québec. Joseph Tarte est de la huitième génération de cette famille au Canada.

Un fils de Joseph, Louis Tarte a épousé, en 1942, Simone Bastien, fille de Joseph Bastien et Lucienne Dubois. Comme son père, Louis fut bibliothécaire au Parlement pendant plus de vingt ans. Il prit sa retraite en 1973. La famille de Louis et de Simone comprend Louise, Roger, Yvon, Nicole, Raymond et François.

TERRIEN — Lors du décès de M. Esdras Terrien, Camille l'Heureux intitula son article dans la page éditoriale du *Droit*: «Il a bien servi les siens». Et il conclut: «Aujourd'hui, ceux qui ont succédé aux ouvriers de la première heure récoltent ce que ceux-ci ont semé. Ainsi, les choses se passent dans la vie. Il n'y a pas de génération spontanée. Le présent repose sur le passé.»

On ne pouvait mieux commenter l'existence pleine de générosité et de dévouement de M. Esdras Terrien, décédé à Ottawa le 20 juin 1960 à l'âge de 84 ans, à sa résidence du 256 de la rue Besserer.

Né à Sainte-Monique, diocèse de Nicolet, il arriva à Ottawa probablement après 1905 et épousa, le 29 juin 1909, Eva, fille de William Lemieux, veuf de Virginie Kyrion et de Marie-Louise Arsenault qui s'étaient mariés à Notre-Dame d'Ottawa en 1872.

M. Terrien fut d'abord préposé à la statistique au Ministère des douanes puis, en 1927, travailla au bureau de la traduction. En 1942, il fut nommé traducteur en chef.

Il ne tarda guère à s'impliquer dans les mouvements destinés à sauvegarder aux Franco-ontariens leurs droits scolaires. Ainsi, il fut délégué au premier congrès de l'ACFEO en 1910, fut du bureau de direction et en 1913 en devint le Trésorier général; de façon bénévole, il garda cette charge pendant trente-cinq ans. En 1911-12, il fut un des directeurs de la Soc. St-Jean Baptiste.

Collaborateur du Père Charlebois, il fut l'un des fondateurs du «Droit», président du Syndicat d'oeuvres sociales en 1921 et directeur général du journal jusqu'en 1947. Vice-président de l'Action catholique dans le diocèse d'Ottawa, président de l'ACJC d'Ottawa de 1908 à 1914, l'un des fondateurs de l'oeuvre des retraites fermées, membre actif de l'Adoration nocturne et de la Société St-Vincent de Paul, telles furent les nombreuses charges et activités de ce homme de bien, de ce chrétien fervent.

M. Terrien fut le récipiendaire de plusieurs décorations; il reçut l'Ordre du mérite franco-ontarien, la décoration Pro Ecclesia et Pontifice, l'Ordre de la Fidélité française, etc.

Son épouse l'ayant précédé dans la tombe en 1952, M. Terrien laissait plusieurs enfants: le Dr Jean Terrien, le R.P. Louis Terrien et M. François Terrien ainsi que Mlles Marguerite et Cécile Terrien, Mme Thérèse Filion et la Rev. Soeur Marie-Délia née Marie-Marthe, des Soeurs Missionnaires de l'Immaculée Conception à Montréal.

«L'un des survivants des temps héroïques des luttes scolaires en Ontario, Monsieur Terrien a été pendant près d'un demi-siècle l'un des apôtres les plus assidus, les plus désintéressés et les plus tenaces de la survivance franco-ontarienne» lit-on dans le Droit où M. Terrien avait oeuvré pendant de longues années.

Rappelons ici que Mme Esdras Terrien était la soeur de la seconde épouse du célèbre capitaine J.E. Bernier sur qui on trouvera ailleurs dans ce livre quelques détails. Par les soins de M. Esdras Terrien, les Mémoires du capitaine Bernier, écrits en anglais, furent publiés par «Le Droit» très peu de temps avant le commencement de la guerre de 1939, le capitaine Bernier étant décédé en décembre 1934. Le livre, me dit Marguerite Terrien, était exposé dans la vitrine de Hope, rue Sparks; malheureusement le début de la guerre 1939-1945 absorbait les esprits et la sortie du récit de ces fascinants exploits passa

presque inaperçue. Mais, tout n'était pas perdu. En 1983, le petit-neveu de l'explorateur, Paul Terrien, du journal «Le Droit», entreprit de traduire l'oeuvre de Bernier, et de la faire paraître en feuilleton dans le journal. Tâche ardue que celle de trouver les termes maritimes adéquats, et de donner au récit quelque peu décousu de son grand-oncle, la maîtrise et l'ordonnance de la langue française. Il y réussit parfaitement, cependant, pour le plaisir de ceux encore capables de s'émerveiller des exploits, du courage et de la volonté de l'un des nôtres.

TISSOT — Les familles arrivant au Canada en provenance de la France, de la Belgique ou de la Suisse venaient assez rarement s'installer à Ottawa car la majorité anglaise de la population n'était pas pour les attirer dans notre région. Cependant, le Canada avait en Belgique, un excellent agent d'immigration en la personne de M. Désiré Tréau de Coeli dont la famille habitait la ville de Hull, Québec. En France, au début de ce siècle, la persécution du clergé et des communautés incitait également certains chrétiens attachés aux traditions, à venir chercher ici la sécurité et la stabilité dans les croyances qui semblaient alors mal vues dans leur pays. Ainsi, les familles Tissot, Baillot, Nizan et d'autres firent souche dans la région outaouaise.

C'est ainsi qu'arriva à Ottawa en 1908, venant de Belgique, la famille de Jean Tissot, comprenant sa femme née Marie de Guire et leurs enfants Virginie, Mariette et Clément. Trois autres enfants naîtront au Canada: Edgar, Rachel et Marcel.

Pendant vingt-cinq ans, M. Tissot fut détective de la Sûreté d'Ottawa. C'était un excellent limier mais aussi un bon chrétien et patriote car il fit partie de maints organismes canadiens-français, s'intéressant aux problèmes religieux et culturels des nôtres. Il était du Tiers-Ordre de St-François, de la Société St-Vincent de Paul et de la Ligue du Sacré-Coeur.

Après avoir été au service de la Sûreté d'Ottawa, il travailla pour celle de Rouyn puis de Montréal et prit sa retraite en 1945. Il s'installa alors à Limbour et y pratiqua l'apiculture jusqu'à l'âge de 82 ans. Il vécut ensuite à St-Lin-des-Laurentides jusqu'à ce qu'il soit hospitalisé à Montréal en 1965 où il mourut à l'âge de 90 ans, sa femme étant décédée en 1947 à 73 ans.

À sa mort, M. Tissot laissait deux fils: Clément, chef de police à Maniwaki, et Edgar, de la Société des Artisans à Montréal, ainsi que trois filles: Mme Roy Casebier (Détrout), Mme Alfred Gratton (Ville St-Laurent) et Mme Marcel Tissot.

Les funérailles eurent lieu à Ottawa, à l'église du Sacré-Coeur, paroisse de la famille pendant son séjour dans la capitale. À la mort de l'ancien détective qui avait laissé d'excellents souvenirs ici, le «Droit» publia en première page de son édition du 30 août 1965, une bonne photo de Jean Tissot et un résumé de sa carrière.

Clément Tissot, fils de Jean, suivit la carrière choisie par son père. Constable de la ville d'Ottawa, il épousa, en 1923, Bella Bisson, fille du marchand de la rue Rochester. De leurs dix enfants, deux moururent en bas âge. Les autres sont Thérèse (1925), Jean-Marc (1927), Mariette (1928), Gilles (1930), Jacques (1931), Hélène (1932), Andrée (1935), Lise (1936). Après de multiples déménagements dont quelques années à Orléans P.O., et, pour Clément, quelques changements dans sa carrière, la famille se fixa définitivement à Maniwaki en 1938 où Clément fut chef de police pendant presque trente ans, prenant sa retraite en 1967.

Clément et Bella Tissot ont fêté, en 1983, leur soixantième anniversaire de mariage, entourés de leurs enfants qui sont tous mariés et établis.

TREMBLAY, Jules

L'idéal pour lequel il a vécu sa vie
Le rêve dont le noble artiste fut hanté,
L'oeuvre que jusqu'au ciel son âge a poursuivie
Oh! ce fut l'idéal de la pure beauté.

Dans un éloge fait à Jules Tremblay après la mort de celui-ci en 1927, Nérée Beauchemin résume dans ces quatre vers l'existence si courte mais si féconde de l'écrivain. Dans la même veine, le docteur Séraphin Marion, qui succéda à M. Tremblay comme président du Club littéraire canadien-français d'Ottawa, rendit hommage à celui qui venait de disparaître, en disant: «Il est mort après avoir bien servi la cause des lettres canadiennes au soir prématuré d'une journée bien remplie».

Petit-fils d'un patriote de 1837, fils de l'écrivain Rémi Tremblay (voir Tome III) et de Julie Lémery, Jules était né à Montréal en 1879. Après des études à l'École normale Jacques-Cartier, il se lança dans le journalisme et travailla au «Telegraph» de Worcester et au «Canada français» de St-Jean, P.Q. Revenu à Montréal, il collabora successivement à la rédaction de «La Presse», de «La Patrie», du «Devoir» et du «Herald».

Incité par son collègue de «La Presse», Maurice Morisset, à venir travailler dans la capitale, Jules Tremblay fut, dès 1911,

secrétaire de l'Association canadienne-française d'Éducation de l'Ontario. Peu après, il faisait venir sa famille de Montréal pour s'établir définitivement à Ottawa. MM. Morisset et Tremblay fondèrent en 1912 un hebdomadaire «La Justice» qui dura quelques années seulement.

«Le Temps» existait à Ottawa depuis 1896 et cessa d'être publié vers 1915-16. Jules Tremblay y fut directeur de l'information et travailla également au «Journal» et au «Citizen». Quelques années plus tard, il entra dans le fonctionnarisme, devenant adjoint au Directeur du Journal français à la Chambre des communes.

Écrivain cultivé, esprit distingué et clairvoyant, Jules Tremblay publia entre 1912 et 1925, plusieurs ouvrages dont «Le français en Ontario», «Nos lettres», «Canadian Literature of French expression», «Trouées dans les Novales» qui consistait en scènes de la vie canadienne, et une monographie de la paroisse Sainte-Anne d'Ottawa qui fêtait ses cinquante années d'existence. Jules Tremblay publia en vers les oeuvres suivantes: «Des mots, des vers», «Du crépuscule aux aubes», «Les Ferments», «Arômes du terroir» et «Les ailes qui montent».

«Chrétien avant tout et en tout» dit de lui Ernest Bilodeau. Il était donc caractéristique de sa vie que, le jour précédant sa mort, il avait assisté à une réunion spéciale du Tiers-Ordre et à l'ouverture de la retraite de la Fraternité à St-François d'Assise. Le lendemain matin, il mourait subitement à l'âge de 48 ans. Une foule impressionnante assista aux funérailles qui eurent lieu au Sacré-Coeur. La chorale, qui exécuta la Messe de requiem de Perosi, était sous la direction d'Henri Lefebvre, les solistes étant Prime Lamoureux, Antonio Tremblay, Paul Ouimet et Henri Landry. Charles Paré était à l'orgue.

À sa mort, Jules Tremblay laissait son épouse, née Blanche Carter, ses filles: Yvette, Annette (Mme Charles Bédard), Aline et Janine, ainsi que deux fils: Rémi et Maurice. Mme Tremblay mourut à 50 ans, cinq ans après son mari.

INDEX DU TOME IV

- Acad. de La Salle 43, 89, 155, 186,
204, 249, 304
- ACJC 68, 119, 204, 205
- ACFEO 117-119, 127, 138, 174-
183, 225, 259, 260, 261, 273,
276, 279, 288, 306
- Affaires Ext. 102
- Ahearn 157
- Allard 215
- Alliance Fr. 109, 123, 159
- Angers 205
- Arbour 184
- Arby 130, 145
- Archambault 40, 46, 47, 54, 162
- Archives 65, 97
- Arial 235, 240
- Arménie 161
- Asselin 174, 177
- Ass. c.-f. Alberta 254
- Aubin 148
- Aubry 173, 193
- Auburn 35
- Auclair 173, 255
- Audette, Audet 30, 107, 123, 173,
234, 236, 240
- Auger 14, 35, 191
- Automobiles 71-74, 149, 185
- Aviation 149, 202, 205-207
- Bachand 173
- Baillargé 90
- Banting 219
- Barbeau 128, 213, 236
- Baril 159, 173, 257
- Barrette 256
- Barrette, curé 80, 135, 178
- Barthe 34, 35, 148
- Bastien 217, 305
- Beaubien 205
- Beauchesne 233, 236
- Beudet 198, 262, 268
- Beaudou 123
- Beaudry 176
- Beaulieu 143
- Beaulne 35, 146, 147, 160, 169,
191, 193, 257
- Beaupré 48
- Beauregard 86, 180
- Beauset 116
- Beausoleil, curé 58, 110, 118
- Bédard 148, 173, 259, 309
- Bégin 178
- Bélanger, Aurélien 110, 118, 135,
139, 176, 226, 259
- Bélanger 110, 136, 147, 160, 194,
213, 259, 260
- Belcourt, N.A. & famille 30, 47,
69, 77, 95, 118, 119, 138, 148,
176, 177, 192, 201, 226, 249,
254, 260-262
- Bélisle 253
- Bell 228
- Belleau 30, 43, 198
- Bénard 193
- Benoît 97
- Benoît XV 227
- Bérichon 218, 240
- Bernier 16, 44, 306
- Bernard 232
- Bernhart 5, 37, 81, 162
- Best 219
- Bigras 46, 213
- Billy 213
- Birk's 131
- Bishop 210

- Bisson 262, 263, 267
 Blackburn 241
 Blanchet 158, 213, 263, 264
 Blouin 222
 Boileau 193
 Boisvenu 158
 Boivin 97
 Booth 12, 18, 103, 244
 Bordeleau 213, 217, 232
 Borden 41, 129, 130, 136, 165,
 170, 212
 Botrel 58
 Bouchard 30, 228
 Boucher 16, 93, 97, 168, 203, 218,
 257
 Bouchette 125
 Boudreault 46, 53, 67, 89, 93, 110,
 130, 138, 145, 147, 155, 173,
 176, 213, 234
 Bouillon 28, 31, 53
 Boulay-Beaudoin 268, 269
 Bourassa 14, 32, 70, 138, 169, 231,
 278
 Bourdon 147
 Bourque 226, 292
 Boutet 68, 168, 193, 265
 Boyer 194, 250
 Boyle 34, 263
 Brantwood (piliers) 135
 Bray 166, 267
 Brazeau 173
 Brault 266
 Breton 43, 54, 86, 156, 218, 289
 Briand, Briant 57, 58, 191
 Brière 235
 Brisebois 173
 Brisson 173, 194, 240
 Britannia 33
 Brodeur 66, 185, 277
 Brosseau 291
 Brûlé 26, 43
 Brunet 115, 148, 200
 Buies 48
 Bureau 69, 110
 Caisse N.D. 145
 Campeau, Mgr 28, 180, 186, 213,
 253
 Campeau 30, 34, 35, 47, 89, 120,
 169, 268
 Canada House 246
 Canal Rideau 14, 237
 Cantin 35, 173
 Carisse 97
 Carnavals 226
 Carnegie, bib. 45, 87, 109
 Caron 29, 30, 42, 232
 Carrière 265, 293
 Carter 309
 Casault 89, 213
 Casgrain 16, 130, 187
 Castonguay 146, 173
 Cercle social Ste-Anne 160, 168
 Chabot 27, 30, 48, 93, 130, 140,
 148, 171
 Chagnon-Larose 274
 Chalifour 86
 Chamberland 47
 Champagne F. 217, 244
 Champagne 18, 29, 34, 57, 67, 93,
 99, 110, 118, 135, 143, 153, 184,
 217, 232, 244, 254
 Chapdelaine 173
 Chapel of Ease 133
 Chapleau 62
 Chapman 30, 45, 53, 57, 192, 270
 Charbonneau 42, 86, 107, 114,
 158, 173, 178, 259
 Charlebois 31, 35, 115, 151, 156,

- 193, 204, 228, 274
 Charlebois R.P. C. 45, 118, 142, 176, 222, 232, 272
 Charlebois R.P. G. 45, 272
 Charpentier 232
 Charrette 244
 Charron 58, 86, 139, 147, 148, 156, 176, 177, 276
 Chartrand 213, 289
 Chaussebourg 260
 Chauvin 236
 Chemins de fer & gares 11, 22, 23, 69, 134, 149, 202
 Chevaliers de Colomb 138
 Chevrier 27, 30, 43, 69, 86, 97, 128, 139, 173, 218, 219, 241, 289, 302
 Chiquette 158
 Choquette, R. 174, 175, 225, 228
 Choquette 54, 158
 Cinéma 32, 70, 95, 96
 Cinq-Mars 18, 274
 Clapin 275
 Clement 69
 Cloutier 55, 162
 Club Chelsea 244
 Co. de tramways 202
 Colonnier 116, 257
 Comm. d'embellissement 13
 Comm. du Serv. civil 102
 Communautés: Soeurs de Ste-Famille 52; Petites Soeurs des Pauvres 109; Servantes de J.-M. 52; Servites 204; Soeurs de Ste-Marie de Namur 186; Chanoinesses 156, 234; Soeurs Grises 46, 105, 109, 136, 220; Rédemptoristes 186; Filles de la Sagesse 13; Cong. Ruthène 31; Pères du St-Esprit 70 Visitandines 122, 156; Soeurs de la Prov. 130; Inst. Jeanne-d'Arc 143, 304; Maristes 49
 Comte 32, 289
 Conquer 259
 Conrad, R.P. 138
 Constantineau 110, 117, 276
 Constitut 241
 Cons. Nat. des Recherches 186
 Coop. Ser. Civil 102
 Coppée 157
 Cossette 167, 213
 Côté 34, 42, 107, 183, 193
 Couillard 86, 160
 Courchesne 35
 Coursolles 16, 30, 32, 271
 Courtemanche 173, 231
 Coût de la vie 51, 202
 Coutu 288
 Couvent du Rosaire 21
 Coyteux-Prévost 30, 155, 278
 Crémazie 233
 Cuillerier 293
 Cyr 31, 47
 Daly, ed. 78
 Dagenais 135, 184
 Dallaire 34
 D'Amour 34, 218
 Dandurand 16, 177, 217, 218
 Danis 35, 60
 Daoust 71, 168, 219, 256, 257, 277
 Darwin 49
 D'Auray 29, 173, 274
 David 57, 119
 Day 155, 262
 DeCelles 16, 30, 58, 98, 109, 123, 139, 167, 198, 236, 244, 271, 278

- de Grandmont 173, 218
 Delaute 261
 Delcorde 173
 Delcourt 260
 Délégué apos. 196
 Délisle 168
 Demers 180, 255
 Déry 69
 Désaulniers 16, 233
 Désautels 228
 Desbarats 222
 Deschambault 218
 Desjardins 29, 54, 57, 67, 69, 93,
 102, 107, 143, 166, 212, 217, 232
 Deslauriers 48
 Desloges Mlles 178-180, 226
 Desloges 30, 213
 Desrivières 173
 Desrochers 110, 291
 Desrosiers 30, 160, 185, 232
 Devlin 41
 Déziel 191
 Digonese 204
 Dion 30, 68, 213
 Dionne 29, 35, 88, 147, 160
 Doughty 65
 Doyle 178
 Drapeau 82
 Droit, Le 31, 138, 142, 143, 145,
 150, 176-177, 231, 232, 240, 273,
 277
 Drouin 89, 110, 154
 Dubé 235
 Dubois 151
 Ducharme 68
 Dufault 203
 Dufour, Fr. 155, 186
 Dufour 35, 244, 293
 Dufresne 233
 Dugas 265
 Duhamel, Mgr 27, 29, 51, 86, 93,
 104, 112, 114, 122
 Duhamel 34, 47, 105, 173
 Dumais 88, 154
 Dumoulin 34, 97, 235
 Dundonald 61
 Dupont 173, 255
 Dupuis 140, 240
 Durocher 147, 244, 292
 Eastview 108
 Écharpe de Victoria 39, 40
 Eddy 18, 23, 37, 63, 90
 Édifice Connaught 128
 Édouard VII 40, 51
 Edwards 56, 93
 Église luthérienne 204
 Églises — voir «Paroisses»
 Ellis 67
 Émard, Mgr 225, 226, 239, 245,
 253
 Émery 60
 Émond 29, 173
 Évanturel 175
 Falconio 31
 Fallon Mgr 28, 47, 137, 178-182,
 259
 Faribault 239
 Fatima 188
 Faulkner 86, 114, 115, 212, 218
 Fauteux 62, 304
 Fed. Femmes can.-f. 191, 192
 Feux de circ. 144
 Fillaudeau, R.P. 104
 Fink 213
 Finsten 265
 Fisher 80, 185, 189, 205
 Fitzpatrick 139
 Fleury 45, 198

Foch 221, 222
 Foisy 135, 184, 232, 292
 Forbes, Mgr 226
 Fortier 110, 156, 173, 289
 Fournier, J. 191, 192
 Fréchette 16, 62, 105, 233, 278
 Frederick 173
 Fulham 60
 Gagné 213
 Gagnon 213, 253
 Gard 67
 Garde Champlain 34, 35, 59
 Gareau 29, 292
 Garneau 70, 224, 277
 Gascon 59
 Gaulin 168, 204, 217
 Gauthier, Mgr 35, 67, 119, 126,
 127, 140, 167, 196, 213, 217,
 221, 222, 225, 227, 255
 Gauthier 26, 36, 55, 93, 135, 139
 Gauvreau 35, 184, 213
 Gay, R.P. 150, 221, 227
 Gay 110
 Gélinas 146
 Genand 16
 Gendron 255
 Genest 99, 121, 123, 139, 143, 152,
 153, 176-178, 213, 226, 249, 279
 George V 40
 Gérin-Lajoie 234
 Gérin 45
 Gingras 255, 271
 Girard 139, 146
 Girouard 16
 Giroux 35
 Gladu 108, 218
 Glaude 148, 213, 257
 Globensky 173, 233
 Gobeil 139
 Godin 149, 213
 Gosselin 198
 Gouin 198, 223
 Gouverneur général: Grey 66,
 80, 129; Byng 143, 223, 224;
 Minto 44, 46, 58; Connaught
 129, 159, 186; Willingdon 243;
 Devonshire 186, 187, 198, 224
 Gratton 97
 Gravel, Gravelle 34, 89, 114, 167,
 173, 235, 289
 Graziadei 280
 Grenon 147, 176, 178
 Grèves 121
 Grippe espagnole 189
 Grison 49, 193
 Groulx 291
 Guénette 158, 292
 Guerres 153, 159, 170, 171, 191,
 201, 206
 Guertin 176, 186, 250, 282
 Guevremont 169, 184
 Guibord, O. 156, 176, 178, 285
 Guigues Mgr 185
 Guignolée 32
 Guillaume 173
 Guindon 283, 285
 Gunn 162
 Hardwood 86
 Harel 283
 Harper 42
 Haycock 261
 Hébert, Abbé 41, 180, 186, 187,
 193, 213, 253
 Hébert 292
 Hémon, L. 150
 Héroux 180
 Hôpitaux 52, 67, 125, 189, 239
 Hopewell 133

- Hospice St-Charles 239
 Hôtel de ville 100, 101, 121
 Hôtel de la Monnaie 99
 Hôtels: Russell 24, 25, 243;
 Château Laurier 23, 134;
 Globe 26; Eastview 62; Park
 26; Condon 26; Sirdar 26;
 Nicolet 26; St-Louis 26;
 Revere 26; British 26
 Hotte 48
 Houle 213
 Hurteau 299
 Imprimerie Nat. 89
 Inst. can.-fr. 32, 34, 120, 130, 139,
 145, 170, 236, 257, 279
 Inst. Jeanne d'Arc 143
 Jacques 292
 Jetté 184
 Jolicoeur 48, 75, 90, 135, 173
 Journaux 55, 68, 110, 111, 137,
 138, 145, 155, 159, 261, 262,
 274, 299
 Joyal 177
 Julien 29, 93, 97, 107, 232
 Kettle, île 33, 133
 King, Mackenzie 42, 187, 200,
 212, 219, 222, 223
 Kingsbury 16
 Kirby 105
 Kirouac 16
 Labelle 86, 143, 155, 178, 218,
 221, 228, 265
 Labonté 158, 173
 Laberge 26, 245
 Labrecque 97
 Labrosse 253
 Lacelle 45, 160, 173, 286
 Lachance 35, 173
 Lacerte 156, 191, 193, 286
 Lacoste 213
 Ladurantaye, de 47, 173, 236
 Laflamme R.P. 198
 LaFlamme 173
 Lacroix 269
 Lafond 179
 Landriau 35
 Laferrière 18
 Lafleur 257
 Lafontaine 86
 Laframboise 16, 30, 158
 Lafrance 255
 Lajeunesse R.P. 239, 273
 Lajoie 173, 221
 Laliberté 34, 198-200
 Lamb 24
 Lamothe 105
 Lamoureux 114, 160
 Lamy 213, 224
 Lanctôt 115, 236, 267
 Landry 16, 87, 110, 130, 262, 287
 Langevin 54, 90, 218
 Langlois 158, 235
 Langton 262
 Lapensée 213
 Laperrière 36, 38, 48, 80, 82, 107,
 168, 244, 256
 Lapierre 93, 107, 173
 Laplante 194
 Lapointe 29, 34, 48, 57, 59, 116,
 173, 223, 231, 235, 241, 254,
 289, 290
 Larocque 35, 147, 173, 213, 265
 Laroche 143, 217
 Larose 16, 54, 173
 La Salle, de 149
 Latour 105
 Laurencelle 97
 Laurier, Sir W. & Lady 14, 15, 24,

- 29, 39, 40, 61, 62, 65, 77, 87, 95,
109, 120, 129, 130, 133, 136,
144, 147, 159, 190, 195-200, 219,
298
- Laurin 109, 195, 213
- Laverdure 29, 143
- Lavergne 107, 147, 148, 160, 170
- Lavoie 42, 57, 86
- Lavigne 107, 193
- Lebeau 253
- Lebel 54, 119, 130, 173, 296
- Leblanc 147, 285, 293
- Lecompte 290, 291
- Lecourt 173
- Leclerc-Leclair 34, 69, 86, 160,
168, 176, 178, 201
- Leduc 75, 110, 135, 156, 184, 187
- Leduc 75, 110, 135, 156, 184, 187,
192, 212, 261, 264
- Lefebvre 29, 34, 80, 110, 136, 139,
173, 186, 272, 289, 291
- Legault 46, 69
- LeJeune R.P. 16, 53, 109, 219
- Lelièvre 139
- Lemay 42, 43, 54, 86, 116, 140,
160, 216, 238, 253, 292
- Lemaire 173
- Lemieux 45, 68, 77, 116, 139, 173,
184, 190, 223, 305
- Lemoyne 34
- Léon XIII 57
- Léphine 173
- Leprohon 34, 54, 187
- Letellier 140
- Létourneau 160, 218
- Levaque 285
- Levasseur 293
- Léveillé 68
- Ligue des Nations 212
- Loranger 130
- Lorans 46
- Lotbinière, de 32, 36
- Loyer 32
- Macra 34
- Macdonald, parc 41, 42
- Macdonald, Sir J.A. & Lady 37,
218
- Madeleine 31
- Major 54, 135, 162, 180, 184, 213,
294, 298
- Maladies 27
- Malette 35
- Mantha 300
- Marchand Mme P.E. 180, 191,
193, 222, 298, 299
- Marchand, Charles 148, 203,
257, 270
- Marcil 77
- Marconi 37
- Marcotte 222
- Marengère 292
- Marie St-Dominique, Sr 140
- Mazier 10, 28, 30, 31, 46, 47, 82
- Marineau 173
- Marion, E. 29, 204
- Marion, S. 214, 235, 266
- Marion R.P. 213-215
- Marinette 278
- Martin 167, 173
- Martineau 140, 148
- Marquis 158, 265
- Martigny, de 149
- Mathé 29, 30, 53, 80, 110, 115,
130, 147, 192, 205, 218
- Matte 54, 193
- McCurty 60
- McIntosh & Watts 89

- McLaren 219
 McNicoll 193, 293, 294
 McPhail 222
 Meighen 166, 212, 222, 223
 Meilleur 35
 Ménard 69, 147, 155, 254, 270
 Merchant 174
 Mercier, Card. 205, 247
 Mercier 147, 160, 173, 191
 Meunier 150
 Michaud 299
 Michel 110
 Modes 81, 82, 111, 112, 113, 130,
 146, 240, 250, 252
 Moffet 30, 46, 55, 115
 Monette 240, 301
 Mongenais 27
 Montsion 240
 Montpetit 75
 Montsion 240
 Montigny L. de 199, 232, 236
 Monument Nat. 59, 80, 85-87,
 107, 147, 161, 238, 257
 Morin 35, 97, 173
 Morisset 137, 191, 236, 285, 308
 Morency 205
 Motard 59
 Musées: de la guerre 209, 210;
 Victoria 128, 166, 167, 196, 210;
 Bytown 23, 26; Musique 28,
 110, 147, 156, 160
 Myrand, Mgr 114, 118, 130, 176,
 193, 198, 230
 Naubert 86, 173
 Neveu 158
 Neville 71
 Nezan — Nizan 173, 186, 262
 Nil, Exp. du 116
 Noailles, de 157
 Noel 54
 Nolet 70
 O'Neil 173
 Orphelinat St-Joseph 204
 Ouimet 148, 156, 198, 224, 272
 Pageau 162
 Paquet 89
 Paquette 82, 104, 135, 173, 240,
 300
 Paradis 236
 Paré 141, 173, 224
 Parent 107, 143, 178, 192, 193,
 201, 219, 239, 264, 297, 298
 Pariseau 48
 Parisien 31, 293
 Parlement, incendie 165, 201,
 210, 211
 Paroisses (églises): Notre-Dame
 27, 117, 187, 213, 217; N.D. de
 Lourdes 117; Sacré-Coeur 93,
 117; St-Bonaventure 88; St-
 Charles 103, 104, 106, 117, 135,
 260; St-Gérard Mag. 186; St-
 François d'Ass. 117, 160; St-
 Joseph 28, 88; St-Jean Baptiste
 13, 19, 110, 117, 227; St-Patrick
 131, 228, 238; Ste-Anne 117,
 204, 230, 244, 263; Ste-Famille
 45; Billings Br. 290
 Patenaude 29
 Patry 29, 68, 147, 149, 186
 Patrice 173
 Paul-Émile, Sr. 21, 175, 220
 Pauzé 198, 268
 Payette 173
 Payment 13, 19, 20, 29, 31, 35, 57,
 67, 212, 218, 302
 Peachy 48
 Peaker 262

Pearson 212, 241
 Pelland 233
 Pelletier 16, 28, 173
 Pelot 167
 Pensions 247
 Perras 68
 Perrin 16, 301
 Petite Comm., La 178-180
 Philbert 47
 Piché 35
 Pie XI 227
 Pilon 35
 Pinard 34, 35, 42, 48, 54, 57, 86,
 97, 107, 114, 146, 153, 173, 193,
 217, 232
 Pineau 10, 30
 Pineault 82
 Plant 217, 244
 Plantin 28, 143, 154, 253
 Plouffe 23, 67, 173
 Poirier Sén. 16, 138, 187, 261
 Poirier 34, 45, 48, 53, 213, 303
 Poitras 258
 Police 120
 Police montée 67
 Ponts: Minto 13, Alexandra 12,
 23 Maria 65
 Population 27, 46, 47, 51, 93, 107,
 124, 185, 217
 Portelance R.P. 28
 Porter 133
 Postes 240
 Pothier 160
 Potvin 97, 193, 258
 Poulin 232
 Prévost 45
 Preston 180
 Proulx 87, 171, 236
 Provost 20, 49, 93, 115, 146, 257
 Pyne 176
 Quéry 16, 55, 140, 155, 232, 234
 Quirouet, Quirouette 156
 Racine 19, 34, 141, 143, 292
 Radio 203, 240
 Raiche 212
 Rainville 97
 Ralliement, Le 138
 Ranger 20
 Rattey 169, 193, 212
 Raymond 231
 Règlement 17, 137, 174-183
 Reinhardt 191
 Réginald 218
 Régimbald 213
 Renaud 140, 173
 Reny 213
 Richard 47, 156, 162, 164, 180,
 187, 213, 240
 Richer 158, 173, 184
 Rideau Club 163
 Rivard 274
 Robert 149, 303
 Roberge 173
 Robichaud 236, 250
 Robillard 27, 29, 30, 48, 86, 157
 Robitaille 26, 140, 173
 Roche 14
 Rocque 139
 Rocque, Sr 162
 Rochon 18, 31, 53, 88, 139, 178,
 179, 234, 259
 Rodin 222
 Rosa 293
 Rouleau 139, 213
 Roussel 213
 Routhier 27, 118, 154, 156
 Roxborough, App. 121
 Roy 97, 130, 149, 173, 193, 224,

- 236, 292
 Ruel, Ruelle 289
 Sabourin 35, 265, 291
 St-Albert, Mère 204
 St-Aubin 35
 St-Denis 173
 St-Germain 181
 St-Jacques 24, 68, 187, 213, 224, 231
 St-Jean Dr 30
 St-Jean 34, 146
 St-Onge 16
 St-Laurent 29, 34, 147, 173, 271, 300
 St-Louis 255
 St-Thomas d'Aq., Mère 143
 Ste-Anne 34, salle 139
 Ste-Marie 173
 Samson 35, 47
 Sanche 191, 257
 Santé publique (voir Grippe esp.) 122, 125, 126
 Sarrazin 255
 Sauriol 292
 Sauvé 168
 Savard 82, 300
 Sbarette, Mgr 57, 114
 Scott 93, 99, 149, 175, 185
 Scoutisme 193, 293
 Séguin 118, 130, 139, 147, 160, 173, 201, 213, 217, 218
 Sévigny 166
 Simard R.P. 55, 185
 Slattery 47, 67, 206
 Smith 268
 Soc. St-Jean Bapt. 42, 43, 44, 128, 147, 157, 261, 279
 Soc. des Débats fr. 108, 138, 146, 168
 Spénard 158
 Sports: Crosse 94, 95; football 77; tennis 141; patin 59, 80; boxe 203; hockey 70, 187, 203; golf 69; lutte 108
 Sulte, B. 16, 32, 68, 154, 157, 160, 232
 Survivance fr. 258
 Taché 29
 Taillon 29, 47, 86, 278
 Talbot 115
 Tanguay R.P. C. 54
 Tarte 16, 82, 304
 Taschereau 16, 30, 118, 130, 219
 Tassé 28, 29, 34, 47, 55, 58, 87, 94, 118, 147, 169, 173
 Tassie 255
 Taylor 48, 58
 Téléphone 247
 Télévision 243
 «Temps», Le 31, 32
 Terrains de jeux 185
 Terrien, Therien 109, 147, 176, 231, 304, 305
 Théâtre 33, 108, 130, 141, 146, 160, 168, 169, 256, 257
 Théâtre Russell 26, 32, 49, 58
 Thériault, Abbé 198, 263
 Thompson 40
 Tison 173
 Tissot 262, 307
 Titanic 133
 Torontow 194
 Tourangeau 97
 Tramways 102, 106, 202
 Tremblay Amédée 29, 30, 34, 47, 54, 80, 86, 114, 228, 254
 Antonio 96, 197
 Jules 137, 205, 224, 226, 236,

300, 308
Laurent 176, 231, 273, 285
Rémi 16, 29, 47, 48, 86, 274
Yvette 191
Trépanier 173, 213, 293
Triolle 31
Trottier 293
Trudel 173
Turcotte 82
Turgeon 97
Turquie 161
Unity League 260
Union St-Joseph 147
Université 47, 59, 69, 185, 186,
260
Valade Dr 27, 34, 47, 139, 289
Valentino 254
Valin 35
Valiquette 35, 47, 135, 184, 218
Van Horne 162
Vanier 296
Vary 262
Victoria 39
Vien 298
Vincent 29, 42, 43, 47, 57, 58, 86,
108, 148, 160, 154, 176, 177
Watier 213
Watters 232
Whelan, curé 28, 228, 238
Wilson 222
Women's Hist. Soc. 47, 186, 244
Woods 31, 121, 213, 228, 279, 287
Wright 18, 70, 83, 103
Y.M.C.A. 108
Zouaves 154

